
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<http://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

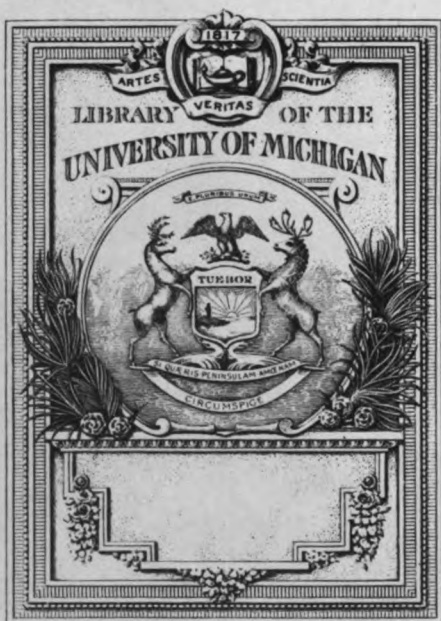
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

B 1,516,335



840.0

R46

P6

REVUE
DE
PHILOLOGIE FRANÇAISE
ET DE LITTÉRATURE

SYSTÈME ORTHOGRAPHIQUE
DE LA REVUE DE PHILOGIE FRANÇAISE

- a) Remplacer par *s* l'*x* valant *s*, sauf dans les noms propres.
- b) Ne jamais redoubler l'*l* ni le *t* dans les verbes en *eler* et en *eter*.
- c) Terminer toujours par un *t* la 3^e personne du singulier à l'indicatif présent des verbes en *oir* et en *re*, et supprimer la consonne muette devant ce *t* et devant l'*s* des deux premières personnes : *je m'assie*s, *il s'assie*t ; *je pre*s, *il pre*t, etc.

Ce programme vise non à simplifier l'orthographe, mais à la rendre plus correcte. Il a été discuté dans la *Revue*, t. III, p. 270 ; t. IV, pp. 85, 153, 161, 235 ; t. V, pp. 81 et 308. V. aussi, plus récemment, le t. XIX, pp. 75 et 229 ; t. XX, p. 307.

Les premiers adhérents ont été MM. Michel Bréal, Édouard Hervé, Francisque Sarcey, Paul Passy, Camille Chabaneau, Louis Havet, Charles Lebaigue, Ferdinand Brunot, Eugène Monseur, etc.

Le programme comportait aussi, pour l'accord des participes, des indications qui n'ont plus de raison d'être depuis l'arrêté ministériel relatif à la simplification de la syntaxe.

ALPHABET PHONÉTIQUE DE MM. GILLIÉRON ET ROUSSELOT

Plusieurs de nos collaborateurs utilisant, pour la figuration de la prononciation, l'alphabet phonétique de MM. Gilliéron et Rousselot, nous donnons ci-après la liste des signes spéciaux employés dans cet alphabet :

Les lettres ont la même valeur que dans l'orthographe française, sauf que *g* et *s* sont toujours durs. L'*u* semi-voyelle est représenté par *ü*, l'*e* féminin par *ê*, l'*ou* français par *u*, le *ch* français par *ç*.

Un demi-cercle au-dessous d'une consonne indique que cette consonne est mouillée. Le tilde indique les voyelles nasales, l'accent aigu les sons fermés, l'accent grave les sons ouverts.

Les petits caractères représentent des sons incomplets. Les signes de la quantité sont les mêmes qu'en latin.

Nous ne donnons ci-dessus que les indications indispensables pour la « lecture » de l'orthographe phonétique. Pour plus de détails, nous renvoyons à l'Atlas Linguistique et à la notice qui l'accompagne.

REVUE
DE
PHILOLOGIE FRANÇAISE
ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL TRIMESTRIEL

PUBLIÉ PAR

LÉON CLÉDAT

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE LYON

21^e ANNÉE. — 1907



PARIS (6^e)
LIBRAIRIE H. CHAMPION, ÉDITEUR
5, QUAI MAQUAIS, 5
—
(Tous droits réservés)

REVUE
DE
PHILOLOGIE FRANÇAISE
ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL TRIMESTRIEL

PUBLIÉ PAR

LÉON CLÉDAT

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE LYON

21^e ANNÉE. — 1907



PARIS (6^e)
LIBRAIRIE H. CHAMPION, ÉDITEUR
5, QUAI MALAQUAIS, 5
—
(Tous droits réservés)

Adresser ce qui concerne la rédaction à M. CLÉDAT,
29, rue Molière, à Lyon.

SYSTÈME ORTHOGRAPHIQUE
DE LA REVUE DE PHILOLOGIE FRANÇAISE

- a) Remplacer par *s* l'*x* valant *s*, sauf dans les noms propres.
 - b) Ne jamais redoubler l'*l* ni le *t* dans les verbes en *eler* et en *eter*.
 - c) Terminer toujours par un *t* la 3^e personne du singulier à l'indicatif présent des verbes en *oir* et en *re*, et supprimer la consonne muette devant *ce t* et devant l'*s* des deux premières personnes : *je m'assie~~s~~, il s'assie~~t~~ ; je pre~~n~~s, il pre~~n~~t*, etc.
-

Pour l'alphabet phonétique de MM. Gilliéron et Rousselot, dont se servent plusieurs de nos collaborateurs, voir la notice qui accompagne l'*Atlas linguistique*.

POUR PARAÎTRE DANS LES PROCHAINS FASCICULES

- F. BALDENSPERGER : *Notes lexicologiques* (suite).
- P. BARBIER fils : *Notes étymologiques sur certains noms de poissons. — Les dérivés romans du latin « sargus »*.
- Pierre CHAMPION : *Poésies inédites du manuscrit LIII de Stockholm*.
- Antoine DÉRESSE : *Vocabulaire du patois de Villefranche-sur-Saône*.
- J. DÉSORMAUX : *Les alternances dans les parlers savoyards*.
- Dr H. M. FAY : *Les Gavaches*.
- J. GILLIÉRON, J. MONGIN et M. ROQUES : *Études de géographie linguistique* (suite).
- A. GUÉRINOT : *Sur la strophe 6 du Grand Testament de Villon. — Le parler de Messon (Aube)*.
- J.-P. JACOBSEN : *La comédie en France au moyen-âge*.
- André MORIZE : *Voltaire et le « Mondain »*.
- F. STROWSKI : *Sur la constitution d'un texte critique des Essais de Montaigne*.
- L. VIGNON : *Les patois de la région lyonnaise* (suite).
- L. VUILLARD : *De l'analogie dans la langue de Corneille*.
- Etc.

LES

PATOIS DE LA RÉGION LYONNAISE

LE PRONOM RÉGIME DE LA 3^e PERSONNE

(Suite).

LE RÉGIME INDIRECT

La plupart de nos patois possèdent deux formes de régime indirect, l'une, qui dérive de *illi* ou de *illui*, pour le sing., l'autre, sortie de *illorum*, pour le pluriel. Mais il en est aussi qui ont laissé perdre l'une ou l'autre de ces formes ou même les deux à la fois. Tantôt *illi* se substitue à *illorum* ou l'adverbe *ibi* s'introduit à la place de *illi* et de *illorum*, une forme unique suffit à exprimer le singulier et le pluriel; la distinction des nombres disparaît. Tantôt c'est la distinction des cas qui est atteinte : les formes du datif sont remplacées par celles de l'accusatif, *illum*, *illam*, *illos*, *illas*, qui remplissent la double fonction de régime indirect

1. Voir notre *Revue*, t. XII, p. 1, note 1, et les tomes suivants.

2. D'après les phrases suivantes du 1^{er} questionnaire : quand il rencontre son père, il *lui* dit; quand il rencontre sa mère, il *lui* dit; il *lui* a parlé, il *lui* en parle, il *lui* en a parlé; il le *lui* a dit; . . . et le *lui* a amené; amène-le *lui*; dis-le *lui*; parle *lui* en; ils ont de beaux enfants et *leur* donnent de bons conseils; ils ont de belles filles et *leur* donnent...; il *leur* a donné tort; parle-*leur*; — et du 2^e questionnaire : nous ne *lui* devons rien 33; vous ne *leur* deviez rien 37; en outre *je l'aide* 20, *je l'aiderai*, *vous les aidiez* 37, ont été souvent traduits par *je lui aide*, *je lui aiderai*, etc.

et de régime direct. Cette simplification de la déclinaison pronominale n'est pas sans présenter quelques inconvénients ; aussi certains patois tendent-ils à réagir et à rétablir par des moyens divers la distinction des nombres et des cas. Ce sont ces phénomènes que l'on va étudier, avant de passer en revue les successeurs directs de *illi* et de *illorum*.

I. *Ibi* POUR *illi*, *illorum*.

L'adverbe *y* pour *lui*, *leur* est très ancien en français ; peut-être à l'origine ne se rencontre-t-il qu'avec certains verbes, notamment avec *parler*¹ ; mais il ne tarde pas à devenir d'un emploi plus fréquent et plus général, sans toutefois réussir à faire oublier les pronoms proprement dits, qui continuent à s'employer concurremment avec lui. Au xvii^e siècle encore *y* se dit aussi bien des personnes que des choses, avec toutes sortes de verbes². Mais il perd bientôt du terrain, et les prescriptions restrictives des grammairiens en arrêtent pour toujours les progrès. Les patois, qui n'étaient gênés dans leur développement ni par l'influence conservatrice de la littérature, ni par les entreprises des grammairiens, sont allés beaucoup plus loin que le français : non seulement ils ont introduit l'adverbe dans le système pronominal, mais encore ils ont laissé perdre les pronoms *lui* et *leur* qui, faisant double emploi avec *y*, étaient devenus inutiles.

Dans notre région, c'est surtout au nord-est, entre

1. Cf. la note de Suchier à *Aucass.*, 4, 11, et Brunot, *Histoire de la lang. fr.*, I, 226 ; à noter qu'il n'y en a pas d'exemple dans le *Psautier lorrain* ni dans l'*Yzopet de Lyon*. Pour le provençal ancien, voir Elsner, p. 51, et Bohnhardt, § 236, 241, 573 et 574.

2. Voir les exemples dans Littré et dans Haase, § 102.

Belfort, Maïche, Baume-les-Dames, Vesoul, Lure et Epinal qu'on observe le phénomène. Le territoire de Belfort¹, auquel il faut joindre une portion de la Suisse romande², n'emploie pas d'autre forme de datif que le *i* adverbial. Au sud de Belfort, *i* couvre l'arr. de Montbéliard³ presque entier; à l'ouest, il s'étend jusqu'aux environs de Baume-les-Dames⁴, de Vesoul⁵, et sur une grande partie de l'arr. de Lure⁶; on en trouve trace dans les Vosges, au centre du département et dans quelques communes de l'arr. de Saint-Dié⁷.

Au centre de notre région, c'est à peine si l'on peut signaler quelques cas isolés de *i*, dans le Jura⁸ et dans la Loire⁹; mais il n'est pas rare au sud, surtout dans l'Oisans (Isère) et les cantons voisins¹⁰, et en outre au sud

1. Belfort, Bermont, Grandvillars, Fontaines, Giromagny, Auxelles-Haut, Rougemont. Les cartes 761, 785 et 786 de l'*Atl. ling.* mentionnent aussi *i* à Rougegoutte et à Joncherey.

2. Jusqu'à Neuchâtel environ, d'après l'*Atl. ling.*, *loc. cit.*

3. Dasle, Droitfontaine, Maïche, Frambouhans, Berche, Colombier-Fontaine, Dampierre, Goux, La Bosse, Grand-Combe-des-Bois, le Russey, Montancy.

4. A Villers-Grélot, Rougemont, la Prétière, Blussans, Dompierre dans l'arrondissement de Baume.

5. A Vy-les-Filain, Borey, Noroy, Cirey, Mersuay, et en outre, d'après l'*Atl. ling.*, à Echenoz, dans l'arr. de Vesoul.

6. Gouhenans. Etobon, Champey, Champagny, Mélisey, Lyoffans, Fougerolles, Pont-du-Bois, Cuve, Bouligney, Ambiéwillers, Raddon; ajoutez Conflans, d'après l'*Atl. ling.* M. Passy a entendu *i* datif sing. à Corbenay et à Citers, voir notre *Revue*, X, 7, 9.

7. Voir plus loin; *lui* et *leur* ne sont peut-être complètement inconnus au centre qu'à Avrainville. Adam ne mentionne que *i* ou *zi* pour Sanchey, Vaubexy, Hennezel, Mazelay. Pour l'est, voir plus loin; d'après Adam, *i* ou *zi* à Lusse.

8. A Nozeroy et à Arbois; voir plus loin.

9. A Essertines, à Saint-Barthélemy, aus Salles et à Fourneaux.

10. A Vaujany, Oz, La Garde, Livet-et-Gavet, Villard-Reculas et

de la Drôme et de l'Ardèche ¹, enfin dans la Haute-Loire ². Mistral aussi a rencontré *i* dans le Dauphiné et dans le Haut-Languedoc. Au reste, il n'est pas particulier à notre région : sur la carte 785 de l'*Atl. ling.* on peut constater sa présence çà et là au sud et au nord de la Gaule romane, mais surtout au centre, entre la Loire et la Seine.

I s'adjoint volontiers un *z* qui paraît avoir la même origine que le *s* du français *vas-y*, *penses-y*, etc., ou que le *z* du pronom neutre, que nous avons étudié dans un précédent article. Mais, comme ce dernier, il n'apparaît ni partout ni dans tous les cas :

1° Sur le territoire de Belfort, à Raddon, à Bouligney et à Villeneuve dans la Haute-Saône, à Dampierre dans le Doubs, *zi* ne s'emploie qu'après l'impératif :

al <i>i</i> di	di <i>zi</i>
al <i>i</i> bayan	koze <i>zi</i>

à Auxelles-Haut ³.

2° Ailleurs, l'adjonction de *z* est plus fréquente, sans pourtant être de règle. Dans quelques communes, *zi* ne s'emploie que devant consonne; devant voyelle *i* passe à la semi-voyelle *y* :

d'après l'*Atl. ling.*, à Bourg-d'Oisans dans l'Isère; à La Chambre dans la Savoie; à Briançon et à La Salle dans les Hautes-Alpes.

1. A Séderon, Sauzet, Suze-la-Rousse et à Pierrelatte, d'après l'*Atl. ling.*, dans la Drôme; à Saint-Julien-en-Saint-Alban, au Teil, à Saint-Paul-le-Jeune, à Bourg-Saint-Andéol dans l'Ardèche et, isolément, au nord du département, à Quintenas.

2. A Saint-Arcons, Cerzat, Lavoute-Chilhac, La Chomette, Saugues et dans un grand nombre d'autres communes qui seront citées plus loin; ajoutez Monistrol d'Allier, d'après l'*Atl. ling.* Dans cette région, il n'est pas sûr que *i* représente partout *ibi*; il peut être sorti, comme on le verra dans un prochain article, de *yi* < *lyi* < *illi*.

3. Il semble qu'il en soit de même, d'après les cartes de l'*Atl. ling.*, à Rougegoutte, à Echenoz.

è <i>ʒi</i> di, di <i>ʒi</i>	è <i>y</i> è di
è <i>ʒi</i> bèyan, pèle <i>ʒi</i>	è <i>y</i> é bèye

à Frambouhans (Doubs). L'usage est le même à Grand-Combe-des-Bois et au Russey dans le même département ¹, à Conflans, d'après l'*Atl. ling.*, dans la Haute-Saône.

3° *ʒ* n'est général que dans l'Oisans (Isère) et peut-être aus Salles (Loire) :

ou *ʒi* di, ou *ʒy* ou *za* di

à la Garde.

Dans la plupart des communes citées, l'adverbe a complètement supplanté les pronoms personnels; ces derniers semblent être entièrement hors d'usage, à en juger par les réponses de nos correspondants. Celui de Bouligney (Haute-Saône), par exemple, emploie *i* dans toutes les phrases du 1^{er} questionnaire :

èl <i>i</i> di (2 fois)	è <i>i</i> bèyan (2 fois)
è <i>y</i> è pwèla	è <i>y</i> è bèyi twè
è <i>y</i> on n é pwèla	
è <i>y</i> é di sè	
è <i>y</i> é èmna	
èmwan <i>ʒi</i> , di <i>ʒi</i>	pwèl <i>ʒi</i>
pwèl <i>y</i> an	

De même celui du village voisin, Cuve, dans les deux phrases du second questionnaire :

je <i>ni</i> devi ⁿ ran	vo <i>ni</i> devi ⁿ ran
------------------------------------	------------------------------------

Mais le triomphe de *i* n'est pas partout aussi complet. Au milieu même de l'aire principale qu'il occupe au nord-est de notre région, il est des communes où il ne semble pas avoir pénétré : nos correspondants de Montbéliard, de

1. M. Nédey a signalé la même particularité à Sancey, voir notre *Revue*, XI, 132.

Désandans, de Clairegoutte, de Geney, etc., ne connaissent que les pronoms personnels. Sur les frontières, où la lutte est engagée, la victoire est encore incertaine : l'un de nos correspondants de Noroy donne *i* aus deus nombres, l'autre *li* au sing., *yæ* au plur. ; nos deus corr. de Blussans emploient aussi des formes différentes ¹, et ceus de Dompaire, de Provenchères, de Saint-Dié ne sont pas non plus d'accord. Il en est de même au sud de notre région, à Sauzet et à Suze-la-Rousse dans la Drôme. A Provenchères et à Saint-Dié (Vosges), au témoignage d'un correspondant sur deus, *li* se maintient devant voyelle en passant à *ly*, tandisqu'il a cédé la place à *zi* devant consonne :

<i>sing.</i> :	<i>i zi di</i>	<i>i ly é pwalé</i>
<i>plur.</i> :	<i>é zi dnou</i>	<i>i ly é dné tor</i> ² .

A Grand-Combe-des-Bois et au Russey (Doubs), il ne nous est signalé que dans : *tmæn li*, *di li*, où il représente le français *le lui* ³. A Lamarche (Vosges), au contraire, c'est *zi* qui n'apparaît que dans ces seuls exemples et dans *pwal zy an* (parle-lui-en). Il faut noter surtout que parfois *zi* n'est employé qu'après le verbe, comme datif sing. et pluriel, par exemple à Clairegoutte (Haute-Saône) ⁴ :

<i>sing.</i> :	<i>di zi</i> , <i>kóz zy an</i> ; cf. <i>è li di</i>
<i>plur.</i> :	<i>kóz zi</i> , cf. <i>é li béyan</i> ;

1. M. Nédey mentionne aussi *li* et *zi* à Sancey, M. Roussey *li* et *zi* à Bournois, M. Passy *zi* et *li* à Longine (*Revue*, X, 10-11).

2. L'autre correspondant emploie *li* dans tous les cas.

3. Il ne faut pas considérer *li* comme formé de *le* + *i*, attendu qu'on le trouve avec la valeur de *le lui* dans des régions où l'emploi de *i* pour *lui* est inconnu ; il représente *le lui* réduit à *lui*. D'après l'*Atl. ling.* on emploie aussi *i* = *lui*, mais *li* = *le lui* aus Voivres (c. de Bains, Vosges).

4. De même à Blussans (Doubs), à Dompaire (Vosges) ; et aussi à Châtel où toutefois on dit *lyan* (lui en) ; à Charmes et à Uriménil, *li* =

ou seulement comme datif pluriel, par exemple à Montbozon (Haute-Saône) ¹ :

plur. : pèle *zi*; cf. è yi béyan

sing. : di yi, cf. è yi di ².

Dans l'un et l'autre cas il faut sans doute attribuer l'introduction de *zi* aus lieu et place des pronoms personnels à l'influence analogique des tournures qui correspondent au français *penses-y*, *songes-y*, *parles-en*, *prends-en*, *donnes-en*, etc. L'influence de ces dernières est particulièrement sensible dans les communes où *zi* n'est employé pour *lui* qu'en combinaison avec *en*, après le verbe : *pôle zyè* (parle-lui-en), cf. *di li*, à Bruyères, et de même à Épinal, à Saint-Laurent, à Fraize, dans les Vosges.

Ces faits, parfois contradictoires, trop peu nombreux d'ailleurs et trop dispersés pour être bien significatifs, n'éclairent que d'une lumière confuse la marche de l'adverbe en train d'envahir peu à peu les fonctions qui appartenaient primitivement à *lui* et à *leur*. Une seule chose est sûre, c'est qu'il a commencé par déloger la forme du singulier. Dans bien des patois, il s'en est tenu là : c'est ainsi que *li* seul a disparu, tandis que *leur* vit encore à Cirey-et-Réunion (Haute-Saône) :

nou n *i* dvèn ran, vou n *you* dvèn ran,

et de même à Lieucourt, à Arbois (Jura); et surtout dans nos départements du Sud, à Oz (Isère) :

nou *zi* dyan rèn, vou *lor* dya rèn,

le *lui*, *zi* = *leur*, *zyan*; et *zyò* = *lui en*; enfin à Mersuay et à Coisevaux (Haute-Saône), *zi* comme datif singulier ne se rencontre qu'avec certains verbes : *di zi*, mais *èmene li*.

1. De même à Abbenans; mais *zi* peut être une réduction de *lu zi* à Aillevillers (Haute-Saône), de *li zi* à Moyemont et à Roville (Vosges); les formes complètes sont employées avant le verbe.

2. *yi* dérive de *lyi* < *illi*.

à La Garde, à Livet-et-Gavet, à Vaujany et à Villard-Reculas dans l'Oisans (Isère), à Essertines et à Saint-Barthélemy-Lestra dans la Loire; à Sauzet dans la Drôme; à Quintenas, à Saint-Julien-en-Saint-Alban, au Teil et à Saint-Paul-le-Jeune dans l'Ardèche; à la Chaise-Dieu, à Collat, à Vernassal, à Cayres, à Chomelix, à Saint-Georges-Lagricol, à Saint-Julien-Chapteuil, à Saint-Vincent, à Saugues, à Bas, à Boisset, à La Chapelle d'Aurec, à Saint-Julien-Molhesabate et à Araules dans la Haute-Loire. L'inverse est beaucoup plus rare; mentionnons pourtant :

sing. : jé ni *li* dvèn rèn

plur. : vo ni dvèn rèn

à Escles (Vosges) et aussi à Thaon (Vosges), à Rougemont, à Colombier-Fontaine et à Montancy dans le Doubs ¹, à Montigny dans le Jura ². Un cas plus curieux est celui qu'on observe à La Bosse et à Villers-Grélot dans le Doubs, à La Salle ³ dans les Hautes-Alpes, où c'est *li*, *yi* (< *lyi*) qui s'emploie en fonction de datif pluriel, tandis que *i* joue le rôle de datif singulier :

sing. : no n *i* dvèn ro

plur. : vo n *li* dvi ro (La Bosse).

Il y a d'autres particularités à signaler dans l'emploi de *i*. On est peu frappé du phénomène lui-même, tant l'évolu-

1. A Refranche et à Franois, *sing.* *yi* (< *lyi*), *plur.* *i*; mais à Refranche *ya* (< *illorum*) se maintient après le verbe, et à Franois *i* s'emploie comme datif *sing.* dans la même position. A Bournois, on dit, d'après Roussey (*Gloss.*, p. xxxviii), *li* ou *zi* au *sing.*, *i* ou *zi* au *plur.*

2. Mais *zi* à La Chapelle-Thècle (Saône-et-Loire) est pour *li zi*, et *ji* à Courtes (Ain) pour *li ji* ou *lé ji*.

3. A La Salle, *lou* (< *illorum*) ne s'est conservé qu'après le verbe.

tion de *ibi* passant de l'emploi adverbial à l'emploi pronominal est facile à comprendre, ancienne d'ailleurs dans les langues romanes et même antérieure à elles. On s'explique aussi sans peine que dans les langues littéraires l'adverbe ait dû se contenter d'un rôle médiocre et borné et qu'il n'ait pu supplanter complètement les pronoms personnels. Ce qui est étrange, ce n'est pas qu'il y ait parfois réussi dans nos patois, c'est plutôt qu'il n'ait pas eu toujours et partout pareille fortune : tandis qu'il triomphe dans les uns, pourquoi se heurte-t-il dans les autres à une résistance invincible des pronoms personnels? En soi, l'adverbe est aussi apte à exprimer le pluriel que le singulier; s'il s'empare d'abord des fonctions de datif singulier, c'est que, par sa forme, il est plus voisin de *li* que de *leur* : il faut noter en effet qu'il ne prend jamais la place des produits de *illui*, mais seulement celle de *li*, issu de *illi*. Devant voyelle, il se confond avec lui dans les régions où *li* passe à *ly*, puis à *y*; devant consonne même la confusion est facile là où *lyi*, sorti de *li*, a abouti à *yi*, et c'est précisément ce qui s'est produit, au nord comme au sud, dans le voisinage de l'aire actuelle de *i*; le passage de *lyi* à *yi* n'était pas sans doute une condition nécessaire de la victoire de *i*, mais il a dû la favoriser.

Une fois investi de ses nouvelles fonctions, *i* fait double emploi avec *li*; s'il est vrai que les parlers populaires tendent toujours à se débarrasser de toute superfluité, les deux formes ne sauraient subsister longtemps l'une à côté de l'autre. C'est *i* qui au premier abord paraît avoir le plus de chances de l'emporter. Il est assuré en effet de ne jamais disparaître totalement : quand il perdrait ses fonctions de datif, il garderait encore celles d'adverbe; celles-ci ont dû contribuer à lui conserver celles-là; c'est *i* adverbe qui a protégé *i* pronom contre la concurrence de

li. Celui-ci est moins bien armé pour la lutte : réduit à une fonction unique, celle de régime indirect, il est en outre, par sa forme, complètement isolé au milieu des autres pronoms personnels, ne formant série ni avec *me te*, ni avec *nous vous*, qui auraient pu l'aider à se maintenir. Heureusement pour lui les circonstances ne sont pas toujours favorables au triomphe de *i* : là où *i* joue le rôle de régime direct neutre ¹, il ne peut assumer ou conserver les fonctions de régime indirect du masculin ou du féminin ; il serait trop préjudiciable à la clarté que (*tu*) *i* (*dis*) eût le double sens de *tu le dis* et *tu lui dis*. Voilà pourquoi *i* pour *lui* est inconnu dans le département de Saône-et-Loire et dans les départements limitrophes. En outre *li* n'est pas toujours incapable de résistance : dans une partie des Vosges, du Doubs, du Jura, ailleurs encore, du régime indirect il est passé au régime prépositionnel : (*à*) *li*, (*pour*) *li* etc. ; et il trouve dans ces fonctions nouvelles un appui solide pour résister aux empiètements de *i*. Si c'est au contraire la forme du régime prépositionnel, issue de *illui*, qui se substitue à *li* comme datif verbal, elle jouit des mêmes avantages dans la lutte contre *i* ², de là l'absence de *i* pour *lui* dans la Haute-Savoie, dans la Savoie, dans une partie de l'Ain.

Avant de tomber en désuétude, *li* a dû s'employer longtemps concurremment avec *i* au singulier ; avec ce dernier et grâce à lui, il pénètre aussi au pluriel, à la place de *leur*. Mais par l'effet d'une réaction naturelle, provoquée sans doute par un impérieux besoin de clarté, on cherche

1. Voir notre *Revue*, XX, p. 54 sqq.

2. De même en français la substitution de *lui* à l'ancien *li* a augmenté la force de résistance du pronom personnel et rendu le triomphe de *y* bien difficile. Les deux formes ont continué à vivre jusqu'au jour où les grammairiens ont délimité la sphère d'emploi de chacune d'elles ; mais l'adverbe n'a jamais menacé sérieusement l'existence du pronom.

ça et là à rétablir la distinction des nombres, non pas à l'aide de *leur* déjà complètement oublié, mais en utilisant les deux formes concurrentes *i* et *li* avant que l'une ait éliminé l'autre; et c'est ainsi qu'on est amené parfois, par un oubli singulier de la valeur première de *li*, à lui attribuer le rôle de datif pluriel, en réservant à *i* celui de datif singulier.

II. Illi POUR illorum.

On cite quelques rares exemples du singulier pour le pluriel en provençal ancien ¹; dans les patois modernes du Sud de la France cet emploi est fort commun : M. Chabaneau l'a signalé en Provence et en Bas-Languedoc ²; Mistral aussi mentionne *li* pour *lour*, *lur*, *lei* en Limousin, *lhi* en Dauphiné et en Gascogne, *gni* dans la Marche, etc.; les communes de la Drôme et de la Haute-Loire ³, qui, d'après nos correspondants, remplacent de même *illorum* par *illi*, se rattachent au même domaine.

Dans les patois du Sud-Est, il n'a été reconnu jusqu'ici que par M. Meyer-Lübke, qui d'ailleurs n'ose pas être très affirmatif ⁴; il y occupe pourtant trois domaines différents assez considérables :

1. Voir Elsner, *Ueber Form u. Verw. d. Personalpron.*, p. 20; mais Bohnhardt, qui traite le même sujet que Elsner, est muet sur ce point; pas d'exemple non plus dans le *Suppl.-Wört.* de Levy.

2. *Romania*, IV, 344.

3. Grignan, Taulignan, Baume-de-Transit, Saint-Paul-Trois-Châteaux, Suze-la-Rousse (*i* et *li*), peut-être Donzère, dont le *ye* est d'origine douteuse, et, d'après l'*Atl. ling.*, carte 761, Nyons, dans la Drôme; Pinols, Frugières-le-Pin, Domeyrat, Blesle, Brioude et Auzon dans la Haute-Loire.

4. *Gr. des l. rom.*, II, § 83 : « dans ces parlers, le dat. sing. dans le rôle de pluriel paraît aussi se rencontrer ». L'*Atl. ling.* dans l'état

1° Le premier s'étend du nord de la Loire jusqu'aux confins de l'Isère et de la Savoie ; il comprend quelques communes de la Loire ¹, du Rhône ² et de l'Ain ³, et, au nord de l'Isère, la majeure partie des arrondissements de Vienne ⁴ et de La Tour-du-Pin ⁵, et quelques communes au nord de l'arr. de Grenoble ⁶ ; la Savoie est à peine atteinte ⁷ ;

actuel de la publication, ne nous est que d'un médiocre secours : sur la carte 761, la seule qui soit consacrée au pronom *leur*, il est combiné avec le régime direct neutre : *à le leur faire comprendre*.

1. Belmont et le Cergne dans l'angle nord-est. Saint-Julien-de-Civry dans l'arr. de Charolles (Saône-et-Loire), qui emploie aussi *li* pour *leur*, n'est guère éloigné de ce domaine.

2. Cours (cf. *Atl. ling.*, n° 908), Pont-Trambouze, Chamelet, Limas, Saint-Forgeux, Villes, Theizé, Saint-Vérand, Létrà, Châillon-d'Azergues, Liergues, Charnay, Savigny, Les Chères, L'Arbresle, au nord-ouest et au centre du département.

3. Trévoux, Montanay, Ambérieux-en-Dombes, Birieux, Villars (d'après l'*Atl. ling.*, n° 913), Miribel, Saint-Maurice de Gourdars, Rignieux, Faramans, Bourg-Saint-Christophe, c'est-à-dire le sud et le centre de l'arr. de Trévoux. Il faudrait y joindre un certain nombre de communes de l'Ain et de Saône-et-Loire, qui ajoutent à *li*, dans l'emploi de datif pluriel, la particule *zi*. Elles seront mentionnées dans un prochain article.

4. Saint-Priest (d'après l'*Atl. ling.*), les cantons de Meyzieu, de Saint-Symphorien, d'Heyrieux, de Vienne-Nord, de Vienne-Sud, de Saint-Jean-de-Bournay (cf. *Atl. ling.*, n° 921) et en outre Roche et Saint-Alban dans le c. de la Verpillière, le Mottier, Semons et Commelle dans le c. de la Côte-Saint-André, Monstereux-Milieu dans le c. de Beaurepaire.

5. Saint-Savin, Bourgoin, Nivolas-Vermelle, Saint-Chef, Hières, Frontonas, Saint-Hilaire de Brens, Veyssillieu, Biol, Eydoche, Les Avenières, Bouvesse-Quirieu, Brangues, Charette, Chimilin, Pressins, Les Abrets, Saint-André-le-Gaz, Charancieu, Velanne, c. de la Tour-du-Pin entier sauf Saint-Victor-de-Cessieu, enfin c. de Virieu entier.

6. Chirens, Saint-Laurent-du-Pont, Saint-Christophe-entre-deux-Guiers.

7. Seulement Saint-Genix et Pont-de-Beauvoisin.

isolément, on signale encore l'emploi du singulier pour le pluriel à Saint-Michel de Saint-Geoirs dans l'arr. de Saint-Marcellin (Isère), et à La Salle dans l'arr. de Briançon (Hautes-Alpes).

2° Le deuxième est situé à l'ouest du département du Doubs ¹ et comprend aussi quelques communes du Jura ².

3° Le troisième enfin englobe le nord du département du Doubs ³, l'est de la Haute-Saône ⁴ et un assez grand nombre de communes éparses au centre et au nord-est des Vosges ⁵.

Les formes du singulier, qui s'emploient ainsi au pluriel, sont :

li : *porla li, ou ly a bali to, é li balyon, vo ne li devyá, vo ly édyá* à Meyzieu (Isère);

lyi : *parle lyi, u ly ò balyi tò, é lyi balyon, vo ne lyi devyá, vo ly éndava* à Commelle (Isère);

yi : *vo ne yi dévi ran* à Courcelles-Quingey (Doubs);

1. Avannes, Courcelles, Chouzelot, Epeugney, Amancey et Nans.

2. Port-Lesney et, d'après l'*Atl. ling.*, n° 21, Mouchard.

3. Geney, Désandans, Montbéliard (même forme chez Contejean), La Bosse, La Chenalotte, Lac-ou-Villers, et, d'après l'*Atl. ling.*, n° 53, Saint-Hippolyte.

4. Montbozon (cf. *Atl. ling.*, n° 44), Clairegoutte, Coisevaux, Villers-la-Ville (d'après l'*Atl. ling.*, n° 55), Navenne, Villers-lès-Luxeuil, Miellin, Servance, Haut-du-Them, Mélisey, Mersuay, Amont, Baudoncourt.

5. Gruey, Dompaire, Charmes, Bayecourt, Nomexy, Villoncourt, Bru, Housseras, Jeanménil, Moyemont, Romont (cf. *Atl. ling.*, n° 68), Saint-Gorgon, Saint-Maurice, Fraize, Plainfaing, La Petite-Fosse, Provenchères, Etival, Raon, Saint-Dié, La Bolle, Taintrux, Mont, Senones. Le *lis*, signalé par Adam à Sainte-Barbe, à Saint-Pierremont, à Ortoncourt et à Haillainville doit être lu *li*. Dans un grand nombre de communes des arr. d'Épinal et de Saint-Dié, *li* s'adjoint la particule *zi*.

lye : *parla lye, u lye a balyi tor, u lye balyon* au Pin (Isère).

Lwi est très rare : on l'emploie pourtant à Bouvesse-Quirieu (Isère) à côté de *li*; à Faramans (Ain) *li* et *lwi* sont aussi communs au singulier et au pluriel, *lwi* s'employant surtout après le verbe; à Miribel (Ain) *li* est de règle avant le verbe, *lwi* après le verbe, aus deus nombres. *Lwi* est la forme tonique qui s'emploie après les prépositions; elle tend à s'introduire à la place de *li* dans les fonctions de datif, et ce dernier ayant déjà supplanté *lor*, *lwi* prend la place de *li* pluriel aussi bien que de *li* singulier. On a eu successivement :

d. s. <i>li</i> ,	d. plur. <i>lor</i> ,	rég. prép. s. <i>lwi</i>
— <i>li</i> ,	— <i>li</i> ,	— <i>lwi</i>
— <i>lwi</i> ,	— <i>lwi</i> ,	— <i>lwi</i>

Si ce processus est rare, si la langue répugne à investir *lwi* des fonctions de datif pluriel, c'est qu'en raison de son emploi après les prépositions, sa valeur de singulier reste trop fortement sentie; et il en est ainsi même lorsque, en passant du régime prépositionnel au régime verbal, *lwi*, *lywi* s'altère en *lu*, *lyu*, le lien qui unit la forme dérivée à la forme qui l'a engendrée étant trop visible encore. Le résultat est le même si c'est au contraire la forme du régime verbal *li* qui se substitue à la forme tonique *lwi* dans les fonctions de régime prépositionnel : *li* devient par là même incapable de supplanter *lor*, ou, s'il y réussit, il s'adjoint, comme on le verra plus loin, la particule *zi*, qui suffit à différencier le pluriel du singulier¹.

Pas plus que l'adverbe *i*, le pronom *li* n'a réussi à supplanter *lor* du premier coup et dans tous les cas; on a dû

1. Deux exceptions seulement : à Raon-l'Étape dans les Vosges et à Trévoux dans l'Ain *li* sert à la fois de datif sing., de datif pluriel et

hésiter longtemps entre les deux formes, avant de donner la préférence à *li*; nos patois gardent encore quelques traces de ces hésitations, particulièrement fréquentes dans la zone frontrière. Des correspondants différents nous signalent dans l'Isère :

lyi et *lyou* aus Côtes d'Arey,
lyi et *lyæ* à Saint-Chef,
lyi et *lou* à Saint-Michel de Saint-Geoirs,
lyi et *lyo* à Semons,
li et *lyæ* à Luzinay,
lyi et *lyu* à Charavines,
li et *lûê* (cf. *lûê* adj. poss. = leur) à Saint-Pierre de
 Chandieu,
lyi et *lyou*, *lu* à Saint-Christophe-entre-deux-Guiers.

Le même correspondant nous dit qu'à Auzon dans la Haute-Loire on emploie comme datif pluriel *lyi* ou *lyæw*. Le maintien de *lor* est surtout fréquent après le verbe; citons :

<i>li</i>	av. verbe,	<i>law</i>	apr. verbe	à Virieu (Ain),
<i>li</i>	—	<i>you</i>	—	à Cour-les-Baume (Doubs),
<i>li</i>	—	<i>lou</i>	—	à La Salle (Hautes-Alpes),
<i>li</i>	—	<i>lu</i>	—	à Mélisey (Haute-Saône) et aus Avenières (Isère) ¹ ,
<i>yi</i>	—	<i>yæ</i>	—	à Nans ² (Doubs),

de régime prépositionnel du sing. ; mais après préposition, on emploie aussi *lu* à Raon, *lûi* à Trévoux; si ces dernières formes venaient à disparaître, il est probable que *li* dans les fonctions de datif pluriel ne tarderait pas à se changer en *li zi*.

1. Un 2^e corr. conserve *lu* même avant le verbe, et un 3^e emploie *lyi* dans tous les cas.

2. Un 2^e corr. conserve *yæ* dans toutes les positions.

<i>yi</i>	—	<i>ye</i>	—	à Epeugney ¹ (Doubs),
<i>yi</i>	—	<i>yü</i>	—	à Avanne (Doubs).

L'inverse est tout à fait exceptionnel; on dit pourtant *parla li* et *é lyæ balyon* à Marennes (Isère); et de même *lye* ou *lyæ* av. verbe, *lyi* apr. verbe à Saint-Didier-de-la-Tour (Isère). Parfois *lor* ne s'est maintenu que devant voyelle, comme à Blussans (Doubs) : *é yæ z é bëyi to*, mais *é li bëyan* ², et de de même à Charnay (Rhône) où devant voyelle on hésite entre *li* et *lou zi*; mais le cas inverse est beaucoup plus fréquent :

ou *ly a balya tor*
é lyo balyon, parla lyo

à Faramans (Isère); et de même au Péage-de-Roussillon ³, à Saint-Jean-de-Bournay, à Voreppe dans l'Isère, à Péronnas dans l'Ain, à Fourneaux et à Juré dans la Loire, à La Chapelle-d'Aurec, à Cayres ⁴ et à Pradelles dans La Haute-Loire, à Remoray et à Mamirole dans le Doubs, à Oyrières dans la Haute-Saône ⁵. Dans la lutte entre *li* et *lor*, c'est la forme la moins pleine et la plus apte à s'unir étroitement avec le verbe qui l'emporte en position proclitique et d'abord devant une voyelle; après le verbe au contraire, où le pronom est accentué, *lor* résiste plus vigoureusement et plus longtemps.

1. Mais *li* partout d'après un 2^e correspondant; à Refranche *yæ* se maintient aussi après le verbe; mais je ne sais si *i*, forme proclitique du pluriel, est à identifier avec *yi*, forme du singulier.

2. En fonction de possessif, *illorum* a donné *lu* à Blussans même, mais *yæ* dans le voisinage. Sur *i* à Blussans, voir plus haut, page 6.

3. *Lyæ-ly* d'après un corr., *lyæ-lyæz* d'après un autre; à Marennes *lyæ* ne subsiste que devant cons. en position proclitique, voir plus haut.

4. Un 2^e corr. conserve *yur* dans toutes les positions.

5. Pour plusieurs de ces communes, il est impossible de dire si la forme *y* qu'on emploie devant voyelle remonte à l'adv. *ibi* ou au pron. *illi* > *li*, *ly*, *y*.

Il reste à expliquer pourquoi et comment *li* s'est substitué à *lor*. Sur quelques points, il n'y a pas eu à proprement parler substitution ; mais *illi* ou *illui* d'une part, *illorum* de l'autre au cours de leur développement se sont rencontrés. C'est ainsi que parfois la forme tonique *lwi*, en se réduisant à *lu* pour prendre la place du datif *li*, s'est confondue avec *lu*, produit normal de *illorum*¹. Nous montrerons dans un prochain article qu'au sud de l'Ain, notamment à Bourg-Saint-Christophe, et peut-être aussi dans quelques communes du Rhône, *li* plur. est sorti aussi régulièrement de *illorum*, que *li* sing. de *illi*. A Saint-Didier-de-la-Tour et au Pin (Isère), *illorum* a donné *lyæ* et *lyu* qui s'emploient encore aujourd'hui comme adjectifs possessifs (*lu* au Pin); mais *lyi*, issu de *illi*, passant à *lye*, on s'explique sans peine que la forme du singulier et celle du pluriel se soient confondues². Le *lye* de Domeyrat (Haute-Loire) est peut-être aussi sorti à la fois de *lyi* et de *lyæ*, qui se sont conservés intacts dans le voisinage³. Ce sont là des cas tout à fait exceptionnels; en général, l'unification du singulier et du pluriel s'est accomplie par la substitution de *li* à *lor*. Suffit-il, pour expliquer le phénomène, d'invoquer la tendance des parlars populaires à simplifier et à réduire leurs moyens d'expression par la suppression des distinctions superflues? Sans doute la distinction des nombres n'apparaît pas comme tellement nécessaire qu'on n'ait pu y renoncer

1. Plus d'un exemple du phénomène sera mentionné dans un prochain article.

2. Notre corr. de Saint-Didier conserve *lyæ* au féminin., mais il emploie *lye* au masc. Nos exemples sont trop peu nombreux pour que nous puissions dire si c'est là une distinction régulière ou un effet de l'arbitraire momentané de notre correspondant.

3. Au sud de la Drôme *li* est peut-être aussi sorti de *lëy*, qui, dans quelques communes voisines, représente *illos* et *illorum*.

sans grand dommage pour la clarté ; au régime prépositionnel même, il n'est pas rare, comme nous le verrons, qu'une seule forme suffise à traduire *lui* et *eus*, et une autre *elle* et *elles*. Mais ce qui prouve bien qu'elle n'est pas non plus complètement superflue, ce sont les efforts qu'on a faits çà et là pour la rétablir après l'avoir perdue. Pourquoi d'ailleurs ne disparaît-elle qu'à la 3^e personne ? Pourquoi *me*, *te* ne prennent-ils jamais la place de *nous*, *vous* ? *Li* n'a pu se substituer à *lor* que par l'effet d'une influence analogique assez puissante pour contrebalancer l'influence contraire des deux autres personnes et pour vaincre la répugnance de la langue à abandonner une distinction au moins utile, sinon nécessaire.

C'est probablement au pronom adverbial *i* que *li* doit de s'être introduit au pluriel à la place de *lor*. On est frappé en effet de la relation très étroite qu'on observe entre la substitution de *li* à *lor* et celle de *i* à *li* et à *lor*. Les deux phénomènes sont inséparables ; il n'y a pas de limite bien nette entre l'aire de l'un et celle de l'autre : ces aires ne sont pas seulement contiguës, elles se pénètrent l'une l'autre, si bien que *li* apparaît souvent au milieu même d'une région où *i* domine, ou inversement ; que dans un certain nombre de communes *i* et *li* coexistent, tant au pluriel qu'au singulier ; qu'ailleurs, après la disparition de *lor*, ils se partagent les fonctions de régime verbal, l'un s'employant au singulier, l'autre au pluriel. Il faut admettre que partout à l'origine *i* et *li* se sont employés concurremment au singulier ; mais *i* seul, grâce à sa nature adverbiale, pouvait aussi s'employer au pluriel à la place de *lor*. Une fois *lor* supplanté par *i*, l'équivalence de *i* et de *li* au singulier entraîna l'introduction de *li* aussi au pluriel. Puis l'une des deux formes a disparu, et c'est tantôt *i*, tantôt *li* qui a survécu, mais non sans qu'il reste des traces de l'état antérieur.

Sur l'un des domaines de *li* cette explication soulève quelques difficultés; tandis qu'au nord de notre région, dans les Vosges, dans la Haute-Saône, dans le Doubs et dans le Jura, au sud, dans la Drôme et dans la Haute-Saône, *i* et *li* voisinent partout et s'échangent sans cesse, au centre, dans l'Isère et dans les départements voisins, on ne relève que *li*; *i* semble inconnu. On peut supposer qu'après avoir contribué à introduire *li* au pluriel, il a renoncé, en faveur de ce dernier, à sa fonction de datif¹, pour se confiner dans celle de régime direct neutre, qu'il remplit précisément dans cette région, surtout peut-être parce qu'il lui était bien difficile, comme on l'a vu plus haut, de cumuler celle-ci avec celle-là. Mais il est possible aussi que ce ne soit pas *i* < *ibi*, mais *li* < *illic* qui ait aidé *li* < *illi* à passer du singulier au pluriel. On sait que l'adverbe *li* s'est maintenu dans une partie de la Romania; on l'a signalé en italien, en rhéto-roman, en espagnol et en portugais; le provençal ancien le connaissait aussi², il subsiste encore dans les parlers du Sud de la France et ceux qui l'ont conservé emploient au régime indirect pour le singulier et pour le pluriel une seule et même forme qui peut remonter aussi bien à l'adverbe *illic* qu'au pronom *illi* et qui vraisemblablement les continue tous les deux³. Peut-être même *yî yê i* qui, dans d'autres parties de la France du Sud, jouent le double rôle d'adverbe et de pronom personnel, se rattachent-ils plutôt à ce *li* ancien qu'à *i*, issu de *ibi*⁴. Quoi

1. On a une preuve de son existence antérieure dans le *y* = *lui* d'une chanson bressane du XVIII^e siècle, l'*Oiseau de Foissiat*; voir Le Duc, *Recueil*, p. 98.

2. Voir Levy, *Prov. Suppl.-Wörterbuch*, s. vo *li*, t. IV, p. 392.

3. Cf. les deux cartes de l'*Atl. ling.*, 519 (qu'il y fut resté) et 761 (à le leur faire comprendre).

4. Koschwitz voit dans le *iê* provençal un « compromis » entre *li*, *lui*, *liei* et *i*. *Gram. de la l. des félibres*, § 54.

qu'il en soit, *li* adverbe et *li* pronom singulier se confondaient, et c'est l'adverbe qui a permis au pronom de passer du singulier au pluriel¹. La généralisation de *li* dans les fonctions de datif des deus nombres s'est-elle accomplie de la même façon au centre de notre région? Tout ce qu'on peut affirmer, en l'absence de preuves précises, c'est que *li* adverbe n'y était pas inconnu : M. Devaux en a relevé un exemple dans un texte du xiv^e siècle, originaire des environs de Vienne².

L. VIGNON.

1. Il y aurait lieu de rechercher aussi s'il n'y a pas quelque relation entre la disparition du possessif *lor*, supplanté par les continuateurs de *suus* au sud de la France et celle du pronom personnel *lor*, supplanté par *i* ou par *li*. L'identité des deus *lor* n'ayant jamais cessé d'être sentie, il est certain que si l'un faiblit et meurt, la force de résistance de l'autre en est diminuée d'autant.

2. *Essai*, etc., p. 374, note 1.

SUR
L'EMPLOI DU MOT « INDÉFINI »
EN GRAMMAIRE FRANÇAISE

IV

L'ARTICLE INDÉFINI.

Nous avons montré dans des articles antérieurs ¹ que le mot *indéfini* a logiquement une valeur toute différente de celle qu'on lui donne habituellement en grammaire, et qu'il ne peut qualifier ni des pronoms ni des adjectifs; nous avons exposé aussi comment il a été néanmoins dans notre grammaire appliqué à ces deux parties du discours. Nous publions aujourd'hui une étude analogue à propos de l'expression *article indéfini* : on y verra plus clairement encore que dans les précédentes l'esprit conservateur des grammairiens, l'influence, même sur des hommes remarquables, des termes auxquels ils sont accoutumés dès le début de leurs études, et qu'ils maintiennent, en en détournant le sens, plutôt que d'y renoncer.

*
* *

Article est le mot latin *articulus*, équivalent du grec ἄρθρον; ce mot ἄρθρον, qui signifie « jointure, articulation », comme *articulus* et *article* au sens médical, est

1. *Revue de philologie française*, XV, 292; XVI, 129; XVIII, 46.

employé par Aristote comme terme de grammaire, avec, à ce qu'il semble, le sens de « petite partie, petit mot », qui se tire facilement du sens primitif : ἄρθρον désigne en effet chez Aristote non seulement ce que nous appelons l'article, mais le pronom εἴτε, des prépositions et même le verbe εἴμι en parenthèse. Ce sens que M. Bailly donne dans son dictionnaire comme une extension du sens grammatical d'ἄρθρον nous semble au contraire plus voisin du sens primitif, qui s'est restreint ensuite à désigner ἐ, ἡ, τὸ, emploi qui se rencontre, d'après le même dictionnaire, chez Denys d'Halicarnasse et chez Plutarque. Chez les grammairiens proprement dits comme Apollonius Dyscole, le mot ἄρθρον désigne tantôt ce que nous appelons l'article, ἄρθρον προτάτικον, tantôt le pronom relatif, ἄρθρον ὑποτάκτικον, ce rapprochement et cette division étant justifiés par la ressemblance formelle de l'article et du relatif, surtout dans les textes homériques. Dans ces expressions ἄρθρον ne peut signifier que *petit mot*. Les stoïciens rapprochaient aussi le pronom de l'article, mais les classaient autrement. Parlant des parties du discours, Priscien nous apprend que les stoïciens n'en comptaient que cinq : en effet « confondant pronoms et articles, ils appelaient les pronoms des *articles finis* (définis)¹ et les articles proprement dits (que nous n'avons pas) *articles infinis* (indéfinis), ou, suivant d'autres, confondant articles et pronoms ils appelaient les articles pronoms articulaires, en quoi nous autres Latins nous les suivons encore, bien que nous ne trouvions pas vraiment d'article dans notre langue »². Quel que soit le sens que les stoïciens aient donné aux mots *défini* et *indéfini*, nous voyons dans cette classification

1. Les dictionnaires latins-français traduisent par *défini* et *indéfini* les adjectifs *finitus* et *ininitus* employés par Priscien.

2. Priscien, liv. II, par. 16, Ed. Keil, II, p. 54.

l'origine de nos articles défini et indéfini : il est certain qu'avec les mêmes mots nous exprimons d'autres idées.

Priscien répète plusieurs fois, avec une insistance surprenante, l'affirmation que les Latins n'ont pas d'article : c'est qu'il avait à lutter sur ce point contre des habitudes provenant de l'enseignement élémentaire. Les grammairiens, voyant que les noms grecs étaient dans la déclinaison précédés d'un article, avaient imaginé de présenter de même la déclinaison des mots latins, et ils avaient choisi pour cet usage *hic*, *haec*, *hoc*. « Il n'est pas surprenant, dit Priscien, que nous les ayons employés en guise d'articles parce que les Grecs emploient comme articles et comme pronoms les mêmes mots ὅς, ἡ, ὅ, d'où est venu chez nous l'emploi de *hic*, *haec*, *hoc*, comme pronoms articulaires ¹. » Et plus loin : « la langue latine n'a pas d'article prépositif, *πρὸτάκιον*, car le pronom *hic*, *haec*, *hoc* que les grammairiens emploient dans la déclinaison des noms en guise d'article prépositif, n'a jamais dans le langage le sens d'un article ². » On plaçait même *hic*, *haec*, *hoc* devant d'autres pronoms, probablement devant *idem* pour correspondre à ὁ αὐτός. Probus rapporte une opinion de Pline le Jeune selon lequel *hic* doit être appelé pronom lorsqu'il est décliné seul, mais article lorsqu'il est décliné avec une autre partie du discours, par exemple *hic Cato*, *hujus Catonis* ³. Donat après avoir dit que les Latins ne comptent pas l'article parmi les parties du discours, considère *hic* comme article lorsqu'il est joint à des pronoms, des noms ou des participes ⁴. Détail plus intéressant encore pour notre thèse, le dictionnaire de Quicherat (42^e édition) au mot *finitus*, cite

1. Priscien, livre XII, par. 9, Ed. Keil, II, 581.

2. Priscien, livre XVII, par. 27, Ed. Keil, III, 120.

3. Probus, Ed. Keil, IV, 133.

4. Donat, Ed. Keil, IV, 381.

l'expression *articulus finitus*, article défini, par laquelle Varron désigne le pronom *hic*.

On sait quelle a été l'importance de Donat et surtout de Priscien pour les grammairiens du moyen âge : leurs théories sur l'article ont été, comme les autres, conservées et commentées ; mais l'usage de placer devant les mots déclinaison le pronom *hic* en manière d'article a également subsisté dans l'enseignement élémentaire. Un commentateur de Priscien, Robert Kilwardby, archevêque de Cantorbéry, mort en 1279, explique que « chez nous (il parle du latin comme de sa langue maternelle) les articles n'étaient pas nécessaires parce que les noms ont des inflexions diverses pour les différents genres, nombres et cas, ce qui n'avait pas lieu en grec¹ ». Il prouve son ignorance du grec par quelques autres énormités ; mais ce n'est pas ce qui nous intéresse : ce que nous retenons de son commentaire, c'est que pour les grammairiens du moyen âge, l'article, là où il existe, sert à marquer les genres, les nombres et les cas. C'est le rôle que, dans l'enseignement élémentaire, on attribuait au pronom *hic*, à cette époque comme au temps de Priscien ; voici ce que dit à ce sujet un manuscrit du XIV^e siècle : « Quantes articles sont ? III. Quiex ? hic et hec et hoc. Hic est le masculin, hec est le féminin, hoc est le neutre². » Ce sont ces théories sur la nature et la fonction de l'article en latin qui ont été transmises aux premiers grammairiens français du XVI^e siècle. En effet, « les autorités grammaticales du XIV^e siècle furent encore longtemps en

1. Thurot, *Notices et extraits des manuscrits*, t. XXII, 2^e partie, p. 126. Ce Robert Kilwardby nous semble bien être le même qu'un certain maître de quili verbi, auteur également d'un commentaire sur le XVII^e et le XVIII^e livre de Priscien et dont Thurot dit que le nom est certainement altéré.

2. Thurot, *loc. cit.*

honneur dans l'Europe du Nord. Le Doctrinal d'Alexandre de Villedieu en particulier persista jusqu'au xvi^e siècle avec cette ténacité propre aux livres qui servent à l'enseignement ». Il est vrai qu'en 1542 Alexandre avait complètement disparu des écoles de Paris ; « on en revient aux définitions de Donat et de Priscien pures et simples¹ ». Mais c'est précisément chez Priscien que se trouve la division des articles en définis et indéfinis.

Cette division ne paraît pas pourtant chez les grammairiens du xvi^e siècle. Dubois parle à peine de l'article qu'il confond avec les pronoms, ce qui est conforme aux doctrines du moyen âge et de Priscien. Il serait surprenant que les premiers auteurs de grammaires françaises n'eussent pas appliqué au français la méthode et la classification à laquelle ils étaient accoutumés pour le latin. Dubois indique encore que l'article sert dans la déclinaison à marquer les cas, pour lesquels les mots français n'ont pas de terminaisons spéciales. *Le* traduit *ille*, *illud*, *la* traduit *illa* ; génitif *de*, *du* (*illius*) etc. Il indique aussi que dans un sens vague on emploie la préposition seule : *faire fonction de maistre* ; devant le mot qui sera déterminé, restreint par ce qui suit, on met l'article : *la fonction du maistre de la maison*². Cette remarque est importante à relever, car elle contient la théorie moderne de l'article : Dubois ne l'a trouvée sans doute chez aucun de ses prédécesseurs, mais dans l'observation des faits.

Meigret, plus original que Dubois, puisqu'il affirme que la langue française ne connaît pas les cas, ne donne cependant pas place à l'article parmi les parties du discours ; et dans le chapitre qu'il consacre à l'article, il est moins net

1. Thurot, *op. cit.*, p. 496, 499.

2. Livet, *La Grammaire française et les grammairiens du XVI^e siècle*, p. 31, 32.

que son devancier. « La langue française n'a véritablement que deux articles du singulier, qui sont *le* pour le masculin, *la* pour le féminin ; qui ont en commun *les* pour leur pluriel. — Au regard de *de*, *du*, *des*, ils sont plus véritablement prépositions qu'articles. » Dubois avait mieux distingué la valeur de *de* et de *du*. Pourtant, comme lui, Meigret note que « les articles ont quelquefois quelque restriction, approchés d'un certain individué, comme : j'ai vu l'homme qui a couru deux cents pas¹ ». Mais il ne se tire pas mieux que son prédécesseur de la difficulté qui se présentait à ces premiers grammairiens français : il s'agissait pour eux de voir et de mettre en lumière ce qui correspond dans notre langue à la déclinaison latine. Les formes de l'article jouent en ce point un rôle important : Dubois, qui conserve la déclinaison, distingue l'article *du* de la préposition *de* ; Meigret n'admet pas la déclinaison, mais range ensemble *de* et *du* parmi les prépositions. Ses successeurs feront au contraire de ces deux mots des articles, et il faudra plus de deux siècles pour que la distinction indiquée par Dubois soit adoptée.

Ramus n'apporte rien de bien nouveau en ce qui concerne l'article. Comme Dubois et Meigret il remarque que « l'article retreint parfois par une sinécdoche le nom commun à un certain, comme quand nous disons : *le Roy a commandé de poser les armes*, nous entendons *Charles*² ». Comme Meigret il considère *au*, *aux*, *du*, *des* comme des prépositions : « Six prépositions, *a*, *au*, *aux*, *de*, *du*, *des* embrassent toute la gouvernance des noms et des verbes : à et *de* avec article ou bien sans article³, selon l'exigence prescrite ; les autres totalement sans article ». Il ajoute : « *a*

1. Livet, *op. cit.*, p. 69.

2. Livet, *op. cit.*, p. 239.

3. Livet, *op. cit.*, p. 260, 261.

et *de* sont communes à tout nombre et genre ; *a* au génitif, datif, accusatif, ablatif ; *de* au génitif et ablatif¹. » De cette dernière remarque il faut rapprocher la suivante, qui est plus générale, relative aux *mots de nombre*, c'est-à-dire aux mots qui outre leur signification principale peuvent exprimer le singulier et le pluriel : « le mot de nombre, dit-il, est *finit* ou *infini* ; *finit* quand il signifie son nombre par certaines terminaisons, comme *les cerfs courent* ; l'infini, au contraire, comme *courir, aimer*². » Nous retrouvons ainsi dans une grammaire française les termes de fini et d'infini que nous avons trouvés d'abord chez Priscien ; et c'est bien à Priscien, dont il est le disciple, que Ramus les a empruntés, mais en leur donnant un sens nouveau. Dans le passage que nous avons relevé *fini* est synonyme de *variable* et *infini* synonyme d'invariable : on verra plus loin l'importance de cette remarque.

Robert Estienne donne une place à l'article parmi les parties d'oraison. Pour lui « articles sont petits mots d'une syllabe faisans ung mot ; on s'en sert pour donner à cognoistre les cas des Latins³ ». C'est, à peine modifiée, la définition que donnaient les grammairiens du moyen âge, et qui remonte à l'époque latine. « Les deux principaux, et qui proprement doivent estre nommez articles sont *le* pour les masculins et *la* pour les femenins singuliers, qui ont pour le pluriel soit masculin soit femenin *les* : lesquels articles sont empruntez des pronoms *ille, illa, illi* ; les autres *de, du, des, a, au, aux*, sont empruntez des prépositions⁴. » La liste que donne R. Estienne est conforme à sa définition, mais on ne voit pas bien s'il con-

1. Livet, *op. cit.*, p. 262.

2. Livet, *op. cit.*, p. 216.

3. Livet, *op. cit.*, p. 402, 403.

4. Livet, *op. cit.*, p. 403.

sidère à et de comme des prépositions faisant fonctions d'articles, ou comme des articles se rattachant pour l'étymologie à des prépositions. La classification qu'il propose est différente de celle de Meigret, mais elle n'est pas plus nette. Il fait en outre une remarque très importante : « souvent nous usons de ces deux mots *ung* et *une* comme d'articles, disans : *ung livre, une femme* ¹. » Cette indication, qui, selon Livet, est déjà dans Palsgrave, n'a rien de surprenant : le mot *mulier*, pour reprendre l'exemple de Estienne, se traduit en français tantôt par *la femme*, tantôt par *une femme*. *Une* comme *la* sert à marquer le genre, le cas, le nombre du mot *femme* et il rentre bien dans la définition donnée du mot *article*. Nous voyons ainsi paraître un élément nouveau de la question qui nous occupe.

Henri Estienne n'admet pas que *un* soit article : « Ceste particule *un* s'appelle improprement article et est quelquefois du tout superflue, comme en l'exemple précédent (il luy fault trouver femme ou une femme); quelques fois elle n'est point superflue, mais est comme une pièce servant à l'usage des cas, comme on dit : *voila un livre*, et non pas *voila livre* : et toutes fois tant s'en fault qu'elle soit article, que mesmes elle luy est opposée. Car si je dis *voila le livre*, ce propos est comme opposé à cestuy-cy, *voila un livre* : d'autant que ce premier parle particulièrement d'un certain livre, le second parle generalement, et laisse incertain de quel livre on entend ² ». R. Estienne dit encore : l'article « denote quelque chose dequoy on a parlé ou dequoy il est mention : *j'ay veu l'homme qui a faict cela* ³ ». C'est une théorie toute nouvelle qui attribue à l'article une valeur logique au lieu d'une fonction gramma-

1. Livet, *op. cit.*, p. 404.

2. Livet, *op. cit.*, p. 404.

3. Livet, *op. cit.*, p. 406.

ticale. On ne pouvait la tirer du latin, puisque le pseudo-article *hic*, *haec*, *hoc* ne s'emploie que pour enseigner la déclinaison. R. Estienne l'a sans doute tirée du grec ; ce passage de H. Estienne le confirme : « En premier lieu, comme le grec use de son article pour discerner une généralité de la particularité, ne plus ne moins use le langage françois du sien. Exemple : *on luy a fait autant d'honneur que s'il eust esté Roy*, cela s'entendra generalement. Mais si deux François ou deux Espagnols parlant ensemble disent : *on luy a fait autant d'honneur que s'il eust esté le Roy*, les François s'entrentendront touchant le Roy de France, et les Espagnols touchant le Roy d'Espagne¹. » Nous relèverons encore un passage de R. Estienne qui montre bien l'influence du grec sur sa grammaire françoise : « Il ne s'ensuit pas que si ordinairement *ceux* sert de pronom il ne puisse aussi quelquefois servir d'article... Et mesme tout ainsi qu'on adjoust *ci* après *ceux* quand il sert de pronom, aussi le populaire (lequel je n'avoue pas toutesfois) adjoust souvent cette particule *les* au-devant de *ceux* tenant lieu d'article, comme *les ceux de la maison*. C'est la tournure grecque : *οἱ ἀπὸ τῆς οἰκίας*². » *Ceux* est baptisé article parce qu'il traduit un article grec.

Nous avons insisté longuement sur les théories des grammairiens du xvi^e siècle bien que nous n'ayons pas trouvé chez eus joint au mot article le mot *indéfini* qui fait l'objet spécial de notre travail : c'est qu'en premier lieu nous avons voulu montrer l'influence des grammaires latine et grecque sur les débuts de notre grammaire, c'est

1. *Traité de la conformité du françois avec le grec*. Meigret et Ramus avaient déjà dit quelque chose d'analogue (cf. *supra*, p. 26); mais H. Estienne donne comme fonction essentielle de l'article ce que ses prédécesseurs considéraient comme un accident.

2. Livet, *op. cit.*, p. 409.

qu'ensuite il n'est pas possible de comprendre les opinions des grammairiens des siècles suivants sur l'article indéfini si l'on ne connaît pas celles de Dubois, de Meigret, de Ramus et des Estienne sur l'article. Ces opinions peuvent se résumer ainsi : 1° les articles sont de petits mots employés dans la déclinaison des noms ; 2° *le, la, les* sont reconnus par tous comme articles ; 3° sur *à, au, aux, de, du, des, un, une* il n'y a pas accord.

Les grammairiens du ^{xvii}e siècle ont essayé de résoudre cette dernière partie du problème, et c'est pour cela qu'ils ont eu recours aux mots *défini* et *indéfini*, soit en les empruntant aux Latins, soit en les reprenant à Ramus, avec une légère modification de forme. Voici ce que dit la grammaire de Oudin : « On distingue les articles en *definy* et *indefiny*. Article masculin : *definy le, du, au* ; féminin : *la, de la, à la*. Article indéfiny : genitif et ablatif : *de* ; datif *à*. » C'est bien la théorie des grammairiens du ^{xvi}e siècle suivant laquelle l'article est un petit mot qui sert à marquer les cas ; *le, du, au* est appelé défini parce qu'il est variable, *de* et *à* sont dits indéfinis parce qu'ils s'emploient indifféremment pour le masculin et le féminin, le singulier et le pluriel, et pour plusieurs cas : c'est le sens que nous avons trouvé chez Ramus¹. C'est cette théorie qu'a connue Vaugelas ; s'il blâme l'emploi du relatif dans la phrase : « il a été blessé d'un coup de flèche, qui était empoisonnée », c'est que le mot flèche n'est précédé là que d'un article *indéfini* qui est *de*². L'Académie n'exprime aucune opinion sur la question.

A cette théorie qui n'attribue au mot article qu'une valeur grammaticale, les grammairiens de Port-Royal en

1. Cette explication des mots *défini* et *indéfini* est donnée par un auteur de grammaire du ^{xviii}e siècle, Sauvage de Villaine.

2. Vaugelas, *Remarques*, Édition Chassang, II, 6.

opposent une autre qui lui attribue une valeur logique. « On a inventé de certaines particules, appelées *articles*, qui en déterminent la signification (des noms) d'une autre manière (que les nombres) tant dans le singulier que dans le pluriel..... Les langues nouvelles en ont deux ; l'un que l'on appelle *défini*, comme *le*, *la* en françois ; et l'autre *indéfini*, *un*, *une*¹. » Cette classification nous semble inspirée surtout par les réflexions d'H. Estienne que nous avons relevées : il n'est pas étonnant que les hellénistes de Port-Royal aient connu et pratiqué les œuvres du fougueux admirateur de la langue grecque. Il est vrai que H. Estienne soutient que *un* n'est pas article, mais il montre que « *le* » *détermine* un certain objet, tandis que « *un* » laisse *incertain* de quel objet il s'agit : négligeant la première objection, c'est cette distinction seule que la *Grammaire générale* retient sous les noms de défini et d'indéfini empruntés à l'autre théorie ; l'emprunt a été facilité par ce fait que, dans la *Grammaire générale*, le mot *indéfini* était devenu vacant, puisque *à* et *de* étaient rangés parmi les prépositions. Les auteurs étaient trop habitués à l'expression *article défini* pour ne pas la conserver, et il fallait bien trouver un article indéfini pour faire pendant : *un* se trouvait tout à point indiqué par les Estienne pour en remplir la place. C'est bien ce que nous indiquions au début de cette étude : la théorie est nouvelle (au moins en ce qui concerne *un*), mais les mots sont anciens et pris dans un sens tout différent de celui qu'on leur a donné jusque là. Il faut remarquer d'ailleurs que la *Grammaire générale* n'indique pas d'une façon précise la fonction de ce nouvel article indéfini *un*.

Les grammairiens postérieurs firent ce qu'avaient fait les

1. *Grammaire générale*, livre II, chap. VII.

grammairiens de Port-Royal; ils conservèrent la définition ancienne de l'article : petit mot qui sert à marquer les cas, continuèrent à considérer *à* et *de* comme des articles indéfinis, et ajoutèrent l'idée nouvelle que *un* était également article. Il y a sans doute quelques différences entre les systèmes de La Touche, de Chifflet, de Buffier, de Vallart, de Restaut, mais aucune ne mérite d'être relevée : chacun modifie sur quelque point de détail la classification de ses prédécesseurs, pour la compliquer généralement, mais aucun ne critique la théorie admise sur l'article ¹. Il n'en est pas de même pour l'abbé Girard qui traite la question de façon toute nouvelle. Il importe de remarquer que la solution qu'il propose pour l'article est intimement liée à un fait beaucoup plus général, à ce qu'on pourrait appeler l'affranchissement, et mieux *la nationalisation de la grammaire française*. Girard a bien vu la difficulté que nous avons signalée à plusieurs reprises : « On s'est imposé, dit-il, la loi de ne point faire abus des termes. C'est pourquoi on n'a pu se résoudre à conserver une idée défectueuse ni une expression impropre par *attachement à la première éducation* ; alors on n'a point hésité à substituer un autre terme à celui qu'on avait appris dans le Collège : *on s'est mis hors de la férule des précepteurs* ². » Il s'est donc efforcé d'affranchir notre grammaire du joug de la latinité, particulièrement en ce qui concerne les déclinaisons, dont presque tous ses prédécesseurs, malgré l'exemple de Meigret, admettaient l'existence en français. Il explique très bien comment cette opinion s'est maintenue : « En étudiant au Collège, on a vu que les mots latins varioient leur terminaison par rapport aux diversités du régime dans

1. Nous avons donné quelques indications sur ces systèmes dans un article précédent : *Revue de Philologie française*, XVIII, p. 60 et suiv.

2. Girard, *Les vrais principes de la langue française*. Préface, iv et v.

lequel on les plaçait : que ces diverses terminaisons étaient nommées cas ; et comme dans ces Écoles on n'est occupé que de la langue latine, les régens s'appliquant uniquement à la rendre intelligible à la jeunesse par des traductions convenables, sans songer à se former des principes sur celle qu'ils parlent naturellement, il est arrivé qu'ils ont également nommé *génitif*, *datif* en françois ce qui répondait à ces cas dans leurs traductions, sans faire attention que nôtre langue marque par des Prépositions le régime que la Latine marque par des Cas¹. » Il faut donc « faire main-basse sur ces Nominatif, Génitif, Accusatif, Vocatif, Ablatif, comme sur des Barbares, intrus pour renverser les loix fondamentales de nôtre Grammaire et pour être les instruments odieux de son esclavage² ».

Personne ne conteste aujourd'hui l'affirmation, hardie au XVIII^e siècle, que les substantifs français ne sont pas susceptibles de déclinaison comme les substantifs latins. De cette affirmation résultent des conséquences importantes en ce qui concerne la théorie de l'article : s'il n'y a pas de cas en français, *à* et *de* ne peuvent être considérés que comme des prépositions ; ce ne sont pas des articles, ni, à plus forte raison, des articles indéfinis. On ne peut non plus conserver la définition de l'article répétée depuis R. Estienne : « articles sont petits mots qui donnent à connaître les cas » ; il faut admettre avec les grammairiens de Port-Royal que l'article a une valeur logique, qu'il sert à déterminer le mot qu'il accompagne : « l'article, dit Girard, est un mot établi pour annoncer et particulariser simplement la chose sans la nommer³. » Cette définition nous ramène à ce que disait H. Estienne : comme lui

1. Girard, *op. cit.*, I, p. 174.

2. Girard, *op. cit.*, I, p. 166.

3. Girard, *op. cit.*, I, p. 153.

Girard en conclut qu'il n'y a en français qu'un article, *le, la, les* et que *un, une* ne doit pas plus que *à et de* être appelé *article*, même *indéfini*. « Je ne ferai pas plus de grâce au mot *un* que j'en ai fait aux mots *à et de* ou plutôt je lui rendrai la même justice en le renvoyant dans sa patrie..... il a une valeur bien différente de celle de l'article ; puisque celui-ci se borne à distinguer et annoncer uniquement l'espèce, et que celui-la fait un extrait dans la totalité de l'espèce en réduisant la dénomination à un individu, par conséquent il y exprime l'unité. Il est vrai que ce n'est pas cette unité calculative qui, présentant une idée numérale, fixe la dénomination à un sujet, avec exclusion de tous les autres... c'est une unité vague qui prend indistinctement dans la totalité de l'espèce un individu comme exemple, pour la présenter par l'un des sujets qui la composent et non pour en exclure les autres ¹. »

L'argumentation de l'abbé Girard résout le problème dont nous avons indiqué les aspects successifs d'une façon qui semble définitive : il n'y a en français qu'un article, *le, la, les* ; il n'y a donc pas lieu de parler d'article *défini* ni *indéfini*. Cette opinion a été reprise et développée par tous les grammairiens philosophes, en particulier Dumarsais, Beauzée, Duclos. Elle a été admise par Girault-Duvivier dans sa *Grammaire des Grammaires*, et Bescherelle dans sa *Grammaire nationale* ² déclare que considérer *un* et *une* comme des articles c'est confondre toutes les notions, et que les considérer comme des articles indéterminés (ce mot équivaut pour lui à indéfini) est une absurdité. La grammaire comparée est d'accord sur ce point avec la grammaire philosophique ; Thurot donne de l'article la définition suivante : « L'article est un pronom démonstratif que l'on ajoute au substantif

1. Girard, *op. cit.*, I, p. 200-201.

2. 10^e édition, 1860, p. 160.

pour marquer que l'étendue donnée à sa signification est déterminée¹ ». Cette définition ne s'applique en français qu'à *le*, *la*, *les* et aux formes qui en sont dérivées. On s'attent à ce que, dans ces conditions, l'expression *article indéfini* ait disparu de nos grammaires : il n'en est rien. Deux ans après la publication du livre de l'abbé Girard, un auteur de grammaire élémentaire déclare qu'il y a en français un article *indéfini*, *de* pour le génitif et l'ablatif, *à* pour le datif, *ô* pour le vocatif². La plupart des grammaires actuellement en usage dans les classes enseignent que *le* est l'*article défini*, et *un* l'*article indéfini*. Ces deux termes empruntés à Priscien qui les cite d'après les stoïciens pour en condamner l'usage en grammaire latine, employés avec des sens différents suivant les époques et les systèmes, se sont ainsi transmis jusqu'à nos jours, bien que depuis plus d'un siècle et demi (même depuis plus de trois siècles, si l'on remonte jusqu'à Henri Estienne) on en ait montré l'impropriété et l'inutilité. Bel exemple de « la ténacité propre aux livres qui servent à l'enseignement ».

*
* *

Pour terminer cette série d'études sur l'emploi du mot indéfini en grammaire française, il nous reste à parler des *passés défini* et *indéfini*. La question d'origine est ici beaucoup plus simple et nous en avons dit assez sur ce point pour ne pas y revenir³. L'emploi contradictoire des deux termes par les différents grammairiens (l'un appelant définie la forme que l'autre appelle indéfinie, et *vice versa*) montre

1. Riemann et Goelzer, *Syntaxe comparée du grec et du latin*, p. 794.

2. Sauvage de Villaine, *Abrégé de la grammaire française*, Paris, 1749, p. 27.

3. *Revue de Philologie française*, XVIII, p. 51 et suiv.

assez qu'ils sont mal choisis. Pour les remplacer, on peut proposer deux solutions : si l'on s'en tient à la forme, on appellera *j'aimai* « *passé simple* », et *j'ai aimé* « *passé composé* » ; si l'on croit utile que le nom donné au temps renseigne sur sa fonction on appellera *j'aimai* « *passé* » et *j'ai aimé* « *parfait* », en observant que cette dernière forme a aussi le sens du passé, tandis que la première n'a pas celui du parfait ¹.

H. YVON.

1. Cf. Clédât, *Revue de Philologie française*, XVIII, 60, note 1, et XVII, 24.

ÉTYMOLOGIES FRANÇAISES

ANC. FR. *ESTRAIER*

Ce mot est adjectif, substantif et verbe. Adjectif, il signifie « errant, vagabond » ; verbe, il signifie le plus souvent « errer »¹ ; mais il a en outre deux significations propres à la langue du droit : au sens intransitif, « être sans possesseur légitime », en parlant d'un bien (c'est la définition de Godefroy²) ; au sens transitif, « laisser en la garde d'un étranger » ; à ces deux acceptions se rattachent manifestement les substantifs *estraier*, *-e*, lesquels s'appliquent aux fiefs qui, faute d'héritier légitime, faisaient retour au suzerain³. Ces diverses acceptions ont été suffisamment élucidées par les lexicographes et les historiens du droit, et il serait superflu d'y revenir. Mais il n'en va pas de même de l'étymologie, et c'est d'elle seule qu'il sera question ici.

Diez est le premier, à ma connaissance, qui se soit occupé

1. Spécialement en parlant d'un cheval qui a perdu son cavalier : ainsi dans le *Perceval* en vers, 13876, 19298, 36397, 43800 (où il est adjectif) ; 19803, 20308 (verbe) ; de là « égaré, effaré », en parlant d'une personne (*ib.*, 26432, 33501).

2. *Dict. de l'ancienne langue*, III, 637.

3. Le rapport du bas latin *extraierius* (mal lu *extraterius*, par Du Cange, III, 192, a) avec le fr. *estraier* a été parfaitement élucidé par M. P. Meyer dans un article dont il va être question. L'application primitive du mot au cheval me paraît en expliquer les acceptions juridiques : les biens sans maître auront été assimilés au cheval sans cavalier.

de cette famille de mots ¹. Frappé de l'identité « littérale » entre le prov. *estradier* et le fr. *estraier*, il propose, avec quelque hésitation, de voir dans le second, comme dans le premier, un dérivé de *strata*. En 1856, E. du Ménil, qui paraît n'avoir pas connu l'article de Diez, réunissait, dans son Glossaire de *Floire et Blancheflor*, quelques exemples du mot et le tirait du lat. *extra*. En 1859, Gachet, ignorant, lui aussi, ses prédécesseurs, écrit sur ce mot, dans son *Glossaire roman des chroniques de Godefroy de Bouillon*, etc., une note qui est un parfait modèle de confusion. Il commence par attribuer à Diez l'étymologie *extravagare*, que l'illustre savant avait proposée (II c, p. 578) pour le prov. *estraguar* et non pour le fr. *estraier*. Ce mot, ajoute-t-il (c'est du verbe qu'il s'agit), « nous semble venir du latin *extrahere*, esp. *estraer*... L'*estraier* n'est-il pas aussi « extrait » de son pays ? On pourrait de plus comparer ce mot à l'it. *straniere*. »

Deus ans après, M. P. Meyer, rendant compte de cette publication ², après d'excellentes observations sur les différents sens et fonctions du mot, repoussait les hypothèses de Gachet, et se prononçait en faveur de *extravagare*. Diez, publiant, la même année, la seconde édition de son livre, ne paraissait point disposé à endosser la paternité de cette étymologie et continuait à voir dans *estraier* un dérivé de *strata* (II c, à *estraguar*) ³. — M. Kœrting cite le mot dans deux articles, entre lesquels on ne saurait lever la contradiction qu'à la condition de nier toute parenté étymologique entre l'adjectif et le verbe : dans le premier (3530) il adopte l'opinion de M. Meyer et rattache *estraier*, comme

1. *Etym. Wört.*, I, à *strada* ; 4^e éd., p. 309.

2. *Revue germanique*, XVII (1861), p. 452-3.

3. La note ajoutée par Scheler à la 4^e édition (*Anhang*, p. 761, à *straguar*) ne traite pas la question étymologique.

estraguar, à *extravagare* ; dans le second, il soutient l'idée de Diez et voit dans l'adjectif l'équivalent du provençal *estradier* ¹.

Je néglige naturellement les vagues suggestions de Du Méril et Gachet, pures fantaisies d'amateurs, et, prenant le contre-pied de l'éclectisme de M. Kœrting, je me sens obligé à repousser également les hypothèses **stratarius* et *extravagare*.

La seconde repose tout entière sur l'assimilation de *estraier* (verbe) au prov. *estragar*. Mais la parenté de ces deux mots est plus que douteuse. Parmi les sens variés de *estragar* (et *estracar*), aucun ne permet de rattacher le mot à *extravagare* ². La forme, au reste, ne convient guère mieux que le sens : il est évidemment inutile de discuter aujourd'hui une étymologie qu'il était tout naturel de proposer en 1861.

La première aussi soulève bien des difficultés : **stratarius* pourrait, il est vrai, donner *estraier* ; mais **stratare* ne pourrait aboutir qu'à *estreer* ; or la première forme est seule attestée par les textes en vers, les plus anciens et les seuls probants ³. Cette hypothèse serait toutefois acceptable, à condition de la modifier légèrement : il suffirait de partir de **stradiare* pour aboutir normalement à *estraier* (cf. *raïier*, *moiuel*) ; on supposerait alors que le mot a été formé tardivement, après la sonorisation de la dentale sourde. Mais j'avoue que le développement du sens m'arrête : **stratarius* ne peut signifier que « celui qui fréquente les routes », et c'est en effet ce sens qui se trouve à la base de toutes les

1. Je dois dire que cette contradiction est propre à la seconde édition ; la première, à *extravagare* (n° 3057), ne faisait aucune mention d'*estraier*.

2. C'est aussi cette forme qui est supposée par l'angl. *to stray*, qui prouve l'existence du mot en Normandie dès la fin du XI^e siècle ; cf. encore l'adj. *astray*. « égaré ».

accepions provençales, lesquelles excluent un **ex-stratarius*, auquel on pourrait aussi songer.

Je propose **extraviarius* pour l'adjectif, **extraviare* pour le verbe (sans me prononcer sur le rapport chronologique des deux formations). Il ne faudrait pas objecter que la chute de *v* entre voyelle et yod est inusitée, comme l'attestent *legier*, *alegier*, *abregier*, etc., car l'*i*, étant tonique dans *via*, n'avait pas, dans le dérivé *extraviare*, le caractère d'une semi-voyelle. La chute du *v* entre *a* et *e*, *i* est attestée, par exemple, dans *Faentia*, *paimentum*, *failla*¹. Le *v* a-t-il disparu complètement, comme dans ces formes? S'est-il d'abord vocalisé, puis fondu dans l'*i* suivant? Je ne sais. En tout cas **extra(u)arius*, **extra(u)iare* ne me paraissent pas plus invraisemblables que *au(i)cellus*, *au(i)cionem*.

FRANÇ. POULE, terme de jeu.

« Au billard, au trictrac et à quelques autres jeux, dit Littré, faire une poule c'est faire une partie où tous les joueurs mettent une somme formant une mise totale qui appartient au joueur qui a gagné successivement tous les autres. » C'est « peut-être, dit le *Dictionnaire général*, par allusion au coq qui prend toutes les poules ». Mais je suis persuadé que les auteurs même de cette ingénieuse explication n'en étaient pas absolument satisfaits. Si l'on réfléchit que ce mot désigne l'ensemble des mises (c'est aussi son sens exact dans la langue du turf), on n'hésitera pas sans doute à y reconnaître l'anglais *pool* : il y aura eu comparaison entre les eaus qui se réunissent pour former un étang, et les mises qui, venues de tous côtés, forment une somme globale. Peut-être aussi a-t-on établi

1. Voy. Densusianu, *Histoire de la langue roumaine*, I, 103.

quelque rapprochement entre la cuvette où se rassemblent les eaus et le récipient, généralement placé au centre de la table, où les sommes sont déposées. La date tardive de l'apparition du mot, dont le plus ancien exemple est de M^{me} de Sévigné (dans le *Dictionnaire général*), ne contredit pas cette hypothèse ¹. Si elle est acceptée, il faudra désormais distinguer dans les dictionnaires *poule*, terme de jeu, de *poule* > *pullam*.

ANC. FR. *TALEMELE*, *TALEMETE*

Par un hasard très singulier, ces deux mots n'ont été, que je sache, relevés dans aucun texte ; ils manquent, du moins, à tous les dictionnaires que j'ai pu consulter. Mais leur existence peut être sûrement induite de celle des dérivés *talemelier*, *talemetier*, qui furent en usage, au moins, dans divers coins de province, jusqu'au xvii^e siècle, (Voy. Godefroy, VII, 631, col. 3.) Ils désignaient une variété de pain ou une sorte de gâteau, puisque *talemelier* signifiait « boulangier » ou « pâtissier » ². Aucun philologue moderne ne s'est, à ma connaissance, occupé ni de *talemele* (bornons-nous pour l'instant à cette première forme), ni de *talemelier*. Seul Du Cange avait jadis proposé ³ de rattacher ce dernier soit au français *tamis*, soit au breton *tamones*, *fari-narium cribrum*. Personne, je suppose, ne songera aujourd'hui

1. Cette acception manque à Nicot. — Il est tout naturel qu'un terme de jeu ait passé d'Angleterre en France à cette époque ; on jouait beaucoup dans les deux cours de Londres et de Paris, et elles étaient en relations constantes. Je laisse aux anglicistes le soin de déterminer l'époque où apparaît en Angleterre cette acception, qui ne doit pas être fort ancienne.

2. Du Cange, qui nous donne la recette de la *talemouse* (voy. plus loin, p. x, II, v), ne dit rien au sujet de la *talemele*.

3. *Ibid.* s. v. *talamarius*.

d'hui à défendre cette étymologie, qui ne convient ni pour le sens ni pour la forme, et le terrain se trouve ainsi déblayé ¹.

Je propose d'y voir un dérivé de *tabula*, par la série *tabulilla* (*itta*), *tavelele*, *talevele*, *talemele*.

Le lecteur, je m'y attens bien, va m'arrêter au premier pas, en m'objectant la loi de Darmesteter et en appelant à la rescousse non seulement *fableau*, mais *tableau*, *tablette*, *tabler*, plus topiques encore. Je ne crois pas l'objection péremptoire. La loi qui décrétait la disparition de l'intertonique a respecté souvent l'atone placée entre une labiale et une liquide, et Darmesteter a cité lui-même *sevelir* et *poverin*, formes uniques à côté de doublets comme *soverain-souvin*, *beverage-bevrage* ². Ici en particulier l'*e* devait être préservé par la coexistence de deux autres dérivés de *tabula*, dont la parenté avec notre mot devait sauter aux yeux, à savoir *tavel*, *tavele* (*tabellum*, -*am*).

La métathèse à laquelle j'attribue la naissance de *talevele* ne présente aucune difficulté; nous trouvons le même échange entre *l* et *v* dans un autre dérivé de *tabula*, *tavelas*, devenu *talevas*, où j'explique le maintien de l'intertonique par l'influence des mots que je viens de citer ³.

Pour justifier *talemele*, qui présente le passage fort irrég-

1. *Talemelier* manque à Diez et à Kœrting. La graphie par *th*, fréquente dans les documents anciens, semble indiquer de la part des scribes l'arrière-pensée de le rattacher à *thalamus*. Il faut se féliciter qu'aucun philologue moderne n'ait obéi à cette suggestion.

2. *Romania*, V, 148.

3. Diez (II c) avait accepté à propos de ce mot l'idée de Le Duchat, que *talevas* vient par métathèse de l'ital. *tavolaccio*, et je ne saurais approuver M. Kœrting (2^e éd., n° 9325) de l'avoir suivi. Frappé de la parenté de ces deux mots et voyant une égale impossibilité à tirer de *tavolaccio* *talevas* (à cause de l'antiquité du mot français) et de *talevas* *tavolaccio* (dérivé manifeste de *tavola*), Littré avait fini par recourir à l'hypothèse celtique invoquant un mystérieux *talbos*, qui pourrait bien n'être lui-même qu'un travestissement de notre *talevas*.

gulier de *v* à *m*, j'invoquerai une famille de mots qui devait avoir sur celui qui nous occupe une influence quasi nécessaire¹ : *lamina* avait donné des dérivés (d'où devait sortir notre moderne *omelette*) qui désignaient une sorte de pâtisserie, un gâteau aux œufs, que l'on devait naturellement rapprocher de *talemele*² ; les formes ordinaires du mot étaient (par l'agglutination de l'article) *alemele*, *alumele* (attesté dès le xiv^e siècle) et *alemete* (postulé par *amelete*)³. Remarquons que ce mot, outre qu'il désignait un objet analogue, se présentait avec les mêmes suffixes *-ele*, *-ete*⁴.

Les dérivés postulent en effet, comme je l'ai dit plus haut, les deux formes *talemele* et *talemete* : Godefroy et La Curne fournissent une quantité d'exemples de *talemelier* et *talemetier* (cf. dans Du Cange *talemelarii* et *thalemelarii*, ce dernier dès 1176⁵).

A. JEANROY.

1. Je m'abstiens naturellement de citer le passage inverse dans *Sainte-Gamelle* devenu *Cintegavele*, *Cintegabelle*, le mot appartenant à la toponymie méridionale. Mais je trouve le même passage dans le *talamatium* (« bouclier ») que Du Cange (s. v. *talamasca*, VI, 490) a relevé dans un document parmesan de 1308. Que le même mot ait existé en France (soit au nord soit au midi) comme nom commun, c'est ce que semblent indiquer les noms de personnes *Talma*, *Thalamas*, *Thalamet*, etc.

2. La *talemouse* au moins était, elle aussi, un gâteau aux œufs (voy. plus bas).

3. La métathèse inverse, que ce mot nous présente, nous montre l'extrême facilité d'échange entre les labiales et les liquides.

4. Le mot *talemouse* paraît avoir désigné une variété de la *talemele*. De Laurière (cité par Du Cange) veut dériver le mot de *talemelier* ; il eût dû dire de *talemele*, par changement de suffixe. Voici la définition qu'il en donne : [vox] « quam pro pane dulciario e caseo et ovis confecto usurpamus » (éd. Didot, VI, 1492, col. 3). La *talemouse* était triangulaire : « placenta triquetra », dit Nicot.

5. La dérivation, en ce qui concerne ces derniers mots, fut extrêmement riche : on trouve *talemerier* (Godefroy et Du Cange, *talemerarius*) et, par influence de *mestier*, *talemestier* (cf. *talemesterie* dans Du Cange) ou *taillemestier*.

LE PARLER POPULAIRE

DE L'ILE ANGLO-NORMANDE D'AURIGNY

(Suite)

NOMS PROPRES DE PERSONNES ET DE LIEUX

1° NOMS DE PERSONNES

<i>Turpè</i> ¹	dans l'île, descendant de
<i>Düplè</i>	Français réfugiés après la
<i>Gâliëâ</i> (Jersiais d'origine)	révocation de l'Édit de
<i>Lekö</i>	Nantes).
<i>Röbbyâr</i>	<i>Lebâë</i> (ses ancêtres orthogra-
<i>Rëpè</i>	phiaient leur nom Le Ber)
<i>Ërivè</i> , pl. <i>lëz Ërivyô</i>	<i>Pëzè</i>
<i>Piko</i> (le procureur du Roi)	

2° NOMS DE LIEUX

<i>l'Etart de la Quoire, l'ëtâk de</i>	probablement Hanging Roc-
<i>lâ kwër</i> ²	ke (anciennement la Pen-
les Béquets, <i>lë bëkë</i>	dante), <i>lë bufrës</i>
la Tchue, <i>la tëtü</i>	Graunard Bay, <i>lâ bë du grunâr</i>

1. Ces renseignements m'ont été communiqués par M. Piquot, procureur du Roi à Aurigny. Les personnes citées sont parmi les principaux d'Aurigny.

2. Les noms de lieux sont ceux des caps, des baies et des rochers de l'île d'Aurigny. Je les donne d'après la carte d'Alderney, dans le *Guide Black* de 1901. La forme ancienne, quand il y en a une, est celle de la carte du diocèse de Coutances, par Mariette, de 1689.

Houmet Herbe F ^t , <i>le humě</i> <i>ěrbě</i>	Givoine, <i>jivwāŋ</i> Two sisters, <i>lě jūměl</i>
Quenard P ^t , <i>lā pwēt kēnar</i>	la Coque-Lihou (ancien- nement Croquelihou), <i>la</i> <i>kōklīū</i>
les Homeaux Florains, <i>lě</i> <i>homō florē</i>	The Noires. Puttes (ancien- nement les Neres Puttes), <i>lě nēr pūt</i>
<i>le rōbū</i>	
<i>la furkī</i>	
la Nache, <i>la nōe</i>	<i>l'kātě</i>
le Puits-Gervais, <i>le pīsĵervě</i>	

VOCABULAIRE :

abeille, <i>būrd</i>	animal, <i>anima</i>
accorde (il s' —), <i>i s'ākort</i>	approche, <i>aprěe</i>
aider (nous allons l' —), <i>j'alō l'ědyæ</i>	appuyer, <i>āpyī</i> (M)
aiguille, <i>ěgūl</i>	arbre, <i>ārb</i> (D), <i>ōbr</i>
aiguiser, <i>ěguě</i>	arracher, <i>ārāçæ</i> , il a arraché beaucoup de mauvaises herbes, <i>il a araěi hārdī</i> <i>d'afēr</i> (M)
aile, <i>āēl</i> , <i>āyl</i>	arête, <i>ěrěk</i>
aille (qu'il s'en —), <i>k'il s'ā ōl</i>	arroser, <i>ārūzāy</i> , il a arrosé son jardin, <i>il ā arūzā sē</i> <i>kīrlī</i> (M)
air, <i>ěir</i> (D)	araignée, <i>ěrōŋī</i>
acheter, <i>akalay</i>	assez, <i>āsě</i>
aleine, <i>alōñ</i>	âtre, <i>ātr</i> (M)
aller (je ne veux pas y —), <i>je n'vēr pō y alai</i>	autre (pas d' —), <i>pō d'ōtr</i>
ami, <i>āmě</i> (M)	aujourd'hui, <i>āyě</i>
ami, <i>āmě</i> , les longs comptes font les mauvais amis, <i>lō</i> <i>kōt fō dē mověz āmě</i>	

1. La lettre D désigne l'un des Auregnais que j'ai interrogés : M. Duplein. La lettre M indique un autre insulaire. Le texte et tous les autres mots sont de la femme de ce dernier.

Aurigny, <i>òrni</i>	bouillir, <i>bûyi</i>
auregnais, <i>òrnat</i> (D), en pa-	branche; <i>braâk</i>
tois auregnais, <i>â òrnat pya</i>	brassée, <i>brâet</i>
automne (l'), <i>lê stâbr</i> (M)	brebis, <i>brebi</i>
avance (il faut qu'il —), <i>i</i>	bruit, <i>brí</i>
<i>jô k'il avâe</i>	bru, <i>bræ</i>
avoine, <i>âvôin</i>	bruyère, <i>briyêr</i> , là où il
bague, <i>bôg</i>	croit de la bruyère, il y a
balai, <i>bâlæ</i>	du vert, avec des fleurs
bas (le temps est —, il fait	jaunes, c'est du jonc, <i>wêk</i>
mauvais temps), <i>i fê trô</i>	<i>d la briyêr krêw</i> , ya du vèr
<i>bô, bæ trô bô</i>	qui krêw, <i>avêk dê jôn fyær</i> ,
beau (quel — temps, il	<i>êê du jô</i>
fait —), <i>kai byô tâ, i fê</i>	brosse, <i>brués</i>
<i>bê</i> (M)	buvant (en —), <i>â bævâ</i>
bèche, <i>bêk</i> (M)	calotte, <i>kôlôt</i>
béquilles, <i>êkæ</i> (D)	cave, <i>kôl</i> (M)
beugle (il), <i>i bæwl</i>	celui-ci, <i>êêê</i>
beurre, <i>bûr</i>	celui-là, <i>êænna</i>
bien (il chante —), <i>i êât</i>	cent, <i>êâ</i>
<i>bæ ou bæ</i>	cerveau, <i>êervê</i>
blanc, <i>byâ</i>	chaîne, <i>êvîn, êavîn</i> (D)
blessé (je suis —), <i>j'si grevê</i>	chaise, <i>kêr</i>
(msc.)	chambre, <i>êadbr</i>
blessée (je suis —), <i>j'si</i>	champ, <i>kyô</i>
<i>grêvêê</i> (fém.)	champ (grand), <i>kâ</i> , (un
bouche, <i>buvêe</i>	beau —), <i>ê byô kê</i> (M)
boucher, <i>bûêw</i>	chance (je n'ai pas de —,
boulangier, <i>bûlâjæ</i>	de la pluie tous les jours),
bouteille, <i>bûlêl</i>	<i>j'si bæ mâl êkâet</i> , d la pyi
boutique, <i>êop</i>	<i>tu lê jur</i>
boire (— de l'eau), <i>bêtr de l'yô</i>	chandelier, <i>êadilê</i>
bonsoir, <i>bôsawær</i>	chanter, <i>êâtæ</i>

chapeau, <i>ɛ̃pɛ</i>	cimetière, <i>ɛ̃mtɪyɛr</i> (D)
charbon, <i>kerbò</i>	cire, <i>d lã ɛ̃r</i>
charger, <i>ɛ̃rjɪ</i>	ciseaux (les), <i>lɛ sɪzɪyò</i>
chariot, <i>kɛryò</i>	clef, <i>kyãɛ kyãɛ</i> (M), <i>kyãɛ</i> (D)
charpentier, <i>kerpãtyæ</i> , <i>ker-pãtyæ</i> (M)	cloche, <i>kyòk</i>
charpenterie (hangar), <i>kɛr-putrɪ</i>	coiffe, <i>kwɛf</i>
charrue, <i>kærɪi</i>	coin, <i>kwɛ</i>
chaud (quelque chose de —), <i>kɛkɛðz de kò</i> (D), <i>kò</i>	col, <i>kòlɛ</i>
chaussettes, <i>kœ</i>	colimaçon, <i>kolimaɛò</i> (M)
chaussures, <i>bòt</i>	communier, <i>kumunɛ</i> (M)
cheminée, <i>ɛ̃mnòɛ</i> (D M)	congre, <i>kòg</i>
chemise, <i>kmɛz</i>	connais (je ne — rien), <i>je n'kunɛ rã</i>
chêne, <i>kɛn</i>	conseiller, <i>kònsɪli</i>
chenille, <i>kãtpelæx</i> , qui rampe sur les choux, <i>ki kròl sũ lɛ kãbœ</i> (D)	convenait (cela ne lui — pas), <i>ɛa n'agrɪyɛ pò dõv li</i> (D)
cher (le pain est bien —), <i>le pã ɛ bã ɛ̃r</i>	converser, <i>lurài</i> , je n'aime pas cette personne-là, je ne peux pas — avec elle, <i>j'ai ɛút pɛrsõn là, je n'pã lurɛ do ɛl</i>
chercher (va —), <i>vò kũr</i>	coquelicots, <i>avãlmũg</i>
cheval, <i>jvã</i>	corbeau, <i>korbɛ</i>
cheveux (les), <i>lɛ jvɛx</i> (M)	cou, <i>kò</i>
chez (— nous), <i>sɪ nò</i> (D)	coudre, <i>kult</i>
chien, <i>teyɛ</i>	couleur, <i>kulɛr</i>
chienne, <i>teyɪn</i> (M)	coup, <i>kã</i>
choisir, <i>ɛwɛzɪ</i> (M)	courage, <i>kuròj</i>
chois, <i>ɛwɛ</i> (M)	couronne, <i>kuriin</i>
chou (délicat), <i>bròkòlɪs</i>	couteau, <i>kutɛ</i>
chou (grossier), <i>kãbòc</i>	coutume (elle avait), <i>ɛ sulɛ</i> (D)
chrétien, <i>krɛtyæ</i> (M)	
ciel, <i>syɛl</i>	

croc, <i>kro</i> (M)	école, <i>ékòl</i>
crabe, <i>krâb</i>	écrire, <i>ɛkrîr</i>
cravatte, <i>krâvât</i>	écurie (à bestiaux), <i>kòl</i>
crémaillère, <i>krèmiyî</i>	écurie (à porcs), <i>kotê</i>
crème, <i>kroêm</i>	empire (il), <i>il âpyêr</i>
croissant, <i>kréysâ</i> (M)	employer (— cet homme-là), <i>âple et ûm là</i>
croûte, <i>krôt</i>	enclore, <i>âkyôr</i> (M)
crois, <i>krûê</i>	encore, <i>âkwër</i>
croyais (je), <i>j'krîyê</i> (D)	enfant, <i>ɛfââ</i>
cuisse, <i>kûîs</i>	enfants (ces —), <i>eul knòl</i>
cuit, <i>kûî</i>	enclume, <i>âkyum</i>
curieux, <i>kûryêx</i>	ennemi, <i>ɛnmê</i> (M)
danger, <i>dâjyê</i>	ennuyer, <i>ânyê, ânyé</i> (M)
déchiqueter, <i>râmoday</i>	entrer, <i>âtray</i>
défaut, <i>dfô</i> (M)	entre, <i>âtr</i>
demain, <i>demâê</i>	épingles, <i>ɛg</i>
démêloir, <i>dmêlêx</i> (M)	épingles (ustensile pour ra- masser les), <i>ɛpêgô</i>
demoiselle, <i>dmwêzêl</i> (M)	épine, <i>ɛpîn</i>
depuis, <i>dæpi</i> (M)	équiper (de ferme), <i>ɛrnêx</i>
descendre (— le long de la rue), <i>dvalê âvâ là rû</i> (D)	escabeau, <i>skâbê</i>
deuxième, <i>dâzîm</i>	escarbot, <i>ɛkêrbô</i>
Dieu, <i>gyê</i>	essarter, <i>dêzêrtê</i> , quand l'on va arracher les racines, <i>kâ no vò ârâêl lê raeîn</i>
doigt, <i>dâ, dèx</i> (M)	étourneau, <i>ɛturnô</i> (D)
donne, <i>dun</i>	est-ce, <i>ɛe</i>
dresser, <i>dreê</i> (M), <i>drêx</i> , <i>dæreê</i>	étoiles (des), <i>dz'êtêl</i> (D), (les) <i>lɛ'êtêl</i>
drap (de lit), <i>lêx</i>	eu (nous n'avons pas — beau temps, beaucoup de pluie), <i>j'n avô pâ yê byô</i>
droite (la main —), <i>la mâr</i> <i>dêtr</i>	
durer, <i>durâê</i>	
eau, <i>yô</i>	
échelle, <i>ɛtêl</i>	

<i>tã, ãrdi d'pyi</i>	foie, <i>kwèrè</i> (M)
éveiller (s' — dans la nuit), <i>s'èvèlyæ dā la vè</i>	foin, <i>fè</i>
exemple, <i>exāpy</i>	fois (quelque), <i>kik fæ</i>
fabrique, <i>fāktri</i>	forge, <i>fòrj</i>
facteur, <i>pāōsmèn</i>	fortune, <i>furtūn</i>
failli, <i>fali</i> (M)	fou, <i>prè à là tèt</i>
faire (peus-tu le —), <i>pæ tu</i> <i>l'fèr</i>	fouet, <i>fwèæ</i>
faner, <i>fnay</i>	fourche, <i>fårk</i>
farine, <i>fyæ</i>	foyer, <i>le grãè</i> ; (cuisine), <i>le</i> <i>fwèæ</i> (M)
fasse (que veux-tu que je —), <i>ke vièr tu ke j'fès</i>	fraise, <i>frôz</i>
fauls, <i>fô</i> (msc.)	framboise, <i>fråbwèz</i>
femelle, <i>fūmèl</i> (M)	français, <i>frāsæ</i>
femme, <i>bwōn fōm</i>	fricassée, <i>frikāçæ</i> (M)
fenêtre, <i>fnèt, kôrè</i>	frelon, <i>burdò</i>
fer, <i>fè</i> (sg.) <i>fèr</i> (pl.), (M)	frêne, <i>frèn</i>
ferme (— la porte), <i>frām</i> <i>l'å</i> (M)	froment, <i>fræmā</i>
feu, <i>fè</i> (sg.) <i>fèæ</i> (pl.) (M)	fruit (le), <i>l fri</i>
fève, <i>fèyv</i>	fume (il), <i>ì fum</i>
feuille, <i>fyèl</i>	fumée, <i>fūmōè</i>
ficher, <i>fikè</i>	garçon, <i>gårsò</i>
fiel, <i>fyæ</i>	giffle, <i>kå</i> ou <i>tåp</i>
fièvre, <i>fyèvr</i>	gilet, <i>korsè de dsñ</i>
fil, <i>fī</i>	girouette, <i>gåbè</i>
filles, <i>fīl</i>	gencive, <i>jåjif</i>
fini, <i>finẽ</i>	genêt, <i>jnæ</i>
flambe (ça —), <i>æa fyåb</i> (M)	génisse, <i>jnīs</i>
fleur, <i>fyèr</i>	genou, <i>jnũ</i> (sg.), <i>jnōw</i> (pl.)
fléau, <i>fyè</i>	gendre, <i>byo fī</i> (D)
foi (ma), <i>må fè</i>	gerbe, <i>gårb</i> (M)
	glace, <i>mĩrè</i> (sg.), <i>mĩræ</i> (pl.)
	gloire, <i>glwèr</i>
	glui, <i>çi</i>

gorge (mal à la —), <i>mā ā</i>	lessive, <i>lavē</i>
lā <i>gōrj</i>	lever, <i>lvāy</i>
gouttière, <i>dēgutyēr</i> (D)	lien, <i>lyē</i>
grain, <i>grē</i>	lierre (du), <i>de lērū</i>
graine, <i>grōin</i>	lièvre, <i>lyēv</i>
grande (quelle — maison), <i>kāi grē mēzō</i>	limace, <i>limāc</i>
gras, <i>grō</i>	linge, <i>lēj</i>
groseille, <i>grwēzīl</i>	lire, <i>lyēr</i>
grive, <i>grāēv</i>	lit, <i>lyē</i>
gueule, <i>gūl</i> (M)	loisir, <i>lēzī</i>
heures (deus —), <i>daαz āer</i>	loquet, <i>kyāk</i>
heureux, heureuse, <i>āerēα,</i> <i>āerēz</i>	louer, <i>lwaē</i>
hier, <i>yār</i>	lucarne, <i>lūkērn</i> (D)
hirondelle, <i>dz' ērēdēl</i>	lune, <i>lūn</i>
homard, <i>umār</i>	mâchoire, <i>mācwēr</i>
homme (jeune —), <i>jōn ūm,</i> (pauvre —) <i>pūr ūm</i>	main, <i>maē</i>
horloge, <i>ōlōdj</i>	maison, <i>mēzō</i>
huitre, <i>ītr</i>	manger, <i>mājē</i>
ivrogne, <i>ivruwēn</i>	marché, <i>mārēē</i>
jambe, <i>gāb</i>	marier (se — avec) <i>māryē</i> (actif)
jarret, <i>gīrē</i> (M)	médecine, <i>mēdsīn</i>
jarretièrre, <i>gērtiyēr</i>	meilleur, <i>mīyā</i>
joie, <i>jwē</i>	mémoire, <i>mēmūēr</i>
joue, <i>jō</i>	menacé (il m'a — de me battre), <i>i m'a mīnēi de</i> <i>m'bāt</i>
là, <i>lō</i> (D)	mensonges, <i>mātrī</i>
labourer, <i>rāburē</i>	menuisier, <i>menūīzyar</i> (M)
laid, <i>lēα</i> (msc.) <i>lēē</i> (fém.)	mère, <i>mēr</i>
lait, <i>lē</i>	mercure, <i>vīvārjā</i>
langue, <i>lāg</i> (M)	merci, <i>tēnkī</i>
larme, <i>lērmi</i>	merle, <i>mēl</i>
lécher, <i>lkaē</i> (M)	merveille, <i>mērvēyl</i>

métier, <i>mělyæ</i>	nuage, <i>nwōj</i>
midi, <i>mějæ</i>	nuit (il me —), <i>i m'nyě</i>
mie, <i>měi</i>	nuit (il fait —), <i>i fě nyě</i>
miel (du), <i>du myæ</i>	œil, <i>yě</i>
mien, <i>mæ</i>	œuf (un —, des —), <i>æ ææū,</i> <i>dz æū</i>
minuit, <i>mině</i>	œuf pourri, <i>ū puri</i>
moi (il est venu vers —), <i>il</i> <i>ě unū vēr mæ</i>	oie, <i>wě</i>
moins, <i>pō fōr</i>	oiseau, <i>mūsō</i> : <i>i n'à vě dā</i> <i>l'ivě</i> , il en vient dans l'hiver
moisi, <i>mūzī</i> (M)	ongle, <i>ōgy</i>
moitié, <i>mwělē</i>	orage, <i>ōrōj</i>
montre (— moi), <i>mūrt mæ</i> (M)	oreille, <i>lēz orēl</i> , j'ai mal aus oreilles, <i>j'ě māl ēz wī</i>
mou, <i>mō</i>	orge, <i>bydě</i>
mouche, <i>mūg</i>	orgueilleux, <i>orgiyěē</i>
mouette, <i>mōv</i> (D)	orme (un — dans la vallée), <i>æ ourm dā l'vā</i>
mouette (petite), <i>ūblō</i> (D)	orteil, <i>ōrtlē</i>
mouiller, <i>mūlyī</i> (M)	oublier, <i>ōbīyī, rōbilyě</i> (D)
moulin, <i>mūlē</i>	ourler, <i>ūlē</i>
moyen, <i>mwāyā</i>	ouverture, <i>pertū</i>
mur, <i>pāræ</i>	païen, <i>payā</i>
nager, <i>nōjæ</i> (M)	pain, <i>pwě</i> (D), <i>pāě</i>
neige, <i>něj</i>	paire (une — de manches), <i>æn pōr de mæ</i>
nettoyer, <i>nělyæ, nělyě</i> (M)	paletot, <i>æn kōt</i>
neveu, <i>nvě</i> (sg.), <i>nvær</i> (pl.)	panier, <i>pānyæ</i>
nez, <i>ně</i>	pantalon (le), <i>lě brě</i>
nid, <i>ně, ně</i> ; lat. <i>nidatum</i> , œuf laissé au nid, <i>nydě</i>	parapluie, <i>parapī</i>
nièce, <i>nyæ</i>	parler, <i>lūrai</i>
nœud, <i>něæ, næ</i> (M)	passoire, <i>kūlæ</i>
noce, <i>næ</i>	pavé, <i>dālō</i>
noir, <i>nēr</i>	
nois, <i>nwě</i>	
noyer (lat. <i>necare</i>), <i>nyě</i> (M)	

peau, <i>la pě</i>	quantité (une petite —), <i>ǎn</i>
peigne, <i>pyñ</i> (M)	<i>plīt ðei</i>
pelle, <i>paěl</i>	quatre-vingt-dis, <i>něnat</i>
percer, <i>perēi</i>	queue, <i>kū</i>
perche, <i>pěrk</i>	racine, <i>raēñ</i>
père, <i>pěr</i>	raisin, <i>rðēzē</i>
peur (j'ai eu —), <i>j'ě yěα pěα</i>	ramasser, <i>rāmōsē</i> , .. <i>sāy</i> (D)
pièce, <i>pyāē</i>	rat, <i>rō</i> (M)
pied, <i>pī</i>	reine, <i>rēñ</i>
pigeon, <i>pījō</i>	réjoui (que je me suis —), <i>j me sī ti rējwī</i>
phrase, <i>frās</i>	répondit (il), <i>ī rēpunī</i>
plaisir (avoir du —), <i>āvāy dū</i> <i>jī, dū pyēzī</i>	réveiller, <i>rēvēlyī</i>
plat, <i>pyō</i>	rideau, <i>kurlīn de fnēt</i>
plein, <i>pyē</i>	rien (je ne sais —), <i>j'ne sē rē</i>
pleurait (il), <i>ī pyærē</i>	roi, <i>rwēα</i>
plonger, <i>s'ōvyñē ā l'yō</i>	roue, <i>rē</i>
pluie (quelle), <i>kai dēlūj</i>	rouge, <i>rwēj</i>
plume, <i>pyūm</i>	ruisseau, <i>rūisē</i>
poêle (à frire), <i>pēl</i>	sac, <i>pūk</i>
poêle (cordons du), <i>pōl</i>	santé, <i>sātāy</i> (M)
poigne, <i>pwōñ</i>	sapin, <i>sāp</i> (D)
poing, <i>pwē</i>	savoir, <i>sāwē</i>
poil (il a du —), <i>īl ē plū</i>	sécher, <i>sēkē</i> , va te sécher, <i>vā</i> <i>tā tē skē</i>
poire, <i>pěir</i> (M D)	semaine, <i>semōñ</i>
pomme, <i>pām</i>	serrure, <i>sēræur</i>
pondu, <i>pūnū</i>	seul (je suis —), <i>j' sī tu sēul</i>
poussin, <i>pwōēē</i>	sien, <i>syā</i>
premier, <i>prūmyē</i>	siffler, <i>sūfyay</i> (M)
printemps, <i>prētā</i> (M)	soi, <i>sē-mēm</i>
promener, <i>pārmēñ</i>	soie, <i>swēα</i>
puce, <i>pūē</i>	soif, <i>sē</i>
puits, <i>pīs</i>	soir, <i>sē</i>
puni, <i>punē</i>	

soissante, <i>sɛsāt</i> (M)	train (faire du —, du bruit), <i>fɛr dũ trãẽ</i>
soissante-dis, <i>sɛtãt</i> (M)	travaus (les), <i>lẽ travã</i> (M)
soldat, <i>sãdãr</i>	troisième, <i>trẽzim</i>
soleil, <i>sõlã</i>	trottoir, <i>pẽrõ</i> (D)
son (de blé), <i>brẽ</i>	truie, <i>trĩ</i> (M)
sonner, <i>sunẽ</i> (M)	vache, <i>vãk</i>
somme, <i>sũm</i> (M)	venter, <i>vãdãlay</i>
sorcier, <i>sõrẽẽ</i> (M)	varech (du), <i>du vrã</i>
souvent, <i>suvaẽ</i>	veau, <i>vyõ</i>
souricière, <i>sũriẽr</i>	verge (mesure de 36 pouces), <i>vẽrj</i>
suivre, <i>syẽr</i>	verrat, <i>vẽrõ</i>
sûr (je suis —), <i>j' sũ sẽr</i>	vesce, <i>vãẽ</i>
sycomore, <i>sĩkãmõr</i>	vétérinaire, <i>vĩtrĩnẽr</i>
tabac, <i>tãbã</i>	veus (je ne — pas), <i>je n'vãr</i> <i>pã</i> , veus-tu t'en aller, <i>vĩr</i> <i>tũ t'ã ãlay</i>
tableau, <i>pĩklũr</i>	vide, <i>vyẽd</i>
tasse de thé, <i>kũpõ d' l'ẽ</i>	vieil (— homme), <i>vyẽl um</i> ; il est vieux, <i>ĩl ẽ vyẽr</i>
taureau, <i>twõrẽ</i> (M)	viens, <i>vyã</i>
tenir, <i>tnẽ</i> (M)	voie, tire-toi de mon che- min, cesse de m'import- tuner, <i>tĩr tẽ d' mã vã</i>
tiède, <i>tyẽd</i>	voile, <i>vẽl</i>
tire dur, <i>tẽĩk dũ</i>	voit (il —), <i>ĩ gẽt</i> , il voit, il regarde
tiens, <i>tyã</i>	voleur, <i>võlẽ</i> (msc.), <i>võlrẽs</i> (fm.), <i>võlẽ</i> (pl.)
toit, <i>fã</i>	voyage, <i>vyõj</i>
tombé (je suis — à terre), <i>j'ẽ kẽ bã</i> ; (il est — dans l'eau), <i>il ã kẽ dã l'yõ</i> ; il tombe de l'eau, <i>ĩ kẽ</i> <i>d'la pyĩ</i>	yeus (il a les —), <i>ĩl ã lẽ</i> <i>yẽr...</i>
tonne (il), <i>ĩ tũn</i>	
tordre, <i>tãrtr</i>	
tourner, <i>tũrnãy</i>	
tourniquet (pour monter l'eau dans un puits), <i>vĩrvõ</i>	

François EMANUELLI.

COMPTES RENDUS

A. BOSELLI. — *Le Jardrin de Paradis. Trattatello mistico in antico francese*. Parme, typ. Zerbini, 1905 ; in-12 de 35 pages (Nozze Bocchialini-Panini).

Ce petit traité mystique du xve siècle, où s'étale la phraséologie banalement poétique de l'école franciscaine et qui porte bien la marque de son époque (allusions au culte de Jésus en crois, etc.), est contenu dans le ms. de Parme Pal. 106 (daté de 1457), d'après lequel il est ici publié, et dans un ms. de La Haye (771) qui n'a pas été utilisé. M. Boselli incline à attribuer ce texte au Berry (p. 10), sur la foi de deux mots (*jardrin* et *finablement*) qui ne prouvent rien. La substitution fréquente de *ai* à *oi* ferait plutôt penser que le scribe serait originaire de l'Orléanais ou de l'Ile-de-France. La version primitive devait contenir des morceaux en vers, car en plusieurs passages les rimes abondent. Le principal intérêt de ce petit ouvrage — que n'a pas remarqué l'éditeur, — consiste en ce qu'il est une imitation très nette du début du *Roman de la Rose*, dont il atteste une fois de plus la vogue persistante : comme le Jardin d'Amour, le Jardin de Paradis est enclos de murs, qui sont couverts de peintures symboliques (p. 21) ; au milieu jaillit une fontaine (p. 27) ; enfin il est placé sous la garde d'Obédience (p. 18), qui remplace Dame Oiseuse, de même que Foi, Espérance et Charité remplacent Bel-Accueil (p. 24). Une allusion littérale (p. 30) ne laisse d'ailleurs aucun doute (*pour ouir la loy amoureuse, ou l'art d'amour est toute enclose*)¹.

1. Cf. une allusion à Cupido et à sa folle mère *Venus* (p. 31, l. 9). P. 31, l. 6, le ms. porte : *cest art ne sceurent onques Virgile ne Ovide ne*

La publication de ce texte témoigne de quelque inexpérience. P. 17, l. 1, le ms. doit avoir non *couvre*, corrigé à tort en *courir*, mais *courre*. P. 19 l. 14, *le* devait être corrigé en *ele*, non en *luy*. P. 23 l. 6 *environnés* devait naturellement rester; de même *roide* (p. 27, l. dern.). Certaines corrections se font pour ainsi dire d'elles-mêmes : ainsi *servant* pour *servant* (p. 14, l. 4 du bas), *inclinacion* pour *inclamaçon* (p. 19, l. 10), *mortele* pour *morte la* (p. 26, l. 5 du bas), *fole* pour *sole* (p. 32, l. 12)¹. D'autres passages auxquels il serait bien difficile de remédier par conjecture, se présentent dans le ms. de La Haye sous une forme très satisfaisante. Le plus grave défaut du ms. de Parme consiste dans de nombreuses lacunes, qui rendent naturellement inintelligibles les passages où elles se rencontrent. M^{lle} Marie Loke a eu l'obligeance de collationner le premier pour les passages où j'avais soupçonné des lacunes ou des fautes. On verra par les quelques exemples que je vais donner, qu'il est en général bien supérieur à celui qu'a reproduit M. Boselli.

ED. BOSELLI

P. 15, l. 10 : germée de peintures.

P. 16, l. 13 : mais ce jardin est fermement enclos et closement son de celui que j'aime.

P. 16 l. 16 : ton son a resveillé mon cuer. Las, Ou te conqueroy

MS. DE LA HAYE

Garnie d. p. (*corr. de même le germe[e] de la p. 25, l. 11*).

... fermement enclos et closement fermé, car il est d'un fort mur de dure austerité, fondé sur parfonde humilité, eslevé par haute pureté, fortifié de patience et de benignité... « Hé Dieu, dist elle, j'ay oy la voix de mon amy. J'ay oy le son de celui que j'aime².

Las, ou te querroy ? Las, ou te trouveroy ?

les aultres com. L'auteur après ce dernier mot avait peut-être écrit le nom de G. de Lorris, qu'un scribe timoré n'aura pas voulu reproduire.

1. D'autres corrections ont été proposées par M. Fœrster (*Zeitschr. für franz. Sprache und Lit.*, XXIX, II, 162).

2. Les deux passages, au reste, ne se suivent pas : le premier est au § 5, le second au § 2 ; le ms. de La Haye présente en effet, par rapport à celui de Parme, quelques interventions.

ge (?). Las, ou te trouveroy ge (?).
Lors querist(?) elle de bonne affection¹.

Lors cuert elle des piés de bone affection...

P. 22, l. 3, les arbres de haute contencion(?).

Les herbes (*mauvaise leçon pour arbres*) de haute contemplation.

P. 22, l. 9 du bas : moult est ce chapelet bel et gracieux... et mesme quant l'erbe est menue et [a] la violette ou [est] tant de bonté est ensemble meslée pour accroissement de beaulté la rose vermoillette d'esperituelle netteté.

...Et meismement quant avec l'erbe menue la douce violette est ensemble meslee, [et] pour accroissement de beauté la rose vermeillette de charnelle virginité et la rose blancette de spirituelle netteté.

P. 26, l. 6 : jusques de cette mortelle vie.

Jusques a la fin d. c. m. v.

P. 25, l. 15 : les biens apparaillez a ses loyaux...

...a ses loyaux amans.

P. 29, l. 18 : et deleissent les basses terriennes pour avenir aux hautes choses célestielles.

en delaisant les choses basses et terriennes pour advenir...

L'opuscule se termine par une « chanzon de la sainte ame » dont le texte, souvent inintelligible dans le ms. de Parme, est fort satisfaisant dans celui de La Haye, que je me borne à donner ici :

- v. 10 : Amour lui fist ce bel monde creer.
v. 26 : Oncques ne fut faicte ou ymaginée.
v. 32 ss. : D'humanité prinst lors charnel(le) vesture,
Eternité prinst mortel(le) couverture,
Immensité fut lors amesurée,
Infinité fut lors avironnée
Soubz brieve closure.
v. 68 ss. : Car doulx plaisir son penser amesure
Et doulx espoir son desir asseüre.
v. 73 ss. : Or ayons dont de ceste amor grant cure,
Aymons celui qui est bel sans laydure,
Aymons pour lui toute beaulte curee.

(*Corr. creée*)².

A. JEANROY.

1. Les points d'interrogation sont dans l'édition.

2. Depuis que ces lignes sont écrites, M. Boselli a publié, d'après le

A. DAUZAT, *Essai de méthodologie linguistique dans le domaine des langues et des patois romans*, Paris, Champion, 1906, VIII-295 p. in-8 (thèse de doctorat ès lettres).

M. D. s'est efforcé, en se limitant au domaine des langues romanes et des patois gallo-romans¹, « de faire une synthèse « générale de la méthode linguistique » ; il a voulu « dégager « les règles de méthode qui sont à l'état latent dans les travaux « des romanistes » (p. 5).

Après avoir jeté un très rapide coup d'œil (p. 1-13) sur la méthode et l'histoire de la linguistique générale, il étudie successivement, dans une première partie consacrée aux langues romanes (p. 17-161), la « classification des sciences linguistiques » (livre I, p. 19-34), les « méthodes d'observation » (livre II, p. 35-52), la « statique » (ou « description et classification des phénomènes ») (livre III, p. 53-72), et la « dynamique », qui comprend « l'évolution linguistique » (livre IV, « p. 73-108), la loi linguistique » (livre V, p. 109-150), « la « recherche étymologique » (livre VI, p. 151-161). — La seconde partie, « l'étude des patois » (p. 163-291) est divisée en trois livres : « l'évolution des patois » (l. I, p. 167-228), « intérêt de l'étude des patois » (l. II, p. 229-238), « comment on étudie les patois » (l. III, p. 239-291).

Il faut savoir gré à M. D. de ses efforts : nous n'avions pas jusqu'à ce jour — du moins en français — d'ouvrage d'ensemble sur ces matières ; et le livre — ou plutôt les deux livres² — de

même ms. (*Due poesie religiosa in antico francese*, Bologne, 1906 ; in-12 de 14 p.), deux courtes poésies dévotes, l'une intitulée « la Voie de Paradis » (sans rapport avec les œuvres déjà connues sous ce titre) et l'autre « Comme l'en doit saluer la Vierge Marie ». Toutes deux sont assez insignifiantes.

1. M. D. tient un peu moins qu'il ne promet : en fait, « les langues et « les patois romans » dont il est question dans son livre sont presque uniquement le français littéraire, et les « patois romans de France » exclusivement (p. 166, n.).

2. M. D. a cru devoir séparer, « bien que la méthode générale soit la « même », l'étude des patois de celle des langues littéraires, en raison

M. D. sont composés avec méthode et se lisent parfois avec agrément. — Ce n'est pas qu'en un sujet aussi vaste M. D. échappe à tout reproche : il y aurait à faire quelques réserves sur la manière dont est constituée la bibliographie¹ ; on peut, dans la première partie, regretter que d'inutiles redites² aient

de la « différence des moyens d'investigation » (« les patois ayant peu de « textes et moins encore d'histoire »), en raison aussi de l'importance linguistique des patois (p. 6). L'unité de l'ouvrage se trouve ainsi brisée, et chaque partie se suffit à elle-même ; mais la clarté de l'exposition n'en est que plus sensible.

1. On s'étonne de ne pas voir mentionnés, pour la linguistique générale, par exemple, les *Prinzipien der Sprachgeschichte* de H. Paul, ou, pour les lois phonétiques, le travail de E. Wechssler, *Gibt es Lautgesetze?*, qui donne une abondante et commode bibliographie. On s'étonne plus encore de ne pas rencontrer le *Grundriss der romanischen Philologie*, où MM. Gröber et Tobler traitent précisément (t. I, 2^e édit., p. 264-360) le même sujet que M. D. Par contre, on ne voit pas l'importance des *Pagi de la Gaule* de M. Longnon pour la méthode de la linguistique romane ou même de la toponomastique, et l'on se demande si le *Discours sur les parlers de France* de G. Paris ne figurerait pas à plus juste titre dans la division « patois ». Dans cette division, presque tout est inutile au point de vue « méthodologie » : il eût suffi d'indiquer la *Bibliographie* de Behrens, sans oublier toutefois le complément qu'en a donné en 1903 la *Zeitschrift für französische Sprache und Litteratur*, et les compte-rendus que fournit périodiquement le *Kritischer Jahresbericht* de Vollmöller. Telle mince étude de M. Gauchat ou de M. Gilliéron pose en effet, comme on le verra, plus de questions de « méthode » que le plus complet des glossaires ou le plus volumineux des travaux sur la phonétique d'un patois quelconque. Il eût été bon de signaler les secondes éditions de Wundt et de Tobler, de citer exactement ou complètement les titres de certains ouvrages (Bréal, *Essai de sémantique* ; Grammont, *La dissimilation consonantique dans les langues indo-européennes et dans les langues romanes*), et d'éviter les fautes d'impression, même dans les titres allemands (Delbrück, *Grundfrage der Sprachforschung*, 1. *Grundfragen* ; Philippide, *Ueber den lateinischen und rumanischen* (l. *rumänischen*) *Wortaccent* (id. p. 63, n. 1) ; Tobler, *Vermischte Beiträge* (l. *Beiträge*).

2. Le livre III ne fait que reprendre et développer le livre I ; les p. 143-144 reproduisent purement et simplement les p. 29-30.

obligé l'auteur à écarter en une note brève le problème du langage des enfants¹ et ne lui aient permis de consacrer qu'une page unique et sobre à l'intérêt de l'onomastique²; il eût mieux valu, sans doute, distinguer du sens ordinaire l'acception — peut-être seule logique — donnée par M. Grammont au terme de « loi phonétique ». — Mais, à part ces taches légères et

1. p. 51, n. 1; p. 86, n. 1; p. 116, n. 1 : « le langage des enfants » est d'une nature toute spéciale. »

2. Toute indication bibliographique pour l'étude des noms de lieux est absente; il suffisait de renvoyer à Meyer-Lübke, *Einführung*, p. 186-206.

3. M. D., qui se place au point de vue exclusivement historique, appelle *loi* un rapport de succession, et non un rapport de causalité : cf. p. 110 : « la loi linguistique se déclare essentiellement relative quant au temps et quant à l'espace »; « les lois linguistiques étant essentiellement des rapports de succession entre les phénomènes » (p. 113); « en principe, la loi est l'expression d'un rapport de succession entre des phénomènes de même ordre à deux époques différentes » (p. 114), définition qui semble malaisément conciliable avec ce qui est dit p. 131 : « Une même loi, dans une langue donnée, ne saurait régir deux phénomènes qui se sont accomplis à deux époques différentes. » Il est très vrai qu'on appelle couramment lois phonétiques, par exemple, les formules qui établissent, pour un temps et un lieu déterminés, la correspondance d'un son à un autre son d'une langue donnée, qui systématisent des concordances phoniques (parfois même simplement orthographiques !) apparemment et relativement constantes, reposant toujours, d'ailleurs, sur des dénombrements imparfaits; mais ne peut-on entrevoir une autre sorte de lois, qui seraient proprement et exclusivement les « rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses » ? Cf., en ce sens, Schuchardt, *Ueber die Lautgesetze*, Meillet, *L'état actuel des études de linguistique générale* (leçon d'ouverture au Collège de France, 13 février 1906), p. 19-20, 25-26.

Cette confusion grave des deux sens du mot *loi* a fait méconnaître complètement à M. D. l'intention et la portée de la dissimilation consonantique de M. Grammont; il écrit (p. 113, n., p. 129, p. 130) : « les phénomènes de dissimilation n'ont pu, comme les autres, être soumis à des lois. » Il me semble, tout au contraire, que la dissimilation

quelques autres d'importance moindre¹, la « méthodologie de « la linguistique romane » de M. D. donnera, somme toute, d'utiles renseignements et des idées générales assez exactes à ceus qui, n'étant pas linguistes, ignorent l'*Einführung* de Meyer-Lübke ou les travaux de MM. Bréal, Darmesteter, Rousselot et

consonantique est le premier et presque le seul fait phonétique dont on ait cherché à déterminer les lois : les formules de M. Grammont ne sont pas relatives au développement d'une langue donnée, dans un lieu et dans un temps donnés ; elles s'appliquent à toutes les langues, dans tous les temps et dans tous les lieux ; certains exemples peuvent être discutables ou même faus, certaines conclusions peuvent paraître sujettes à caution ; il n'en reste pas moins que c'est dans la voie tracée par M. Grammont qu'il faut chercher les vraies et les seules lois linguistiques. Cf. Meillet, *L'année psychologique*, t. XI (1905), p. 457 sqq., notamment p. 460-462.

1. p. 30 (idem, p. 99, 121) : *culcita-puncta* : l'ancien français a *coute-pointe* ou *couete-pointe* ; *courte-pointe* est du XVII^e siècle. — p. 48 : le *traité* graphique de l'a, l. *tracé*. — p. 51 : *Floovent*, *Cloovis*, *Loois* ont été empruntés du germanique à des époques différentes ; cf. Meyer-Lübke, *Grammatik der rom. Sprach.*, I, p. 38. — p. 62 : « Aujourd'hui, la place de l'accent dans le mot est susceptible de varier suivant la position du mot dans la phrase. » Il y a apparence que, malgré le témoignage de Palsgrave, il en a toujours été ainsi ; la théorie de l'« accent de phrase » est un point de vue phonétique nouveau, mais ne correspond nullement à un changement dans les faits eux-mêmes. — P. 70 (id., 146) : l. *accep-tion(s)*, au lieu de *acceptation(s)*. — p. 95. La question des rapports de la *race* et de la *langue* est par trop sommairement traitée ; « ce sont les races les plus latines qui ont le mieux conservé le latin », dit M. D. : c'est peut-être inexact, entre autres pour la Toscane, ancienne Etrurie. — p. 105. Il est exagéré de dire que « les patois de France nous offrent toutes les étapes » des influences qu'exercent les uns sur les autres, au point de vue du genre, les noms des saisons ; les patois ne connaissent, en général, que deux saisons, le « beau temps » et l'« hiver ». — p. 107 : *disposition* de mots anciens, l. *disparition*. En note, M. D. affirme : « il n'y a pas de mots trop courts pour la phonétique » ; c'est plus vite dit que prouvé. Pourquoi, en français, *sol* est-il *soleil*, *par pareil*, *mulus mulet*, *mutus muet*, etc., etc. ? On ne peut pas ne pas remarquer que les prétendus suffixes diminutifs *-iculum*, *-illum* (pourquoi « dimi-

Thomas ; les linguistes eus-mêmes trouveront aux pages 28-31 d'intéressantes indications sur la classification des faits morphologiques, et aux pages 84-108 un résumé assez précis et complet de ce qu'on a écrit de la nature et des causes de l'évolution phonétique et sémantique.

La seconde partie, qui traite des patois, est plus neuve que la

« nutifs » ?) se sont accolés *exclusivement* à des monosyllabes. — p. 111, n. : l. *der Lautbewegung*. — p. 123 : la différence de traitement de *l* mouillé dans *palea* et *pallium* ne prouve qu'une chose : la différence de classe sociale à laquelle appartient chacun de ces mots. — p. 128 : C'est à l'étape *ty* (et non *te*) que le son issu de *k* devant *e*, *i* bifurque, soit vers *te*, soit vers *ts*. — p. 137. Ce n'est pas « *du giebst* qui provoque *i. h. gieb* » ; le v. al. dit : *gibu*, *gibis*... ; c'est seulement au *xvi^e* s. que *ich gebe* est formé analogiquement sur le pluriel *wir geben*, etc. ; cf. Henry, *Précis de gram. comp. de l'angl. et de l'Allem.*, p. 352. — p. 140 : Le « provignement » ne saurait être défini « la généralisation d'un cas particulier ». — p. 147 : *autonomase*, l. *autonomase*. — p. 149, n. Les *Vermischte Beiträge* de Tobler ne concernent pas seulement — ni même principalement — le français moderne. — p. 152, n. M. Schuchard (l. *Schuchardt*) est exécuté un peu hâtivement ; il y a sans doute dans l'idée que « les lois phonétiques, « à l'intérieur d'un même groupe linguistique, pourraient varier avec les « conceptions sociales diverses où sont placés les mots différents » autre chose qu'une « conception radicalement fausse qui ruinerait toute « science linguistique » ; il y a — simplement — qu'avant de spéculer sur les sons, il est nécessaire de faire l'histoire sociale des mots (et, par conséquent, des choses ou des idées qu'ils désignent), ce qui a bien quelque importance. — p. 158. Le très ancien français (au moins d'après les ex. de Godefroy) semble distinguer, selon l'accent, *baer* (d'où *baerie*), et *je be* ; *beer*, seul indiqué par M. D., n'apparaît au plus tôt qu'au début du *xiii^e* s. (cf. *Romania*, XXIV, p. 168). — p. 159. L'a. fr., quoi qu'en dise M. D. (p. 236), connaît *sambedi*. — Enfin, *passim*, la théorie de M. Bréal sur le rôle de la « volonté » dans l'évolution linguistique est présentée d'une façon trop simplifiée, partant inexacte ; les rapprochements que tente M. D. entre la méthode de la linguistique et les méthodes des sciences physiques et naturelles ne sont pas toujours heureux, et ne servent bien souvent qu'à rendre plus métaphorique un style qui l'est déjà trop.

première, d'abord, parce qu'elle doit aux travaux et à l'enseignement de M. Gilliéron autant que M. D. a bien voulu le dire¹, ensuite, parce que M. D. a une longue et directe expérience des patois de la Basse-Auvergne². Je regrette vivement, pour ma part, que M. D. ne s'en soit pas tenu à cette dernière partie et ne lui ait pas consacré tous les efforts dépensés à résumer — d'une façon forcément hâtive et un peu superficielle — les méthodes générales de la linguistique romane : il aurait pu ainsi faire autre chose que « d'instruire les travailleurs locaux » et « achever de convertir les derniers linguistes qui ne seraient pas « convaincus de la nécessité d'étudier les patois » (p. 166).

J'imagine qu'il n'y a plus de linguistes à convaincre de cette nécessité : et c'est pourquoi le livre II (intérêt de l'étude des patois) ne leur apprendra pas grand'chose ; ils savent également qu'il faut recueillir directement et sur place les matériaux patois (p. 251, 266), et s'adresser à des sujets indigènes (p. 269) : aussi le livre III (récolte des matériaux et mise en œuvre) ne présente-t-il, à part quelques détails d'une observation personnelle et quelques idées particulières sujettes à discussion³, rien de capital ni de nouveau.

1. Voir p. 105, n., p. 166, n. et *passim*.

2. Les ex. de la première partie sont, en grande majorité, empruntés aux patois gallo-romans ; des faits intéressants, importants même, que seuls les patois nous permettent de constater, ne sont pas rapportés à la place où l'on s'attend logiquement à les rencontrer dans la deuxième partie : cf. les p. 26, 29, 33, n. 1 et 2, 63, 99, 105, 131, n. 1, 139-141, 146, 157. Des renvois nombreux de la 1^{re} à la 2^e partie nous montrent, en outre, que M. D. a éprouvé quelque embarras à vouloir fondre en un seul deux livres bien distincts.

3. p. 249-251. À défaut de notations phonétiques rigoureuses et uniformes, les innombrables lexiques de patois — dont M. D. fait si bon marché — peuvent fournir de très utiles renseignements lexicologiques et surtout sémantiques. — p. 254 sqq. M. D. ne pense pas que le « non-philologue », même avec une « oreille affinée par une éducation préparatoire », puisse « recueillir une série quelconque de patois ». La question est trop grave pour être sommairement discutée ici. Mais on ne

Les chapitres essentiels et vraiment nourris du livre de M. D. sont ceux qu'il a écrits sur « l'évolution des patois » : c'est à eux que doit surtout s'arrêter le lecteur. — La différenciation du latin vulgaire en Gaule, un peu sommairement esquissée (p. 167-170), amène M. D. à rechercher quelles forces tendent à diver-

voir pas pourquoi, entendant *mâtô*, *εapô*, *bato*, etc., le non-philologue « tombe dans l'erreur » en notant exactement ce qu'il entend et qui est *réellement* prononcé ; et, d'autre part, il n'y a peut-être pas avantage à ce que le philologue (qui entend, lui aussi, *mâtô*, *εapô* *bato*, etc.) se souvienne que ces *o* différents remontent à un suffixe commun *-ellum*, et emploie, en conséquence, « une notation unique assez large » !! Seul, dans l'espèce, le non-philologue aura rendu la souplesse et la variété du langage vivant ; il appartiendra au philologue de s'en souvenir dans l'interprétation des matériaux. — p. 255, n. : « A Monton (Puy-de-Dôme), M. Edmont a noté *χḂ* (il a mal à la tête), et *χḂ* (il a les cheveux noirs). Je ne vois pas comment le changement de complément pourrait faire varier la nature de l'*a*. » En réalité, *a* est proto-nique dans il *a mal*, tonique dans il *a* || les cheveux noirs ; la différence de notation peut très bien répondre à une différence — logique — de prononciation. — p. 256. Remarques justes sur l'inconvénient des questionnaires trop rigoureux ; mais pourquoi M. D. suppose-t-il que le questionnaire doit être établi dans le but unique d'étudier la phonétique ? Est-il bien sûr que le non-philologue « rapporte un exemple sans valeur et frappé de stérilité », si l'on répond, p. ex., *kompra* à la question *acheter* ? — Assurément, il ne sera pas possible d'écrire, avec *kompra*, l'histoire *phonétique* de **accaptare* (ou **accapitare*) dans un endroit où il n'a jamais existé, mais où est le mal ? — p. 259 sqq. Observations exactes sur les « formes extorquées », sur la difficulté d'obtenir les formes verbales (p. 262, 270, n.), sur l'impossibilité d'étudier la syntaxe avec un questionnaire, sur les noms de plantes (p. 267), sur les fêtes (p. 268, n. 1), sur le glossaire (p. 279 sqq.). — p. 283 : « L'ordre alphabétique (dans le glossaire) « sera rigoureusement suivi », et « le glossaire sera suivi d'une table des matières détaillée » (p. 284). Cette façon de procéder donnerait, je crois, des glossaires qui ne seraient utilisables qu'avec une énorme perte de temps. Il est improbable, pour étudier le mot *peuplier*, p. ex., qu'on aille chercher dans tel glossaire alphabétique au mot *alé* (Deux-Sèvres). La table méthodique qui,

sifier ou à unifier les patois. A vrai dire, M. D. n'a pas trouvé d'« actions diversifiantes » très nettes : il faut bien croire, écrit-il en substance (p. 171-173), qu'une langue tent spontanément à se diversifier suivant les lieux, puisque nous trouvons actuellement une diversité considérable — en phonétique, morphologie ou lexicologie — dans les patois gallo-romans¹.

à la division « noms d'arbres », indique *alé* (sans traduction) ne nous renseigne pas davantage, *populô* pouvant fort bien figurer — pour désigner une espèce particulière de peuplier — à la même division ; seul, le hasard fera tomber sur *alé*. — Il me semble que le glossaire lui-même doit être *méthodique* et *français-patois*, et que tous les glossaires devraient être établis d'après un plan unique ; une table alphabétique des mots patois renverrait aux pages du glossaire. — p. 285 (cf. p. 161). Ce que dit M. D. de l'importance des noms de lieux « pour étayer les lois « phonétiques jusque là douteuses » est fort juste. D'ici peu, dans certains patois envahis par le français, les noms de lieux-dits permettront seuls d'établir la phonétique vraiment historique et locale. En voici un ex. : dans le patois de Vindelle (Charente), qu'est devenu *-ale* ? — *Natale* = *nuel* (on ne trouve *nô* que dans un ou deux proverbes et dans l'expression *lê nueô dno* qui disparaît avec la coutume de baptiser la bûche de Noël) ; *sale* = *sel* (*sô* aura disparu avant 10 ans) ; *tale* = *tel*, *capitale* = *etel* (je n'ai entendu que 2 fois *tô* dans un proverbe rare : *tô tufe tô tnutru* (tel tu fais, tel tu trouves), et une seule fois *etôu*) ; *quale* = *quel* (on emploie 10 fois *lêkel* contre une fois *lekô*), etc. On voit combien il est délicat — et surtout combien il le sera d'ici peu — de retrouver la vraie transformation de *-ale*. — Par contre, un *pratum monacale* du XI^e s. est, dans ce même patois, aujourd'hui comme au XIII^e s., le *pre môjô*, et cela sans possibilité de modification. — p. 289. M. D. appelle « implosives » les consonnes initiales, « explosives » les consonnes finales du mot ou de la syllabe ; ce n'est pas le sens ordinaire de « implosif » ni de « explosif ».

1. « Les invasions et les migrations de peuples » (p. 173) ne me paraissent pas être non plus une cause bien efficace, du moins si l'on pose la question d'une manière aussi générale. — Il n'est rien moins que certain que les noms de lieux saintongeais en *-ac* « nous permettent « de croire que la Saintonge fut habitée, au début du moyen-âge, par « une population de langue méridionale. » Il y a, dans cette région, de

Les causes d'unification des patois sont heureusement déterminées avec plus de précision : après l'examen des causes très générales et d'importance secondaire (actions morphologiques, influence du latin savant), M. D. pose la question fondamentale : quelle est l'unité linguistique ? Comment et pourquoi se conserve ou se détruit cette unité ? La « cellule linguistique », c'est la « commune », c'est-à-dire l'ancienne « paroisse » ou « communauté d'habitants », la « cellule économique ». M. D. note très justement (p. 179 et n.) comment le folk-lore et la tradition orale nous fournissent des renseignements précieux sur la vie individuelle des communes au temps passé. Mais on voudrait que le « nivellement » des langages individuels par le « langage commun » (p. 180-181) et le rôle que jouent les mariages dans le renouvellement linguistique des communes (p. 182-183 ; cf. p. 243) ¹ fussent étudiés de façon moins vague. On lira avec intérêt l'analyse des réactions qu'exercent les uns sur les autres les patois voisins, et des modifications subies par les mots empruntés aux petits centres ; il y a d'excellentes pages (191-216) sur la lutte du français et des patois ², malgré

fréquentes contradictions entre la phonétique des noms de lieux et la phonétique des mots courants ; mais cela semble uniquement tenir au fait que les noms de lieux (surtout habités) ont été fixés dans leur forme à une époque où les patois existaient à peine.

1. « Les mariages de commune à commune étaient très rares autrefois », affirme M. D. — Qu'en sait-il précisément ? L'étaient-ils partout ? — « L'individu qui vient dans une famille comme gendre — ou comme bru — parle au bout de peu de temps un patois très voisin de celui de la localité où il s'est implanté. » — Est-ce bien certain ? Et est-ce également certain pour le lexique et la morphologie, p. ex. ? — Il eût été désirable que M. D. approfondît ces idées et nous donnât autre chose que des assertions sans preuves ; cf. la pénétrante étude de M. Gauchat, *L'unité phonétique dans le patois d'une commune* (dans : *Aus romanischen Sprachen und Literaturen*, Festgabe für H. Morf), Halle, 1905.

2. p. 191. Il est cependant exagéré de prétendre que « nulle voie n'a été frayée » en ce sens : M. Gilliéron a signalé des faits importants dans

quelques développements complaisants sur la diminution de la natalité et l'émigration en Auvergne (p. 197 sqq.).

La « question des dialectes » (p. 217-228) est, par contre, trop rapidement traitée. M. D. aurait pu indiquer, plus brièvement qu'il ne l'a fait, comment les « dialectes » ont disparu devant la conception des « aires linguistiques » ; et, plutôt que de faire — trop superficiellement et trop exclusivement — de la « question ethnique » le fond de la « question des dialectes », il aurait dû examiner de près la notion même d'« aire linguistique »¹, et se demander si la géographie linguistique — qu'il considère (p. 237, n. 1) comme un ingénieux jeu d'esprit — n'est pas appelée (en substituant l'étude du mot à l'étude du caractère phonétique, inexistant en dehors des mots) à rendre inutiles et vaines à leur tour les cartes de « limites phonétiques », qui ont succédé aux cartes de « limites dialectales » de Tourtoulon et Bringuier.

A. TERRACHER.

Études linguistiques sur la Basse-Auvergne. — A. Dauzat, *Géographie phonétique d'une région de la Basse-Auvergne*, Paris, Champion, 1906, 94 p. et 8 cartes, in-8.

La thèse complémentaire de M. D. est une nouvelle et importante contribution à l'étude des patois de la Basse-Auvergne². Limitées primitivement à Vinzelles et aux Martres-de-Veyre, les enquêtes de l'auteur se sont étendues (selon le

son *Patois de Vionnaz*, et M. l'abbé Rousselot y a consacré les p. 317-345 de sa thèse.

1. Il l'a fait *passim* et à la hâte dans la première partie (p. 100, 186) ; sur la formation des aires linguistiques, cf. Brunot, *Hist. de la lang. fr.*, I, p. 296-304, et Gauchat, *Gibt es Mundartgrenzen?* (*Archiv de Herrig*, t. CXI, 1903, p. 365 sqq.).

2. M. D. a publié en 1897 une *Phonétique historique du patois de Vinzelles* (Bibliothèque de la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, IV), et en 1900 une *Morphologie du patois de Vinzelles* (Bibliothèque de l'École des Hautes-Études, CXXVI).

hasard, ou le désir d'approfondir tel ou tel phénomène) à la majeure partie de l'arrondissement d'Issoire, à la partie méridionale de l'arrondissement de Clermont, et à quelques localités des arrondissements de Brioude et d'Ambert.

Les résultats qui se dégagent de ces recherches exclusivement phonétiques sont fort intéressants ; la variété des évolutions phoniques n'a d'égale que leur multiplicité ¹. — M. D. traite des consonnes (p. 5-50), puis des voyelles et diphtongues (p. 51-94). Des cartes de limites phonétiques (*c* + *a* latin ; mouillement de *k, g, t, d, l, n* devant *û*, de *f, v* devant *i* ; *l* intervocalique → *v, w* ; *s* conservé ou amuï devant *k, t, p* ; évolution de *a* tonique libre vers *ò* et vers *è* ; la diphtongue romane *au* tonique ; *a* + *s* explosif amuï) terminent le volume.

Le détail de chaque transformation est très méthodiquement et clairement exposé. Il est pourtant regrettable que M. D. n'ait pas, en quelques pages de conclusion, dégagé les traits généraux ou locaux qui caractérisent l'évolution phonétique des patois de la Basse-Auvergne ; quelques remarques isolées ² sur la non-coïncidence ou la presque coïncidence des aires phonétiques laissent croire que la chose eût été possible et instructive.

M. D. aurait dû, en outre, définir très nettement ce qu'il entend par consonnes *implosives* et consonnes *explosives*, le sens qu'il donne à ces termes n'étant pas le sens ordinaire (cf. *supra*, p. 64, note) ³. La méthode d'exposition des faits qui con-

1. Remarques curieuses sur l'influence palatalisante ou labialisante exercée sur les consonnes par des *u* d'origine différente (p. 8), sur le « démouillement » (p. 16), sur la labialisation de *f, v* devant *u, u* (p. 24, lisez *û, û*, l. 12 d'en bas), de *t, d* (p. 25), sur le rôle de l'accent dans le traitement des consonnes intervocaliques (p. 31 sqq.), sur le déplacement de l'accent tonique (p. 52).

2. p. 17-18, p. 35, p. 85.

3. « La consonne *intervocalique*, outre les modifications qu'elle peut « subir en tant qu'*implosive*... » (p. 6). Que devient ici la distinction fondamentale ? — p. 91 : « *n* est une nasale *explosive* dans *tsānta* » : on la considère généralement comme *implosive*. — Il y a quelques bizarreries d'expression : « les *explosives s'amuïssent* » (p. 6). Peut-on dire

siste à « grouper ensemble les évolutions analogues » a (comme M. D. s'en est fort bien rendu compte (p. 3)) l'inconvénient de « scinder un même phénomène ». Je me demande s'il n'eût pas été facile de remédier, dans une certaine mesure, à cet inconvénient, non seulement par des renvois (qui ne sont pas multipliés autant qu'il serait nécessaire), mais par une table alphabétique très complète des mots cités au cours de l'ouvrage : on pourrait retracer ainsi très aisément l'histoire de chaque son, et déterminer la chronologie des modifications subies, en même temps que leur mutuelle dépendance. Enfin, deux index seraient utiles, l'un indiquant l'âge des sujets¹ qui ont fourni les matériaux, l'autre donnant la liste des mots dont M. D. avait composé son questionnaire².

A. TERRACHER.

que le passage d'une consonne sourde à une voyelle sonore, de *t* à *y*, p. ex., soit un « amuïssement » ? — p. 26 : « à l'initiale *u*, *u* produisent « une aspiration qui se résout en la préposition d'un *v* » ; — p. 50, l. 1, l. : « dans bien des cas où *y* a disparu postérieurement » ; — p. 52 : « glissements d'accent qui se sont produits en latin vulgaire sur les « voyelles en hiatus » ; — p. 58 : l'aphérèse de l'*a* initial par confusion avec *a* de l'article féminin (*la belba*, *la gulba*) est ainsi présentée : « l'initiale *a* disparaît... pour raison analogique », « on a coupé sémantiquement » ; — p. 62, 63 et *passim* : M. D. dit constamment : *sur* la tonique, *sur* la finale, pour : *à* la tonique, *à* la finale. — Il y a beaucoup trop d'*etc.* dans l'énumération des localités où se produit tel ou tel phénomène ; la répartition géographique en demeure imprécise. — p. 23 : Pourquoi l'étude de l'influence labialisante qu'exercent sur *p*, *b* les voyelles en hiatus est-elle incorporée au chapitre qui traite des influences palatalisantes ?

1. p. 9. On a, en effet, *ly*, *y*^l, *y* selon l'âge. Cf. abbé Rousselot, *Modif. phonét.*, p. 200-203.

2. M. D. observe, en effet, que *cure* est souvent contaminé par les patois voisins (p. 15, n. 2), que *cosetura* n'est pas partout populaire (p. 29, n. 2) (sans doute *cannape* ne l'est pas davantage), que *pwò* = *pot* est isolé à Vinzelles (p. 62, n.). — p. 11, n. L'évolution sémantique de *phlegmone* = sorte de flan, œufs soufflés, est improbable. — p. 13 :

Congrès international pour l'extension et la culture de la langue française. Paris, Champion ; Bruxelles, Weissenbruch ; Genève, Jullien, 1906, recueil in-8 contenant la liste des membres du Congrès, le compte rendu des séances et rapports.

Il ne saurait être question de donner ici le détail des quarante mémoires dont le Congrès de Liège prit connaissance du 10 au 14 septembre 1905. Parmi ceux qui touchent de plus près au genre de recherches dont s'occupe la *Revue*, il convient de signaler les suivants :

GUSTAVE COHEN, *L'organisation de la bibliographie dans le domaine de la littérature et de la philologie françaises* : remèdes proposés à la dispersion, aux doubles emplois qui nuisent à la féconde division du travail dans ces domaines ; un *consortium* des revues com-

M. D. explique *m̃uea* = *moscha*, en regard de *ṽatsa* = *vacha*, *ts̃àla* = *chantar*, par la présence de *s* (conservé devant les autres consonnes : *testa*, *etskuta*). Il ne doit pas y avoir là un phénomène purement phonétique, puisque la région qui conserve *s* devant consonne ne connaît pas tout entière le type *m̃uea* (on a *mustso* comme *vatso*). Je crois plutôt que les ex. de M. D. sont trompeurs : *baeqva* (= **baschola*) peut être emprunté, comme l'objet qu'il désigne, d'une localité où *e* est normal, *m̃uea* et *p̃éea* (= pêcher) peuvent avoir subi l'influence du français ; le changement de *te* en *ts* est, physiologiquement, invraisemblable. — p. 21 : « tel patois qui dit *fyila* = *filia* prononcera « parfois *filya* (= *filhat*). » Il n'y a peut-être pas influence différente exercée sur l'*f* selon que la voyelle est tonique ou atone, mais simple dissimilation. — p. 31 : il faudrait au moins un astérisque à **troja*. — p. 35, n. 1 : La réduction de *ṽilla* à **ṽila* n'est nullement vraisemblable (le gascon a *bila*, **ṽila* aurait donné **bira*). — p. 45 : pour l'« amuisse-ment de *r* devant les groupes *br*, *kr*, *gr*, *tr* », on attendrait plutôt le terme de dissimilation ; cf. Grammont, loi I, et commentaires I et II. — p. 48, n. 1 : *ээр*, l. *ээр* (cf. p. 44, n. 1). — p. 56, l. 22, 23, l. *tr̃vỹlỹä*, au lieu de *tr̃vỹlỹä*, *ts̃iṽälỹä* et *ṽärñä*. — p. 60, l. 4, l. *carte* VI, au lieu de *carte* IV. — p. 66, l. 5 d'en haut, l. *ävy* ; l. 5 d'en bas, l. *byälä*. — P. 73, l. 7, au lieu de « qui se *forme* en *ä* », l. « qui se *ferme* ». — p. 87, l. 3, l. *dimeyce*. — p. 93, l. 1, l. *Ó*.

pétentes rendrait possibles la centralisation des comptes rendus et l'unification des bibliographies.

OSCAR COLSON, *Les patois français* (et, plus spécialement, le wallon et ses droits à la vie).

JULES FELLER, *Le français et les dialectes romans dans le Nord-Est* : fluctuation de la frontière linguistique et extension romane dans cette zone extrême des pays gallo-romains.

H. VAGANAY, *Le vocabulaire français du XVI^e siècle et deux lexicographes flamands du même siècle* : 2.000 mots inconnus à Cotgrave : il s'agit de Gabriel Meurier, Avesnois, et de Christophe Plantin, Anversois, qui, dans leurs dictionnaires antérieurs à celui de Cotgrave, ont fait place à des vocables absents dans ce dernier.

La plupart des mémoires concernent la question de l'état actuel du français dans l'enseignement, l'usage, les sympathies des peuples étrangers : les documents abondent pour les pays « de bordure », Belgique, Luxembourg, Alsace-Lorraine, Suisse, et pour des contrées comme le Levant, où d'anciennes affinités exercent encore leur effet. Pour la situation *générale* du français dans le monde, les constatations exposées par les progressistes vont de l'optimisme de M. Novicow au pessimisme de M. Paul Meyer ; mais il est consolant d'observer que presque partout l'idée s'affirme que l'effort, la volonté, l'initiative n'ont nullement perdu leur efficacité et qu'aucune fatalité inéluctable n'est en jeu. Et il convient de remarquer que parmi les moyens pédagogiques propres à favoriser l'extension de la langue française, la simplification de l'orthographe apparaît à maint congressiste de Liège comme l'un des plus souhaitables.

F. BALDENSBERGER.

ERNEST LAVISSE. — *Histoire de France*, t. VII (Paris, Hachette, 1906 et 1907). *Louis XIV de 1643 à 1685*, par M. Ernest Lavisse.

L'administration intellectuelle, la gloire du Roi, voilà les titres significatifs que M. Lavisse donne aux chapitres qu'il consacre aux lettres et aux arts. Il nous montre Colbert, surintendant des

bâtiments et vice-protecteur de l'Académie française, faisant des lettres et des arts un service public dont la fonction est de louer le Roi. Colbert reprend ainsi, en homme averti par les désordres de la Fronde et les ambitions de Fouquet, l'œuvre entreprise par Richelieu. En 1663 il forme une « petite académie » composée de Chapelain, Bourzéïs, Cassagne et Charpentier, avec Ch. Perault comme secrétaire ; il la consulte « sur tout ce qu'il y aurait à faire pour donner de l'esprit, de la majesté et de la grandeur à tous les ouvrages qui s'entreprendraient ». A la mort du chancelier Séguier, en 1671, il donne à l'Académie française l'investiture officielle avec la protection du roi, la loge au Louvre, lui fournit le papier, les plumes, le chauffage et l'éclairage, et, plus tard, des jetons de présence, mais impose l'exactitude : il espérait que par l'achèvement du *Dictionnaire* « plus de personnes deviendraient, par une meilleure connaissance de la langue, plus capables de travailler à la gloire » du Roi. Les diverses Académies qu'il crée ou réorganise élaborent la doctrine que Boileau exprime pour les lettres dans *L'Art poétique* : imitation de la nature là seulement où elle est conforme au bon goût déterminé par les œuvres des anciens, expression de l'universel. Les écrivains s'efforcent d'égaliser le nom français au nom romain, et, en faisant la guerre aux influences étrangères, réalisent le rêve formé un siècle plus tôt par Ronsard et du Bellay : ils sont d'accord avec la politique, et la « nationalisation de la littérature » coïncide avec les victoires des armées royales.

M. Lavissee étudie ensuite les grands écrivains de cette période, La Rochefoucauld, Retz, Madame de Sévigné, Bossuet, Molière et La Fontaine, Racine et Boileau. Quelques citations suffiront pour marquer la valeur de ces études. Après avoir montré dans Bossuet l'orateur, le poète, et surtout le lutteur, le véritable Hercule chrétien, M. Lavissee conclut ainsi : « C'est comme Versailles un monument colossal, symbole d'une époque et tout plein d'objets grands et rares, mais inhabitable, et qu'il faut qu'on se déplace pour l'aller visiter. » A propos de Molière il émet, sans y insister, faute de preuves, l'hypothèse d'un Molière qui, gêné par les mœurs, par l'Église, par le Roi, n'a peut-être pas

sorti tout le poète dramatique qui était en lui. Il loue chez Racine l'éloquence soutenue, la hardiesse et la délicatesse de la langue, les traits tragiques, les rapides aperçus poétiques, mais regrette que le jour soit prochain, s'il n'est déjà venu, où cette tragédie trop conforme au goût d'un monde disparu n'intéressera plus que les délicats. Il termine l'étude sur Boileau et le chapitre consacré aux lettres par cette déclaration d'allure paradoxale : « Monarchie de Louis XIV, philosophie cartésienne, esthétique classique furent ensemble des révolutionnaires », en ce sens, sans doute, qu'elles ignorèrent, ou renièrent, leurs prédécesseurs, pour tout soumettre au jugement de la raison, de « cette Raison à qui la Révolution dressera des autels ».

Y

PUBLICATIONS ADRESSÉES A LA « REVUE »

Tous les ouvrages adressés à la Direction de la « Revue » sont mentionnés. Ceux qui sont envoyés en double exemplaire font l'objet d'un compte rendu.

Christian LANGE. — *Traduction du Précis de l'Histoire de la littérature des félibres par Mauritz Boheman* (Avignon, Roumanille, 1906, II-63 p.). — Ce petit livre, imprimé à Stockholm, nous donne la traduction, parue d'abord dans le *Sémaphore de Marseille*, d'une intéressante conférence faite en 1903 par M. Boheman à la Société néo-philologique de Stockholm et retouchée ensuite par l'auteur, qui a aussi légèrement remanié la traduction.

Albert BAUR. — *Maurice Scève et la renaissance lyonnaise* (Paris, Champion, 1906, VI-131 p. in-8). — Cette thèse de Zurich, écrite en bon français par un étranger, ne représente qu'une partie des recherches de l'auteur, qui annonce la publication prochaine d'un volume sur les œuvres poétiques de Maurice Scève. Nous avons ici une étude documentée et d'une lecture attrayante sur les débuts de la renaissance lyonnaise et sur les humanistes et les femmes qui l'illustrèrent.

Kr. NYROP. — *Remarques grammaticales sur quelques vers de M. Jean Richépin, et Étude sur les onomatopées* (Communications faites à l'Académie des Sciences et des Lettres de Danemark. Extr. du Bulletin de l'année 1906, n° 6). — A propos de « ceux qui n'boit plus », M. Nyrop montre comment, sous l'influence des verbes où les deus troisièmes personnes se prononcent de même, la langue populaire a une tendance à les identifier dans

les autres verbes. A propos de « ceux *qu'ils* ont de quoi », il signale le remplacement (dès *Aucassin et Nicolette*) du pronom relatif par un *que* invariable suivi du pronom personnel. Ce phénomène n'a, je crois, aucun rapport avec le renforcement du pronom relatif par un pronom personnel dans les phrases telles que « Simone *qui, elle*, n'a pas encore huit ans ». Dans le premier cas, on fait un dédoublement analytique du pronom relatif¹; dans le second, on marque une opposition, comme lorsqu'on répète le pronom personnel ou lorsqu'on l'exprime concurremment avec le nom qu'il représente, ou lorsqu'on substitue *lui* ou *eus* à *il* ou *ils* : « *toi, tu* ne voulais pas ; *vous, vous* hésitez ; *Simone, elle*, n'a pas encore huit ans ; je *les* ai connus, *eus* ; *lui* m'a regardé. » — Dans son étude sur les onomatopées², M. Nyrop indique parfois des mots que les dictionnaires enregistrent par tradition mais qui ne sont jamais employés. « Grisolef », pour le cri de l'alouette, « guiorer » pour celui de la souris, étonneraient beaucoup les Français devant lesquels on prononcerait aujourd'hui ces mots. « Teuf-teuf » se dit particulièrement sinon exclusivement du tricycle ou de la bicyclette à pétrole. Je signale à M. Nyrop l'interjection *ouï* (comme la désinence de *fenouil*), un peu moins forte que *aïe*, provoquée par une douleur subite. Les deus sons produits par le balancier sont sensiblement différents, au moins pour certaines pendules, avec lesquelles, contrairement à l'expérience de M. Grammont, on ne confond jamais *tac* et *tic*.

1. Cf. notre *Revue*, XVI, 158.

2. Page 335, ligne 6, une faute d'impression : « ciseaux chanteurs » pour « oiseaux chanteurs ».

CHRONIQUE

LA RÉFORME DE L'ORTHOGRAPHE ET LES IMPRIMEURS

Voici que les imprimeurs s'émeuvent du projet de réforme orthographique. L'un d'eux, et non des moindres, l'imprimeur même de la *Revue de philologie française*, M. Georges Protat, pousse le cri d'alarme dans le *Bulletin officiel de l'union syndicale des maîtres imprimeurs*. D'après lui, si la réforme est introduite dans les écoles, les éditeurs et imprimeurs ne l'appliqueront *jamaïs*, ou s'ils sont tentés de céder, nous entendrons « la voix impérative des corporations d'ouvriers typographes revendiquer des garanties absolues unifiant l'orthographe obligatoirement pour tous les Français » ! ¹.

Nous en sommes là, quarante ans seulement après que A. Firmin-Didot, tout imprimeur qu'il fût, et imprimeur-libraire de l'Académie française, se plaçait à la tête du mouvement réformiste par ses *Observations sur l'orthographe française*. Voilà donc les effets de « cette sorte d'intimidation générale de l'esprit humain sur toute la ligne », que Sainte-Beuve dénonçait déjà, en ajoutant : « La réforme de l'orthographe elle-même y est comprise et s'en ressent; on est tenté de s'en effrayer, de reculer à cette seule idée comme devant une périlleuse audace.

1. M. Protat croit à tort, ou paraît croire, que l'orthographe *des livres* était uniforme au XVII^e siècle, et il affirme « qu'il ne peut y avoir d'orthographe facultative ». Cependant nous écrivons *ad libitum*, avec la permission de l'Académie, *payerai*, *paierai* ou *païrai*, *clef* ou *clé*, etc. Il n'y aurait aucun inconvénient, comme le remarque M. Michel Bréal, à appliquer dans un plus grand nombre de cas le système des graphies *facultatives*.

Tout le terrain gagné en théorie depuis Port-Royal jusqu'à Daunou semble perdu. Nous avons à prendre sur nous pour devenir aussi osés en matière de mots et de syllabes que l'était l'abbé d'Olivet! »

Pour M. Protat, si la réforme doit se faire, une *loi* votée par le Parlement suffirait tout juste à donner les garanties nécessaires de durée et d'obligation. Il redoute l'arbitraire ministériel. C'est oublier qu'il ne s'agit pas ici d'une fantaisie individuelle, mais d'une modification de l'enseignement grammatical en conformité avec les progrès de la science du langage, modification qui a été préparée avec soin par des commissions compétentes et qui fera l'objet non d'une simple circulaire, mais d'un arrêté délibéré en Conseil supérieur de l'Instruction publique. S'adresse-t-on au Parlement pour introduire dans les programmes les découvertes nouvelles de nos physiciens et de nos chimistes?

On oublie aussi que ce ne sera pas la première réforme orthographique qu'ait connue la France. Ni celle de 1740, qui atteignait un bien plus grand nombre de mots que les projets actuels, ni celle de 1835 n'ont amené, que nous sachions, une crise de l'imprimerie, malgré les résistances inévitables de la routine, qui se sont produites à ces époques comme de nos jours. Alors que Voltaire proposait d'écrire *monnaie*, *il tenait*, au lieu de *monnoie*, *il tenoit*, l'auteur du *Traité du vrai mérite* condamnait cette utile innovation : « Faudra-t-il refondre tous les livres qu'on a imprimés depuis le commencement de la monarchie ! » (Voy. *Mercure de France*, oct. 1744, p. 2194). L'événement a montré combien cette crainte était vaine. Elle ne l'est pas moins aujourd'hui. Les « ingénieux ouvrages scolaires » actuellement en circulation, les « petits chefs-d'œuvre encyclopédiques » continueront à servir jusqu'à usure des clichés. Car les élèves n'auront aucune peine à *lire* dans ces livres *ph* comme une *f*, *rh* comme une *r*, etc. Ce qui est difficile et inutilement compliqué, c'est de savoir, EN ÉCRIVANT, dans quels cas l'arbitraire académique conserve les maladroitesses graphiques latines *ph* et *rh* pour les mots d'origine grecque, et dans

quels cas il les modernise. Et les réformes proposées par la commission ministérielle sont tellement simples, — à condition d'en supprimer toute exception, — que les élèves n'auront aucune peine à les appliquer et à en « garder la pratique », même en ayant sous les yeux des spécimens de l'orthographe actuelle dans une partie de leurs livres classiques et, pendant un temps plus ou moins long, dans les journaux et les livres des protestataires, dont il importe de maintenir l'entière liberté.

Quand les enfants qui commenceront leurs études avec l'orthographe nouvelle arriveront à l'âge d'être apprentis d'imprimerie, il est vraisemblable qu'on n'aura guère plus à imprimer dans l'orthographe actuelle que les rééditions non modernisées des auteurs du *xix^e* siècle, et la complication ne sera pas plus grande que pour réimprimer aujourd'hui dans son orthographe un auteur du *xvi^e*, du *xvii^e* ou du *xviii^e* siècle. En mettant les choses au pis, il faudrait pendant quelque temps que de petites équipes d'ouvriers fussent dressées spécialement à l'orthographe du *xix^e* siècle, et si celle-ci n'offre pas plus de difficultés véritables que ne veulent lui en reconnaître les antiréformistes, on y arriverait aisément. En tout cas, le travail qui serait imposé à ce petit nombre d'ouvriers ne diffère pas de celui qu'exige tout apprentissage ; il leur servirait pour leur métier et trouverait ainsi sa raison d'être, tandis qu'on l'inflige aujourd'hui sans raison aucune à tous les enfants de France, auxquels on peut évidemment offrir un meilleur emploi de leur temps.

Si la réforme est sérieuse, — j'entens : si elle ne reste pas en deçà des conclusions, d'ailleurs si modérées, de la Note de Gréard, — elle peut suffire jusqu'à la fin du *xx^e* siècle. Il est bien certain que nos descendants en connaîtront d'autres, parce que l'orthographe ne peut pas ne pas suivre les évolutions inévitables de la langue ; elle peut seulement les suivre à distance, mais il est raisonnable et utile de faire en sorte que la distance soit courte.

L'ARTICLE DE M. BERTHELOT SUR LA RÉFORME DE
L'ORTHOGRAPHE

Dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 février 1907, M. Marcelin Berthelot publie un article intitulé : « La réforme de la langue française : langue écrite. » L'illustre savant est peu au courant des procédés d'investigation de la science du langage, et en dépit des éloges dithyrambiques qui ne manqueront pas de lui être prodigués, par flatterie, incompétence ou fanatisme, il ne restera à peu près rien de ce long article. Tous les vieux arguments contre la réforme y sont repris, sans devenir meilleurs, et on y retrouve la perpétuelle confusion de la langue et de l'orthographe, qui s'annonce dès le titre. *Langue écrite*, opposé à *langue parlée*, n'a jamais signifié en bon français que « langue littéraire ». La langue, expression de la pensée par la parole orale ou figurée, est absolument indépendante des systèmes de signes qui peuvent être employés pour représenter les sons, et l'on pourrait modifier tous les signes, changer radicalement le système, sans que la langue parlée ou écrite subisse la moindre atteinte. M. Berthelot s' imagine que le rapport de M. Brunot va plus loin que celui de M. Paul Meyer, alors que c'est tout le contraire ; il croit de bonne foi qu'écrire *je prens, il prent, je cous, il cout*, comme *je sers, il sert, je peins, il peint, je résous, il résout*, serait « en contradiction trop évidente avec la grammaire pour être accepté » ! et il s'exprime ainsi dans une Revue qui lui fait écrire à lui-même « les *départemens* ministériels ». Il accumule à plaisir les graphies phonétiques, au lieu de se borner à celles qui ont été proposées par la commission ministérielle, et il paraît croire que les consonnes et voyelles de flexion rentrent dans la catégorie des « lettres parasites » condamnées par les réformistes, etc. On lui rendra toutefois cette justice qu'il s'abstient des violences de langage auxquelles nous ont habitués les fanatiques de la routine orthographique, et qu'après tout, un grammairien pourrait se montrer encore plus dépaysé, s'il s'avisait de parler chimie, qu'il ne l'est lui-même en traitant des questions grammaticales.

Nous adopterions même sa conclusion, tout en repoussant ses prémisses, s'il se bornait à dire : « Ce qu'il faut faire, c'est déclarer qu'il n'existe pas d'orthographe administrative obligatoire, intervenant dans les examens par des cotes de correction numériques. » Malheureusement, il ajoute : « Les jurys apprécieraient, avec un esprit d'indulgence et de modération, la valeur et la signification relative des variétés orthographiques. » Le ministre Léon Bourgeois, par une circulaire célèbre et d'ailleurs excellente, a adressé jadis aux jurys des recommandations en ce sens, qui sont restées lettre morte, non pas qu'il y ait eu coalition de mauvaises volontés, mais simplement parce que les commissions d'examens sont en général hors d'état de pratiquer ce dosage des fautes ou prétendues fautes d'orthographe. M. Berthelot admettrait « quelques petites modifications telles que la suppression des lettres *y* et *ph* et celle de l'*h* muette, modifications accomplies sans difficulté en allemand et en italien ». Eh bien ! il faut qu'il soit interdit formellement de donner désormais une « valeur » différente, dans la correction des copies, à l'orthographe par *ph* et à l'orthographe par *f*, sans quoi l'élève qui aura écrit *filosofe*, avec la permission de Voltaire, pourra être déprécié à Carcassonne tandis qu'il triomphera à Béziers. Faute de pouvoir connaître d'avance les tendances des différents jurys dont on aura à subir les jugements successifs, et dans la certitude que la plupart trouveront plus commode de s'en tenir à l'orthographe académique, on sera réduit à apprendre encore les distinctions arbitraires entre *phénomène* et *fantôme*, *trésor* et *théâtre*, etc., et rien ne sera changé dans la pratique de l'enseignement grammatical. Il faut que le professeur instruit, qui aura enseigné comme il le doit à ses élèves que l'*x* de *fameux*, à côté de l'*s* de *fameuse*, provient d'une erreur grossière, puisse leur donner l'assurance qu'ils ne courront aucun risque à écrire correctement *fameus*, tout comme, ayant appris en classe que la terre tourne autour du soleil, ils ne sont pas obligés de dire le contraire à l'examen pour être bien notés. En résumé, il est indispensable qu'un arrêté, délibéré en Conseil supérieur de l'Instruction publique, détermine avec préci-

sion les catégories de modifications orthographiques qui seront désormais autorisées, de manière à ce qu'on puisse établir un petit dictionnaire raisonné des libertés orthographiques de l'école. Les écrivains, qui auront joui de ces libertés pendant leurs études, ne seront plus liés par des habitudes tyranniques, et s'ils s'entendent pour adopter définitivement telle ou telle modification, elle passera du dictionnaire des libertés scolaires dans le dictionnaire de l'usage. L'important, c'est que les libertés soient assez étendues pour suffire à plusieurs générations, sans qu'on soit obligé de poser à nouveau la question avant le siècle prochain. Or il nous semble que les propositions de la commission ministérielle remplissent cette condition, pourvu qu'on en supprime les exceptions. Ce sont, en somme, les propositions de Gréard, et ce nom est de nature à rassurer les plus timorés. En ce qui touche les exceptions, celles de la langue doivent être absolument respectées. Aus pluriels identiques *baux*, *noyaux*, *chevaux*, correspondent trois singuliers différents, *bail*, *noyau*, *cheval*. Ce sont là complications *de la langue*, que l'écriture doit fidèlement noter. Mais les exceptions purement orthographiques n'ont pas droit au même respect, et si l'on autorise l'*s* comme marque uniforme du pluriel, il ne faut point réserver le datif pluriel *aux*, comme le fait M. Aulard dans un article récent du *Siècle*, pour la seule raison qu'on y est trop habitué. L'*x* n'est pas moins fautif dans *aux* que partout ailleurs ; il est tout à fait illogique d'écrire *les* et *des* par *s* et *aux* par *x*, et la liberté de substituer *s* à *x* *muet* doit être générale. Lorsqu'on en viendra à établir, au Conseil supérieur de l'Instruction publique, la liste des libertés orthographiques de l'école, il faut espérer que celles qui seront adoptées le seront sans réserve aucune, et qu'on en croira sur ce point les grammairiens du Conseil, comme 'on s'en remet aux historiens pour les programmes d'histoire, et d'une façon générale aux spécialistes pour chaque spécialité.

Le Gérant, H. CHAMPION.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

NOTES
SUR
LES PARLERS POPULAIRES
DE LA
RÉGION DE PONT-L'ÉVÊQUE-HONFLEUR
(CALVADOS)

INTRODUCTION

J'avais naguère laissé entendre que le 1^{er} fascicule de l'*Atlas dialectologique de Normandie*¹, qui était consacré à la région de Caen à la mer, serait suivi de plusieurs autres, où seraient étudiées, notamment, les régions de Troarn, de Falaise et de Pont-l'Évêque-Honfleur.

Un concours de circonstances diverses m'a empêché de donner suite à ce projet.

Voici, toutefois, quelques documents réunis au cours de mes enquêtes dans la dernière de ces régions².

Je crois nécessaire de faire remarquer que ces matériaux sont tous de première main : les formes mentionnées ci-dessous ont été toutes, sans exception, recueillies de la bouche même de paysans originaires des communes enquêtées.

1. *Atlas dialectologique de Normandie*, 1^{er} fascicule : Région de Caen à la mer. Paris, Welter, 1903.

2. J'ai examiné et commenté ces documents au cours de conférences faites devant les Élèves-Maitres de 3^e année de l'École Normale d'Instituteurs de Caen, en 1900-1901 et 1901-1902.

La région que j'ai en vue affecte sensiblement la forme d'un carré irrégulier dont le côté Nord serait borné par la mer de la Manche, le côté Est par la limite du département, le côté Ouest par la rivière Touques, le côté Sud par une ligne idéale partant de Pont-l'Evêque pour gagner Saint-André d'Hébertot.

Trois centres importants commandent toute la région : Pont-l'Evêque, d'abord, qui visiblement exerce une influence déprimante sur le patois des environs immédiats; puis Honfleur et Trouville qui, par contre, malgré l'affluence des étrangers et des touristes, ne paraissent pas avoir entravé la langue populaire dans le progrès de ses évolutions naturelles.

J'aimerais à insister — si j'en avais le loisir — sur ce qu'a de particulièrement paradoxal l'état d'intégrité du patois de Trouville. Je me rappelle n'avoir commencé d'enquêter dans cette dernière ville que par acquit de conscience, sceptique d'ailleurs sur les résultats. Mon scepticisme fut de courte durée; les circonstances de l'interrogatoire le rendaient cependant fort légitime. « Une femme, m'avait-on dit, est, mieux que toute autre, en état de vous renseigner; elle est née à Trouville, qu'elle n'a jamais quitté. Vous la trouverez, à marée haute, sur la plage, vers trois heures : c'est la préposée aux bains. » Ainsi, la baigneuse attitrée de la Parisienne allait m'enseigner le parler populaire de Trouville! Je n'osais encore y croire. Il fallut vite me rendre à l'évidence : mon sujet remplissait toutes les conditions requises; la bourgade la plus reculée du « Pays d'Auge » ne m'eût pas mieux éclairé sur la vitalité de ces patois normands. Mon questionnaire, qui avait été interrompu trop fréquemment par les soudaines intrusions d'élégantes réclamant, qui leurs espadrilles, qui leurs sorties de bain, prit fin sur un inci-

dent plus inattendu encore : j'avais devant moi un groupe d'Élèves de l'École normale d'instituteurs de Caen, accompagnés de leur sympathique directeur, M. Quénardel, aujourd'hui en retraite, auquel s'était joint M. l'Inspecteur général Coutant, alors maire de Trouville. Ils trouvèrent plaisant qu'on vint à Trouville pour entendre parler le « pur normand » ; mais je n'eus pas grand'peine à leur prouver, carnet en main, que ma moisson « valait le voyage » et que je n'avais pas perdu ma demi-journée. C'est ce dont s'assurèrent aussi les jeunes Élèves-Maitres que je m'étais efforcé, dans le cours de l'année scolaire, d'initier à la méthode en matière de dialectologie.

Voici, par ordre alphabétique, la nomenclature des vingt-neuf communes de la région, toutes enquêtées sur place¹ : Ablon, Barneville, Bonneville-sur-Touques (et Saint-Arnoult), Canapville (et Saint-Martin-aux-Chartrains), Cricqueboeuf, Coudray-Rabut (et Pont-l'Évêque), Englesqueville, Equemauville, Fourneville, Genneville, Gonnevill-sur-Honfleur, Hennequeville², Pennedepie (et Vasouy), Quetteville, la Rivière-Saint-Sauveur, Saint-André d'Hébertot, Saint-Benoît d'Hébertot, Saint-Gatien, Surville (et Vieux-Bourg), Le Theil, Touques, Tourville, Trouville, Villerville.

1. Noms patois de quelques communes et de leurs habitants :

āblō (lě_z *āblōnē*) ; — *Barnevil la Bērtrā* (lē *Barnevilē*) ; — (lē *Bonvilē*) ; — *Kanakvil* (lē *Kanakvilē*) ; — *Krikbāē* (lē *Krikbāēlē*) ; — *āglēkvil* (lě_z *āglēkvilē*) ; — *Ekēmōvil* (lě_z *Ekēmōvilē*) ; — (lē *Furnevilē*) ; — *Jēnvil* (lē *Jēnvilē*) ; — *Hānkevil* (lē *Hānkevilē*) ; — *Pāndēpī* (lē *Pandepyē*) ; — *Kyētvil* (lē *Kyētvilē*) ; — *Sē Sōvār* (lē *Sē Sōvārē*) ; — (lē *Rēlērtolē*) ; — *Sē Benvāē* ; *Sē Grāsya* (lē *Sē Grāsyaōnē*) ; — lē *Vyāburē*) ; — (lē *Tēyē*) ; — (lē *Tukyē*) ; — (lē *Turvilē*) ; — (lē *Truvilē*) ; — *Viyērvil* (lē *Viyērvilē*).

2. Hameau de Trouville.

Le patois est relativement vivant sur ce domaine : les réflexions vocaliques de l'*e* provenant de *a* ou de *ē* (i) latin, s'y épanouissent et y évoluent en toute liberté; les règles du *k* normand et du *ch* normand y trouvent leur application intégrale; l'*l* finale n'apparaît pas dans les produits dérivés du latin *collum*, *follem* et *mollem*; enfin, on relève deux faits phonétiques très saisissants.

Le premier a trait à la nature de l'*r* initiale, ou médiale, dont le son nettement guttural (voisin du *ch* dur allemand), est en voie de disparition. Parfois l'évanouissement est complet; plus souvent l'*h* aspirée normande, très commune encore dans tout le domaine, se substitue au son ancien, mais elle n'est qu'une étape avant la chute¹.

Le second de ces faits, le plus caractéristique à coup sûr, a trait à la palatalisation secondaire du *g*, comme dans *magyĕ*² (lat. *manducare*), *argyĕ* (lat. *argentum*). Ce dernier phénomène se constate, à l'ouest et au sud-ouest, sur une aire plus étendue, non encore délimitée et dont les diverses modifications seront étudiées en détail.

Dans l'anecdote suivante, qui sent trop bien son terroir pour que j'aie besoin d'en affirmer l'authenticité, figure un des mots de cette série. Je la reproduis ici comme un spécimen de l'esprit populaire normand, ou mieux de ce coin de Normandie.

Un candidat aux élections sénatoriales, bien connu pour sa mine réjouie et forte en couleurs, vrai « gars normand », au cours d'une de ses tournées fait visite au brave maire

1. Par exemple, dans : *kyĕhū* (charrue), *a dlĕt* (à droite) où l'*h* aspirée remplace l'*r* caduque; et : *bĕgyĕ* (berger), *d l aĕyā* (de l'argent), où l'*r* s'est entièrement éteinte.

2. Les formes patoises relevées ont toutes été transcrites à l'aide de l'alphabet phonétique de la *Revue des Patois gallo-romans* et de la *Revue des Parlers populaires*.

de la commune de P¹... Le magistrat municipal est favorablement impressionné par l'aspect jovial du futur sénateur, bien en point. Il s'efforce de lui en exprimer son admiration dans des termes congrus, et voici le compliment qu'il lui tourne, où se mêlent, à dose inégale, la finesse narquoise du madré compère et le respect attendri de l'électeur subjugué : « *ě ě! musyě l avoka, si vō n magyě k du fěr, i n dě gyěr ět bātu* » ! — Traduction : « Si vous ne mangez que de la paille, elle ne doit guère être battue¹. »

Pour revenir aux choses sérieuses, j'examinerai successivement quelques points intéressants du vocalisme, du consonantisme et du lexique de la région de Pont-l'Évêque-Honfleur.

I

VOCALISME

I. — *i* + nas. (suff. *-ina*).

Le type choisi, *cočina*, ainsi que les types de la même série, ne nous arrêteront pas. La nasale suivante *a*, sans doute, dans cette région, comme partout ailleurs en Normandie, exercé son influence nasalisante; toutefois, ici, de toutes les étapes : [1° *i* nasal + *n*; 2° *i* long + *n*; et, d'autre part : 1° *e* long fermé nasal + *n*; 2° *e* long ouvert + *n*; 3° *e* bref ouvert + *n*], cette dernière est la seule que connaisse encore toute la partie

1. Une des communes comprises dans notre région.

2. Goth. *fodr*; all. mod. *Futter*. [Dict. gén.]. (Cf. la rue du Fouarre, à Paris. Les étudiants du Moyen Âge se procuraient, chez les marchands établis dans cette rue, les bottes de paille qui leur tenaient lieu de bancs dans les salles nues de l'antique Sorbonne.)

N.-E. du département. Le produit *kūvizən*¹ y est, en effet, constant, alors que la région de Caen à la mer connaît encore les étapes antérieures, avec *i* nasal + *n*, ou seulement *i* + *n*.

Le suffixe *-inum*, dont les héritiers, dans les environs de Caen, conservent encore très nettement leur ancien *i* nasal, a évolué, dans ce domaine, jusqu'à la forme française, ou du moins jusqu'à l'*e* fermé nasal. Ex. : *vêzê* (lat. vicinum).

II. — 1° (a +) *ū* tonique. (Lat. *sabucum).

Dans cette série, le territoire du Calvados, au nord, se répartit en deux aires bien distinctes ; l'une, à l'ouest de la rivière Orne, représentée par des produits où la diphtongue issue du lat. (a +) *ū* se réduit au son simple *æ* (type : *sæ*) ; l'autre, à l'est de l'Orne, où la diphtongue se réduit au son *u* (type : *su*). [Français : *Sureau*.]

La région de Pont-l'Évêque-Honfleur est tout entière comprise dans cette aire. (L'*u* y est toujours de quantité longue.)

2° Lat. *acūcūla*.

Partout j'ai relevé le produit *éguy*, sans trace d'*l* mouillée, avec l'*u* tantôt long, tantôt bref.

3° *ū* + *c* (g).

La diphtongue *ui* (quand l'accent portait sur l'élément *i*) s'est réduite à *i* simple. Ex. : *condūcere* → *kōdir* ; *brūgitum* → *bri*.

1. De même : *sālèn* (centesima + -ina), *ēpèn* (spīna), *Katrèn* (fr. Catherine), *pupèn* (puppīna ; franç. poupée). Pour ce dernier mot on remarquera les substituts : *kālō* (hypocoristique de *Catherine*, et *dōn* (ital. donna).

4° $\bar{u}$ + nas¹.

La combinaison de $\bar{u}$ + m ou n peut aboutir, d'une part, aus sons u nas. + n, m ; et, par dénasalisation, u long + n, m ; d'autre part, peut-être avec analogie des formes du masculin, au son α nas. + n, m ; et, par dénasalisation, au son α , long ou bref, ouvert ou fermé, + n, m .

Cette région a poussé l'évolution jusqu'à l'étape extrême, c'est-à-dire à l' α bref ouvert + n, m . Partout on trouve :

Inclûmine → *āklām*;

Plûmam → *plām*;

Commûnam → *komām*;

Lûnam → *lām*;

Prûnam → *prām*.

5° $\bar{u}$ + r (suff. -atura).

L' r n'exerce, généralement, pas d'influence sur la voyelle. La forme-type *mær*² (lat. maturum), constante vers l'Ouest, est inconnue dans cette région; j'y ai relevé, isolément, le produit *balyār* (fr. balai + suff. -atura).

III. — 1° $\bar{e}$ et $\bar{i}$.

La diphtongue *ei*, issue d'un $\bar{e}$ ou d'un $\bar{i}$ latin, s'est réduite au son e : c'est l'étape à laquelle se sont arrêtés les patois de tout le nord du département. Exceptionnellement on note l'étape *wé*, dans des mots tels que *fwër* (latin *feria*), où l'influence française était fatale, et l'étape posté-

1. Voir $\bar{i}$ + nas.

2. Le produit le plus fréquent est la forme *mu*, avec chute de la finale.

rieure *wo*, qui est elle-même en avance sur l'étape française¹. Le lat. *pīsum*, par exemple, ne donne point un type *pē* (resp. *pē* ou *pē*), qui est fréquent dans les régions voisines, mais un type *pwo* (resp. *pwo* ou plus souvent *pwo*). De même nous avons *twō*² pour le lat. *tres* et jamais *trē*, qui d'ailleurs est très rare sur tout le domaine normand.

Voici quelques-uns des produits de la série, relevés sur tous les points de notre domaine :

1° *e* lat. tonique. Credo → *j krē* (*j krē*)

Ad + *eccistum + serum → *āssē*.

Videre → *vē* (*vē*).

2° *i* lat. tonique. Alterum + vicem → *ōtjē*³.

Bibere → *bēr*.

Bibo → *j bē*.

Pira → *pēr*.

Frigidum → *frē*.

1° *e* lat. atone. Serum + -ata → *sērī* (fr. soirée)⁴.

2° *i* lat. atone. Piscionem → *pēsō*.

Re + *frigidire → *rfrēdi*.

IV. — *ō*

L'*o* long tonique donne *u*. Ex. : nodum → *nu*, sur tout le domaine.

1. Nous admettons l'échelle progressive : *ei* → *e* → *we* → *wā* (étape française) → *wā* → *wō* → *wō* (étape normande du pays d'Auges et aussi de certaines régions des départements de la Sarthe et de la Mayenne).

2. Pour la chute de l'*r*, voir plus loin : CONSONANTISME.

3. Remarquer la forme *ōtjwō* (en avance sur le français; v. plus haut).

4. Cf., dans la région de Caen : *sl asērā* (= cette soirée, ce soir).

V. — *ũ* + *cl.*

Le type uniforme de toute la région, qui est *puẽ* (cf. le type *pui* dans le normand du sud), remonte, par une série d'intermédiaires, à une forme primitive *pedoilz* (du lat. *peduculus*).

VI. — *ẽ* (suff. *-ellus*, *-ellum*).

L'ancien suffixe *-iaus* (provenant d'un nominatif *-ellus*) s'est réduit sur quelques points, dans le voisinage de Pont-l'Évêque, à la forme commune *-yo*. Sur une grande partie du domaine persiste la trace d'une forme anciennement diphtonguée *-yaõ* (← *-yaw*). La chute de l'*õ* donne naissance à un nouveau produit *-yã*, relevé sur différents points, vers l'Est de la région.

Un seul mot de la série fait exception. Tout le territoire, en effet, connaît non pas *kapyo*, non pas *kapyãõ* ou *kapyã*, comme nous devons y compter, mais uniformément *kapẽ* (fr. chapeau). Loin de voir dans ce type isolé un emprunt hypothétique, nous serions plutôt portés à le considérer comme un îlot phonétique, survivance d'une ancienne aire aujourd'hui à peu près submergée par l'aire envahissante en *-yo*, *-yãõ*, *-yã* du normand du sud. Ainsi, qui voudrait tracer l'aire réelle des produits du suff. *-ellum* devrait en étendre les limites fortement vers l'Est. On sait qu'ils dominent encore sur toute la région qui s'étend de la rivière Seulles à la rivière Dives.

Voici, d'autre part, nos témoignages :

Ang.-sax. bat + *-ellus* → *batyãõ*, *batyã*, *batyo*.

Benna + *-ellus* → *banyãõ*, *banyã*, *banyo*.

Cultellus → *kutyãõ*, *kutyã*, *kutyô*.

German. tunna + -ellus → *tonyāo*, *tonyā*, *tonyō*.
 [Cappa + -ellum → *kapē*]¹.

VII. — 1° *ō*

L'*ō* latin entravé tonique reste tel quel, comme dans :

Collum → *kō* (sporadiquement *kū*).

Follem → *fō* (forme vieillie).

Mollem → *mō*.

Remarquer, dans ces trois produits, la chute de l'*l* final.

2° Lat. *gabata* (→ *gauta*).

Un son *au* tonique, de formation postérieure, a subi le même traitement qu'un son *o* ouvert.

Gabata donne, sur tout le territoire, un produit *jō* (ou : *gyō* [cf. pl. loin : consonantisme]).

3° *ō* + *i*, (*ū* + *i*).

Du groupe *ō* + *pal.* est issue la triphongue (uoi) → *uei*, qui, pour le Normand, s'est contractée tantôt en *yæ* (v^r. région de Caen à la mer), tantôt en *yē*, tantôt en *æ*, tantôt en *ē*, tantôt en *i*, tantôt en *u*. Ces différentes solutions se rencontrent en Normandie pour les produits de la forme analogique du verbe *être* : lat. *sum* (→ *so* → *soo* → *suo* → *suoi* avec influence de l'*i* de *fui*. Cf. H. Suchier, *Altfranz. Grammatik*). La région normande, en effet, nous fournit les formes : *j syē*, *j syē*, *j sē*, *j sī*, *j sē*, *j sū*. La région

1. Rem. — J'ai relevé la forme *dē kapēē*, où la réflexion vocalique paraît servir de marque du pluriel.

L'accusat. *flagellum* donne *flé* (fr. fléau). — La présence du *g* intervocalique ne permet pas de faire toujours rentrer régulièrement ce mot dans la série.

Notons que ni le groupe *ē* + *i* (type *lectum*) ni le groupe *ē* + *u* (type **sequere*) ne donnent ici de résultats caractéristiques.

de Pont-l'Évêque-Honfleur appartient, pour la partie Ouest et Sud, à l'aire *j syê*; pour la partie Est, à l'aire *j sê*.

Par contre, *troia* donne *trû* dans toute la partie Ouest et Sud; mais il donne, régulièrement, *trê* dans la partie Est. Le groupe *tr* de ce mot faisait prévoir des accidents phonétiques.

Enfin, *inodiat* a pour descendant la forme commune *ânû*, car je ne saurais affirmer que la forme *ànyê*, en tous cas sporadique, soit digne de créance là où elle a été relevée.

VIII. — 1° *pal.* + *a* (suff. *-iare*, *-iatum*, *-iata*).

L'*a* tonique libre, précédé d'une palatale, aboutit à *ie*. Cette diphtongue, qui persiste encore dans la Normandie de l'Ouest, s'est réduite au son *i* jusque dans le Sud de notre domaine. Tous les autres points ont préféré la réduction à l'*e* du français ¹. Sur le territoire des communes de Vieux-Bourg, Surville, Coudray-Rabut, Saint-Martin aux Chartrains, Canapville, Englesqueville, Bonneville-sur-Touques, les formes de l'infinitif sont en *-i*. Celles du part. passé masculin sont en *-i* sur tout le territoire; celles du part. féminin en *-î*. Exemples :

Cuminitiare → *kmâei* (îlot phonétique).

Cuminitiatum → *|kmâei* (forme commune).

Pugnum + *-ata* → *poûî* (*puîî*).

1. Il est à remarquer que la réduction a été plus ou moins lente à se produire suivant qu'il s'agissait des formes de l'Infinitif ou du Participe passé masculin. Ainsi, sur le sol normand, on rencontre au moins trois combinaisons : 1° Inf. *-ê*, Part. passé *-i*; 2° Inf. *-yê*, Part. passé *-i*; 3° Inf. *-i*, Part. passé *-î*. En général la forme en *-i* du Part. masc. a plus de résistance que la même forme à l'Infinitif.

2° *a* + *r*.

L'*a* s'affaiblit en *e* sous l'influence d'une *r* qui suit.
Exemple :

Germ. mark → *mèrk* (*armèrk* = remarque).

3° Réflexions vocaliques d'un *e* secondaire provenant de *a* latin (et subsidiairement de *ē*, *ī* latins).

La présence de réflexions vocaliques dans un patois est une preuve de sa vitalité. J'ai réuni, ailleurs, tout un lot de curieux spécimens des réflexions étudiées dans les parlers de la région de Caen à la mer. J'ai montré jadis¹ que les voyelles nasales (nasale de l'*o*, de l'*a* et de l'*e*) y sont particulièrement sujettes à la « réflexion », et je constate avec plaisir que des produits analogues à ceus du continent ont été relevés ensuite par M. Emanuelli dans les parlers de Guernesey².

La région de Pont-l'Evêque-Honfleur n'est pas, à beaucoup près, aussi riche en produits de ce genre.

Voici quelques observations sur les réflexions d'*e* secondaire provenant d'*a* latin ou même d'*ē* et d'*ī* latins³.

Je rappelle les diverses étapes possibles.

L'*e* se dédouble par application de la « loi d'emphase », qui paraît présider à toute transformation des langues. Les sons adventices ainsi produits (ce sont, si l'on veut, les harmoniques du son fondamental) sont susceptibles d'évoluer à leur tour; si le son adventice prend la qualité ouverte⁴, il peut nous amener jusqu'à l'*æ* ou l'*ê*, jusqu'à l'*â*, ou l'*a*.

1. *Le parler populaire dans la commune de Thaon* (Calvados); — *Atlas dialectologique de Normandie*, 1^{er} fascicule.

2. *Revue de philologie française*, t. XX, fasc. II, 2^e trim. 1906, p. 137.

3. C'est la meilleure preuve, comme je l'ai dit souvent, qu'on ne saurait y voir, comme le voulait M. Fleury, une persistance (!) de l'*a* latin.

4. Sans doute par dissimilation.

Le son fondamental peut lui-même disparaître et ne laisser comme résidu que le son adventice élevé à la dignité nouvelle de son fondamental, qui sera soit *a*, soit encore *e* ouvert, ou *æ* ouvert. D'où le tableau :

éé éé é æ

èè

ai aa

a

Le son *ai* se rencontre le plus souvent dans les communes maritimes de la région, de même qu'à Gonnevill-sur-Honfleur, à la Rivière-Saint-Sauveur ¹, à Fourneville, à Genneville, parfois à Ablon ², à Saint-Benoit d'Hébertot; le son *ā* domine dans le Centre et dans l'Est; les sons *è* et *æ* ³ sont sporadiques. Les communes riveraines de la Touques ignorent ce phénomène.

Voici mes produits :

1° *a* latin. Aestatem → *ētāē*, *ētā*, *ēti*, *ēlā*.

Bladum → *blāē*, *blā*, *blē*, *blā*.

Clavem → *klāē*, *klā*, *klē*, *klā*.

2° *ē* latin. Hibernum (pas de réflexions; forme commune : *ivē*).

3° *i* latin. Digitum → *dāē*, *dā*, *dē*.

* Articlum → *ōrtā* (forme commune).

1. A Genneville, Pennedepie. La Rivière-Saint-Sauveur : *ēātlā* (← cantatum), *klāē* (← clarum).

2. A Ablon : *ēātā* (← cantatum).

3. Au Theil : *klā* (← clarum; — à Gonnevill-sur-Honfleur, *ēātlā* (← cantatum); *vrā* (← veracum); *dā* (← digitum). — Dans le département de l'Eure, il semble que ce son *a* prenne une extension plus considérable. On m'atteste, à Fiquetfleury : *kutyā* (← cultellum); dans le Roumois : *fwā* (← vices); *prānyā* (← prunarium); et, de même, dans la phrase : *va t ō trāēē lē vāk* (← vaccas), c'est-à-dire : va t'en tracher (chercher) les vaches.

II

CONSONANTISME

I. $c + a$; $g + a$.

Toute l'étendue de notre territoire appartient, théoriquement, à l'aire du c dur et du g dur dits « normands ».

Les exceptions et restrictions seront signalées à fur et mesure.

a) $c + a$.

1° $c + a$ initial.

Ex. : Calva *sorice *kawk suri*¹.

*Canapim *kābr*².

*Canapim + ? *kanivyā* (fr. chènevis).

Cathedra *kyēr* et *ēr*³ (au sens de « chaise »).

Caldum *kā*; *kō* et *ēdo*; *ēdo*⁴.

Candela *kādēl*; *kāwdēl* et *kyādēl*⁵.

*Casus *ēē*⁶.

1. L'existence de cette forme sur toute l'étendue de notre région n'est pas fort probante, puisqu'elle est une forme estropiée; ses tares physiques mêmes ont pu en modifier la destinée.

2. Produit normal, très régulièrement distribué.

3. La partie orientale de la région paraît être envahie par le produit influencé *ēr*, c'est-à-dire *kyēr* + fr. *chaise* et *chaire*, qui a pu être l'origine d'accidents phonétiques.

4. Ici la lutte est vive : tout l'Est et le Sud-Est ont adopté la forme francisée; les villages maritimes seuls restent fidèles à la forme normande traditionnelle.

5. Ces trois variantes de la forme primitive ne se rencontrent qu'isolément, sur quelques rares points. Les mots suivent le destin des choses : ils sont nés, ils meurent avec elles.

6. C'est la forme commune de notre région; il faudrait avancer loin vers l'Ouest pour y trouver des produits réguliers ou intéressants du lat. *casus.

2° *c* + *a* médial.

Ex. : Branca	<i>brāk.</i>
Musca	<i>mīk</i> (isolément : <i>mūē</i>).
Pertica	<i>pēr̥k.</i>
* Rusca	<i>rūk</i> (<i>hūk</i>) [isolément <i>rūē</i>] ¹ .

b) *g* + *a*.

1° *g* + *a* initial.

Ex. : Gabata	<i>gat</i> (fr. jatte).
Gamba	<i>gāwb</i> ; <i>gāb.</i>
germ. Garba	<i>gyērb.</i>
germ. Gard + inum	<i>gyardē.</i>

2° *g* + *a* médial.

Ex. : Virga	<i>vērg</i> et <i>vērgy</i> ² .
-------------	--

II. *c* + *e*, *i*.

Notre région connaît aussi la chuintante normande *ε* (ch), provenant d'un *c* latin, suivi de *e* ou de *i*.

1° *c* + *e*, *i* initial.

Ex. : Caerefolium	<i>ēērfō.</i>
Ceresia	<i>ērīz.</i>
Cinerem	<i>ēādr.</i>
Coemeterium	<i>ēēmityēr</i> (<i>ēimityēr</i>) et <i>ēmityēr</i> ³ .

1. Ces formes et les précédentes sont très régulièrement distribuées sur toute l'étendue du territoire.

Remarquer la quantité brève de l'*u* dans *mīk* et *rūk* ; remarquer aussi la restriction de sens du mot *mīk*, qui s'applique presque exclusivement à l'abeille. Pour la forme *hūk*, voir plus loin : modifications de la vibrante.

2. Tous les produits ci-dessus sont très régulièrement distribués sur tout le territoire.

Pour la forme *vērgy*, voir plus loin : palatalisations secondaires.

3. Isolément, la forme influencée *ēmityēr*.

2° $c + e$, i médial.

Ex. : Monticellus *muɛyðo* (au Nord et à l'Est de la région);
musyðo au Sud.

Radicina *raɛɛn*¹.

III. Sort de la vibrante R.

On connaît le phénomène du sigmatisme qui consiste dans la substitution d'un s (z) à un r ; les grammairiens nous le signalent, de côté et d'autre, à toutes les époques de la langue. « La vibrante dentale, dans ce cas, perd son roulement et se réduit à une sorte de fricative dentale². » Les exemples n'en manquent pas, encore aujourd'hui, et notamment dans les patois du Berry et du Nivernais. Notre région ne nous en offre pas; toutefois, elle paraît répugner, elle aussi, à la prononciation de la vibrante; elle la remplace souvent par une simple aspiration, qui n'est même parfois qu'une étape vers la disparition totale, quelle que soit, d'ailleurs, la place de l' r , initial, médial, intervocalique ou en groupe³.

Voici quelques-uns de nos témoignages :

A. Aspiration tenant lieu de la vibrante.

1° R initial :

hug = rouge.

hük = rûche.

1. Isolément, au sud, *rasɛn*.

2. K. Nyrop, *Grammaire hist. de la langue franç.*, I, p. 288.

3. C'est la prononciation des Incroyables du Directoire : *ma paole supême*. M. Kr. Nyrop (*Grammaire*, p. 90) remarque que « dans quelques régions normandes, le r intervocalique s'est... réduit à une simple aspiration ». Je ne sais à quels points du territoire normand M. Nyrop fait allusion. Il serait intéressant et utile de dresser l'aire phonétique de ce phénomène.

hwò = rois.
hakmodě = raccommoder.
hâr = rare.
lě hie = les riches.
hū = roue.
dě hōe = des ronces.
hăcēn = racine.
sē hōk = saint Roch :

2° R médial :

kěhū = charrue.
j puhě = je pourrai.
Mabòt = Marotte (hypocoristique de *Marie*).

3° R en groupe :

twò = trois.
ā dhēt = à droite.
barōnhī = baronnerie (lieu dit).
pahfětmā = parfaitement.
i st hūv = il se trouve.
tě khě = tes crins (cheveux).
kardhō = chardrons (forme vulgaire).
rflědi = refroidir.
je n kōphādrě pā = je ne comprendrais pas.
thū = truie.

B. Disparition de la vibrante :

argād = regarde.
sěklě = sarcler.
gwězěy = groseille.
pādyě = pardieu.
ěstūi = instruit.
j kěyě = je croyais.

d l ayâ = de l'argent (v. plus loin, IV).

bġgyġ = berger ¹ (v. plus loin, id.).

Remarque. — Il est douteux qu'il faille faire rentrer sous cette rubrique un autre phénomène d'aspiration à l'initiale, relevé dans les seules combinaisons : *hă*, pour *ça* (= cela) et *hè*, pour *c'est*. Cette aspiration, dont nous avons trop peu d'exemples pour en tenter ici une étude, prend parfois une telle valeur qu'on la noterait volontiers par un *r* guttural, par un son voisin du *ch* dur allemand.

Nos exemples sont les suivants :

- a) *hă n fġ ryġ* = ça ne fait rien.
hă n i jġ ryġ = ça n'y fait rien.
hă mây lġ eu = ça mange les chous.
hă va rfrġdi = ça va refroidir.
hă s pġrġ = ça se pourrait.
hă fig = ça fige.
- b) *hġ nġr* = c'est noir.
hġ blăw = c'est blanc.
hġ ġġ = c'est cher.
hġ pă mă ġă = c'est pas comment (comme) ça.
r ġlġ = c'était ².

IV. Palatalisations secondaires.

Nous abordons l'étude de la série phonétique la plus remarquable, la plus caractéristique de la région de Pont-l'Evêque-Honfleur. L'aire ne s'en étend vraisemblablement

1. *Drwġ*, au sens de « ruisseau » [forme commune : *duġ* ou *dui*], est un curieux exemple de fausse restitution, sans doute par désir de « parler comme à la ville ».

2. Remarquons que ces divers phénomènes d'aspiration ou de disparition de la vibrante sont distribués avec une parfaite régularité sur toute l'étendue de la région.

pas vers l'Est, à savoir sur la rive droite de la Seine, **mais** elle descend à coup sûr vers le Sud jusque dans le voisinage de Lisieux et vers l'Ouest dans la direction de la rivière Dives, sans l'atteindre peut-être, mais assurément sans en franchir le cours. Une distribution géographique rigoureuse fait encore défaut.

Ce phénomène est le suivant :

Un son *g* se palatalise (c'est-à-dire devient *gy* et parfois se réduit à *ye*) dans toute position, initiale, médiale ou finale. Le langage tire de ce fait une originalité que n'ont pas manqué de remarquer et de relever les habitants des parages voisins. Le verbe *gyétlê* a été forgé pour rendre cette particularité et l'on a daubé sur le parler de « ceus qui *gyê* », ou « *gyêl* ».

Quelques dialectes français le connaissent (sur le versant oriental des Vosges, en Wallon, puis dans le Sud-Ouest), mais je ne sache pas qu'on l'ait encore signalé pour la Normandie.

Il resterait à en donner l'explication.

Qu'on rencontre des fait identiques ou analogues en Sicilien, en Sarde ou encore en Roumain et dans les parlers des Alpes rhétiques, on sera peut-être autorisé à y voir une persistance des sons du latin vulgaire, la première étape des palatalisations primitives. Mais une telle interprétation ne paraît pas applicable aux parlers des bords de la mer de la Manche.

Nos langues populaires sans cesse en évolution, sans cesse en travail, présentent, par contre, et sur toute l'étendue de la « Romania », des exemples nombreux de modifications secondaires, qui manifestent leur incessante activité physiologique. Pour des raisons qui souvent nous échappent, ne serait-ce que par jeu, ou en vertu de l'exercice normal de cette activité, on voit des sons fondamentaux se modifier,

tantôt, comme plus haut, par voie de segmentation, de réfraction ou réflexion vocalique, tantôt par voie de labialisation ou de palatalisation, comme c'est ici le cas. Ces modifications une fois reçues, d'autres s'en suivent, ultérieurement, en conformité avec les lois générales de la linguistique ou avec les lois particulières au territoire dialectal : c'est le premier pas seul qui coûte.

Nous admettons par exemple que la forme *arjā* (fr. argent ← lat. argentum) ait été, à une époque donnée, la forme normande commune, rien d'ailleurs ne paraît contredire cette hypothèse. Si donc nous partons de la forme-type *arjā*, et que nous acceptons la production, au pied de la consonne *j*, d'un son palatal *y*, susceptible de se modifier et de modifier profondément la consonne génératrice¹, il nous sera ainsi permis de dresser le tableau schématique suivant :

Son fondamental : *j*



Son palatalisé : *jy*.



**dy*²



gy



g

} → *y* (par chute de l'élément fondamental).

Ainsi trouveraient leur explication, successivement, des formes telles que : *arjyā*, *argyā*, *argā* (rare), *aryā*.

Nos témoignages, dont voici la liste complète, sont

1. J'ai hasardé des hypothèses analogues dans mon *Essai de dialectologie normande*, où sont étudiées les palatalisations secondaires des groupes *kl*, *gl*, *fl*.

2. La linguo-palatale se modifie en une linguo-dentale. Type non attesté.

représentés par des produits où figurent des modifications du son *j* français, quelle qu'en soit l'origine.

1° *g* isolé, initial ou médial.

Ex. : a) Gestae *gyĕst* ¹.

Gizerium *gizyĕ* ².

b) Argentum *argyā* (*ĕrgyā*); *argā* et *aryā*.

Ego habeo *gyĕ* (*gyĕ ĕtāĕ*); *jyĕ* et *jī* ³,

(*jī ĕtā*); *yĕ* (*yĕ dī*, *yĕ ĕlĕ*).

2° *g* isolé, initial ou médial.

Ex. : a) Jumentum *gyĕmā* (*gyĕmā*); *gyumā* (*gymā*); *ymā* ⁴.

Johannes *gyā* (*gyō*); *yā* ⁵.

3° Groupes.

Ex. : a) gr. *bc*, *dc*, *lc*.

* Berbecarium *bĕrgyĕ*.

Mand(u)care *māgyĕ* (*magyĕ*); *māyĕ* (*māyĕ*) ⁶,
et *mānyĕ* ⁷.

Herbatica *ĕrbagy*; *ĕrbay* (*ārbay*).

b) gr. *di*, *ni*, *vi*.

Ex. : Ordeum *orgy* et *org*.

1. Sur tout le territoire, et notamment dans l'expression : *fĕr dĕ gyĕst* = faire des manières. De même, *une gyĕstyĕr* est une faiseuse d'embarras.

2. Rarement : *jīzyĕ*.

3. Et, de même, *gyĕ vā* (= je vais); *yĕ n sĕ pā* (= je ne sais pas); *y avĕ* (= j'avons, nous avons).

4. Rare : *jĕmā* ou *jēmā*.

5. *Sĕ Gyā*, patron de Barneville. — Et, de même : *Gyāk* (= Jacques).

6. Voir plus haut : *hā māy* (= ça mange). — La forme *magyĕ* a entraîné jusqu'au sens de « manger » la forme *mākyĕ*, qui, phonétiquement, correspond au fr. *mācher*.

7. Même traitement pour les produits correspondant au franç. *sage*, *village*, *image*. Remarquer, à Barneville, *lĕ kyĕn dĕ l imagy* (= le chêne de l'image).

Exsaniare *ēsāgyē* (*ēsāgyi*; *ēāgyē*); [fr. essanger].

Lineum *lēgy* (*lēy*); *lēy*.

Nivea *nēy* (*nāy*)¹.

III

REMARQUES SUR LE LEXIQUE

Rem. I. — La fête de la fin de moisson (*mé d ā*) est encore parfois l'occasion de réjouissances que l'on désigne, en Normandie, suivant les régions, par des termes différents. C'est la *rplēmēt* sur tous les points de notre territoire.

Rem. II. — La flore populaire, toujours féconde en produits intéressants, donne lieu ici, entre autres, aux remarques suivantes :

1. — A la forme française *bouveau* (suff. lat. *-ellus*) correspond la forme en *-el* (avec chute de la finale), qui implique un suff. lat. *-ellum*, à savoir *būlē* (*būlē*). La forme simple (v. fr. *boul* ← lat. *betullum*) est constante dans l'ouest du département; elle est inconnue de notre région.

2. — Le *sureau* est représenté par le primitif *sū*, du lat. *sabūcum*².

3. — Le fruit de l'épine noire, autrement dit du prunellier, est connu, dans tous les villages de l'intérieur, sous le nom de *prēn de kyē* (= prune de chien), mais tous les villages maritimes la désignent par une des variétés du franç. *cenelle*, soit *sinyēl*, soit *einēl* (*enēl*) ou *einēl*.

4. — Le fruit de l'églantier n'y est pas populaire,

1. Ajoutez-y *logy* (log) et *loy* (fr. loge).

2. Vers l'ouest, on rencontrerait les formes modifiées du même type : *sar*, *sar*, *sark* (*særk*), etc.

comme dans la plaine de Caen ¹. J'ai relevé, isolément, sur cinq points, pour désigner ce fruit, le terme : *dě bǣ*, que je n'ai pas éclairci.

5. — Pour le *gui*, notre territoire renferme une limite d'aires lexicologiques. Tout le Sud ainsi qu'une bande à l'Ouest et au Nord attestent la forme bas-normande commune *vik* (lat. *viscum*), pure de toute influence germanique ². Notez les variétés : *yi* à Villerville et *gyĕ* à Eque-mauville. Dans l'ouest triomphe un autre produit qui correspond au type français *jaunet*, avec les variétés dialectales suivantes : *jānĕ*, *jāwnĕ*, *gānĕ*, *gāonĕ*, *gāwnĕ*, *gyānĕ*, *gyāwnĕ*.

6. — Dans le coquelicot, on distingue la fleur et le feuillage.

La fleur est généralement désignée par une onomatopée qui rappelle le chant du coq. C'est tantôt *kalikô*, tantôt *kar-karikô*, modifié en *korkorikô*, en *karkalikô*, en *kalkalikô*.

La verdure du coquelicot sert de fourrage pour les lapins. Elle est représentée dans notre région par deux types lexicologiques, dont l'un domine au Nord et à l'Est, l'autre vers le Sud. Ce dernier paraît être le seul connu dans tout l'ouest du Calvados, soit sous la forme *papiy*, soit sous les formes *papi* (*papitr*) et *pupi*, qui toutes se rattachent, sinon directement au lat. *papaver*, du moins à l'angl.-sax. *papig* (cf. angl. corn-poppy). Le second type se rattache au fr. *ponceau* (lat. *pumicellus*) ; les produits *pðerĕ* (*pðelĕ*) et *pðerð* (*pðerō*) en sont autant de modifications.

7. — La *mur*, fruit de la ronce, a inspiré l'esprit de nos paysans, qui, d'un air malicieux, vous demandent :

1. Où on le connaît surtout sous le nom de *kœonĕ*.

2. J'entens la présence du *g* germanique dans le produit français *gui*, et dans les produits de la même série : *guêpe*, *gué*, etc.

« *u k lā mur prā* » et qui répondent, si vous renoncez : « *ô bū d la rōe!* »

8. — Les baies du myrtille sont des *blū* ou *blūr*, et l'arbrisseau est le *bluvyě*, ou *blūryě* ou *blātyě*. (Serait-ce le mot *bleu* qui est à la base de ces produits ?)

9. — La *galōp*, dite ailleurs *gyēlō*, est la moutarde commune : *sinapis arvensis*. On est tenté d'en rapprocher l'angl. *yellow* (?).

Rem. III. — Notons rapidement, en matière de faune populaire, les féminins *la wēt*, qui est l'oie femelle, et *la mēlēz*, qui est la femelle du merle.

Le chat-huant est un *kabu* (*karu*) et la chouette une *kawēt* (*kaūet*) ou *karwēt*. La *frēsē* est une variété de l'*orfraie*, ou *effraie*.

Un *vernō* est un verrat. Si l'on passe un anneau au groin des porcs pour les empêcher de fouir la terre, on les *ānīl* (inf. *ānīlě*) ; si on met un carcan aux vaches, on les *ākyērkan* ; si c'est une corde (v. fr. *brael*, *braiel*), on les *ābrēl*.

Une brave pêcheuse de Villerville, par un obscur instinct de la correspondance phonétique du *k* normand et du *ch* français, se refusait, devant moi, à reconnaître le mot *crevette* comme un mot français ; c'était, pour elle, un terme patois ; et *chevrette* seul, à l'entendre, était le « terme de la ville ». Rien n'était plus juste théoriquement.

Le filet tendu sur deux perches croisées et qui sert à la pêche de la crevette est un *hāvně* (*ravně*), forme en *-el*, avec chute de la finale, parallèle à la forme française *haverneau*, de même sens, (← norw. *haav* = filet). Un autre terme, qui désigne la même variété de filet, est, malgré son allure patoise (*ā butkyěv*), considéré, à Villerville encore, comme appartenant aussi au parler de la ville. « C'est les dames qui parlent comme ça ! ». En tout cas, ce sont des « dames » qui, ayant entendu ce mot sur

d'autres points de la côte, où il est très vivant, l'ont importé à Villerville. Il se décompose aisément ; le filet est destiné à « bouter » des *kyëv* (= des chèvres, et mieux : des chevrettes ou : des crevettes). Cf. *un bouteus*, filet qu'on pousse sur le sable à l'aide d'un manche.

A propos de poisson, voici une jolie forme normande : *hākyë*, au sens d' « amorcer », est le latin *esca* + *-are*. Cf. le fr. *achée*, *èche* (de : èche, appât pour la pêche).

Rem. IV. — J'ai montré ailleurs qu'il est intéressant de connaître les jugements portés par le paysan sur son propre patois et sur les patois d'alentour. Ces jugements, dans leur gaucherie, sont souvent suggestifs.

On a vu plus haut que le verbe *gyët* avait été imaginé en vue de décrire un phénomène de palatalisation secondaire. « Par ici », me disait un paysan de la commune du Theil : « *i n gyët pā gyër*. » D'autres m'affirmaient qu'à Trouville « les *j* marchent beaucoup ». D'autres encore : « A Canapville (pat. *Kanakvil*) et à Saint-Martin, c'est plus bref ; on parle *brëvmā* ; on parle *brakmā*. A Saint-Gatien, on tape fort sur l'*r* ; on prononce *së Grāsyā*, *lë së Grāsyōnë*. » Et voilà ce que devient la phonétique dans la bouche des simples, littéralement ce qu'elle fut jadis pour les grammairiens des siècles passés.

Rem. V. — Miettes de Folk-Lore.

A Barneville, les Rogations sont dites : processions des poires et des pommes. Un bedeau précède le cortège et agite ses sonnettes ou *tētñl*. Voici ce que chantent les « tintenelles » aux oreilles exercées :

Dë pë'r ë dë pom
Kë l bō Dyæ nuχ à don ;
Dë pom ë dë pë'r
Kë l bō Dyæ mu dōn à bë'r.

La procession de la Fête-Dieu est dite : procession des roses.

A Noël, les enfants de Barneville entonnent le refrain suivant ¹ :

*Adyæ Nwël,
Nwë s ā va;
i ruyēdra kāt i vudra,
sa fam ā jva,
sē plīz āfā
ki s ā vō tut ā gyælā :
lè pēti Kolē,
la pētiē Kōlinēt
ki portē la galēt.*

Les enfants accompagnent d'imprécations le vol des corneilles ²:

*Korney amāllē,
va t ā dā ta valē ;
tu truvēra tō pēr pādu
ta mēr brūlē
tē pīz āfā dā la ēminē.*

CH. GUERLIN DE GUER,

Docteur ès lettres. Professeur
au Lycée du Puy.

1. Ce refrain, plus ou moins modifié, ou altéré, est connu de toute la Normandie : j'en ai recueilli plusieurs textes dans le *Bulletin des Parlers du Calvados* et le *Bulletin des Parlers normands*.

2. J'ai réuni aussi de nombreuses variantes de ce couplet.

ÉTUDES DE GÉOGRAPHIE LINGUISTIQUE

VII. — PLUMER = PELER

1. — Sur certains points du domaine gallo-roman on ne pèle point un légume ou un fruit, on le plume. L'expression est connue; on peut, de nos jours, la voir s'étendre à des groupes qui l'ignoraient et qui s'en amusent.

L'histoire de ce plumer paraîtra sans doute assez claire : suivant leur conception de la vie du langage, les uns penseront qu'une métaphore hardie et peut-être, à ses débuts, ironique a fait passer plumer de la volaille aux légumes; d'autres, qu'une suite de métaphores l'a amené plus lentement des volatiles à d'autres animaux, puis aux légumes et aux fruits, détachant peu à peu du mot l'image précise de la *plumée* pour n'y laisser que la notion d'*enlever par touffes, par brins*, etc.

Nous n'avons pas à nous décider pour l'une de ces explications ou pour quelque autre que l'on voudra imaginer et qui rendrait compte de même de la forme et du sens : on ne résout pas un problème sans en avoir réuni les données essentielles.

La forme et le sens d'un mot ne suffisent pas à nous en révéler sûrement l'origine : ce sont des apparences parfois trompeuses, sur lesquelles un jugement définitif ne peut se fonder. La situation actuelle du mot, les circon-

stances de sa vie passée, le mode selon lequel il s'est développé, la nature de ses progrès, nous donneront la certitude qui nous manque.

Des mots nés de conditions différentes pourraient-ils en effet vivre de même ? Un mot vide de représentation précise aura-t-il les mêmes allures, la même action, qu'un autre, né d'une métaphore, riche d'une image frappante, fort d'une pensée nouvelle ? Les rôles qu'ils ont joués nous décèleront leur naissance.

Ces rôles, la géographie, la géologie linguistique les retracent devant nos yeux.

2. — CONSTITUTION ET LECTURE DE LA CARTE

La carte jointe à cette étude réunit les indications fournies par les cartes 991 et 993 de l'*Atlas linguistique*, peler les pommes de terre, pelure (de pomme, etc.), sur l'emploi de plumer et de ses dérivés au sens de peler-pelure.

La teinte bleue représente le verbe plumer ;

les traits bleus, les dérivés : plumure, plumaille, plumette, plumotte, plumasse, plume, etc. Quelques-uns sont en dehors, mais dans le voisinage immédiat, de la teinte bleue (56, 175, 259, 401, 618, 735, 979) ; ils agrandissent d'autant les aires de plumer.

Par contre les dérivés sont beaucoup moins étendus que le simple : on trouve dans les aires bleues un très grand nombre de dérivés évidemment anciens de peler. Les aires bleues se sont superposées à des aires anciennes de peler ; les traits bleus représentent une couche de formation plus récente encore.

Nous avons marqué de signes spéciaux en traits continus certains dérivés de plumer ; des signes identiques en traits

pointillés indiquent des dérivés de *peler* de même type et de même habitat que les dérivés de *plumer*.

Il était inutile de relever sur cette carte tous les dérivés de *peler* : l'étude précise de leur répartition n'importe pas directement à l'histoire de *plumer* : un coup d'œil sur deux cartes de l'*Atlas*, 993 (*pelure*) et 442 (*écorce*), suffira à renseigner sur leur diversité (*pelure*, *pelasse*, *pelisse*, *pelatte*, *peluche*, etc.).

3. — PĪLO-PELLE > PELER

Les dérivés de *peler* nous éclairent du moins sur les conditions d'existence de ce verbe et de sa famille, en dehors de l'intervention de *plumer*.

Qu'est-ce, par exemple, que *peluche*? Dérive-t-il de *pilo* ou de *pelle*? Par sa forme et son sens il se rattache aussi bien à l'un qu'à l'autre. C'est le cas d'autres dérivés de *peler* et de *peler* lui-même dès le plus ancien français, au moins pour les formes faibles.

La rencontre pouvait être fâcheuse (cf. les conflits *serare-serrare*, *mulgere-molere*); elle n'a pas été sans effet. Historiquement *peler* a représenté *pilare* et **pellare* : Littré et le *Dictionnaire général* ont *historiquement* raison de distinguer deux verbes *peler* ou du moins deux valeurs d'une forme unique¹. Pour la langue mo-

1. Pendant la correction des épreuves de cette étude, le n° de janvier de la *Romania* (XXXVI, 1) nous a apporté un article de M. Paul Meyer, *Français PELER* (p. 108-110), d'où il résulte que *peler* représente toujours *pilare*, pour la *forme*, s'entend, car la persistance du conflit de sens n'est pas en discussion. C'est pour nous une heureuse illustration de la formule « deux valeurs d'une forme unique ». Nos lecteurs compléteront la conclusion de M. Paul Meyer sur l'ascendance de *peler*, conclusion forcément partielle, étant donné le caractère tout phonétique de la recherche.

derne, ce serait une question de savoir si, dans les cas peu nombreux où *peler* semble représenter *pilare*, l'image évoquée n'est pas celle de *peau* encore plus que celle de *poil*; il nous suffira de constater que, dans la lutte, *peler-pilare* a perdu la majeure partie de ses forces et ne peut plus correspondre à *poil* : qu'on veuille bien imaginer un barbier en train de *peler* soigneusement la joue de son client.

Dans l'histoire de *peluche* et d'*éplucher*, la rencontre n'est pas moins frappante. L'on a pu s'étonner de voir notre *éplucher* moderne se rattacher à *peluche*, dérivé de *pilo*, par l'intermédiaire d'un ancien *pelucher* qui a signifié *becqueter* (*Dictionnaire général*, art. *ÉPLUCHER*); tout s'explique avec le *peluché* = *pelure* que nous donne l'*Atlas* : *peluche* est à la fois *poil* et *peau*, et *pelucher* a de même une sémantique double; s'il a pu signifier *becqueter* (cf. Godefroy), c'est que les poussins *pèlent* les graines en les *becquetant*, avant de les avaler. *Éplucher* perpétue de nos jours cette collaboration où il serait difficile de déterminer la part de *pilo* et celle de *pelle*.

4. — EXTENSION DE PLUMER

C'est dans ce groupe de mots incertains de leurs titres et de leurs droits qu'apparaît *plumer*, et son succès y est grand. Sur les points les plus divers, dans des régions sans relations entre elles et que ne vient point unir l'obéissance commune à une influence extérieure, il est accueilli comme un secours naturel et indispensable.

On le retrouve du Pas-de-Calais à la Méditerranée, des Alpes à l'Océan, de la Meuse à la Garonne, en plus de 200 points sur les 639 qu'a atteints l'enquête de M. Edmont.

La situation fausse de peler est rendue évidente par cet empressement à céder sa place et elle l'explique en partie; mais cet effacement sur tant de points devant le même plumer nous étonne, si celui-ci est né d'une métaphore.

Il ne suffit pas à une métaphore de paraître pour s'imposer : bien des comparaisons s'essayaient dans les langues qui ne parviennent pas au rang de métaphore, bien des métaphores ont quelque succès qui ne durent point ou ne peuvent s'étendre. Leur triomphe est en proportion de leur imminence, c'est-à-dire de la facilité avec laquelle elles se présentent à l'esprit d'individus divers, de la liaison naturelle qu'elles ont avec les choses.

Est-ce donc une métaphore imminente que celle qui assimile un fruit à un volatile ? L'amusement qu'elle nous cause répons assez à la question : plumer est pour nous inséparable de plume et par là même éloigné d'autant de peau. Les emplois figurés de plumer ne contredisent point à cela : si l'on cherche bien, on y trouve toujours vivante l'idée de *plume*, ou tout au moins de *poil*, on n'arrive pas à l'idée de *peau*.

Nous admettrons en vain l'atténuation de l'image primitive. Quand nous aurons réduit le contenu de plumer à l'idée d'*enlever brin à brin*, le mot n'apparaîtra point encore comme capable de s'imposer pour représenter la même action que désignait d'abord peler.

La métaphore a pu se produire sur un point, sur quelques points même; si les points où elle est née sont des centres d'influence, elle a pu s'étendre quelque peu autour d'eux. La grande extension de plumer dans des régions si diverses du territoire gallo-roman reste, dans l'hypothèse d'une origine métaphorique, un fait non expliqué.

5. — PLUMER EST ISOLÉ

Passons sur cette difficulté et admettons que, né d'une métaphore hardie ou timide, plumer a pénétré sur le territoire de peler.

En ce cas, ce n'est pas seulement un mot nouveau qui s'est introduit dans ce domaine avec cette métaphore, c'est un mode nouveau de représentation. Le véritable triomphateur n'est pas l'élément verbal plumer, mais l'image qu'il contient et que contiennent aussi à des degrés divers tous les mots de la même famille. Cette image, acceptée, devenue naturelle et comme instinctive, reparaitra nécessairement pour tous les objets et dans toutes les circonstances où se présentait jusque-là l'image contenue dans peler et dans les mots apparentés : par suite, ce n'est pas seulement le verbe ancien qui disparaîtra, tout le groupe de noms qui l'accompagne cédera aussi la place aux nouveaux. Plumer n'est qu'un individu dans une troupe de conquérants jeunes, propagateurs d'idées nouvelles : il vient avec les siens dans un triomphe commun.

Est-ce ce tableau que nous retrace notre carte ?

Il est bien vrai que plumer a sa troupe à lui, troupe de dérivés aux formes variées, mais il ne l'a pas toujours eue. Il ne l'avait pas quand il a pénétré dans le domaine de peler. Nous devrions, s'il en était autrement, trouver quelque point où un individu de cette troupe aurait pénétré avant lui.

Cela ne se produit pas. Les sept points où un dérivé de plumer apparaît sans lui sur la carte sont dans le voisinage immédiat des aires bleues et en dépendent évidemment ; des accidents propres à chacun de ses points ont ici masqué le verbe. A distance des aires bleues, pas de dérivés.

C'est donc plumer seul qui est entré en lutte avec peler. Après sa victoire, il s'est créé une suite, mais péniblement et avec des succès divers. Il couvre constamment des aires infiniment plus étendues que ses dérivés.

Sur plus de la moitié des points, il est resté seul, comme il l'était à ses débuts, et il a dû s'accommoder pour sa suite de vieux et francs dérivés de peler, pelatte, par exemple, dans tout le nord.

Victoire personnelle d'une forme isolée, mais non triomphe d'une image nouvelle venue en force du dehors.

6. — LES DÉRIVÉS DE PLUMER

Admettra-t-on que des circonstances particulières aient, sur un territoire étendu, limité à l'extension de la seule forme plumer les effets visibles d'une victoire complète de l'image? Une dernière épreuve reste alors possible.

Les dérivés de plumer témoigneront de la puissance réelle de leur chef. Qu'il s'y rencontre des éléments antérieurs à la conquête ou qu'ils soient uniquement des créations tardives de plumer sur le domaine de peler, nous devons nous attendre à trouver dans ces dérivés, comparés à ceus de peler, quelque trait original qui distingue les immigrés ou fils d'immigrés des autochtones. Cela est particulièrement nécessaire si nous avons affaire à une dérivation à formes variées et non point à un type unique.

Tel est précisément le cas des dérivés de plumer.

Ils présentent des formes multiples, — aucune qui leur appartienne en propre, qui ne se retrouve identique parmi les dérivés de peler.

La plupart de ces formes ont des territoires bien définis,

— aucun qui leur appartienne en propre, qui ne leur soit commun avec des dérivés semblables de peler :

plumaille, qu'on pourrait rencontrer partout, si plumer l'avait vraiment créé de ses propres forces, n'existe qu'au sud dans l'aire de pelaille, et pelaille vit encore dans l'aire de plumer ;

plumette (175) est entouré de pelette, qui vit encore dans l'aire de plumer ;

plumotte (908) est dans le voisinage de pelotte, et non ailleurs ;

plumasse (1 et 102) est dans le voisinage presque immédiat de pelasse, dont il n'est séparé que par des formes adventices, pelure (901 et 902), forme française, et peau (903), terme général dont un retour offensif est toujours possible ; pelasse subsiste dans le domaine de plumer.

Il ne suffira point, pour expliquer ces concordances¹, d'invoquer des habitudes régionales de dérivation. Pourrait-on citer, en effet, deux verbes *ayant chacun leur vie propre* et une dérivation multiple et dont les dérivés présentent *régulièrement dans les mêmes régions des formes identiques* ?

Les dérivés de plumer sont intimement liés aux dérivés de peler, ou plutôt ils sont eux-mêmes des dérivés de

1. Nous n'avons tenu compte ni de plu niage (Seine-Inférieure), ni de plumuche (173), pour ne pas ajouter à cette étude la discussion des formes voisines qui appartiennent à peler ; l'influence possible de la forme française ôte beaucoup de valeur à la répartition de plumure et pelure ; l'état de l'aire plumisse (Suisse) ne permet pas de démontrer l'existence antérieure de pelisse constatée à 101, 103.

Les quatre formes examinées plus haut suffisaient pour notre démonstration ; mais il est trop clair qu'aucune des formes négligées ne saurait être invoquée contre nous.

peler, qui ont fini par former à plumer moins une famille qu'une clientèle. Ils ont changé de nom, ils n'ont point changé de traits; rien d'essentiel ne les rattache à plumer.

Ainsi, isolé à l'origine, sans puissance créatrice par la suite, plumer n'a apporté dans le domaine de peler rien d'original, rien de libre; ce n'est ni un conquérant, ni un révolutionnaire.

Il ne peut donc être le dépositaire d'une métaphore agissante, si atténuée qu'on veuille la supposer.

7. — PLUMER VARIANTE DE PELER

S'il ne doit pas son succès à la vigueur de sa sémantique, il faut que plumer se soit imposé par sa forme. De ce côté deux traits sont remarquables :

l'identité du groupe initial dans plumer, p(e)ler-pilare, p(e)ler-*pellare; la faculté commune à ces trois types d'exprimer une idée d'*enlèvement* sans le secours des préfixes dont c'est la fonction ordinaire.

Formellement, plumer peut s'interpréter comme une variante de peler, aussi bien que comme un dérivé de plume; il appartient à deux familles; il est arrivé, par un détour, au même état d'indécision que peler devait à sa double origine.

Tant qu'une concordance sémantique régulière maintiendra le contact de plume et de plumer dans le même groupe de représentations, l'indécision de plumer ne sera qu'une virtualité. Mais qu'un accident quelconque (la naissance imminente, par exemple, d'un éplumer, déplumer, etc.) vienne rompre ce lien, plumer, détaché de cette famille dont il ne représente plus l'idée essentielle,

se ralliera naturellement à sa seconde famille, celle de peler.

Il aurait pu être inutile à celle-ci; dès lors, sans lien intime avec ses deus parentés formelles, il aurait mené une vie précaire et sans cesse menacée. Mais, si le malaise de peler rent nécessaire l'appel d'un substitut, plumer est tout prêt à prendre sa place; *vide de représentation prise*, il s'assimilera celle de peler et pourra vivre en parfait accord avec les dérivés de celui-ci. Son triomphe est dû à sa forme et à la banalité de son contenu sémantique, qui lui permettait de se plier à toutes les fonctions, à toutes les variétés de la notion vague d'*enlèvement de ce qui entoure un objet*.

Plumer *lié à plume* peut donner naissance à des expressions métaphoriques, — mais il est impossible qu'il ait remplacé peler dans les conditions que nous révèle la géographie linguistique.

Plumer *détaché de plume* ne peut pas donner naissance à des expressions métaphoriques, il ne peut pas propager une image qu'il ne contient plus, — mais il est apte à se substituer à peler sans rien innover dans le domaine de celui-ci, c'est-à-dire dans les conditions même dont la géographie linguistique nous a montré la réalité historique.

8. — PLUME DÉRIVÉ DE PLUMER-PELER

Nous avons négligé jusqu'ici cinq points entourés sur notre carte d'un double cercle noir (26, 120, 146, 505, 818) où l'on a répondu plume pour pelure.

Tous sont dans le domaine de plumer, le substantif plume n'y est donc point indépendant du verbe; il n'en est point le primitif, mais un dérivé : c'est un déverbal.

Qu'un individu, pour qui plumer a encore quelque

point de contact avec plume (d'oiseau), tire de plumer-peler un déverbal plume, c'est ce qu'on pourra admettre comme le résultat d'une fantaisie ou d'un égarement mental éphémère.

Que cette innovation dangereuse se perpétue dans le langage de cet individu et gagne de là tout son groupe linguistique, nous ne pouvons l'imaginer.

Qui donc acceptera de croire que cinq parlers aussi nettement isolés les uns des autres que le sont les parlers 120 et 146, 505 et 120, 26 et 818, aient pu simultanément assurer le triomphe de cette création paradoxale?

L'existence d'un déverbal plume (de pomme) est la preuve évidente que plumer a rompu tout lien sémantique avec plume (d'oiseau).

En se reportant à la carte 1040 de l'*Atlas* on constate l'identité formelle, sauf à 818, de plume-pluma et du déverbal plume. L'on nous accordera cependant que, dans ce dernier cas au moins, plume ne vient pas de pluma.

VIII. — MIRAGES PHONÉTIQUES

1. — Toutes les spéculations de pure phonétique sur des parlers gallo-romans isolés et toutes les recherches étymologiques dont elles sont l'origine reposent nécessairement sur l'idée que chaque parler a su conserver sans interruptions et sans accidents un certain nombre de mots de l'héritage latin.

Ces mots se sont modifiés sans doute, mais par des changements progressifs et réguliers : ils représentent pour chaque parler la tradition phonétique latine.

Pour un même phonème latin placé dans les mêmes conditions ils présenteront tous des produits identiques ; ils constitueront, en regard d'une série homophone latine une série patoise homophone. Le parallélisme de ces séries nous permettra de réduire la tradition phonétique locale en formules simples et rigoureuses, instrument des recherches étymologiques futures et pierre de touche applicable à tout le lexique patois.

Mais est-il légitime d'expliquer le parallélisme entre séries homophones latines et patoises, tel que peut en effet nous le présenter chacun de nos parlers, par un rapport de filiation directe ? Que vaut cette conception du patois pris à part et considéré comme le dépositaire d'une tradition phonétique remontant à la latinité ? Il faut le demander à des parlers vivants, surpris dans leur travail de développement.

Nous avons choisi pour cette enquête, parmi les parlers de l'*Atlas linguistique*, un ensemble de quarante patois ; notre examen portera sur deux groupes consonantiques dont la nombreuse descendance fait des instruments d'ex-

périence particulièrement sensibles, les groupes latins ou français CL, FL.

2. — CONSTITUTION ET LECTURE DU TABLEAU

Le tableau avec signes en couleur qui accompagne cette étude présente nos quarante patois dans l'ordre de leur groupement géographique :

a) Nord-Ouest : 387, 378, 367 (Manche et Calvados).

b) Ouest : 466, 446, 435, 447 (Loire-Inférieure et Maine-et-Loire); 478, 479 (Yeu et Noirmoutier); 417, 416, 407, 429, 521, 409, 405 (Vendée, Deux-Sèvres, Vienne, Indre-et-Loire, Indre).

c) Sud-Ouest : 525, 515, 527, 518, 528, 529, 630, 621, 632 (Charente-Inférieure, Charente, Gironde).

d) Centre : 601, 602, 704, 800, 702, 801, 703, 802, 803, 804, 805 (Creuse, Allier, Puy-de-Dôme); 906, 905, 808, 819 (Saône-et-Loire, Loire).

En se reportant à l'une quelconque de nos cartes l'on appréciera facilement les liens de proximité géographique et de parenté sociale qui unissent ces patois dans les divers groupes.

Sous le numéro qui représente chacun de ces patois sont reproduites exactement les formes données par les cartes suivantes de l'*Atlas* : clarinette (pour ce mot la première syllabe seule a été transcrite), clarté, clé, cloches, clou, clouer, — fleurs, flamme, fléau.

Pour rendre plus frappants la discordance ou l'accord phonétique de ces mots d'un parler à l'autre et surtout à l'intérieur de chacun des patois, les formes ont été soulignées ou entourées de signes en couleurs, rouges pour les produits qui remontent *phonétiquement* (quel que soit le

correspondant latin ou français) à CL, bleus pour les produits phonétiques de FL, savoir :

trait simple pour le groupe non altéré, *kl*, *fl*,

trait coupé pour *kl̥*, *fl̥*,

ligne de points pour *ky*, *fy*,

cercle pour *çl̥*,

carré pour *çy*,

traits obliques de droite à gauche pour *sy*.

Le schéma joint à ce tableau indique sommairement la filiation de ces diverses formes phonétiques.

3. — LES REPRÉSENTANTS DE CL-.

1. — Le tableau nous montre ici une grande variété d'états phonétiques non seulement d'un patois au patois ou au groupe de patois voisin, mais dans l'intérieur d'un même parler. Il n'y a uniformité que là où le signe rouge est identique pour les sis mots recueillis.

Cette uniformité se produit dans huit patois :

quatre à l'étape française *kl*, 407, 630, 601, 800,

un à l'étape suivante *kl̥*, 387,

trois à l'étape ultérieure *ky*, 417, 525, 515.

Il convient d'ajouter à ce groupe trois patois dans lesquels la série homophone est complète, mais se complique pour un ou deux mots d'une seconde forme ; nous aurons à nous expliquer sur ces doubles emplois ; ces parlers sont :

à l'étape *kl*, 802,

à l'étape *ky*, 528,

à l'étape *çy*, 527.

Si l'on fait abstraction de clarinette, qui est nécessaire-

ment un mot emprunté et peu ancien, quatre patois encore ont un produit uniforme à l'étape *kl*, 478, 416, 521, 529.

Enfin vingt-cinq patois ont pour *cl*, en dehors de *clarinette*, deux ou même trois représentants différents.

Cet état est compliqué, mais il n'a rien en soi de déconcertant : toutes ces discordances pourront se fondre si nous nous représentons nos quarante parlers comme ayant subi l'influence plus ou moins directe du français à des époques et à des degrés divers.

Cette diversité même n'en comporterait pas moins ses enseignements.

II. — Laissons de côté, dans le groupe des parlers unitaires, ceux qui sont restés à l'étape *kl* : ce produit peut être conforme à une phonétique locale, impuissante, par sa ressemblance avec l'état français, à distinguer les mots anciens du nouveau-venu *clarinette*. Pour les autres parlers unitaires l'introduction de ce mot d'emprunt dans les séries homophones en *kl*, *ky*, *çy*, peut s'expliquer de deux manières :

Ou bien l'altération de *cl* est, dans ces parlers, postérieure à l'emprunt de *clarinette* ; elle s'est alors produite dans ce mot comme dans tous ceux qui présentaient le même groupe, quelle qu'en fût l'origine. Mais, dans le long espace de temps qui sépare l'époque latine de ce phénomène tardif, *clarinette* a-t-il été le seul emprunt fait au français, et ne serait-il pas imprudent d'accorder la même valeur à tous les éléments d'une série homophone qui peut abriter légitimement de si récents immigrants ?

Ou bien l'altération de *cl* est antérieure à l'adoption de *clarinette* ; celui-ci a été assimilé aux mots anciens par des parlers qui reculaient devant *kl*, mais avaient conscience de l'équivalence entre leur *kl*, *ky* ou *çy*, et le *cl* français. L'assimilation nous est révélée ici, *clarinette* ne

pouvant pas être un mot latin, mais n'a-t-elle pas dû se produire aussi bien pour des mots qui ne nous sont pas suspects, parce qu'ils ont un équivalent latin ? De quel droit limiterions-nous nos soupçons au seul qui veuille bien se dénoncer ?

Entre les deux hypothèses, altération tardive ou assimilation, nous ne pouvons pas choisir ; peu importe : il reste que, pour qui veut déterminer une tradition phonétique locale, la grande étendue de la série homophone n'est pas un guide certain, ce n'est, ou cela *peut n'être*, que le brillant mirage d'une réalité médiocre.

III. — Il reste du moins quelque réalité et, si prudents que nous voulions être, nous pourrions trouver dans la série homophone des éléments si simples, si nécessaires à tout langage, si intimement liés aux conditions sociales au milieu desquelles vivent nos parlers, que nos soupçons tomberont devant eux : pourquoi des parlers auraient-ils emprunté ce qu'ils ne pouvaient pas ne pas avoir ? Ces mots élémentaires représenteront la tradition phonétique locale. Il suffira de ne pas tenir compte des autres mots qui peuvent être empruntés : altérations anciennes ou tardives, puissance assimilatrice ou ruine de la vitalité des patois sont dès lors indifférentes.

Qu'un parler emprunte suivant ses besoins, que des besoins nouveaux s'éveillent avec des conditions sociales nouvelles et qu'à des conditions sociales permanentes correspondent des éléments lexicaux permanents, c'est là une façon de se représenter les faits qui paraîtra très raisonnable. Nous pouvons en espérer une confirmation de la part de nos parlers à produits phonétiques divers, et voici ce que cette confirmation pourrait être.

Ces parlers forment des groupes géographiquement cohérents ; dans une même région de petite étendue, il est

vraisemblable que les conditions sociales ne varieront pas à l'infini et que les besoins nouveaux se manifesteront sur les divers points à des dates qui ne sauraient être extrêmement éloignées. Par suite, dans un même groupe de parlers, nous devons trouver :

1° Une masse homogène, un résidu stable de mots anciens. Leur ancienneté ne se révélera pas à nous par le degré plus avancé d'altération phonétique où ils seront parvenus : nous pouvons avoir affaire à des parlers conservateurs influencés par des parlers plus avancés, et la plus grande altération serait ici signe d'emprunt. Mais leur cohésion constante dans tout un groupe avec la série phonétique dominante de chaque parler, jointe à la nécessité de leur contenu sémantique, nous serait un bon indice de leur existence permanente dans la région.

2° Des mots à traitement variable plus ou moins analogue à celui de clarinette, tantôt assimilé, tantôt resté à l'étape française : ce seraient les mots d'emprunt, acquis à des dates diverses, — mais voisines pour chacun de ces mots dans les parlers d'un même groupe, — et à des degrés de vitalité variables pour chaque parler. Dans leur double inconstance phonétique nous devons toutefois retrouver un élément de régularité, un rapport entre leur état phonétique et la date de leur adoption, une proportion entre le degré d'incorporation phonétique et le besoin d'incorporation linguistique.

Soit par exemple trois parlers voisins, A, B, C, dont la puissance assimilatrice s'est éteinte à dates diverses et précisément suivant leur ordre d'inscription ; le français ou tout autre parler influent introduit dans la région, à dates diverses et dans cet ordre, les trois mots *cloches*, *clarté*, *clarinette* ; *cloches* ne sera pas assimilé par A, — ou il le sera incomplètement et restera à un degré intermédiaire

entre le français et le patois, — mais il sera assimilé par B et C ; pour clarté, C sera seul en état d'assimiler complètement ; clarinette ne trouvera plus que des parlers impuissants à réagir. La somme des formes assimilées (2, 1, 0), qui représente le degré d'incorporation phonétique dans ce groupe, est proportionnelle à l'ancienneté de l'emprunt, qui correspond au besoin d'incorporation linguistique.

Est-ce l'aspect que présentent nos patois non unitaires ?

Premier groupe, 2 patois non unitaires, 378 et 367 :

le désaccord avec la série dominante se produit dans les deux cas pour clarté ; à 378 cloche va avec clarté, mais à 367 c'est clouer qui se sépare de la série. Si l'on voulait contester notre assimilation, d'ailleurs toute provisoire, de la série dominante à la série indigène, nous indiquons une fois pour toutes que nos conclusions n'en seraient guère modifiées : il faudrait considérer qu'à 378 clarté et cloches sont seuls anciens, mais que clé, clou, clouer sont à peu près empruntés à la même date que clarinette ; nous ne saurions trouver d'objection plus forte au critère des besoins et des mots permanents, mais ici encore nous nous refusons à faire un choix définitif entre les deux explications possibles et nous poursuivons notre examen.

Deuxième groupe, 8 patois à considérer, en ne tenant pas compte de ceus où clarinette seul est hors série :

clarté est en désaccord avec la	}	et dans chacun de ces cas il n'y a désaccord que pour un seul mot.
série dominante dans 3 par-		
lers (466, 435, 409),		
clouer dans 2 (447, 479),		
cloche dans 1 (446),		
clou dans 1 (429),		
clé dans 1 (405),		

Troisième groupe, 3 parlers non unitaires seulement, en ne tenant pas compte des formes doubles :

clou et clouer sont en désaccord avec la série dominante à 518,

cloche et clouer de même à 632, et aussi à 621, à moins que dans ce dernier cas l'on ne préfère voir l'emprunt dans clarté, clé, clou.

Quatrième groupe, 12 patois non unitaires :

clouer seul est en désaccord avec la série à 602, 704, 702, 804, 805, 808, 819,

clou seul en désaccord à 905,

cloches seul en désaccord à 703 ;

sur trois points on peut hésiter :

à 906 le désaccord vient de clouer et clou ou de clé et cloche,

à 803 de clouer et cloche ou de clé et clou,

à 801 de clouer et cloche ou de clarté, clé et clou.

De toutes façons, c'est le désordre dans tous les groupes ; nous ne pouvons atteindre aucune relation fixe entre la valeur des mots et l'ancienneté de leur incorporation ou leur attachement au sol.

Un trait achèvera de nous peindre la profondeur de ce désordre. S'il est deux mots étroitement rivés l'un à l'autre dans leurs destinées linguistiques, c'est clou et clouer. On peut dire que si nous avons un *kyu* régulier à côté d'un *klué* régulier, la parenté agirait contre la phonétique et que *kyu* influencerait *klué* pour l'amener à *kyué*. Clavare n'a pas résisté à la transformation de clavé en clou ; si l'*Atlas* nous montre un *kyîk*, il nous présente en même temps un *kyîkê*, qui ne peut s'expliquer que par *kyîk* (533). Or le lien se ront dans 16 de nos 40 patois :

367	<i>kl̥u</i> — <i>k̥l̥w̥</i>	702	<i>çl̥ô</i> — <i>kl̥iã</i>
447	<i>kyũ</i> — <i>kl̥iũ</i>	801	<i>çl̥iũ</i> — <i>kl̥iũ</i>
479	<i>kyũk</i> — <i>kl̥iũ</i>	802	(<i>çl̥ôn</i>) — <i>kl̥iũ</i>
429	<i>kl̥ũ</i> — <i>kl̥iũ</i>	803	<i>syũ</i> — <i>k̥iãr</i>
621	<i>kl̥ũ</i> — <i>kyũ</i>	804	<i>çyũ</i> — <i>kl̥iũ</i>
632	<i>kl̥ũ</i> — <i>kl̥iũ</i>	805	<i>çyũ</i> — <i>kl̥iũ</i>
602	<i>çl̥ô</i> — <i>kl̥w̥</i>	905	<i>çl̥iũ</i> — <i>kl̥iũ</i>
704	<i>çl̥ô</i> — <i>kl̥iã</i>	819	<i>çl̥iũ</i> — <i>kl̥iũ</i>

Et quel est le mot qui emprunte une forme nouvelle, qui se détache de la série ? C'est le plus souvent clouer, comme il convient à un mot qui a une existence linguistique plus précaire, plus menacée, quand ce ne serait que par la concurrence de mettre, poser, enfoncer des clous. Mais c'est parfois aussi celui qui devrait avoir au sol les racines les plus tenaces : à 429 et à 905 clou s'oppose à la série clouer-clé, etc.

Que conclure d'un état qui déjoue à tel point les vraisemblances et qui étend la confusion à des mots tels que clé et clou ?

Pensera-t-on qu'il y a incohérence dans l'assimilation, un parler pouvant assimiler des mots d'emprunt récent, alors qu'il a gardé à des mots bien plus anciens leur apparence étrangère ? C'est l'hypothèse la moins vraisemblable, mais, si l'on veut s'y tenir, elle entraînera un jugement sévère sur la valeur des séries homophones comme représentant la tradition phonétique locale.

Y a-t-il plutôt incohérence dans l'emprunt des mots ou des formes et faut-il renoncer à trouver un rapport entre les besoins sociaux et la docilité aux influences étrangères ? S'il en est ainsi, que reste-t-il du critère de la permanence des besoins pour juger de la permanence des mots ?

Mais n'est-ce pas nous aussi qui avons mis du désordre là où il n'y avait que de la complication, en voulant sou-

mettre nos groupes de patois à cette conception, — raisonnable, semble-t-il, mais a priori, — de l'identité des besoins sociaux dans une région limitée ? Nous l'admettrons encore ; mais nous demandons, si les besoins même les plus élémentaires sont aussi variables d'un point au point voisin, où nous prendrons le droit de dire que tel ou tel besoin y a été permanent. Si la vérité du point A est erreur au point B, où sera pour le point C la vraisemblance ?

Ainsi, quand nous aurons séparé d'une série homophone les assimilés évidents ou probablés, nous ne pourrons pas encore nous fier, pour établir la loi phonétique locale, aux mots que leur sémantique présenterait comme élémentaires et essentiels : c'est ou ce *peut être* un mirage qui nous ferait voir de l'unité là où il n'y aurait qu'accord factice, de la couleur locale là où il n'y aurait que la banalité d'une civilisation composite.

iv. — Si la série homophone peut être le résultat d'un accord factice, cet accord même est un fait important. Pour revêtir ainsi un aspect uniforme les nouveau-venus ont dû avoir un modèle ; que ce modèle encore ait été un nouveau-venu¹, il avait dû avoir un modèle plus ancien ; l'on fait remonter par là de proche en proche la tradition locale jusqu'au latin, quand bien même il ne resterait plus de vivant sur la place un seul élément proprement latin. Une âme traditionnelle se serait perpétuée en un point donné grâce à de faus indigènes, comme des supports étrangers sauvent et perpétuent l'antique espèce greffée sur eus.

1. La vertu assimilatrice d'un mot n'est pas liée à l'origine latine, et un « noyau lexical représentant une tradition phonétique » ne remonte pas nécessairement à la latinité, comme on a paru le croire ; cf. L. Gauchat, dans *Zeitschrift für neufranzösische Sprache und Literatur*, XXIX, II, 277.

Ainsi, les mots d'un patois pourraient nous mentir géographiquement, il se pourrait qu'aucun n'eût le droit de dire : « Je suis d'ici », et en ce sens les étymologies latines seraient fausses, mais la loi phonétique locale resterait possible et vraie d'une vérité supérieure.

Qu'on ne nous reproche pas de présenter ici les choses sous une forme extrême. S'il est vrai, comme nous pensons l'avoir montré, que nous ne pouvons jamais être certains de trouver dans un patois une tradition lexicale vraiment latine et que, là où cette tradition existerait, nous sommes incapables de la discerner, il n'y a qu'un refuge pour la tradition phonétique locale, et c'est celui que nous indiquons ; mais celui-là encore n'est pas sûr.

Négligeons l'hypothèse de l'invasion dans un parler d'une série étrangère complète, et réservons aussi l'examen des erreurs totales qui ont pu se produire dans les assimilations. Nous nous contenterons d'attirer l'attention sur les formes doubles que nous avons signalées plus haut.

L'enquête de M. Edmont a fait apparaître sur quatre points, sans qu'il y ait eu recherche, des doubles produits de CL :

	A	B	
367	<i>kyèrtè</i>	— <i>klèrtè</i>	
528	<i>èlè</i>	— <i>kyà</i>	(dans clarinette)
d°	<i>èlè</i>	— <i>kyè</i>	
527	<i>kyè</i>	— <i>èyè (v)</i>	les formes suivies de (v) sont
802	<i>èlèu (v)</i>	— <i>klü</i>	signalées comme vieilles.

Nous appelons B la forme qui s'accorde avec la série phonétique actuellement dominante dans le parler.

De deux choses l'une :

ou bien la forme B, — qui a en général l'apparence la plus moderne — est empruntée, elle nous trompe et toute

la série concordante, qui paraît représenter la tradition phonétique locale, nous trompe du même coup; la tradition locale était ou pouvait être représentée par A : cette forme n'est plus que le reste d'une tradition brisée;

ou bien la forme B et la série concordante sont traditionnelles ou du moins plus anciennes, alors c'est A qui nous trompe; mais nous constatons qu'à 527 cette forme menteuse est en voie de supplanter la forme B; une fois la victoire acquise, ne sera-t-elle pas le point de départ d'une nouvelle série? Nous voyons cette série commencer à 528 où il y a double forme pour deux mots.

Brisure certaine de la tradition d'un côté, possibilité de brisure de l'autre, le résultat pour nous est identique : ce qui s'est produit dans un cas a pu se produire dans deux, dans plusieurs, dans tous; la certitude de retrouver la tradition phonétique locale dans une série homophone s'évanouit et, avec elle, toutes les constructions qui ont besoin de cette certitude.

4. — LES REPRÉSENTANTS DE FL-

1. — Si brève que soit notre liste de mots en FL- et bien qu'elle ne contienne, semble-t-il, aucun mot comparable à clarinette, le tableau ne nous présente pas ici moins de variété, moins de discordances phonétiques que pour CL-.

Dans le groupe FL-, -L- peut se mouiller comme dans le groupe CL-, — soit en même temps, soit à une autre date, — assez tôt pour que FL- vienne rejoindre CL- à l'étape *ɛ̃l*. A partir de *ɛ̃l* les deux groupes sont indissolublement liés et peuvent passer par les mêmes étapes successives. Tous les degrés de cette évolution sont attestés dans notre tableau : *fl*, *fl̃*, *fy*, *ɛ̃l̃*, *ɛ̃y*, *sy*.

Sis parlars seulement ont un traitement uniforme pour les trois mots étudiés :

447 et 805 au degré *fl*,
 367 au degré *fl*,
 525 et 621 au degré *fy*,
 703 au degré *ēl*;

encore quatre de ces parlars ont-ils des doubles formes : 367 pour flamme, 447, 525, 621, pour fléau; des doubles formes se rencontrent encore pour fléau à 407, 405 et 601.

Neuf parlars présentent pour les trois mots trois degrés phonétiques différents.

Nous renvoyons, pour les enseignements à tirer de ces états complexes, à ce que nous avons dit à propos de CL, et nous examinerons, non plus les séries, mais chacun des mots isolément.

11. — Fléau.

Sur les points où avem et ellum aboutissent tous deux à *ē*, clavem et flagellum peuvent donner tous les deux *ēlē*. De pareilles rencontres se produisent dans les patois de notre tableau : à 801, *ēlē* désigne à la fois la clef et le fléau, double valeur qui n'est pas plus embarrassante que celle de moule ou de livre dans le français le livre — la livre, le moule — la moule; à une étape plus avancée, 527 rapproche *ēyē* (vieilli) = clef et *ēyā* = fléau.

Dans ces limites, l'identité des résultats de CL et de FL n'est que l'effet d'une rencontre toute naturelle; mais, dans 21 parlars (Ouest, Sud-Ouest et, pour un seul, Centre), nous assistons à une confusion des deux groupes qui se présente comme une véritable aberration phonétique. Fléau va se jeter dans la gamme de CL à un degré antérieur à *ēl*, point de jonction normal des développements convergents

de CL, FL. Flagellum apparaît sous les traits d'un... clagellum, en parfaite harmonie, d'ordinaire, dans chaque parler, avec la série dominante des mots en CL; c'est ce que marquent dans notre tableau les signes rouges répandus dans le bleu :

	fléau	clef		fléau	clef
466	<i>kyě</i>	<i>kyě</i>	405	<i>klà</i>	<i>kyě</i>
435	<i>kyô</i>	<i>kyě (v)</i>	525	<i>kyà</i>	<i>kyě</i>
447	<i>kyô</i>	<i>kyě</i>	515	<i>kyà</i>	<i>kyé</i>
478	<i>klà</i>	<i>klà</i>	518	<i>kyô</i>	<i>kyé</i>
479	<i>kyà</i>	<i>kyě</i>	528	<i>klà</i>	<i>kyě, ċlě</i>
417	<i>kyà</i>	<i>kyi</i>	529	<i>klà</i>	<i>klě</i>
416	<i>klà</i>	<i>klě</i>	630	<i>klà</i>	<i>klě</i>
407	<i>klô</i>	<i>klě</i>	621	<i>klà</i>	<i>klě</i>
429	<i>klà</i>	<i>klě</i>	632	<i>klě</i>	<i>klě</i>
521	<i>klà</i>	<i>klě</i>	601	<i>klô</i>	<i>klě</i>
409	<i>kyà</i>	<i>kyě</i>			

Si l'on ne veut pas admettre, ou si l'on ne peut pas démontrer la possibilité d'une transformation purement phonétique de FL en *ky*, *kl* ou même *kl*, deux hypothèses s'offrent à nous pour expliquer l'intrusion de flagellum dans la série de clavem à un degré antérieur au *ċl* commun :

1° La confusion est due à la collaboration de deux parlers.

Un parler A, dont la vitalité phonétique n'est pas encore abolie et qui d'autre part distingue encore FL et CL, au degré *fy*, *ky*, par exemple, emprunte flagellum à un parler B pour lequel cette distinction n'existe plus et qui dit, par exemple, *ċlě* pour fléau et *ċlě* pour clef. Les sujets de A établissent facilement entre leur parler et celui auquel ils empruntent une proportion qui peut s'exprimer ainsi :

$$\frac{A}{B} = \frac{kyě}{ċlě} = \frac{kyô}{ċlô}$$

ils adopteront donc *kyo* (ou *klo* ou *klo*, si, au lieu de *kyé*, ils ont déjà *klé* ou *klé*) et leur emprunt se trouvera merveilleusement en accord avec la série CL, à une place où il n'avait aucun droit.

Si maintenant un linguiste se fonde sur le *kyo*, *klo* ou *klo*, de A pour retracer l'histoire de flagellum et du groupe latin FL dans ce parler, il sera le jouet d'un double mirage, car :

a) il prendra un immigré pour un indigène ;

b) il s'imaginera voir un représentant de FL, là où il n'aura affaire qu'à un reflet des représentants de CL ;

2° la confusion est due à l'évolution propre d'un parler.

Un parler A, qui distingue encore FL et CL, au degré *fl*, *kl*, par exemple, possède flagellum, soit par héritage direct du latin, soit pour l'avoir emprunté au parler B, à une époque où celui-ci était encore au degré *fl* ou *fl*. Le parler A fera converger ses deux groupes vers *ɛl* et pourra même les entraîner plus loin après leur réunion, vers *ɛy* ou *sy*. Puis, sous l'influence obsédante du français ou d'un parler plus proche du français qu'il ne l'est lui-même, il s'ingéniera à rectifier ses *ɛl*, *ɛy* ou *sy*, naturellement sans avoir égard à leur origine : *ɛlɛ* et *ɛlɔ* se trouveront ainsi, toujours d'accord, ramenés à *klɛ*, *klɔ*, ou *klɛ*, *klɔ*, ou *kyɛ*, *kyɔ*, d'où ils pourront, le cas échéant, se remettre en marche vers *ɛl* et au delà.

Les exemples de rectifications malheureuses de ce genre ne manquent pas dans les français provinciaux : ainsi, la Suisse romande, ne reconnaissant pas le français *croûton* dans son *crotson*, mais ayant observé que *ts* = *ch* a forgé *crochon*.

Si maintenant un linguiste se fonde sur *klɛ* et *klɔ* du parler A pour retracer l'histoire des groupes latins CL, FL, dans ce parler, il sera de nouveau le jouet d'un double mirage, car :

a) sur la foi de l'étiquette sémantique il prendra *klô* pour un représentant légitime de flagellum et de la série FL, alors qu'il n'aura devant lui qu'un transfuge, un mot qui a trahi sa famille phonétique pour passer à une série étrangère ;

b) il s'imaginera trouver dans *klê* une tradition phonétique locale remontant à la latinité, alors qu'il aura affaire à une tradition toute moderne, substituée à une tradition ancienne, et peut-être latine, désormais brisée.

Dans le cas présent, il est vrai, la tradition nouvelle trahit son origine récente, parce qu'elle se rencontre dans des éléments tardivement assimilés ; mais un pareil indice doit être fort rare : il a fallu pour nous le donner une rencontre sans doute exceptionnelle ; la brisure de tradition qui s'est produite pour CL dans nos parlers de l'Ouest a pu et dû se produire ailleurs et pour d'autres sons : de quel droit ferions-nous bénéficier d'une présomption d'antiquité des traditions phonétiques dont une coïncidence heureuse n'est pas venue démasquer la naissance ?

Pour achever de nous peindre l'infinie complexité des traditions phonétiques qui se croisent dans nos patois, nous pourrions faire appel aux doubles formes de fléau que nous avons signalées.

A 407, *kyô*, qui ne saurait être une forme remontant à la latinité, est noté comme vieilli, il tent à disparaître devant *klô*, qui peut s'expliquer par une influence française, directe ou non, à la deuxième puissance ¹. Sur cinq points nous voyons des formes en *f*- lutter avec les formes en *k*- : elles témoignent soit d'une résistance à la tradition nouvelle, soit d'une résipiscence tardive, d'un retour à une tradition plus délicate et qui pourra nous donner des illusions

1. A 446, *ελῆ* est un ancien *εγα* où l'influence française a revivifié un *l*.

d'antiquité ; de toute façon il est difficile de les expliquer sans recourir à l'imitation d'une tradition étrangère :

447	<i>flð</i>	<i>kyð</i>	525	<i>fyð</i>	<i>kyð</i>
405	<i>flâ</i>	<i>klâ</i>	621	<i>fyð</i>	<i>klâ</i>
	601	<i>flð</i>		<i>klð.</i>	

A nos explications du passage de *flagellum* dans la série CL, l'on objectera peut-être que, s'il y a eu erreur, cette erreur a dû profiter à FL aussi bien qu'à CL : si *flé* devient *klé* par erreur, pourquoi *klé* ne deviendrait-il pas *flé* par une erreur parallèle ? L'interprétation par CL du *êl* indigène ou étranger provenant de FL devrait trouver sa vérification dans l'interprétation symétrique par FL du *êl* indigène ou étranger provenant de CL.

Il en serait ainsi sans doute si les phénomènes phonétiques avaient une réalité en dehors des faits lexicaux et des états sociaux que ceux-ci expriment, mais seule la phonétique peut accorder la même importance à deux sons ; l'analyse du langage s'y refuse, elle mesure la puissance assimilatrice des sons à l'imminence des mots qui les présentent.

Il serait d'ailleurs parfaitement vain d'essayer de déterminer a priori quelle a pu être l'importance relative de la série FL et de la série CL à un moment donné de l'existence d'un parler, et nous ne pouvons que constater, sans nous en étonner, que les deux séries n'ont pas eu la même puissance. Mais l'exemple même de *clef* et de *fléau* nous permet de comprendre combien cette puissance peut différer.

Le mot *clef* a une valeur sémantique constante ; c'est un de ces mots durables auxquels l'esprit n'aperçoit pas aisément un substitut, même si l'objet change de forme. Comme tous les mots patois, il a, nous l'avons vu, dans le français et dans d'autres parlers, des ennemis phonétiques perma-

nents et dont la victoire est toujours possible ; on se demande d'où pourrait surgir l'ennemi lexicologique.

En est-il de même de fléau ? Pour nous, le fléau, c'est le manche et la verge ou battoir ; mais les dictionnaires nous apprennent que fléau peut ne désigner que la partie articulée qui bat le grain, ce qu'on appelle encore verge (cf. 447) par opposition au manche. Le fléau d'une porte est la barre au moyen de laquelle on la ferme. Nous savons que l'instrument que nous nommons fléau ne s'est pas substitué partout, même aujourd'hui, au simple bâton qui servait à battre et qui a porté d'autres dénominations, et il y a, pour égrener, d'autres procédés que le battage et d'autres instruments que le fléau. L'on conçoit que, pour la propagation de *fl-*, fléau ait eu moins de force que n'en avait *cl f* pour propager *cl-*.

D'autre part, si la langue littéraire a joué un rôle dans la constitution de nos patois telle qu'elle apparaît dans notre tableau, on reconnaîtra qu'elle imposait avec plus de vigueur comme modèle le *cl-* de *cl f* que le *fl-* de fléau.

Nous n'avons voulu donner cette comparaison que comme un exemple ; il n'y a pas lieu de la poursuivre sur d'autres mots des séries FL, CL.

Entre les deux explications possibles du passage de *flagellum* dans la série CL nous nous refusons à faire un choix pour chacun de nos parlers, mais il nous paraît évident que l'hypothèse d'un mot indigène (ou anciennement naturalisé) rectifié sous l'influence plus ou moins directe du français ne suffirait pas à rendre compte de tous les *flagellum* égarés dans la série CL. Il est nécessaire que dans beaucoup de cas il y ait eu emprunt ; cet emprunt a d'ailleurs pu se faire à un degré autre que *ʃl*, ce qui nous amène à ajouter à nos deux explications essentielles une autre explication qui n'en est qu'une variante.

Le parler A dit *kyo* et *kyé* pour fléau et pour clef, soit qu'il ait de lui-même rectifié grossièrement tous ses *êl* indigènes, soit qu'il ait emprunté *flagellum* au parler B qui dit *êlo*, *êlé*, en rectifiant *êlo* d'après la proportion $\frac{kyé}{êlé}$. Ce parler

A peut transmettre son *kyo* tel quel à un troisième parler C, et, dans cette hypothèse, le linguiste qui étudiera *kyo* au point C n'aura plus devant lui, au lieu d'un représentant indigène et traditionnel de *flagellum*, qu'un représentant (ou un reflet) étranger et moderne de *cl*.

Sans nous arrêter à ces modalités de l'emprunt, il nous suffira de montrer que la géographie linguistique vérifie l'hypothèse de l'emprunt de *flagellum*. Trois de nos parlers portent en eux la preuve que leur *flagellum* ne leur vient pas de l'héritage latin ; ce sont :

- 703 avec *ê_{xy}ladyi*,
- 803 avec *êsydu*,
- 805 avec *êflâdzê*.

D'où provient la voyelle initiale de ces formes ? Est-ce un préfixe dérivatif, le résultat d'une prosthèse phonétique, ou autre chose encore ? Cette voyelle se retrouve ailleurs et l'*Atlas* nous la montre en particulier à 942 et 973 et sur six points de la Suisse romande : 60, 61, 62, 939, 979, 989. La disposition de ces points (cf. notre carte) nous donne la clef du problème : tous ces ex-*flagellum* sont sur la lisière d'une aire que *flagellum* n'a pas complètement recouverte, l'aire d'*excussorium* ; 942 est même une enclave de ex*flagellum* dans *excussorium*¹. *Flagellum* nous apparaît donc ici comme un nouveau-venu : il

1. Les formes pyrénéennes et landaises du type *ehlayet*, *e_zlayet* demandent une autre explication, cf. les formes *ehluri*, *e_zluri*, pour fleurir (carte 582) ; à 614 et 615, *e_zlongeu* peut se rattacher à l'aire ancienne de *excussorium*.

s'est logé à la place d'*excussorium*, non sans en revêtir les dépouilles qui le trahissent.

S'étonnera-t-on que *flagellum* soit un mot d'emprunt dans beaucoup de nos parlers? C'est que l'on n'aura pas réfléchi que les instruments de battage ont varié dans leur forme, avant la venue de la machine qui les ruinera, eus et leurs noms. L'on a battu au bâton avant de battre au fléau articulé et celui-ci n'a pas encore pénétré partout, au moment où il est appelé à disparaître. Le fléau articulé est un instrument emprunté; combien de fois l'instrument nouveau n'a-t-il pas dû amener avec lui le nouveau nom venu de *flagellum*? Le nom ancien a pu persister, car l'ancien instrument a coexisté avec le nouveau; dans quelques cas il survit par un seul trait transmis à son successeur.

L'on pourra trouver la confirmation de cet état complexe que nous révèle la carte fléau dans un intéressant travail de M. Jeanjaquet, *Le fléau et ses parties dans la Suisse romande*¹. L'auteur signale la coexistence des divers procédés de battage, la permanence générale des mots de la famille d'*excutere* pour « battre », « batteur », « battage », et même, pour « fléau », la survivance d'« écossoir » « dans tout le canton de Genève et plus loin, le long du Jura jusqu'à Bière ». Enfin, il relève plus de quarante formes de *flagellum*, parmi lesquelles quatorze se présentent avec *e* prosthétique. Mais M. Jeanjaquet accompagne la liste de ces formes des remarques suivantes : « Partout ailleurs (que dans la région d'« écossoir ») dans nos cantons romands, c'est le latin *flagellum* qui s'est continué dans les patois, mais sous des formes extrêmement variées.

1. *Bulletin du Glossaire des patois de la Suisse romande*, 1905, p. 33 sqq.

Peu de mots sont plus aptes à montrer la diversité des types auxquels peut aboutir dans nos contrées un même mot latin. » N'est-ce pas le contraire qu'il eût fallu dire ? et n'attendrait-on pas plutôt une conclusion comme celle-ci : « La présence de *flagellum* dans un pays où coexistent encore avec le fléau articulé des instruments de battage plus anciens, — où les idées annexes à l'idée de « battre » s'expriment toujours par des mots d'une autre famille que *flagellum*, — dans un pays à la frontière duquel le fléau s'appelle, d'un mot forcément plus ancien, « écossoir », — dans un pays d'« écossoirs » où la coutume ancienne transparait constamment, de Fribourg au Valais, dans les hybrides *exflagellum*, la présence de *flagellum* dans ce pays ne saurait être un fait remontant à la latinité. Peu de mots sont plus aptes à nous révéler le perpétuel mensonge chronologique et géographique des patois. »

III. — Flamme et fleur.

Après s'être étonné des voyages de *flagellum*, peut-être voudra-t-on en tirer argument pour diminuer la portée des étranges aventures phonétiques dont son histoire est pleine : tant de déplacements rendaient les accidents inévitables. Fort heureusement pour nous *flagellum* n'est pas seul à avoir rompu sa tradition phonétique : voici un mot à sémantique constante et que les transformations de l'économie rurale n'ont pas pu atteindre, le mot *flamme* ; il nous présente — en raccourci, il est vrai, comme on pouvait l'attendre d'un mot sur lequel l'influence française a dû agir tout autrement — les mêmes phénomènes que fléau.

Sur trois points *flamme* s'introduit dans la série *CL* à une étape antérieure à la forme commune *çl* :

- 387 *klāb* (tous les CL sont ici à *kl*),
 378 *kyāb* (CL est à *ky* ou *kl*),
 478 *klōm* (la série dominante pour CL est à *kl*).

Pour expliquer ces formes, on pourra choisir, si on le croit utile et possible, entre les hypothèses que nous avons indiquées dans le chapitre précédent.

Mais voici mieux : à 367, où CL est à *kl* ou tout au plus à *ky*, où FL est régulièrement à *fl*, même dans *flamme*, se révèle pour ce dernier mot une seconde forme, *lāb*; or, pour ce parler, *l* est le représentant normal de GL dans *glace*, *gland*, *glaner*. La phonétique nous entraînera-t-elle à dire : FL étant régulièrement devenu *fl* dans ce parler et GL étant aussi régulièrement *l*, il faut admettre pour expliquer *lāb* que *flamma* s'était transformé en **glamma* ? Si l'on répugne à cette hypothèse, nous avons encore le choix entre deux autres :

ou bien *lāb* est le représentant normal de *flamma*, mais cela nous conduira à tenir en assez médiocre estime la série homophone en *fl*;

ou bien *lāb* est le résultat d'une rectification phonétique incroyablement erronée : par exemple, le parler 367, se trouvant en présence de formes concordantes pour GL et pour FL, *yāb* et *yas*, ce qui pour la région où nous sommes n'a rien que de naturel¹, a rectifié ces formes, sous l'influence plus ou moins lointaine du français, si elles lui appartenaient en propre, ou d'après une connaissance grossière de son propre état phonétique, si l'une au moins de

1. Cf. dans Guerlin de Guer, *Essai de dialectologie normande* (Paris, 1899), les formes en *v-* autour de La Ferrière-Harang, qui est le point 367 de l'enquête de M. Edmont, et, à Saint-Jean-le-Blanc, la forme *glé* pour *fléau*, qui est le seul témoignage d'un progrès convergent de GL et de FL vers *l* ou *y* suivi d'une régression commune dans la série GL.

ces formes lui était étrangère ; le redressement s'est fait pour les deux formes concordantes, dans le même sens, celui de la série GL. Il sera possible de trouver à cette hypothèse des variantes que nous croyons pour notre part tout à fait inutile de rechercher. Il nous suffira de rappeler que si *lāb* est une forme rectifiée, et par conséquent mensongère, mais qui se dénonce, d'autres peuvent être non moins trompeuses qui savent mieux se déguiser ; nous ne saurions d'ailleurs décider si, à 367, ce n'est pas plutôt *flāb* que *lāb* qui nous ment, à moins que ce soient tous les deux.

Fleur n'avoue pas d'aventure aussi fâcheuse que celles de flamme ou de fléau ; aussi bien son aspect nous rappelle un peu celui de clarinette : c'est un nouveau-venu qui ne fraye pas toujours avec les mots de sa famille plus anciennement établis, et qui a eu fort à faire pour regagner, sans y arriver complètement, la place que bouquet occupait avant lui.

IV. — Enquêtes concordantes.

Nous n'avons, de propos délibéré, voulu utiliser que les données de l'enquête uniforme de l'*Atlas*, mais il est facile de trouver, dans d'autres enquêtes dialectologiques et pour d'autres points que ceux que nous avons étudiés, des indications qui concordent avec les nôtres. En voici quelques-uns pour le Jura bernois.

Une enquête de J. Gilliéron antérieure à la préparation de l'*Atlas* donne pour FL- et -FL- les formes suivantes à Court et à Tavannes :

	flamme	fléau	fleur	enfler	ronfler	souffler
Court	<i>tyām</i>		<i>tʃærāt</i>	<i>wōtya</i>	<i>rōtyā</i>	<i>sōtyā</i>
Tavannes		<i>kyàtyē</i>		<i>ōtya</i>	<i>rōflē</i>	<i>sōtyē</i>

L'intéressant travail de M. Zimmerli sur les limites linguistiques en Suisse¹ nous donne pour Tavannes et Vauffelin :

	CL	GL	PL	BL	flamme	flanc
Tavannes	<i>ty</i>	<i>y</i>	<i>py</i>	<i>by</i>	<i>tyām</i>	<i>tyā</i>
Vauffelin	<i>ky</i>	<i>y</i>	<i>py</i>	<i>by</i>	<i>kyām</i>	<i>fyā</i>

par conséquent des résultats identiques à Tavannes et concordants à Vauffelin pour CL et FL.

Les différences que chacune de ces enquêtes nous révèle entre les représentants de FL dans des mots divers ne peuvent plus nous étonner. Il n'y a rien non plus de surprenant dans le désaccord des enquêtes Zimmerli et Gilliéron pour le produit de flamma à Court, *tyām* d'après Gilliéron, *fām* d'après Zimmerli : il est probable que les deux enquêteurs ont raison et le rapprochement de leurs données en apparence contradictoires nous fournit un tableau exact de l'incohérence phonétique de nos patois, comme le faisaient les doubles formes de l'enquête de M. Edmont.

Les tables de M. Zimmerli nous donnent d'autres preuves de cette incohérence qui détruit les harmonies les plus naturelles. A ne considérer que les faits phonétiques et à tenir pour pures et probantes les séries patoises homophones, on en arriverait à établir, avec force de loi, que le patois de Charmoille, par exemple, a mené également CL et FL jusqu'au degré commun *çy*, tandis que, tout auprès, Movelier poussait CL jusqu'à *ε*, altérait PL, BL en *py*, *by*, mais laissait FL absolument intact. Il faudrait admettre encore que, sur les 19 patois étudiés par M. Zimmerli (16 bernois et 3 neuchâtelois),

1. *Die deutsch-französische Sprachgrenze im Schweizerischen Jura*, Darmstadt, 1891.

- 19 amènent PL, BL à *py*, *by*,
- 6 confondent CL et FL en *ty*, *çy*, *sy*, *ε*,
- 6 poussent parallèlement CL à *ky*, *ty*, et FL à *fy*, mais
- 6 gardent FL dans son intégrité latine, tout en altérant
CL, GL, PL, BL,

sans parler de Vauffelin qui, suivant les cas, appartiendrait à la troisième ou à la première catégorie.

De pareilles vérités phonétiques ressemblent fort à des hérésies. Le bon sens nous dit qu'il n'y a là que des apparences et que, si le parler de Vauffelin est le seul à avouer sa bâtardise, il n'est pas le seul bâtard.

5. — PARLERS EN TRAVAIL

1. — Nous avons demandé à la phonétique de juger elle-même le postulat essentiel de toute recherche phonétique sur les patois gallo-romans, nous pensons pouvoir arrêter ici cette première enquête. Il nous serait facile d'examiner d'autres cas : l'*Atlas* nous en a déjà fourni de nouveaux ; de plus longues études nous donneront sans doute encore d'autres exemples ; enfin, nous savons que l'*Atlas* n'est qu'une ébauche et que des enquêtes plus approfondies augmentent et ne pourront qu'augmenter la liste que nous avons ouverte.

Dès maintenant la phonétique nous a suffisamment révélé ses faiblesses : puissante comme instrument d'observation, pour nous permettre de découvrir les marques physiques d'origine étrangère ou récente que peut présenter tel ou tel mot, elle n'est pas un instrument d'épreuve certain, elle ne nous donne pas le moyen de reconnaître dans un parler les étrangers ou les nouveau-venus qui se déguisent : elle se laisse tromper et nous trompe. Pour qu'il en fût autrement, il faudrait que le développement des parlers

fût, non pas isolé sans doute, mais libre, et l'on peut se demander si, du moins pour les parlers gallo-romans, une pareille liberté s'est jamais rencontrée dans toute l'histoire d'un mot ou d'un phonème.

Il ne suffit pas de dire, en effet, que le langage ne porte pas en lui-même le principe de son évolution, qu'il n'est pas indépendant du sujet parlant dont il reflète les modifications d'état intime ou de conditions sociales; le langage n'est pas seulement le miroir fidèle d'une activité qui lui est extérieure, il sollicite encore pour lui-même l'attention et l'activité du sujet parlant. A tous les degrés, le langage est l'objet de préoccupations où se mêlent à la volonté d'être pleinement intelligible, la conscience de la diversité des parlers individuels ou locaux, le sentiment confus d'une hiérarchie des parlers et des formes, un désir obscur du mieux-dire.

Le langage est ainsi l'objet d'une étude incessante, d'un travail d'amélioration et de retouche, qui paralysent la liberté de son développement, soit qu'un parler fier de soi et dédaigneux de voisins qu'il juge inférieurs, peut-être parce qu'ils représentent un état social moins avancé, se prenne lui-même comme modèle, refonde à son image les mots qui lui viennent du dehors et impose à la diversité historiquement régulière de ses éléments une régularité factice, mais actuellement saisissable, soit qu'au contraire des parlers, qui ne veulent plus ou ne peuvent plus être indépendants, trouvent hors de chez eux ce qu'ils tiennent pour le modèle du bien-dire et refaçonnent leur personnalité méprisée à l'image de celle qu'ils admirent.

A chaque pas nous pouvons trouver des exemples de ces retouches d'après un modèle étranger; l'histoire du mot boucle dans une région voisine de notre groupe Nord-Ouest nous en fournit un qui nous paraît probant.

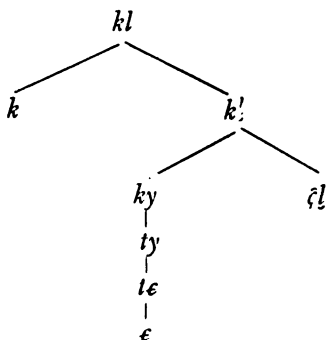
11. — Boucle.

La constitution du mot boucle l'exposait à des accidents divers :

- altération du groupe CL,
- métathèse de -L-,
- altération du groupe BL dans le nouveau mot blouque,
- né de cette métathèse,
- altération du c ainsi isolé est bientôt devenu final.

La partie du territoire français comprise dans le carton joint à cette étude nous présente tous ces phénomènes :

le blanc représente la tradition française boucle avec, pour CL, tous les degrés du schéma suivant :



le carmin représente le type *bluk* avec ses variantes : *h!uk*, *byuk*, dans les Iles normandes ; *blug*, altération syntactique de *bluk* (*bluk à fer* > *blug à fer*), à 370, 371, 361, 351, 340, et *bluḡ*, résultat d'une hésitation très naturelle, à 393 ; — ce dernier point (Manche) se rattache ainsi aux parlers de la Seine-Inférieure par-dessus les parlers du Calvados, qui ne forment qu'une barrière récente de patois paralysés et absorbés par le français :

à 259, *bluk*, vieilli, a pour concurrent le français *bukl* ;
à 340, *blug*, vieilli, a pour concurrent le français, mais avec une hésitation pour la palatale semblable à celle de 393, *buɣl* ;
- à 238, *bluk* coexiste avec la forme française apocopée de son -l, *buk*.

De semblables coexistences ont donné naissance à des formes hybrides sur les points teintés de bleu :

247 *blukl*,
387 *byukl*,
453 *byue*.

Ces trois formes nous représentent trois étapes du développement de CL, mais en même temps des degrés différents de l'histoire de BL ; ce sont en effet d'anciennes formes du type *bluk* retouchées à la suite d'une comparaison désavantageuse avec le français : on leur a soudé une finale à la française, sujette d'ailleurs à altération immédiate, qui fait, avec leur initiale patoise, à la fois contraste et double emploi.

Nous trouvons encore des formes hybrides sur les points teintés de brun :

249, 363, *buɣl*.

Ici plus de double emploi, mais une forme où l'on pourrait voir une variante du type boucle avec altération particulière de CL, comme dans les formes méridionales *buɣlo*, etc. ; la situation géographique de *buɣl* s'oppose à cette explication : *buɣl* est intimement lié à *blug* ; nulle part ailleurs que sur la limite de l'aire *blug* et des parlers français ou francisés de l'Eure et du Calvados on ne rencontre pour boucle, au nord de la Loire, la transformation de CL en

gl. Nous avons donc bien affaire à un *blug* adroitement retouché d'après le français.

L'ancien français connaît, pour boucle ou dérivés, les types *bloge*, *bogle*, *bloglier*, etc. ; il est difficile de ne pas les rapprocher de nos formes patoises pour en conclure à l'ancienneté, sinon de ces formes, du moins des contaminations qui les font naître.

III. — Roue-Rouelle.

Nous ajouterons à l'exemple de boucle, pour montrer dans quelles conditions d'arbitraire se produisent ces contaminations, un autre exemple emprunté aux parlers de l'Ouest ; un mot aussi simple que *roue* n'aurait pas dû, semble-t-il, rompre jamais la tradition qui le rattachait au latin ; nous pouvons cependant prouver qu'il l'a rompue.

Une heureuse inspiration de M. Edmont lui a fait demander dans l'Ouest, à côté de *roue*, le terme qui désigne la roue de la charrue : ce terme correspond comme forme au français *rouelle* ; mais ce dernier mot n'ayant pas en français le sens de « petite roue », le français n'a pas pu servir de guide pour les modifications de *rouelle*, roue de charrue. Or voici les faits recueillis par M. Edmont et que représente notre carte :

le bleu correspond au couple *reue-rouelle* qui, phonétiquement régulier, reproduit la diversité de traitement de *ø* tonique et protonique ;

sous la teinte rouge nous trouvons *roue-rouelle* et l'une des deux formes du couple est nécessairement étrangère à la tradition latine, soit que, *rouelle* étant phonétiquement régulier, *roue* vienne du français ou ait été refait par le patois sous l'influence analogique de *rouelle*, soit que

rouelle ait été à son tour refait sur roue emprunté au français ;

la teinte brune recouvre reue-reuelle où le diminutif a été refait sur le mot primitif phonétiquement régulier ;

avec les barres brunes la situation change, car nous trouvons ici roue-reuelle, couple pour lequel il est impossible de recourir à une explication phonétique, même compliquée d'influences analogiques : reuelle nous atteste l'existence antérieure de reue¹, seule forme phonétiquement régulière, et, malgré sa simplicité et la nécessité de son contenu sémantique, roue est dans toute la région un produit de l'influence plus ou moins directe du français. S'il était besoin de vérifier cette explication, nous la trouverions confirmée par le patois 475 qui nous montre la coexistence de roue, forme française et récente, et de reue, forme indigène et vieillie :

475 *rû, rê(v)*.

iv. — Nous ne sommes pas seuls à nous être heurtés à un état linguistique où les influences étrangères laissent difficilement transparaître avec quelque clarté les caractères locaux : dans le cinquième rapport annuel (1903) présenté par la rédaction du *Glossaire des patois de la Suisse romande*², nous lisons :

« Les patois de cette contrée (l'Ouest du canton de Vaud)

1. Le point 636 où nous trouvons *rôdo, rûêlo* (Seyches, Lot-et-Garonne) prolonge l'aire de reuelle d'une façon fort inattendue dans une région où nous ne pouvons pas supposer un reue antérieur. Mais ce *rûêlo* n'a en réalité aucune importance : le sujet interrogé sur ce point est un cocher originaire de Seyches, mais habitant Barbezieux ; c'est de là (cf. 529) qu'il a rapporté le modèle sur lequel il a forgé cette forme trompeuse, dont on fera, si l'on veut, grief à l'*Atlas*.

2. Neuchâtel, 1904, p. 7.

sont très fortement imprégnés de français¹ et les renseignements lexicologiques qu'on obtient sont si peu sûrs qu'il ne paraît pas opportun de continuer les recherches dans cette partie du pays.

« Entre le gros de nos patois qui appartiennent au domaine franco-provençal et les patois du Jura bernois, qui représentent une variété des parlers français, se trouve une région de transition, de Orvin à Vauffelin-Romont, où les dialectes présentent des caractères très inconstants et contradictoires. Il importe beaucoup d'étudier aussi cette région au point de vue du vocabulaire... »

Il semble que les conclusions de ces deux paragraphes soient quelque peu contradictoires et nous préférons la seconde à la première : il y a en effet infiniment à apprendre dans l'examen de ces parlers entourés d'ennemis triomphants, ils nous présentent une forme extrême du travail des patois dans la situation la plus critique. Ce travail ne va pas sans exagérations, sans fautes, sans erreurs grossières, comme celles que nous avons relevées plus haut, et ces fautes évidentes nous enseignent la défiance pour les cas où n'apparaissent pas de brutales erreurs révélatrices de retouches.

Mais si nous espérons rencontrer partout et toujours de semblables indices du travail des parlers, si nous allions jusqu'à en conclure que, là où ces indices manquent, il ne s'est pas produit de rectifications, nous méconnaîtrions gravement les conditions où vivent nos patois. Les patois ne renoncent pas brusquement à leur indépendance, ils n'abdiquent pas devant le français ou le parler qu'ils ont pris pour modèle ; ils se laissent gagner lentement et presque sciemment, mais ce n'est pas sans se débattre, sans essayer de sauver quelque chose d'eux-même en s'adaptant sans

1. L'examen de l'*Atlas* amène à des constatations identiques.

cesse à l'état qu'ils envient. Ces tâtonnements, la continuité de l'effort d'adaptation, finissent par effacer ou nous masquer sur beaucoup de points les résultats imparfaits des tentatives antérieures d'accommodation. L'erreur est pour nous d'autant plus facile que chaque parler subit l'influence de parlers analogues à lui-même et, dans la plupart des cas, de parlers moins restreints, moins isolés, et par conséquent plus conservateurs : le travail du parler influencé peut dès lors n'être qu'une régression, un retour à une étape antérieure de son développement ; comment ne serions-nous pas trompés par une régularité factice qui reproduit au moins partiellement une régularité historique antérieure ?

Si l'on objecte que l'état que nous décrivons est l'état moderne des patois gallo-romans, qu'il résulte des progrès relativement récents de l'influence française, nous dirons que notre intention n'a été en effet que d'étudier une situation moderne, l'état d'hier, que nous retrace l'*Atlas linguistique*, et qui n'est déjà plus sans doute l'état d'aujourd'hui. Mais nous noterons aussi que ce n'est pas nécessairement, même de nos jours, le français qui agit sur les patois ; ce peut être un français provincial, un patois francisé, un autre patois qui sera ou qui paraîtra plus proche du français, ou bien encore le parler quelconque d'un centre socialement supérieur, quelle que soit d'ailleurs son importance matérielle ; nous demanderons à quel moment ont dû, pour chaque patois, commencer ces diverses influences ou s'il n'est pas vraisemblable qu'il s'en soit toujours exercé quelqu'une.

J. GILLIÉRON et M. ROQUES.

CORRESPONDANCE

Nous avons reçu les lettres suivantes :

Paris, 7 avril 1907.

Monsieur le Directeur,

J'ai lu avec intérêt les deux comptes rendus que M. Terracher m'a consacrés dans le dernier numéro de la *Revue de Philologie française*. Voudriez-vous me permettre de répondre par le même organe à quelques critiques qu'il m'a adressées ?

1. Je crois que M. Terracher n'a pas bien compris ma conception des lois linguistiques. Le sens que je donne au mot *loi*, qui est conforme au langage philosophique et à la terminologie de la plupart des philologues, est différent de l'acception de M. Grammont et de M. Meillet : cela est de toute évidence. Les lois, à mon sens, sont à la fois des rapports de succession et des rapports de causalité : j'ai exprimé l'idée plus d'une fois (*Essai de méthodologie*, p. 109 et sqs., 117 et sqs., 123 et sqs.. etc.) D'ailleurs la causalité n'est plus pour la philosophie moderne une entité mystérieuse, mais un simple rapport d'invariabilité et d'inconditionnalité entre un couple de phénomènes, l'antécédent et le conséquent. Je me suis exprimé de nouveau, fort nettement je crois, à ce sujet ¹.

2. Je ne donne pas comme certaine l'explication que j'ai proposée pour les noms de lieux charentais en *-ac*, et que l'histoire, jusqu'ici, n'a ni confirmée ni infirmée : mais j'en attens

1. *Revue des idées*, mars 1907 : Les tendances actuelles de la linguistique romane.

toujours une autre. Je ne comprends pas comment ces noms de lieux auraient « été fixés à une époque où les patois existaient à peine ». Y a-t-il eu continuité ou discontinuité dans l'évolution de ces parlers depuis l'époque latine jusqu'à nos jours ? Toute la question est là.

3. Je n'ai jamais considéré la géographie linguistique des mots comme un « ingénieux jeu d'esprit ». Qu'on se reporte p. 237, n. 1, et on verra au contraire que j'ai fait un éloge sans restrictions de ces recherches. Si je n'ai pu donner aux remarquables études de MM. Gilliéron et Mongin la place qu'elles méritaient, c'est parce qu'elles étaient à peine commencées au moment où j'avais terminé mon travail — achevé dis-huit mois avant la soutenance. Par contre je ne vois pas en quoi la géographie sémantique pourrait faire tort à la géographie phonétique.

4. La réduction de *villa* à **vila* en Gaule est admise par la plupart des romaniâtes (Meyer-Lübke, M. Thomas, etc.). C'est précisément le gascon *bila* qui suppose **vila* ! Le changement de *ll* intervocalique en *r* est une des lois les plus connues de la phonétique gasconne, et qu'il n'est pas permis d'ignorer.

En terminant, puisque M. Terracher a parlé de la partie « la plus neuve » de mon *Essai de méthodologie*, je revendiquerais plus volontiers cette épithète, non pas pour l'étude des patois, mais pour l'application de la méthode d'induction à la linguistique, que je crois avoir tentée le premier, ainsi que l'a constaté M. Egger.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, avec mes remerciements, l'assurance de mes sentiments très distingués et respectueux.

A. DAUZAT.

Paris, 1^{er} juin 1907.

Monsieur le Directeur,

Voulez-vous me permettre d'user — peut-être même d'abuser — de l'hospitalité de votre *Revue* pour répondre aux remarques de M. Dauzat que vous m'avez communiquées ?

1. Au chapitre où M. D. traite de la *nature* et du *caractère*

de la loi linguistique (*Essai*, p. 109-115), la loi est toujours définie comme un rapport de succession : on ne rencontre ni le mot, ni l'idée de causalité ; la causalité n'apparaît qu'au chapitre des lois phonétiques (p. 116 sqq.), et, pour M. D. lui-même (p. 124, 125, n.), la causalité linguistique n'est pas exactement la causalité physique ou philosophique. — D'ailleurs, il n'y a là qu'une question de mots et de nuances. Ce qu'il importe d'établir, c'est qu'en linguistique la loi désigne : 1° un rapport de *succession relativement* constante (c'est le sens courant, celui de M. D.) ; 2° un rapport de *nécessité absolue* (c'est l'acception de M. Grammont). — Ces deux sens sont, *en principe*, tout à fait différents ; on peut préférer l'un ou l'autre, on ne doit pas les confondre. Et M. D. ne les a-t-il pas confondus quand il reproche à M. Grammont (p. 113 et n. 2) d'avoir « méconnu le principe de la relativité de la loi » ? — La n. 3, p. 59, de mon compte rendu n'a pas d'autre objet que de préciser cette différence essentielle à propos d'une confusion qu'il importait de signaler.

2. M. D. estimait hier (*Essai*, p. 174) que la contradiction entre les noms de lieux charentais en *-ac* et la phonétique des patois actuels de la même région permet de croire à une discontinuité ethnique (dont l'histoire ne nous dit rien) ; aujourd'hui, « toute la question » se réduit à une « discontinuité dans l'évolution de ces parlers », c'est-à-dire à une discontinuité linguistique. Il est impossible (j'ignore du moins de quels documents démographiques et linguistiques on use) de prouver « la continuité ou la discontinuité de l'évolution linguistique » d'un patois quelconque « depuis l'époque latine jusqu'à nos jours », et rien ne peut faire suspecter les patois charentais d'avoir manqué de continuité dans leur évolution, si ce n'est précisément la contradiction dont il s'agit. — Dès lors, il convient de se demander : 1° si tous les noms de lieux charentais en *-ac* datent de la même époque, et si quelques-uns — beaucoup peut-être

1. Cf. P. Skok, *Die mit den Suffixen -ācum, -ānum, -āscum und -uscum gebildeten südfranzösischen Ortsnamen* (Beihefte zur Zeitsch. f. rom. Phil., 2. Heft), Halle, 1906. — Pour la Charente, 105 noms de lieux

— ne seraient pas celtiques (cf. *Revue celtique*, XXVIII, 1907, p. 93-94) : la « discontinuité » serait alors entre le celtique et le gallo-roman ; 2° si l'on peut tenir pour assuré que *tous* les noms de lieux *habités* ont, dans tous les pays et dans tous les temps, le même développement phonétique (= inconscient et spontané) que le reste du lexique, si aucune influence pour ainsi dire *officielle* n'a pu, autrefois comme aujourd'hui, immobiliser à un moment et à un degré quelconque de leur évolution les noms de localités ayant une certaine importance, historique ou économique. — En d'autres termes, le *-ac* des noms de lieux charentais (qui est, d'ailleurs, *-a* ou *-at* dans de très anciennes graphies, *-a* dans les parlers populaires de l'Angoumois, *-at* dans ceux de la Saintonge) ne tient-il pas tout simplement à ce que, peuplées de très bonne heure (sont-elles dispersées ou vont-elles par groupes ? les rencontre-t-on dans les vallées ou sur les plateaux ?), ces localités ont eu la forme de leur nom fixée avant le passage de *a* tonique libre à *e* ? — C'est là ce que j'ai voulu exprimer en disant que ces noms de lieux auraient été « fixés » dans leur forme à une époque où les patois existaient à « peine ».

Si je me suis permis d'émettre cette hypothèse, c'est que j'ai, pour l'Angoumois central tout au moins, des raisons de la croire fondée. — Il est bien évident que toute explication *a priori* — ethnique ou linguistique — qui ne rendra pas compte des moindres difficultés de détail est vaine. Or, dans toute une région où *a* tonique libre aboutit à *e* (le *c* n'étant pas en cause, puisqu'il n'existe que dans le *Dictionnaire des postes* ou sur les cartes géographiques), c'est l'histoire des localités qui nous éclaire sur la forme de leur nom. Voici *Marciliacum* → *marsiya* (Marcillac-Lanville) à côté de *Luxiacum* → *luse* (Luxé) et *Eschasiacum* → *eeuèzi* (Echoisy, commune de Cellettes). — *Marci-*

en *-ac* sont cités ; l'auteur donne des formes anciennes pour 20 (dont 5 sont d'origine celtique) ; sur les 85 autres (dont on ne connaît jusqu'à présent que la forme *officielle*), l'origine celtique est vraisemblable pour 25.

liacum, centre important de très bonne heure, est toujours terminé en *-a* ou *-at*; *Luxiacum* et *Eschausiacum* (à deux ou trois kilomètres l'un de l'autre dans la vallée de la Charente) sont à la même époque *Lussiec* et *Echaussiec* dans le cartulaire — encore inédit — de Saint-Amant-de-Boixe; pourquoi *Luxiacum*, chef-lieu de commune, reste-t-il à l'étape *luse*, tandis qu'*Eschausiacum*, simple hameau, pousse jusqu'à *eeuēzi*? Pourquoi *Roffiacum* aboutit-il à *rofi* (Roffit, hameau de la commune de Lhoumeau-Pontouvre), à côté de *Magnacum* → *maña* (Magnac-sur-Touvre), ancienne résidence épiscopale et seigneuriale? — Voilà entre autres quelques faits qui me laissent penser que l'histoire peut nous donner des indications sur les noms en *-ac* bien plutôt que les noms en *-ac* ne sauraient nous en fournir sur l'histoire.

Je compte reprendre quelque jour cette question en utilisant, avec les formes populaires des noms de lieux en *-ac* (auxquels il faut joindre ceux en *-ec*, *-é*, *-it*, remontant à un type en *-iacum*), les dictionnaires topographiques des Charentes, pour l'établissement desquels les documents essentiels sont encore inédits ou commencent à peine d'être publiés. Ce jour-là, mais ce jour-là seulement, si aucune explication historique n'est possible, j'accueillerai les hypothèses — ethnographiques ou linguistiques — de M. D., à condition qu'elles partent de la réalité des faits, qu'elles en éclairent la complexité et en justifient les contradictions.

3. A la p. 237, n. 1, M. D. qualifie de « remarquable » l'étude de MM. Gilliéron et Mongin sur « *Scier dans la Gaule romane du Sud et de l'Est* » et parle d'une « série de déductions ingénieuses ». — Si j'ai dit néanmoins que cet « éloge sans restriction » (?) équivaut à considérer la géologie linguistique comme un « ingénieux jeu d'esprit », c'est que la géologie linguistique ne saurait être autre chose pour qui ne veut pas en voir toute la portée et n'en adopte pas les conclusions générales¹.

1. [Je ne le pense pas, car les « conclusions générales », que j'ai repoussées dans le passage cité, ne sont nullement — je l'ai dit et je le répète — la conséquence *nécessaire* des études de géographie linguistique. — A. D.]

— Or, M. D. a repoussé formellement ces conclusions (*Romania*, XXXIV, p. 622); il les repousse encore en se demandant « en quoi la géographie sémantique pourrait faire tort à la « géographie phonétique ». — Certes, les études de MM. Gilliron et Mongin n'empêcheront pas de tracer des limites phonétiques; mais en montrant (ce que, *seules*, elles peuvent faire, cf. *Scier*, p. 24-25, §§ 3 et 4) que des mots qui présentent, dans un patois ou un groupe de patois, un développement phonétique de tous points concordant (apparemment autochtone et spontané) sont, en réalité, très différents d'âge et de provenance, elles permettent d'apprécier à sa valeur la méthode dont on fait couramment usage pour établir les lois et les limites phonétiques.

4. J'ai confondu, en effet, le traitement gascon de *ll* et de *l* intervocaliques. M. Thomas me fait observer que Meyer-Lübke (*Gram. der rom. Spr.*, I, § 545) a commis une confusion analogue en citant, pour attester la réduction de *ōlla* à **ōla*, une forme gasconne (d'ailleurs inexistante, cf. *Einführung*, § 91) *ura*. — Toute mémoire peut être infidèle, y compris celle de M. D. qui, sachant sans doute parfaitement le contraire, affirme jusqu'à trois fois (*Essai*, p. 30, 99, 121) que *culcita puncta* n'a jamais donné *coute-pointe*¹.

Enfin, M. D. veut que l'étude des patois ne soit pas ce qu'il y a de plus neuf en son livre. J'en conviens. — Mais qu'entend-il en croyant avoir « tenté le premier l'application de la méthode « d'induction à la linguistique »? — L'« indo-germanique « commun » et les astérisques du latin vulgaire m'interdisent de supposer que M. D. se considère comme le premier *linguiste* qui ait « appliqué la méthode d'induction ». — Serait-ce que, parmi les *methodologistes*, il est le premier à s'être aperçu de l'emploi de cette méthode en linguistique? Qu'il se reporte à la p. 2 de son *Essai*: il y cite M. Janet qui dit en son *Traité élémentaire de philosophie*: «... Les sciences philologiques sont des sciences

1. [Aucun des trois passages cités ne contient semblable affirmation: n'ayant en vue que le phénomène d'étymologie populaire, je n'avais pas à discuter à ce moment la date de l'apparition de l'*r*. — A. D.]

« inductives.... Elles pratiquent particulièrement.... la méthode comparative, celle qui recherche les analogies sous les différences... » — Alors ? Sans doute M. D. veut dire qu'à l'aide d'un manuel de logique et de comparaisons empruntées surtout aux sciences physiques il a insisté sur une vérité connue de tous, linguistes et méthodologistes¹. — J'estime qu'il y a en linguistique autre chose à faire que de développer ou même de créer des métaphores, et c'est pourquoi je n'ai point prêté attention aux pages 117-123 de l'*Essai*, malgré que la n. 1 de la p. 117 avertisse obligeamment le lecteur de leur originalité.

Veillez agréer, je vous prie, Monsieur le Directeur, avec tous mes remerciements, l'expression de mes sentiments les plus distingués et respectueux.

A. TERRACHER.

1. [Je regrette que la philosophie de la linguistique n'intéresse pas M. D. et qu'il ramène la méthode d'induction à un ingénieux jeu de métaphores. Il me permettra d'être d'un avis différent et de croire que dix lignes de M. Janet n'avaient pas épuisé la question, sans qu'il fût nécessaire, comme il l'insinue *obligeamment*, de démarquer des manuels de logique... qui n'ont jamais soufflé mot de la linguistique.— A. D.]

COMPTES RENDUS

F. BALDENSBERGER. — *Bibliographie critique de Goethe en France*, Paris, Hachette et Cie, 1907, 1 vol. in-8, ix-251 p.

M. Baldensperger vient de compléter son beau livre sur *Goethe en France* : il publie la bibliographie qu'il nous avait promise et qu'une circonstance indépendante de sa volonté avait retardée jusqu'ici.

Il a conservé dans cette *Bibliographie critique* le plan même de son livre, qui distribuait les œuvres de Goethe d'après leur date « de plus grande action ou d'importance significative ». Cette disposition ne laisse pas d'entraîner ici quelques inconvénients qui n'existaient pas dans l'ouvrage : ainsi la liste des traductions françaises de *Werther* est fractionnée et se trouve aux pages 5, 14 et 32. De plus, à la page 17 (n° 127), nous lisons une appréciation de *Werther* par Ballanche, qui écrivait au *Bulletin de Lyon* du 8 frimaire an XII : «.... Le trop fameux livre de Goethe vient d'être traduit pour la deuxième fois. Pères de famille, je vous le dénonce ! instituteurs vertueux, je vous le dénonce !... Qui ne sait qu'un grand nombre de suicides a été le fruit de la dangereuse lecture de *Werther* ?... » ; et quelques pages plus loin (n° 153) est rapportée une seconde appréciation de Ballanche, antérieure par la date (1801), et très élogieuse pour l'auteur de *Werther*.

En revanche, ce système d'exposé bibliographique reprend tous ses avantages quand il s'agit, par exemple, d'énumérer les visiteurs français de Goethe (p. 24 et sqq.). Le chapitre consacré à l'influence de Goethe sur le lyrisme romantique (p. 73 et sqq.), contient la liste des pièces détachées de Goethe, qui ont provoqué en France des traductions ou des imitations, et ce n'est pas un paradoxe de soutenir que ce tableau de détail est

plus instructif peut-être que le chapitre même, dans lequel M. Baldensperger nous exposait les résultats de son enquête.

M. Baldensperger ne se flatte pas d'apporter un relevé complet « de toutes les mentions que des plumes françaises aient jamais faites de Goethe, ou des témoignages qu'on peut signaler de son influence dans notre littérature » ; et pourtant on ne saurait souhaiter une enquête plus large, une information plus étendue, une documentation plus abondante. Sa *Bibliographie* contient une foule de citations curieuses, ingénieusement agencées, véritablement instructives pour tous ceux qui voudront étudier les rapports intellectuels de la France et de l'Allemagne, ou encore l'histoire de notre littérature et l'évolution des idées au XIX^e siècle.

C. LATREILLE.

CARL BENZON. — *Madame de Staël og Theatret*. Kjobenhavn, Emil Wienes Boghandel, 1906 ; in-8 de v-257 pages.

« Il est de tradition, parmi les historiens de la littérature, de passer sous silence, dédaigneusement, les œuvres dramatiques de M^{me} de Staël, ou de ne les honorer que de remarques fort brèves, qui sont courtoises ou méprisantes selon les dispositions plus ou moins bienveillantes du critique. » M. Benzon, qui résume ainsi une longue erreur qu'il fait remonter aux contemporains mêmes de l'illustre femme, a entrepris la revision de cet arrêt. Son travail met bien en lumière les affinités qu'avait le talent de M^{me} de Staël avec les choses du théâtre. Celle qui estimait que « le théâtre est vraiment le pouvoir exécutif de la littérature », et que « c'est la littérature en action qu'une pièce de théâtre », celle qui voyait en Talma, non pas un acteur, mais « un homme qui élève la nature humaine, en nous en donnant une idée nouvelle », a tous les droits à une étude spéciale comme auteur et comme critique dramatique. Les trois parties du livre de M. Benzon étudient successivement la « poétique » de M^{me} de Staël, sa production dramatique, son talent d'actrice et son répertoire.

Très justement, M. B. met au centre des considérations théoriques de M^{me} de Staël sur le théâtre ses préoccupations philosophiques et morales : il ne tire pas, à mon sens, tout le parti possible de ces prémisses ; car une bonne part des idées exprimées au sujet des unités, du mélange des genres, de l'alexandrin, etc., ont leur point de départ dans les idées moins *esthétiques* que *sociales* de l'auteur de l'*Allemagne*, et il se pourrait que sa production dramatique portât précisément la peine de ce souci d'action morale par le théâtre qu'elle partageait avec le XVIII^e siècle. Ce n'est pas sans raison qu'un rédacteur du *Publiciste*, qui semble être Benjamin Constant, rendant compte de *Corinne* en mai 1807, remarquait qu'« un ouvrage d'imagination ne doit pas avoir un but moral, mais un résultat moral.... » La notion de l'art lui a toujours fait défaut.

Les treize pièces écrites par M^{me} de Staël sont analysées et commentées par M. Benzon : l'histoire littéraire lui saura particulièrement gré de donner un résumé — qu'on aimerait moins succinct — de la *Mort de Montmorency* et de *Rosamonde*, de *Jean de Witt* et d'une première leçon d'*Agar et Ismaël*, dont il a consulté les manuscrits aux archives de Coppet. Surtout pour les trois premières pièces, tragédies historiques très représentatives de l'espèce de compromis souhaité par tout ce groupe de novateurs entre le drame et la tragédie, l'auteur a rendu aux biographes de M^{me} de Staël un service qui serait encore plus complet si la traduction française de son travail trouvait un éditeur chez nous¹, après quelques retouches indispensables².

1. Cette traduction existe en manuscrit, à ce que m'écrit la veuve de l'auteur, mort malheureusement le 19 décembre 1906.

2. P. 18, le coup d'État du 18 fructidor est attribué à Bonaparte ; p. 88, note, Mathieu de Montmorency est né en 1760 à Paris (d'après les *Souvenirs et correspondance tirés des papiers de M^{me} Récamier*, I, 42) ; toute la note est d'ailleurs discutable, ainsi que les conjectures auxquelles elle se rapporte ; lire Marsollier des Vivetières, p. 198, note 2 ; la « petite pièce » des *Amours de Shakespeare* (p. 227) ne serait-elle pas simplement le *Shakespeare amoureux*, ou la *Pièce à l'étude* d'Al. Duval (Paris, an XII) ?

La dernière partie rassemble les indications éparées sur « la troupe » de M^{me} de Staël et sur l'organisation matérielle de ce théâtre de société qui lui tenait tant à cœur.

F. BALDENSBERGER.

Marius MICHEL. — *La Chanson de Roland et la littérature chevaleresque* (Paris, Plon-Nourrit, 1906, 319 pages). — C'est un livre de bonne vulgarisation, appuyé sur une documentation généralement solide, qui a peut-être le tort de se montrer un peu trop et de prendre trop de place au bas des pages. Mais les lecteurs sérieux ne s'en plaindront pas.

Dr W. RICKEN. — *Einige Perlen französischer Poesie von Corneille bis Coppée* (Chemnitz und Leipzig, Gronau, 1906, 55 p.).

Philippe DE FÉLICE. — *L'autre monde, mythes et légendes, le Purgatoire de saint Patrice* (Paris, Champion, 1906, 195 p. in-8). — Les premières et les dernières lignes indiquent nettement l'objet et les limites de ce livre, intéressant comme un roman : « Les pages qui suivent renferment la première partie d'une étude sur le Purgatoire de saint Patrice. J'ai voulu, après avoir raconté la légende, en rechercher les origines lointaines et montrer la place qu'elle occupe dans l'ensemble des traditions relatives à l'autre monde... Il faudrait pouvoir suivre encore son étrange destinée à travers la littérature des différents pays d'Europe. Ce sera, nous l'espérons, le sujet d'un prochain travail. »

Le Gérant, H. CHAMPION.

PIÈCES JOYEUSES

DU XV^e SIÈCLE

Dans son *Spécimen d'un essai critique sur les œuvres de François Villon*, M. W. G. C. Byvanck avait, dès 1882, reconnu et expliqué un certain nombre¹ d'équivoques obscènes dans le *Petit Testament* de Villon. Cette indication a ouvert une voie féconde pour la critique du texte et l'explication des plaisanteries des deux *Testaments*.

Marcel Schwob, dans le *Parnasse satyrique*², a illustré cette méthode. La connaissance si profonde qu'il avait du jargon et de la littérature du xv^e siècle lui a permis de dédoubler en quelque sorte la plaisanterie de Villon. A côté de l'allusion directe des legs et particulière au légataire, on découvre en effet l'équivoque courante et obscène. Ce n'est pas celle qui devait divertir le moins les lecteurs des *Testaments* si l'on songe combien tôt les plaisanteries des legs cessèrent d'être comprises : Marot renonçait déjà à expliquer « l'industrie » des legs. Ce que Marcel Schwob a dit du *branc d'achier trenchant* (P. T., h. xi) du *fourreau* (G. T., h. LXXXIX), de la *mule* (P. T., h. xii), des *housseaux sans avantpiez* (P. T. h. xxiv), du legs à l'Orfèvre du Boys (G. T., h. ci), de *tripot* (G. T., h. CLXXII), de *gaing* (balade II du *jargon*) est tout à fait péremptoire.

1. *billart* (P. T., h. XXIX), *abattre* (P. T., h. XXXII) et *mortier* (P. T., h. XXXIII).

2. *Le Parnasse satyrique du quinzième siècle*, anthologie de pièces libres publiées par M. Marcel Schwob. Paris, 1905, in-12.

Pour former son *Parnasse satyrique* Marcel Schwob a utilisé le ms. fr. 1719 de la Bibliothèque Nationale et l'a complété par quelques pièces extraites du *Jardin de Plaisance* de l'édition d'Antoine Vêrard ¹.

En examinant la compilation donnée par le même éditeur sous le titre de *La Chasse et le Depart Damours* ², j'ai reconnu deux collections de ballades et de rondeaux d'un genre libre, analogues aux pièces du ms. fr. 1719. Comme ces pièces sont importantes par leurs équivoques plaisantes, leurs mots rares, certains éclaircissements qu'elles apportent sur l'état de la société et au commentaire de François Villon, je les publie comme complément et dans le même but que le *Parnasse satyrique du XV^e siècle*.

La Chasse et le Depart Damours est l'une des plus étranges supercheries du libraire éditeur Antoine Vêrard. Ce livre fut publié en 1509 sous le nom d'Octovien de Saint Gelais et de Blaise d'Auriol, bachelier en droit et Toulousain. M. A. Piaget a montré que ce volume contenait, avec quelques rajeunissements, la plupart des poésies de Charles d'Orléans démarquées ³, qu'il fallait y reconnaître la main d'un véritable faussaire. Ce travail est particu-

1. La compilation historique et poétique *Le Vergier d'honneur* et le ms. du British Museum, Lansdowne 380, pourraient servir à compléter ce recueil.

2. LA CHASSE ET LE || DEPART DAMOURS || Faict et compose par reuerend pere en dieu messire Octouien de || Saint Gelaiz euesque dangoulesme et par noble homme blaise da || uriol bachelier en chascun droit demourant à Thoulouze. | *Cum prittilegio* || Paris, Anthoine Verard, (14 avril 1509), in-fol. goth. de 150 ff. à 2 col. (Bibl. Nat. Réserve Vêlins 583).

3. Une édition gothique de Charles d'Orléans dans *Romania*, 1892, p. 581-596. — Sur des procédés analogues d'Antoine Vêrard, v. *Une supercherie d'Antoine Vêrard*, par E. Picot et A. Piaget, dans *Romania*, 1893, p. 244-260, [il s'agit des *Regnars traversant les perilleuses voyes des folles fiances du monde* de Jean Bouchet, publiés sous le nom de Sébastien Brant,] et E. Langlois, *Recueil d'Arts de Seconde Rhétorique*, 1902, introduction.

lièrement visible dans le changement des noms propres ¹, dans le cadre en prose qui relie tous ces pillages poétiques. Cette prose fait seule l'unité de l'œuvre et l'on y voit, à l'imitation du *Roman de la Rose*, un personnage, l'*Amant parfait*, recherchant l'Idéal à travers mille aventures allégoriques. Le nom de Saint Gelais doit être écarté de ce plagiat, puisqu'il est mort en 1502 ², et je ne sais si Blaise d'Auriol ³ en est le véritable coupable.

Quoi qu'il en soit le faussaire a trouvé à son goût deux collections de pièces joyeuses. Il a relié ces petits morceaux par la glose habituelle qui leur sert de cadre. Son travail ne s'est malheureusement pas borné là. Les collections qu'il avait sous les yeux appartenaient au xv^e siècle : les pièces ont été rajeunies à l'usage des lecteurs du début du xvi^e siècle. Nous pouvons comprendre la refaçon dont ils ont été l'objet puisque plusieurs de ces morceaux se rencontrent également dans le ms. fr. 1719.

Notre texte a été établi d'après celui de Vérard et nous ne l'avons corrigé que dans une mesure prudente. Nous n'avons pas republié les pièces qui figurent déjà dans le *Parnasse satyrique* de Marcel Schwob : on trouvera par contre certains des morceaux dont le ms. fr. 1719 présentait un texte mutilé, et ces variantes nous prouvent que nous rencontrons ici une tradition orale.

J'ai signalé quelque chose d'analogue dans la *Cronique Martiniane, édition critique d'une interpolation originale pour le règne de Charles VII restituée à Jean Le Clerc*, Paris, 1907, p. II-III.

1. Duc de Bourbon est remplacé par *Gentil bonheur*, Guillaume Cadier par *Desir Treschier*, *Garencieres* par *Amant Parfait*, etc. V. *Romania*, 1892, p. 596.

2. E. Picot, *Une supercherie d'Antoine Vérard*, dans *Romania*, 1893, p. 254. — Il faut donc rejeter l'accusation formulée par l'abbé Gouget, *Bibliothèque Française*, t. IX.

3. Il est certainement l'auteur de la *Departie d'Amours*, sorte de traité de Rhétorique, datée de Toulouse 1508. L'auteur prend ici le titre de chanoine de Castelnaudary et de prieur de Denisan. (*La Devezé*, sans doute).

Il nous faut résumer en quelques mots l'esprit des 41 pièces que nous publions.

On a dit que le *Roman de la Rose* avait été la bible poétique du Moyen Age : ce qui est surtout vrai des tendances morales et esthétiques, si contradictoires, que Guillaume de Lorris et Jean de Meun nous proposent.

Le *xv^e* siècle poétique a vécu de cette dualité. Le *Livre des Cent Ballades*, Christine de Pisan, Alain Chartier, Martin le Franc, Charles d'Orléans surtout, en ont marqué des étapes dont il ne serait pas impossible de suivre les traces jusque dans les poésies d'album du *xvii^e* siècle et chez les écrivains qui fréquentèrent l'hôtel de M^{me} de Rambouillet. Eustache Deschamps, dont l'influence a été si profonde sur tout le *xv^e* siècle, Villon et Baude développent une autre tendance et leur verve réaliste, encore vivace dans l'œuvre de Mathurin Régnier, est presque intacte dans les poètes de cabaret, chez Faret ou Saint-Amând, au début du *xvii^e* siècle.

C'est naturellement à ce cercle qu'il faut rattacher les pièces libres insérées dans la *Chasse et le Départ d'Amours* ; et, comme pour en rendre à plaisir l'opposition plus frappante, c'est parmi des pièces de l'école allégorique de Charles d'Orléans qu'il nous faut les trouver.

Ces pièces sont nettement dirigées contre l'idéal amoureux et chevaleresque. Et d'abord il ne sert de rien d'être loyal en amours (*Je tiens ung loyal bien infame* I) : il faut pour cela trop d'efforts et d'application (*Mais j'ay veu qu'il fault qu'on actente* II) et l'on doit tenir compte des faiblesses de la nature humaine (XVIII).

Cuer d'amoureux n'est pas cuer d'ange.

D'ailleurs qu'est la femme ? Moins que rien puisque tous la partagent (*Chascun en a qui en va guerre*, III ; *Faut-il tant*

prier une dame, XXXVII). Avec de l'argent on arrive à tout (VI, XX) : en amour les réalités priment le sentiment (XI et XV).

Parmi ces vois diverses et cyniques on distingue l'accent trop réel de quelques douteux personnages : de celui qui laisse faire (XXIV), du serviteur qui vaut *ung grant duc ou ung roy* (LII), naturellement celle du mauvais clerc (LIV). On entend aussi cette confession : *L'ung a un jour l'autre a le sien* (XXVI) : et nous rencontrons ici la matière d'une illustration à certaines des *Cent Nouvelles*.

Parmi les pièces qu'il convient de rapprocher de celles de François Villon il faut d'abord signaler le rondeau : *Je scay tout ce que me nuyt par scavoir*, qui rappelle à la fois la ballade des *Contre Verités* et celle dite du *Concours de Blois* ; le rondeau : *Ne monstrez plus votre tetine* (XXXIV), qui est une miniature de la ballade sur la Belle Heaulmiere.

La *Sotte ballade* XLIV a déjà été rapprochée par Marcel Schwob de la ballade de la Grosse Margot. Il faut en dire autant de la grande ballade jargonnesque : *Si bien je porte en ma devise quoac* (XLVI), imitation directe et puissante de ce morceau.

L'absence de sensualité caractérise presque toutes ces pièces. Un thème comme celui du rondeau *A toutes deux et chascune a part soy* (XVI) est anormal et même celui de la jolie pièce *Si vous voulez que je couche* (XXIX), dont la situation rappelle la fin du *Sentimental Journey* de Sterne.

Je n'insisterai pas sur les équivoques. Les plaisanteries sur *cela*, *de cela*, *faire cela* (III, 3 ; XIX, 2 ; XXIX, XL, XLVII) sont connues. Il en est de même des mots *moustarde* (XXVI) et *mortier* (XXVI, 2). Les équivoques sur *cheval* et *bast* sont habituelles et on en trouve l'entier développement dans l'*Escuyrie des Dames*¹.

1. *Recueil des poésies françaises des XV^e et XVI^e siècles*, par A. de Montaiglon, t. VIII, p. 329. — A la journée de Verneuil, Antoine de Cha-

La plaisanterie sur *Targe* et *escu* se retrouve chez Villon (*Le tournoy amoureux* du ms. LIII de Stockholm, fol. 68-69, développe également cette matière). Les équivoques sur *vifs* et *vits* (XXXVII), *vis* et *cabas* (XLIII) sont claires et il y en a d'autres exemples dans le *Parnasse Satyrique*. Il faut d'ailleurs faire attention aux mots formés sur *bas* ou *basse* qui ont souvent une intention érotique (*bas pays*, *basses marches*, *basses vallées*) : ainsi s'explique le calembour sur *bas ton*¹ (LI) avec l'équivoque *baton*, facécie encore courante au xvi^e siècle. La plaisanterie sur *Viellart* se trouve chez Molinet (XLIX). Les équivoques sur les lettres de l'Alphabet (LIV) sont simples, mais les calembours de cette pièce ne me paraissent pas tous compréhensibles.

Pierre CHAMPION.

Comment l'Amant parfait se depart tout seul de la compagnie de sa Dame, laquelle demoure en la Maison de Liesse avecques Honneur, Gentillesse, Loyaulte, Bon renom et toutes les autres dames qu'estoient au Chateau de Noblesse et se met la Dame a escrire plusieurs rondeaux et ballades qui cy apres s'ensuyvent : et l'Amant parfait, qui est bien avant dedans le vergier d'amour, fort loin de sa dame aussi pareillement, se met a escrire plusieurs ballades et rondeaulx, comme il s'ensuit...

I

RONDEL D'UNG AMOUREUX A LA VOLLEE

- I Pour estre loyal a sa Dame
Sçavez vous bien qu'il en advient ?

bannes montait un coursier gris nommé la Dame (*Cronique Martiniane*, éd. Champion, p. 6).

1. Voir à ce sujet le curieux *Dialogue en Ballade sur l'art de Musique* du ms. du British Museum, Lansdowne 380, fol. 258.

I. Cette pièce se rencontre également dans le ms. fr. 1719, fol. 2 v^o.

Ung joyeulx dolent en devient
Car point n'est de loyalle femme.

- 5 Je tiens ung loyal bien infame :
Car sans cesser, mal luy advient
Pour estre loyal [a sa Dame !]
Une desloyalle qu'on ayme
Prent des servans, tant qu'il en vient,
10 Et puis, a la fin, il convient
Qu'on y perde le corps et l'ame
Pour estre loyal [a sa Dame !]

II

RONDEL D'UN AMOUREUX ENNUYE

- 1 Quelque bien qu'en amours despende,
Ne quelque gaing qu'on en amende,
Si est dangereux le depart :
Car on a bien petite part
5 Souvent de ce que l'on demande.
J'ay long temps suivi ceste bende,
Pensant que ce fust chose grande
Pour y acquerir a l'escart
Quelque bien [qu'en amours despende.]
10 Mais j'ay veu qu'il fault qu'on actende
Qu'on supplye, qu'on y despende,
Qu'on se contente d'ung regard ;
Et puis apres quelque coquart
Me vient oster de ma prebende
15 Quelque bien [qu'en amours despende !]

III

RONDEL D'UNG AMANT QUI BLASME SA DAME

- 1 Chascun en a qui en va querre ;
J'entens qui vous en veult requerre
De cela, bien vous m'entendez :
Car en rien plus ne pretendez
5 Qu'a force serviteurs conquerre.
Tous survenans vous meynent guerre ;
Jamais vostre cul ne tient serre :
Pour rien n'en direz : Actendez !
Chascun en a qui en va querre.

- 10 Qui vous parle du cul a terre
 Incontinent, fuyant grant erre,
 En quelque coing vous estendez
 Et aux gallans le con **tendez**
 Pour quelque loppinet acquerre :
 15 Chascun en a qui en va querre.

IV

RONDEL JOYEUX D'UNG GAUDISSEUR AMANT

Gardez vous bien de ce fauveau...

V

RONDEL D'UN GAUDISSEUR AMANT

Sans scelle ou bast, a tout le frain...

VI

RONDEL D'UNG AMANT ENNUYE DE SA DAME

- 1 Avant la main je la vous quicte :
 Elle est trop habille a la luitte
 A gens qui n'ont pas grant puissance
 (J'entens quant au cas de finance)
 5 Car elle est a prendre trop viste.
 Mille bons mots elle vous gitte
 Et baise bien a l'opposite ;
 Mais j'enrage quant l'or j'avance :
 Avant la main [je la vous quicte.]
 10 Plus en mes pappiers n'est escripte,
 Et ne fait point la chatemite,
 Et prend mieulx que femme de France,
 Et n'oublie point ceste advance
 Par quoy j'en ay laissé la suyte :
 15 Avant la main [je la vous quicte.]

V. Publiée parmi les *Poésies de Charles d'Orléans*, éd. J.-M. Guichard, p. 426, cette pièce doit être restituée à Pierre Danthe sur l'autorité du ms. fr. 25458, p. 537. Elle paraît d'ailleurs avoir été ajoutée plut tard, en imitation du rondeau du duc de Bourbon, p. 536 : *Gardez vous du cayement*.

V. Marcel Schwob, *Parnasse satyrique du XV^e siècle*, p. 66.

VII

RONDEL D'UNG AMANT BLASMANT LES DAMES

A ce coup est venu le temps

VIII

RONDEL D'UNG AMANT QUI SE MOCQUE DE SA DAME

- 1 Retirez vous, ne faictes plus l'habille :
 Sans faire ruse, pour une vi[e]lle beste,
 Ne pensez plus qu'on se rompe la teste
 A vous aimer : vous n'estes plus Sibille.
- 5 Des serviteurs vous en avez eu mille
 Qui ne sont pas demourez en la queste :
 Retirez vous [ne faictes plus l'habille!]
 Vostre visaige est ung petit debille
 Et le surplus n'est plus gueres honneste ;
- 10 De vostre honneur, il est si manifeste,
 Que l'on ne parle d'autre chose en la ville !
 Retirez vous [ne faictes plus l'habille.]

IX

RONDEL D'UN AMANT QUI SE MOCQUE DE SA DAME

Visaige de mirouer ardent...

X

RONDEL D'UNG AMOUREUX DESPLAISANT

- 1 Je sçay tout ce que me nuyt par sçavoir ;
 Je sçay tout ce que me peult decepvoir ;
 Je n'ay donc garde que de ce lieu desplace ;
 Je vois partout, sans avoir lieu ne place ;
- 5 Je perds mon temps et si fais mon devoir
 J'apprens tousjours et riens ne puis sçavoir ;
 Je fort me monstre et on ne me daigne veoir ;

VII. Marcel Schwob, *Parnasse satyrique du XV^e siècle*, p. 55.

IX. Marcel Schwob, *Parnasse satyrique du XV^e siècle*, p. 67.

Je m'offre assez mais on dit : preu vous face !
 Je sçay tout ce [que me nuyt par sçavoir.]

- 10 Je parle hault, on fait le sourd, pour voir ;
 Je demande, on ne me veult pourveoir ;
 Je suis loyal, desloyauté m'efface ;
 Je voy tout bien et ne puis bien avoir ;
 Je sçay tout ce [que me nuyt par sçavoir.]

XI

RONDEL D'UNG AMANT SANS AMOUR

- 1 Je serviray selon qu'on me poyra
 Et m'en mettray du tout a mon debvoir ;
 Mais si ma dame ne me veult point pourveoir
 Incontinent, la premiere m'aura !
- 5 Et puis en parle qui parler en scaura :
 Selon le bien que j'en pourray avoir
 Je serviray [selon qu'on me poyra !]
- Mauldict soit il qui autrement fera
 Ne qui jamais aura autre vouloir
- 10 Car quant de moy, chascun peult bien sçavoir,
 Que tout ainsi que l'on me traictera
 Je serviray [selon qu'on me poyra !]

XII

RONDEL D'UNG AMANT ENNUYE DE SA DAME

- 1 Pour reverdir je l'ay plantee
 Ma dame, car plus ne suis sien.
 Raison pourquoy : je n'en dis rien !
 Plus n'en seroit des gens hantee.
- 5 Puis que son cueur l'a exemptee
 De n'avoir plus vouloir au mien,
 Pour reverdir je l'ay plantee.
- Si je l'ay loyaulment traictee
 Et tousjours pourchassé son bien,
- 10 Il ne fault pas dire combien :
 Mais, puisqu'elle est si affectee,
 Pour reverdir je l'ay plantee.

XIII

RONDEL D'UNG AMOUREUX QUI REPRENT SA DA[ME]

- 1 En effect si ne reprenez
 Vostre cueur d'estre si vollaige,
 Quoy qui soit a gaing ou dommaige,
 Plus n'en veulx : pour ce le prenez.
- 5 Car par trop vous entretenez
 Messire Chascun et son paige
 En effect [si ne reprenez.]
- Ne say queul bien y retenez,
 Mais ce n'est pas vostre advantaige :
- 10 Doncques, sans faire autre partaige,
 Si m'aymez a moy vous tenez.
 En effect [si ne reprenez.]

XIV

RONDEL D'UNG AMANT QUI SE GAUDIST DE SA DAME

La voyez vous bien ceste noire....

XV

RONDEL JOYEULX D'UNG AMANT A SA DAME

- 1 Madame m'amyce, s'estoye
 Cousché empres vostre costé
 Si n'estoye bien tost osté
 Devinez que je vous feroye ?
- 5 Par saint Jehan ! je vous baiseroye !
 Car j'en ay bonne volenté
 Madame m'amyce [s'estoye !]
- Et sçavez vous que je voulroye
 Qu'apres qu'aurions may planté ?
- 10 Confitures a grant planté
 Et puis je recommenceroye,
 [Madame m'amyce, s'estoye !]

XVI

RONDEL D'UNG AMANT QUI Ayme DEUX DAMES

- 1 A toutes deux et chascune a part soy,
 J'en ayme l'une et l'autre ne deçoy ;

- Du bien leur vueil pour toute recompense :
 L'une vault trop et de l'autre je pense
 5 Que c'est assez, et fust ce pour ung roy !
 Et l'une et l'autre seroit assez pour moy :
 Mais toutes fois, clerement j'apperçoy
 Qu'il est besoing d'avoir mon acointance
 A toutes deux et chascune a part soy.
 10 Car qui voudroit garder l'une pour soy
 Et laisser l'autre, je vous jure ma foy,
 Qu'on y perdrait santé et patience :
 Mais bien seroit subtile science
 D'avoir a coin, en secret et requoy,
 15 A toutes deux et chascune a part soy.

XVII

RONDEL D'UNG AMOUREUX CHICHE A SA DAME

- 1 A quelz despens ne a quelz gaiges
 Ferons nous tant de beaulx ouvraiges,
 Aussi tant d'amoureux assaulx
 Tant de gambades, tant de saulx
 5 Et tant d'autres menuz suffraiges ?
 Il vous fault mener par rivaiges
 En beau temps, aux pelerinages
 Et vous donner tant de babeaulx
 A quelz despens ne a quelz gaiges ?
 10 S'il vous fault remuer mesnaiges
 Et estre bien garnis de paiges,
 Legiers de pieds, soubtilz et caulx,
 En point, gais comme papegaulx
 Pour faire voz secretz messaiges
 15 A quelz despens ne a quelz gaiges ?

XVII bis

RONDEL D'UNG GAUDISSEUR AMANT AUX AUTRES AMOUREUX

Faites le mieulx que vous pourrez...

XVII bis. Marcel Schwob, *Parnasse satyrique du XVI^e siècle*, p. 72.

XVIII

RONDEL D'UNG AMOUREUX QUI LAISSA DAME POUR UNE AULTRE

- 1 Madame, s'il fault qu'on vous change,
 Pour Dieu n'en soyez esbahye :
 Car de moy estes envahye
 Pour une autre aymer par eschange.
- 5 Je crois bien qu'il vous est estrange :
 Mais ce sont de tours de l'abbaye
 Madame [s'il fault qu'on vous change!]
- De voz beaulx yeulx mercy vous rens je
 Sans que de moy soiez trahye ;
- 10 Ailleurs ma pensee est ravye :
 Cueur d'amoureux n'est pas cueur d'ange,
 Madame [s'il fault qu'on vous change !]

XIX

RONDEL D'UNG AMANT LASCHE

- 1 Je ne suis pas de ces gens la
 Qui font neuf ou dix fois cela
 Quant ilz sont aupres d'une dame :
 Mais pour une fois, sur mon ame,
- 5 Je le fais bien et puis hola.
 L'autre jour une m'en parla
 Et puis, m'en parlant, m'acolla.
 Mais je luy dis : « Par Dieu, Madame,
 Je ne suis pas de ces gens la ! »
- 10 Tout son conseil me revela
 En disant : « Mon amy, la, la,
 Entendez a moy ! je me pasme ! »
 Et je respons pour estre infame :
 « Parlez a mon clerc de cela
- 15 Je ne suis pas de ces gens la. »

XX

RONDEL D'UNG AMANT QUI GAUDIST SA DAME

- 1 Fais elle pas bien
 D'aymer qui lui donne?

- Elle est belle et bonne
 S'elle vaulsist rien !
- 5 Elle ayme le mien
 Non pas ma personne :
 Faict elle pas bien ?
- Je n'ay rien du sien
 Que ne luy guerdonne :
- 15 Mais il s'abandonne
 Quant on lui dit : « Tiens ! »
 Faict elle pas bien ?

XXI

RONDEL D'UNG AMOUREUX JOUYSSANT DE SA DAME

- 1 Rien n'est fait qui ne fait plus fort
 Le plus fort est qu'il fault jouyr
 De ses amours pour s'esjouyr
 Et pour donner au cueur confort.
- 5 Il en fault faire son effort :
 Car pour si peu se resjouyr
 Rien n'est fait que ne fait plus fort.
- Tout plaisir mondain d'amour fort
 Quant le bon mot on peult ouyr ;
- 10 Aussi c'est pour esvanoyr
 Quant il tombe en ung autre sort :
 Rien n'est fait qui ne fait plus fort.

XXII

RONDEL D'UNG AMANT QUI SE RETRAIT D'AMOURS

- 1 De vous aymer follement m'assenty ;
 Pour vostre honneur j'ay plusieurs desmenty :
 Mais maintenant chascun en fait ung compte
 Voire tant ord qu'on ne tient de vous compte,
- 5 Car vous avez a trop de gens menty.
 Vostre bruit est si tres fort retenty
 Qu'on dit de vous en tous lieux : En vient y
 Plus de nouveaulx ? — Ainsi je me mesconte :
 De vous aymer [follement m'assenty].
- 10 Mais comment a vostre cueur consenty
 D'autre que moy avoir l'amour senty :

XXII. *Le texte porte seulement m'assenty.*

- Mallade, sain, jeune, vieil, puvre et conte
 Vous en cellez ainsi qu'on me racompte :
 Dont j'en ay dueil et me suys repenty.
 15 De vous aymer [follement m'assenty].

XXIII

RONDEL D'UNG AMOUREUX QUI A PERDU SA DAME

- 1 Bonnes gens j'ay perdu ma Dame ;
 Qui la trouvera, sur mon ame,
 (Combien qu'elle soit belle et bonne!)
 De tres bon cuer je la luy donne
 5 Sans en preindre debat a ame.
 La belle scet tres bien sa game :
 Loyaulment ayme ce qu'elle ayme.
 Qui la trouvera mot ne sonne :
 Bonnes gens [j'ai perdu ma Dame!]
 10 Gardez bien cette gente femme :
 Que nul ne la blesse ou entame,
 Car elle est gentille mignonne
 Et a chascun doulce personne
 Qui craint fort deshonneur et blasme :
 15 Bonnes gens [j'ai perdu ma Dame!]

XXIV

RONDEL D'UNG AMANT A SA DAME

- 1 Quant je veoy quelc'un qui vous baise,
 Et qui avecques vous devise,
 Pensez, madame, quant vous vise
 Si je suis a l'heure bien ayse.
 5 Mon poure cuer vit en malayse
 Et n'a pas a l'heure franchise,
 Quant je voy quelc'un qui vous baise.
 Mais scavez vous bien qui m'appaise ?
 Ce fait raison, qui lors m'advise
 10 Que d'ainsi faire c'est la guyse,
 Quant je voy quelc'un qui vous baise !

XXV

RONDEL D'UNG RUDE AMANT A SA DAME

- 1 Répondez moy a ma demande
 Je vous pryé, fillette blonde,
 Ou je diray a tout le monde
 Pour veoir, que c'est que je demande.
- 5 Ne tenez point de la Normande :
 Le propos vault bien qu'on responde,
 Répondez moy a ma demande.
- Ou, s'il fault que chascun l'entende,
 Sur quelle promesse me fonde
- 10 Je suis content que l'on me tonde
 Se vostre honneur m'en fait l'amende ;
 Répondez moy a ma demande.

XXVI

RONDEL D'UNG AMANT QUI SE MOCQUE DE SA DAME

- 1 En trop de lieux brassez moustarde,
 Vostre mortier ne vault plus rien ;
 Vous n'estes pas femme de bien
 De faire ainsi la coquarde.
- 5 Prenez en gré, s'on vous en larde,
 Car on congnoist vostre maintien :
 En trop de lieux brassez moustarde.
- Au lundy prenez ung pour garde
 L'autre au mardy pour l'entretien :
- 10 L'ung a ung jour, l'autre le sien.
 Le feu Saint Anthoine vous arde :
 En trop de lieux brassez moustarde !

XXVII

RONDEL D'UNG GAUDISSEUR AMANT

- 1 Et bren, bren, fy, c'est bien chié !
 Fault il tant prier une dame
 Pour avoir une seulle dragne
 De ce qui est a bon marché ?

- 5 On auroit plustot arasché,
 Une poignée de vray basme :
 Et bren, bren, fy, c'est bien chié !
 Quant on a bien escarmouché,
 Frappé dedans, cryé alarme,
 10 Sont roupieux, a l'œil la larme,
 Et en revient bien emmouchié :
 Et bren, bren, fy, c'est bien chié !

XXVIII

RONDEL D'UNG AMANT QUI SE PLAINT DE SA DAME

Dictes le moy qui m'a donné le bont

XXIX

RONDEL D'UNG AMANT QUI PRYE SA DAME

- 1 Si vous voulez que je cousche
 En la couche
 D'empres vostre lict, Madame,
 Jamais mot, par Nostre Dame,
 5 N'en yra hors de ma bouche.
 Je seray comment une souche,
 Sans que touche
 En riens ou ayez diffame,
 Si vous voulez que je cousche.
 10 Moins qu'une petite mousche
 Qui se muche,
 Ainsi feray par mon ame :
 Ne craignez pas que nul blasme
 Vous en ayez ne reprouche,
 15 Si vous voulez que je couche !

XXVII. 10 *Le texte de Vérard donne Font.*XXVIII. Marcel Schwob, *Parnasse satyrique du XV^e siècle*, p. 105.

XXIX. Le ms. du British Museum, Lansdowne 380, fol. 237 vo, contient cette pièce dont les variantes suivent :

1. S'il vous plaist — 3 Devant — 5 Il n'en ystra — *Les vers 6 à 9 intervertis* — 10 mains — 11 V. se mouche s'esmouche — 12 Feray de bruyt sur mon ame — 7 sans qu'atouche — 8 Chose qui vous soit a diffame — 13 Et n'en pourrez avoir blasme — 14 Ne ung tout seul reprouche.

XXX

RONDEL JOYEUX D'UNG AMOUREUX

En voyant la dame au matin....

XXXI

RONDEL D'UNG AMANT AUX AULTRES AMOUREUX

- 1 Pensez de faire garnison,
Amoureux qui estes en grace :
Chascun de vous son prouffit face
Qui le scet faire il a raison.
- 5 Tandis qu'il est temps et saison
Et qu'on vous monstre belle face,
Pensez de faire garnison.
Telz servent en autrui maison
Et ont le bruyt par un espace
- 10 Qu'on voit a coup vuyder la place :
Il est d'ennuyeux grant foison.
Pensez de faire garnison !

XXXII

RONDEL D'UNG AMOUREUX A SA DAME

Quant ce viendra que nous assemblerons

XXXIII

RONDEL D'UNG GAUDISSEUR AMANT A SA DAME

- 1 Tel foyz sera que n'aurez pas la presse
Que vous avez ; mais laschera l'opresse
De vostre bruyt, quant la fleur en fauldra.
Car vous rider vieillesse ne fauldra
- 5 Ventre et les joues tant qu'en aurez destresse !
Plus on n'yra a feste ny a messe
Vous regarder : car molle aurez la fesse
Et les tetins, dont dueil vous assauldra.

XXX. Marcel Schwob, *Parnasse satyrique du XV^e siècle*, p. 102.
XXXIII. Marcel Schwob, *Parnasse satyrique du XV^e siècle*, p. 98.

Tel foy sera [que n'aurez pas la presse.]

- 10 Considerez doncques vostre jeunesse
 Et faictes tant que de vous gay jeu naisse
 A tout amant qui franc vous assauldra
 Ou conviendra que folle on vous congnoisse.
 Tel foy sera [que n'aurez pas la presse.]

XXXIV

AULTRE RONDEL PAREIL

- Ne monstrez plus vostre tetine :
 Elle est trop grande et trop mollasse ;
 Elle ressemble une besasse
 Pendue au col d'une coquine.
- 5 Voulentiers je vous feisse signe
 Quant je vous voy en quelque place :
 Ne monstrez plus vostre tetine !
 Si dure estoit, ronde et.poupine,
 De bon cuer je la regardasse ;
- 10 Mais ce n'est riens q'une tripasse
 Pour quelque varlet de cuysine :
 Ne monstrez plus vostre tetine.

XXXV

RONDEL D'UNG AMANT MAL CONTENT DE SA DAME

Plus vous n'aurez mon cuer en garde.....

XXXVI

RONDEL D'UNG AMANT MAL CONTENT DE SA DAME

- 1 J'en sçay plus que je n'en voulsisse
 De vostre bon gouvernement
 Dont il me desplaist bonnement ;
 Et l'ay sceu sans que m'en enquisse,
- 5 Ne jamais peine je y mysse,
 M'en enquerir plus largement

13 *Le texte de Vêrard donne Et.*

XXXV. Marcel Schwob, *Parnasse satyrique du XV^e siècle*, p. 81.

- J'en sçay plus que je n'en voulsisse !
 Et combien que je respondisse,
 Lors, faisant ung bien grant serment,
 10 Que celluy qui le disoit ment :
 Mais toutesfois, quoy que j'en disse,
 J'en sçay plus que je n'en voulsisse !

XXXVII

RONDEL JOYEULX D'UNG AMANT A SA DAME

- 1 A l'heure que premier vous veys
 Sçavez vous qui me fut advis
 A veoir vostre conduction ?
 C'est qu'aviez complexion
 5 Pour avoir le deduyt des vifs.
 Dont, tout a coup, prins mes convys
 Vous dire, pour quelque devys,
 Le plus de mon intention,
 A l'heure que premier vous veys.
 10 Mais quant je vous vey[s], vis a vis,
 J'en fuz plus hault que es cieulx ravys ;
 Lors creust ma griefve passion,
 Car j'euz ymagination
 Que aymiez le plaisir des viz,
 15 A l'heure que premier vous veys.

XXXVIII

RONDEL D'UNG AMANT OUI BLASME SA DAME

- 1 C'est trop fringué desloyaulment
 De faire venir au lundy
 L'ung serviteur, l'autre au mardy,
 Chascun a part secretement.
 5 Quant a jeune femme vrayment
 Le couraige y est bien hardy :
 C'est trop fringué desloyaulment.
 Je vous dy : dame, plainement,
 C'est beaucoup de gens se gaudy ;
 10 Vous entendez bien que je dy :
 Changez vostre gouvernement.
 C'est trop fringué desloyaulment !

XXXIX

RONDEL D'UNG AMANT QUI BLASME SA DAME

- 1 Je vous ay veue tant par cy que par la :
 Voire et scay bien que quelc'un me parle
 De vostre estat, disant qu'estes commune
 Et que par champs allez souvent comme une
- 5 Povre lubricque, querant faire cela !
 Ne me allez plus de gamaust en ré, la,
 Puis qu'est commun qu'avez fait ce cas la :
 Car pour certain, au rapport de chascune,
 Je vous ay veue [tant par cy que par la.]
- 10 Bien congnois cil qui vous despucella ;
 Car tost apres pas ne le me cela
 Car vous trouva en bonne heure opportune :
 Mais a moy estes tres fiere et importune
 Au feu d'amours qui vous estincella :
- 15 Je vous ay veue [tant par cy que par la.]

XL

RONDEL D'UNG AMANT A SA DAME

- 1 Et puis que vous n'estes contente
 De faire cela que je veulx,
 Il est assez de plus beaulx jeux
 Que de mourir en telle actente.
- 5 Pour ce, ne soyez mal contente
 Si bien je procure autres lieux :
 Et puis que vous n'estes contente.
 A vous veoir tant estes plaisante
 Qu'on ne pourroit demander mieulx ;
- 10 Mais vous n'estes pas, ce m'aïst Dieux,
 Tant gracieuse comme gente,
 Et puis que vous n'estes contente.

XXXIX. 6 Je corrige le texte de Vêrard de gameust en esla.

XLI

Comment apres que l'Amant parfait estant dedans le verger d'amours loing de sa Dame qu'est en la maison de Liesse, apres qu'il s'est mis a faire plusieurs beaulx rondeaulx de divers amoureux, se met a faire plusieurs ballades joyeuses.

BALLADE JOYEUSE DES TAVERNIERS

- 1 D'un gect de dart, d'une lance asseree,
D'ung grant faussart, d'une grosse massue,
D'une guisarme, d'une flesche ferree,
D'ung braquemart, d'une hache esmolue,
- 5 D'ung grant penart et d'une besague,
D'ung fort espieu et d'une saqueboute,
De maulx brigans puissent trouver telle route
Que tous leurs corps fussent mis par morceaulx,
Le cueur fendu, desciré par monceaulx,
- 10 Le col couppé d'ung bon branc acherin,
Desciré soit de truye et de pourceaulx,
Les Taverniers qui brouillent nostre vin !
D'ung arc turquoys, d'une espee affillee,
Ayent les paillars la brouaille cousue ;
- 15 De feu gregoyz sa perrucque bruslee,
Et par tempeste la cervelle espandue,
Au grant gibet leur charongne pendue,
Et briefvement puissent mourir de goutte
Ou je requiers et pry que l'on leur boute
- 20 Parmy leur corps force dardans barreaux,
Vifz escorchez des mains de dix bourreaux,
Et puis bouillis en huile le matin,
Desmembrez soient a quatre grans chevaulx
Les taverniers qui brouillent nostre vin !
- 25 D'ung gros canon la teste escarbouillee,
Et de tonnerre acablez en la rue,
Soient tous leurs corps et leur chair dessiree
De gros mastins bien garnye et pourveue ;
De fort escler puissent perdre la vue ;
- 30 Neige et gresil tousjours sur eulx degoutte ;
Avecques ce ilz aient la pluye toute
Sans que sur eulx ayent robbes ne manteaulx ;

XLI. Publiée par A. Campaux, d'après le *Jardin de Plaisance*, et attribuée sans raison à Villon (*François Villon, sa vie et ses œuvres*, 1859).

- Leurs corps tenez de dagues et couteaulx
Et puis traisnez jusques en l'eau du Rin ;
35 Desrompuz soient a quatre vings marteaulx
Les taverniers qui brouillent nostre vin
Prince, de Dieu soient maulditz leurs boyaulx ;
Et crever puissent par force de venin
Ces faulx larrons, maulditz et desloyaulx,
40 Les taverniers qui brouillent nostre vin !

XLII

BALLADE D'UNG AMANT GLORIEUX

- 1 S'on ma donné le bruyt et renommee
D'avoir esté grandement amoureux
Le temps passé, d'une qu'on m'a nommee
On n'en scet riens : ilz jugent tout par eulx.
5 Je veuil qu'ilz sachent que point ne suys de ceulx
Lesquelz fort ayment ne sont aymez de dame :
S'el ne me veult, aussi je ne la veulx,
Ce m'est tout ung : Monsieur vault bien Madame !
Je n'en vueil pas que de moy soit blasmee
10 Mais la vueil bien honorer en tous lieux ;
Gracieuse est et en beaulté famee
Et le maintien tres frisque et fort joyeulx,
Mais celle cuyde que soys si glorieux
Que tant je l'ayme : Nenny, j'en auroys blasme.
15 Car qui ne m'ayme, comme je foy, ou mieulx
Ce m'est tout ung : Monsieur vault bien Madame !
Si autresfoys devant moy s'est pasmee
Et me riant de ses attrains yeulx,
Si estoit elle fort d'ung autre embasmee,
20 Comme on m'a dit, dont je suis ennuyeux :
Car elle dit qu'elle trouveroit mieulx
Ailleurs que moy : or ce prengne, par m'ame !
J'en suis content sans estre envieux,
Ce m'est tout ung : Monsieur vault bien Madame !
25 Prince, pensez que merencolieux
Point ne seray pour l'amour d'une femme :
Et fust extraicte des Deesses ou Dieux
Ce m'est tout ung : Monsieur vault bien Madame !

XLIII

BALLADE D'UN GAUDISSEUR AMANT QUI SE MOCQUE DE SA DAME

- 1 Vieulx lorpidon, orde vieille paillarde,
 Reffuz de ceulx qui vivent en clapier,
 Qui par chemins faictes la papelarde
 Et en tous lieux a dupez espier.
- 5 Il faudroit bien une main de papier
 Pour mettre au long vostre genealogie :
 Vostre renom n'est pas en theologie,
 Vostre vis est com cabas reparé.
 Qui vous mettroit le cul a l'esperé
- 10 Pour bien scavoir en quel point est la lune
 L'on scauroit bien, sans faire long narré,
 Si soubz les draps vous estes blanche ou brune.
- Quant l'on vous voit marcher, a pas d'oustarde,
 En pourmenant vostre vieil brenacier
- 15 Que dit on : « Quoy, qui est ceste coquarde
 Qui tant se brague ainsi qu'un plumacier ? »
 Vostre cul n'est de fer ne d'acier :
 Il en est fait, il ne rend plus sa lie,
 Car vostre fesse est si fort amollye
- 20 De baculler le poictron essoré.
 D'un vieil bordeau seroit bien restoré
 De vostre corps pour servir la commune :
 On en feroit ung beau compte doré
 Si soubz les draps vous estes blanche ou brune.
- 25 Du cul jouez com cheval soubz la barde,
 Et fault ung vent de vostre vieil brodier,
 Qui put plus fort que pouldre de bombarde ;
 Riens ne vallez que pour ung ort lodier
 Qui vous esmouche vostre breneux dodier ;
- 30 Ne soyez ja pour aultres gens jollye.
 Vostre bon bruyt est tourné en follye
 Sans qu'il peust estre au bourdeau esgaré
 Car vostre bast est tousjours desmaré
 A tout passant, fust il de Pampelune !
- 35 Que plus diray de vostre corps paré
 Si soubz les draps vous estes blanche ou brune ?

XLIII. Une variante très jargonnesque a été publiée par Marcel Schwob, *Parnasse satyrique du XV^e siècle*, p. 123.

- Orde princesse, vostre cul préparé
 Est a tous vens, sans estre separé
 De toute ordure, car aymez la pecune :
 40 Mais si verray-je, ains que soys disparé,
 Si soubz les draps vous este[s] blanche ou brune ?

XLIV

BALLADE D'UNG AMOUREUX PICART

- 1 Hemy compains, comme amour chafique
 A l'amant cueur qui de trop bucquer loque
 C'est pour [C]aignon qui n'est bel ne frisque :
 Ains est bochue et de deux jambes cloque
 5 J'en suys si prins que ne sçay que j'en fache
 Quant je rouchete sa requignee fache
 Et je rouarde le crapaulde enfrongnee ;
 Elle me semble si tres fort engagnée
 Qu'ay tousdis paour qu'elle me coure seure :
 10 Pour chou me fault, pour eschever meslee,
 Froier chu trou qui est plus noir que meure.
 Lors je luy tappe juste la taberlicque
 Au chen poitron mon amoureuse brocque :
 Et de tout chou elle me fait la nicque
 15 Cuydant tous dis que d'elle je my mocque.
 Lors je la fiers et elle my raquache
 De champ brodier dont sort orde fumache.
 Mais quant elle est de quelq'ung esmouquee
 Elle sent lors sa trippette escauffee
 20 Puis dit : « Compains, tappez jus a ceste heure ! »
 Lors suis contraint, comme chose esbouffee,

XLIV. Une version de cette sotte chanson a été publiée dans le *Parnasse satyrique du XV^e siècle*, par Marcel Schwob, p. 127-129. Le texte de Vêrard présente des traces de remaniements regrettables, mais aussi des vers plus complets que la version mutilée, et d'une détestable écriture. du ms. fr. 1719.

1 s'aplique — 2 Eiz en men ceur — 3 Cuaignon — 4 clocque. *Je corrige la leçon de Vêrard* loque — 6 je raouet sa reguignye face — 7 trap-paude. *Vêrard donne* le crapault de — 8 Engaignye — 10 meslee. *Vêrard* merlee — 11 Son treu — 12 tambrelicque — 13 Ens le poictron — 17 De son brodier qui sant orde — 18 de me queue — 19 Se panche sent le trippe rescauffee — 20 Compains que je monte desseure — 21 Ainsi me fault comme s'est desrenee.

- Froier chu trou qui est plus noir que meure.
 Quant elle voit que ainsi la berlicque
 Et noz brodier sonne hault comme cloque,
 25 Elle my donne ung morcel de flemicque
 Et de boudins qu'elle prent en ce pocque
 Et dit : « Mignen je sens en me crevache
 Qui le fauldroit refroidir cop a cache ».
 Lors me r'assault celle vieille enfumee
 30 Et me brandit sur che panche pelee
 Et dit : « Compains que je monte desseure. »
 Pour chou me fault, comme chose juree,
 Froier chu trou qui est plus noir que meure.
 Prince, tant fut che [grant] landye froiee,
 35 Champ vermatiez de me locque fenée,
 Puis dit : « Hemy, or va, dieu te sequeure
 Che tu es hayte, reviens la matinee,
 Froier chu trou qui est plus noir que meure. »

XLV

BALLADE D'UNG AMOUREUX

- J'ay bien esté longuement amoureux
 r. Le cul est sien or en face a sa guise.

XLVI

AULTRE BALLADE D'UNG AMOUREUX

- 1 Si bien je porte en ma devise quoac,
 Et que d'amours je frappe sur le pec,

23 Que sy fort li berlique — 25 flammicque — 26 qui est deles chy pocque — 27 Mygnen. *Vérard Migner* — 29 Puis me — 31 Disant : Compains tappes en a ceste heure — 32 Dont suis contrains — 35 Chen bruar bouatier de me cloque — 36 qu'elle me dist Compains dieu — 37 Se t'es haitiez.

XLV. Marcel Schwob, *Parnasse satyrique du XV^e siècle*, p. 119.

XLVI. Une version de cette sottie chanson, mutilée, a été publiée par Marcel Schwob, *Le Parnasse satyrique du XV^e siècle*, p. 113. Elle est importante par le nombre des mots de jargon que l'on y rencontre. Nous donnons les variantes inédites du m. LIII de Stockholm, fol. 22^{ro} et les variantes du ms. fr. 1719 sous la lettre P.

1 Se je porte; coac — 2 Et se d'amours j'ay frappé.

- De riens qui soit je ne donne ung patac :
 Car nourry suis faictifz comme ung gros bec.
- 5 Ce foht amours, qui par hic et par hec,
 La leur mercy m'ont si bien pris au bricq
 Que j'ayme et sers la belle, ric a ric,
 Qui mieulx me tient qu'a corde ny qu'a croc
 Et va tousjours chantant de blic en bloc
- 10 Qu'oncques n'ouystes ung si terrible huc.
 Amours, amours, benoist soit ton affroc :
 S'il n'y a gaing au moins il y a pluc.
 Elle a le corps aussi uny q'ung sac,
 Et a le cul aussi plat comme ung hec,
- 15 Et a des trippes en son sain ung plain bac,
 Et a la barbe aussi longue q'ung grec.
 Emmy son trou se musseroit l'espec
 Et faicte elle est et de os et de pic :
 Entre les cuisses a le flac et le flic,
- 20 On en feroit morceau de hariquoc.
 Les yeulx a verds, comme ung moyne a son froc :
 Pour ce vous dis, roy, prince, conte ou duc,
 Et devroit estre content sur ung sabot
 S'il n'y a gaing au moins il y a pluc.
- 25 Puis se rebrasse juc emmy l'estomac
 Et voit son cul de galoffes tout blec ;
 Apres si pisse ung grant derivé flac
 Aussi fin cler comme ung eaue de Robec ;
 Elle ressemble, du visaige et du bec,
- 30 A ung vieil cinge qui put comme la zic.
 Quant elle a soif la gueulle bee a tric

3 Et se despens tous les jours — 4 Et se je suis faitis — 6 bric —
 8 ny a croc — 9 Souvent s'en va chantant — 10 oncques n'oistes si tres
 — 13 wide que ung — 15 Dedens son ventre a des tripes plain bac —
 17 En son pertuys se musseroit lespec. *Vérard* Senyserech — 18 Car il
 fut fait ou de hache ou de pic — 19 En ses jambes a gratelle et fic. *P*
 chancre et le fic — 20 morseaulx a haricoc — 21 Les yeulx a voirs
 comme ung moyne a froc — 22 Bien devroit ung roy ou prince ou duc
 — 23 se contempler d'amours sur l'establoc. *P* l'escaboc — 25 jusques a
 l'estomac — 26 son cuir de gratelle tout blec. *P* escaloffes — 27 Et puis
 piss'elle ung grant desrive flac. *Vérard* Desime — 28 Tout aussi cler
 comme l'eau de Robec — 29 Elle ressemble — 30 comme ung haric. *P*.
 astic — 31 beye a glic. *P* clic — 32 Et puis y tumbe de servoise plain
 broc.

- Et vous y verse de cervoise ung plein broc ;
 Quant elle a beu et dit : « Eschech et roc. »
 Et dit : « Amy, anuyt m'aurez au juc,
 35 Car mieulx vous ayme de taille que d'estoc :
 S'il n'y a gaing au moins il y a pluc. »
- Prince, elle est rouge comme creste de coq,
 Sa chevelure comme poincte de soc :
 Ung compaignon, qui seroit la au crut,
 40 Pourroit bien dire, fust il de Languedoc :
 « S'il n'y a gaing au moins il y a pluc. »

XLVII

BALLADE D'UNG GAUDISSEUR AMOUREUX

7. { L'autre jour ung gentil gallant
 { Retoupez je n'en vueil plus

XLVIII

*Sensuyvent plusieurs joyeux rondeaulx que la Dame de l'Amant Parfait
 estant loing de luy fist en la Maison de Lyesse de plusieurs dames amoureuses.*

RONDEL JOYEULX D'UNE DAME

- 1 Tant qu'il souffist j'ay fait cela :
 Il n'est ja mestier que le celle
 Car l'on scet que ne fuz pucelle
 Passé a long temps. Mais vela
- 5 Alors qu'on me despucella
 On le fist sans bast et sans selle ;
 Tant qu'il souffist [j'ay fait cela.]
- Celluy qui le fist le cella
 Aussi je voulois estre celle :
 10 Mais j'ayme tres fort la vaisselle
 Et boys juc a dire hola ;
 Tant qu'il souffist [j'ay fait cela.]

33 Et pette et rote et dit eschech et roc — 34 Beau doulx amy ennuy
 m'aras au juc — 37 Prince Vermeil — 38 A le brodier aussi large que
 ung soc — 39 qui y seroit — 40 et fust.

XLVII. Marcel Schwob, *Parnasse satyrique du XV^e siècle*, p. 132-133.

XLVIII. Marcel Schwob, *Parnasse satyrique du XV^e siècle*, p. 74, a
 publié une version de ce rondeau d'après le ms. fr. 1719, fol. 75 v^o.

XLIX

RONDEL D'UNE DAME A SON VIEIL AMY

- 1 Amy, vous estes trop vieillart
 Pour plus d'amours vous entremectre ;
 C'est autant par cueur que par mectre :
 Vostre cueur feu d'amours vieil art.
- 5 Vous sentez trop vostre vieil lart :
 Dont, pour plus en amours vous mectre
 Amy, vous estes trop vieillart.
 Dormez, ne soyez point bellart
 Pour moy cuider a vous submectre :
- 10 Povoir n'avez que de promectre
 Combien que ayez sens et vieil art.
 Amy, vous estes trop vieillart.

L

RONDEL D'UNE FOLLE AMOUREUSE

- 1 Femme n'est vivant qui me vaille
 Pour combatre en ceste bataille
 Ou l'on fait son mary coqu :
 Car j'ay harnoys, targe et escu,
- 5 Qui moins craint l'estoc que la taille.
 Mais qu'on baille quant je dis : « Baille. »
 Pour coups, tant soient de grosse taille,
 Jamais je ne tourne le cul :
 Femme n'est vivant qui me vaille.
- 10 Et si je prens gallans qui faille
 Metre a raison je ne les taille
 Jamais ou plus hault d'ung escu :
 Si ay juc'icy vescu
 Sans avoir, faulte d'une maille ;
- 15 Femme n'est vivant qui me vaille.

LI

RONDEL D'UNE DAME A SON AMY

- 1 Chier amy, or vous apprestez
 De dresser vostre court baston
 Affin que nous en esbaton
 Et pour jouer le me prestez.

- 5 De nous esbatre vous hastez
 Accordons tous deux en bas ton.
 Chier amy [or vous apprestez.]
 Je desire que fort boutez
 Et si tost pas ne nous haston ;
 10 Car j'ay peur que tous deux gaston
 Ce bas instrument que portez
 Chier amy [or vous apprestez.]

LII

RONDEL D'UNE DAME

- 1 Se pis ne vient, jè me doy contenter
 D'ung serviteur qui me vient fort tempter
 A me servir trop mieulx que je ne doy ;
 Je l'aime bien, et aussi fait il moy :
 5 Si besoing est je m'en puy bien vanter.
 Quelque grant vent que j'aye ouy venter,
 Je l'ay laisse a son gré regenter
 Pour le present, car je y veoy bien de quoy :
 Se pis ne vient je m'en doy contenter.
 10 Je ne vueil nuyt ne jour absenter
 Puy que m'aymer s'est venu presenter ;
 Car il fait mieulx qu'ung grant duc ou ung roy
 Le jeu d'amour, en bon et bel arroy :
 Dont, sans qu'aye cause de m'en mescontenter,
 15 Se pis ne vient je m'en doy contenter.

LIII

RONDEL D'UNE DAME A SON AMY

- 1 C'est mal cherché vostre avantage
 D'alleguer Chascun et son paige,
 Et vous monstrez bien peu rusé :
 Car trop estes vieil et usé
 5 Pour parler d'ung si fol langaige.
 Il convient donc (c'est grant dommaige),
 Qu'a vieillesse facez hommaige
 Sans que plus soyez abusé ;
 C'est mal cherché vostre advantaige,

- 10 N'ayez plus le cueur si vollage ;
 Vous estes d'aymer excusé
 Car par tout serez reffusé
 Veu que portez si gris plumaige :
 C'est mal cherché vostre advantaige.

LIV

BALLADE DE L'A. B. C.

- 1 Je suis devenu clerc d'escolle ;
 Desja scay la croix, de pardieu,
 Ou j'ay volenté saige et folle :
 Frequenter ne vueil aultre lieu.
- 5 Je scay ja ung si tres beau jeu,
 Car en trestout mon a. b. c.
 N'a bonne lectre sinon .g.
 Quant mon maistre dit .a.a.a.
 Je cuidois qu'il fust esbahy ;
- 10 E. f. g. h. i et k
 M'ont ung peu le cueur resjouy :
 Et quant j'euz tout veu et ouy
 Je treuve qu'en mon a. b. c.
 N'a bonne lectre sinon .g.
- 15 D. est une mauvaïse lectre
 Et a maint clerc a fait injure ;
 B. vault mieulx, mais il se doit mectre
 Apres .o. par ordre et mesure.
 Des lectres congnois la nature
- 20 Mais en trestout mon a. b. c.
 N'a bonne lectre sinon .g.
 L. de chappon gras est bonne
 N. de riviere ou maslart
 Et .m. de juste personne ;
- 25 O. s'esmerveille tost ou tard ;
 Par .q. vente tonne et espart.
 Mais au fort de mon a. b. c.
 N'a bonne lectre sinon .g.
 R. tout le monde souvent
- 30 Par erreur et par congnoissance :
 X. a tel qui ne veoît neant
 Et .s. quiert en desplaisance ;

- L'ung recule l'autre s'avance
 Non pourtant en mon a. b. c.
 25 N'a bonne lectre sinon .g.
 En mon livre y a une lectre
 Qui .9. par soy est appellee ;
 Mais chascun s'en veult entremectre
 Qu'elle soit point dessemblee,
 40 Ains soit à .v. i. t. couplee.
 Et par tout en mon a. b. c.
 N'a bonne lectre sinon .g.
 .9. par soy, a tous en apper,
 Fait a ses serviteurs sçavoir
 45 Que qui le sert du cueur y pert
 Sens, temps, corps, biens, ame et avoir.
 Je doncques concluz que, de voir,
 Ung mot pour tous qu'en l'a. b. c.
 N'a bonne lectre sinon .g.

Comment apres que l'Amant parfait et sa Dame, l'ung au Vergier d'Amour et l'autre en la Maison de Lyesse, ont fait plusieurs rondeaulx et ballades de divers amoureux et amoureuses, l'amant parfait apres son repos se remect plus fort que devant a faire plusieurs rondeaulx et ballades de luy mesme.

BALLADE DE L'AMANT PARFAIT A SA DAME

Veueillez voz yeulx emprisonner ¹

1. Tout ce qui suit est de Charles d'Orléans, sauf la *Departie d'Amours* qui est de Blaise d'Auriol.

GLOSSAIRE

- Alphabet* (Équivoques sur l'), LIV.
affroc, XLVI, 11. Sans doute un mot de jargon, formé sur *afroier*, et mieux *froier* qui a le sens érotique de frotter (Cf. argot des filles : *limer*). V. *Froier*.
Assentir, XXII, 1, consentir.
Babeaulx, XVII, 8, babioles.
baculer, XLIII, 20, littéralement frapper d'un bâton, est ici employé dans un sens obscène.
 Du CANGE, *vo baculare*.
burde, XLIII, 25, armure du cheval.
bas instrument, LI, 11, image obscène.
bas ton, LI, 6, équivoque sur *bil'on*. Cf. *baculer*.
bast, V; XLIII, 31, XLVIII, 6, selle destinée à recevoir des fardeaux. Plaisanterie se rattachant à l'idée de *chevaucher*.
bdton (court), LI, 2, même image que *verge*.
bec (gros), XLVI, 4, imbécile.
beer (la geule), 31, ouvrir la bouche.
bellart, XLIX, 8, mouton.
berlique, XLIV, 23, et mieux *brelique* : secouer dans un mouvement de va-et-vient ? (fr. *Breloque*).
Blec, XLVI, 26, blêt ? pourri.
blic en bloc, XLVI, 9, et plus fréquemment *En bloc* et *en blic*. Onomatopée.
bont, XXVIII. Image empruntée au jeu de paume. Voir Villon, *Grant Testament*, 617, et *Par-nasse Satyrique*, p. 264. Cf. *Vollee*.
Bordeau, XLIII, 21.
brague, XLIII, 16, se parer, faire le fier.
branc acherin, XLI, 10, épée d'acier. Cf. Villon, *P. T.*, 83; *G. T.*, 971; *Parn. Sat.*, p. 123, 269.
Brasser Moustarde. Cf. *Moustarde*.
Bren, XXVII, 1, merde.
Brenacier, XLIII, 14; dans le supplément de GODEFROY *Brenacier* est expliqué par ordurier : c'est le derrière. Cf. *Bren*.
breneux, XLIII, 29, v. *Bren*.
bricq, XLVI, 6, filet pour prendre les oiseaux.
Brocque, XLIV, 13, équivoque sur *broque*, arme pointue (GODEFROY, *vo Broche*). Ce mot désigne une épine dans les patois du Nord.
Brodier, XLIII, 26, derrière.
brodier (champ ?), XLIV, 17.
brouaille, XLI, 14, intestins.
bruyt, XXXII, 9; XLIII, 31, réputation.
bucquer, XLIV, 2, équivoque sur *frapper*. V. *frapper*.
Cabas, XLIII, 8, panier; équivoque sur *cas*.
 [C]aignon ?, XLIV, 3, nom propre ?
cela, III, 3; XXXIX, 5; l'amour.

celu (faire), XLVIII, 1.

chafique, XLIV, 1 ?

chascun et son paige, LIII, 2.

chatemite, VI, 11, hypocrite.

chié = chier, XXVII, 1.

clapier, XLIII, 2. Primitivement un monceau de pierre : ce mot est employé dans le sens de bordel, dès 1424 (LA CURNÉ); aujourd'hui désigne l'endroit où l'on élève des lapins (jusqu'au XVII^e siècle des *connins*).

clerc d'escolles, LIV.

cloque = cloche, XLIV, 24.

cloquer, XLIV, 4, boiter.

commune, XXXIX, 3, fille commune.

commune, XLIII, 22, ville ou plutôt maison commune de la ville.

compte, v. *conte*.

conte doré, XLIII, 23, précieux, avec la nuance que l'on trouve dans le titre de *legenda aurea*.

convy, XXXVII, 6, désigne primitivement le banquet, puis toute manière d'être.

coquarde, XXVI, 4; XLIII, 15, coquette et femme de mauvaise vie.

coquart, II, 13, coquet et débauché.

coqu, L, 3.

coquine, XXXIV, 4, mendiante.

crapaulde, XLIV, 7, injure adressée à une femme laide comme un crapaud.

crevache, XLIV, 27, crevasse : les parties sexuelles.

crier alarme, XXVII, 9.

crut, XLVI, 39. Faut-il corriger en *cruc*, mot de jargon qui signifie *crochet* et qui se rencontre dans la passion de 1486 ?

creix, LIV, 2, équivoque sur le *credo* que doit savoir le clerc et

sans doute une enseigne de cabaret.

cul à terre, III, 10.

disparé, XLIII, 40, séparé.

dodier, XLIII, 29, derrière.

dragme, XXVII, 3, petite monnaie.

duper, XLIII, 4, tromper (Lettre de Rémission de 1426 et *jargon des Coquillars* de 1455).

emmouchié, XXVII, 11.

enfumée, XLIV, 29, noircie par la fumée.

esbousée XLIV, 21, gonflée, rire.

escarmoucher, XXVII, 7.

Eschec, XLVI, 33, gare ! (La présence de *Roc* (La tour) près d'*Eschec* prouve que ce cri était emprunté au jeu des Échecs.

escu, L, 4, équivoque sur l'écu.

Esla, XXXIX, 6 ?

esmouque, XLIV, 18. V. *emmouchie*.

Esparé (à l'), XLIII, 9, au jour. V. GODEFROY, *Esparer*.

Essoré, XLIII, 20, qui se précipite et par suite fatigué.

estincella, XXXIX, 14.

faussart, XLI, 2, arme de la forme d'une faus.

fauveau, IV, cheval de couleur fauve.

fener, XLIV, 35, couper, faucher.

feu Saint-Antoine, XXVI, 11.

flac, XLVI, 19, parties sexuelles de la femme (comme *maujoint*), v. *flic*.

flemic, XLIV, 25, et mieux *flannique*, gâteau cuit au four.

flic, XLVI, 19, cf. *flac*.

frain. Équivoque se rattachant à l'idée de chevaucher.

franc, XXXIII, 12, pour *franchement*.

Frapper dedans, XXVII, 9, méta-

phore erotique. De là la plaisanterie de *Frère Frappart*, constante chez Rabelais et H. Estienne. Le mot est mal expliqué dans GODEFROY par *bourreau*.

fringuer, XXXVIII, 1, danser, mais ici dans le sens erotique. On entend aussi par un *fringueur* le débauché à la mode qui cherche à briller par le luxe de ses habits.

Froier, XLIV, 11, frotter dans l'acception de faire l'amour.

fumache, XLIV, 17. Cf. *enfumer*.

gaing, II, 2; XLVI, 12. Dans le second exemple, *gaing* est opposé au mot de jargon *pluc* (argent) et signifie certainement l'amour.

galoffes, XLVI, 26. Une variante du ms. de Stockholm donne *gratelle* (la gale).

gamaust, XXXIX, 6, note de musique? (d'après GODEFROY).

gambades, XVII, 4. Cf. *sault*.

game, XXIII, 6, sa leçon.

garnison, XXXI, 1, faire des provisions.

gaudisseur, XLIII, amuseur.

genealogie, XLIII, 6, long récit.

Hariquoc, XLVI, 20, parties sexuelles de la femme.

barnois, L, 4, équivoque se rattachant à la série des plaisanteries sur chevaucher.

Hec, XLVI, 5 (*Par hic et par hec*). Le contexte exige le sens par-ci, par-là.

hec, XLVI, 14, crochet de la porte, et mieus la barrière de bois

Hemy, XLIV, 1, 36, exclamation.

Hic, XLVI, 5. V. *Hec*.

Huc, XLVI, 10, cri, bruit.

juc, XLVI, 34, littéralement le perchoir.

Jurons : Par saint Jehan, XV, 5; Bren, Bren, XXVII, 1; Par Nostre Dame, XXIX, 4.

landye, XLIV, 34, littéralement les lèvres : parties sexuelles de la femme.

LANGUEDOC, XLVI, 40.

larder, XXVI, 5, dans un sens spécial.

espec (l'), XLVI, 17, pivert.

Locque, XLIV, 35, et mieus *louche*, bèche.

Locque, XLIV, 4; j'ai corrigé en *cloque* : mais il faut peut-être voir là une déformation jargonesque par anagramme.

locquer, XLIV, 2, boiter.

lodier, XLIII, 28; c'est proprement la couverture de lit : de là le sens dérivé coureur de mauvais lieux (cf. arg. des soldats : *paillasse*, fille de mauvaise vie).

loppinet, III, 14, loppin.

Lorpidon, XLIII, 1, vieille sale. Ce mot se rencontre déjà chez Eustache Deschamps : du temps de Ménage il était encore usité dans le patois bourguignon.

main (avant la), VI, 1. = La main en avant.

maslart, LIV, 23, canard sauvage.

mortier, XXVI, 2, équivoque. Cf. *moustarde*.

mucher, XXIX, 11, pour *musser*, se cacher.

moustarde (brasser), XXVI, 1, sens spécial.

NORMANDE. Cf. *Trancher de la Normande*.

pages, XVII, 11. Cf. *chascun*.

PAMPELUNE, LIII, 34.

panche, XLIV, 30, forme dialectale picarde pour *Panse*.

papelarde, XLIII, hypocrite.

patac, XLVI, 3, patard, petite monnaie.

pec, XLVI, 2, pieu (le dard ?).

PÉLERINAGES, XVII, 7.

penart, XLI, 5, coutelas.

pic, XLVI, 18 ?

planter, XII, 1, abandonner ? (*Jargon des Coquillars*). Planter a un sens érotique (Byvanck *Essai sur le Petit Testament*, p. 137 et 176).

pluc, XLVI, 12, argent : mot de jargon.

plumaige, LIII, 13, les cheveux (Cf. fr. mod., *déplumé*).

plumassier, XLIII, 16, qui porte des plumes, plutôt que celui qui les prépare. Cf. Supplément de GODEFROY.

poictron, XLIII, 20; XLIV, 13, dernière, croupe.

poupine, XXXIV, 8, poupée.

poyra = *payra*, XI, 1.

prebende, II, 14.

presse, XXXIII, 1, avoir du monde, le succès.

quoac, XLVI, 1.

raquacher, XLIV, 16, poursuivre.

requignee, XLIV, 6, forme picarde pour *rechignée*.

retouper, XLVII, reboucher.

reverdir, XII, 1.

ric à ric, XLVI, 7.

rivaiges, XVII, 6.

Robec, XLVI, 28, ruisseau très noir qui arrose un faubourg de Rouen.

roc, XLVI, 33, la Tour, dans le jeu d'échec.

rouarder, XLIV, 7, regarder.

Rouchete, XLIV, 6.

roupieux, XXVII, 10, ceus qui ont la roupie et sont honteus. Cf. le *Jargon* de Villon, 39.

sault, XVII, 4, l'acte amoureux. Cf. *Danse*.

selle, V, XLVIII, 6, métaphore tirée de l'idée de chevaucher.

servans, I, 9, amoureux empressés.

serveurs, VIII, 5; LII, 2, amants.

taberlique, XLIV, 12.

targe, L, 4, équivoque sur le bouclier. Ce mot doit désigner le ventre. Villon dit littéralement de la grosse Margot : *Elle a en soy des biens à son souhait. Pour son amour sains, bouclier et passot.*

teline, XXXIV, 1, seins.

tondre, XXV, 10.

trancher de la Normande, XXV, 5.

tric (beer la gueule a), XLVI, 31.

tripasse, XXXIV, 10, tripe.

trippes, XLVI, 15, boyaus.

tripette, XLIV, 19, équivoque sur *trippe*.

ruisselle, XLVIII, 10, le tonneau. (Elle aime à boire.)

varlet de cuysine, XXXIV, 12.

vieillard, XLIX.

vifs, XXXVII.

vis, XLIII, 8, visage.

vis-à-vis, XXXVII, 10, avec une intention équivoque.

viser, XXIV, 3, regarder.

vit, XXXVII.

vollee, I, image empruntée au vocabulaire du jeu de paume. Cf. *Bont*.

LES
PATOIS DE LA RÉGION LYONNAISE '

LE PRONOM RÉGIME DE LA 3^e PERSONNE
(*Suite*).

III. **illum, illam** POUR **illi**.

illos, illas POUR **illorum**.

On a signalé la substitution de l'accusatif au datif dans divers parlers du nord et du sud de la France, tant au Moyen Age qu'à l'époque moderne ; mais aucun n'est allé aussi loin dans cette voie que certains patois de notre région. Dans les chartes gasconnes du XII^e et du XIII^e siècle, *lo* et *los* issus de *illum* et de *illos* sont employés aus deus genres pour *li* et *lor*¹ ; et il semble bien qu'il en soit encore ainsi, dans la Gascogne et dans le Languedoc, où, d'après Chabaneau², on dit *les* ou *los* pour *lor* ; Mistral cite aussi *lou* pour *li* en Gascogne. Au nord de la France, on ne trouve que le pluriel *les* pour *leur*, dans quelques textes du Moyen Age, encore n'est-il pas sûr que *les* soit une forme d'accusatif³ ; vit-il encore dans les patois ? Parmi les parlers du

1. Voir Bohnhardt, *loc. cit.*, § 164, 165, 209, 212 ; cf. Elsner, p. 19 et 20.

2. *Romania*, IV, 344.

3. Voir Tobler, *Mélanges de gr. fr.*, trad. franç., p. 113, note 2, M. Tobler distingue les exemples où *les* est régime des verbes *ferir* et

Sud-Est, M. Meyer-Lübke mentionne seulement celui de Fribourg où *lou*, de *illos*, partage avec *lao*, de *illorum*, les fonctions de datif pluriel¹. Il n'en manque pourtant pas d'autres dans notre région, qui ont laissé perdre, comme régime indirect, non seulement *illorum*, mais encore *illi*. A Thoiry (Ain), par exemple, on emploie :

M. s. *le pour li* : on ne *le* devè ran ; kan é rankontr son pér é *le* di ; é *l* a parlo ; cf. é *le* konyé.

F. s. *la pour li* : kan é rankontr sa mër, é *la* di ; cf. é *la* konyé.

M. PL. *lou pour læ* : vo ne *lou* dévyo ran ; al on de bo z anfan, é *lou* balyon de bon konsèy ; é *lou* z a balya tó ; parla *lou* ; cf. é *lou* swényon.

F. PL. *lé pour læ* : lon de bal felye.... é *lé* balyon.... ; cf. le *lé* swényon.

Le représentant de *illorum*, *læ*, ne subsiste plus que comme régime prépositionnel :

par *læ* (pour eux, pour elles), à *læ* (à eus, à elles) et comme adjectif-pronom possessif :

læ père (leur père), *læ* z anfan (leurs enfants), le *læ* (le leur), etc.

Sur les 1.036 communes qui ont été étudiées dans notre enquête, une cinquantaine remplacent ainsi aus deus nombres et aus deus genres le datif par l'accusatif ; elles forment trois groupes compacts et assez bien délimités dans

baisier qui dans les locutions *ferir un coup*, *baisier le vis* paraissent se construire avec deus accusatifs, de ceus où *les* est mis réellement pour *lor*, mais sans s'expliquer sur ces derniers. M. Meyer-Lübke est d'accord avec lui pour l'explication des premiers (*Gram.*, III, § 83) ; quant à *les* pour *lor*, il se rattache d'après lui (*Ibid.*, II, § 83) non à *illos*, mais à *illis* > *lis*, *les*, ce qui semble difficilement admissible.

1. *Gram.*, II, § 83.

les départements de la Savoie, de la Haute-Savoie, de l'Ain, de Saône-et-Loire, du Rhône et de la Loire.

Le premier et le plus important comprennent les communes situées dans un quadrilatère dont Gex et Lagnieu dans l'Ain, Samoëns et Alby dans la Haute-Savoie, occuperaient les angles, à savoir Gex, Echenevex, Thoiry, Challex dans l'arr. de Gex; Saint-Germain-de-Joux et Petit-Abergement ¹ dans l'arr. de Nantua; Cormaranche ², Fitignieu, Ruffieu, Sutrieu et Corbonod dans l'arr. de Belley ³; Ambilly, Pers-Jussy, Saint-Julien ⁴, Andilly, Desingy, Seyssel et Bassy dans l'arr. de Saint-Julien; Cluses dans l'arr. de Bonneville ⁵; Argonnex ⁶, Saint-Jorioz, Doussard, Alby, Versonnex et Marcellaz ⁷ dans l'arr. d'Annecy ⁸; Chindrieux, Albens, Saint-Girod, Saint-Offenges-Dessous dans l'arr. de Chambéry.

Le second groupe ne compte guère qu'une douzaine de communes sur les confins des départements de Saône-et-Loire et du Rhône, à savoir Saint-Martin-de-Sénozan, Saint-

1. Cf. *la pour lui* au Grand-Abergement, voyez notre *Revue*, II, 292.

2. Cf. *le, la pour lui* dans un texte en patois de Cormaranche, *ibid.*, I, 133.

3. Dans les textes en patois du Bugey, cités par Vingtrinier, *Études populaires sur la Bresse et le Bugey*, p. 315-316, on trouve aussi *lo, le, la pour lui*.

4. Cf. *l' paré lô -z ô fé* (le père leur a fait), *è lè derd* (et lui dirai), *é le cheute u cou* (et lui saute au cou), *meti le na bago* (mettez-lui une bague) à Savigny, d'après Constantin et Désormaux, *Parab. de l'Enf. prod.*, p. 8, 13, 14, 16.

5. Ajoutez Samoëns d'après Constantin et Désormaux, *loc. cit.*

6. Ajoutez Balme-de-Sillingy, Annecy et Dingy, d'après les mêmes. Toutefois pour Annecy, cf. *l' seute u cou* et *liui dré, mtd liui*.

7. L'usage est le même dans les poésies de Béard, en patois de Rumilly.

8. Ajoutez Thônes, La Clusaz, Saint-Jean-de-Sixt, d'après Constantin et Désormaux, *loc. cit.*; mais dans le c. de Thônes, *li vit* encore à côté des formes d'accusatif.

Sorlin, Solutré, Vinzelles, Sainte-Cécile ¹, Leynes, Saint-Amour, Germolles ², Tramayes, Saint-Bonnet-de-Joux et Saint-Racho dans le premier; Monsols, Saint-Bonnet-de-Bruyères ³, et peut-être Propières, Aigueperse, Trades, Ouroux ⁴ dans le second.

Le troisième groupe est beaucoup moins important encore : il est formé par Bourg-le-Comte dans le département de Saône-et-Loire, par Urbise et par Saint-Rirand dans la Loire.

Dans quelques rares communes, le singulier seul *li* semble s'être perdu, tandis que le successeur de *illorum* se maintient :

DAT. S. *le, la*.

DAT. PL. *lœ, lœ*, cf. *accus. lé, lé*

à Frangy ⁵ dans la Haute-Savoie; de même aussi à Hauteville ⁶ et à Saint-Martin-de-Bavel dans l'Ain. Ce qui est plus important et plus significatif, c'est que, tout autour des trois groupes mentionnés plus haut, un grand nombre de communes emploient encore l'accusatif au lieu du datif, mais seulement au pluriel. On dit par exemple à Cressin-Rochefort (Ain) :

M. PL. *lo pour lœ* : *é lo balyon dé bon konsèy*, ou *lo a balyi tore*; cf. *i lo swanyon*.

1. Au masc. sing. notre corr. conserve *li*; est-ce la règle? est-ce caprice individuel?

2. Cf. dans les textes en patois de Germolles publiés par notre *Revue*, I, 134 et 201, *le, lu, lé*, formes d'accusatif en fonction de datif.

3. *Leur* que notre corr. emploie aussi au datif pluriel, à côté de *lé*, paraît être un emprunt au français.

4. Pour ces quatre communes, le singulier nous manque. Entre le 1^{er} et le 2^e groupe, Saint-Amour (Jura) et Coligny (Ain) emploient concurremment les formes de l'accusatif et celles du datif. Voir la *Revue*, I, 167.

5. Un 2^e corr. conserve *lyūi* au datif sing.; et *lé* qu'il emploie au plur. peut représenter aussi bien *illorum* (cf. *lè* = eus), que *illos*.

6. Un 2^e corr. conserve partout le datif.

F. PL. *lé pour lœ* : é *lé* balyon.....; cf. é *lé* swanyon; mais au sing. *li* se maintient :

ou *li* di, ou *ly* a parlo.

Tel est l'usage dans plus de 15 communes situées dans le voisinage immédiat de celles du premier groupe : à Belley, à Peyrieu et à Chazey-Bons, dans l'Ain; à Cruseille, aus Esserts-Esery, à Veyrier et à Meythet dans la Haute-Savoie; à Grésy-sur-Isère, à Aix-les-Bains, à Grésy-sur-Aix, à Dru-mettaz, à Chambéry, à Saint-Jean d'Arvey, à Saint-Thi-baud-de-Couz, à Planaise et à La Rochette dans la Savoie.

Elles sont plus nombreuses encore autour du 2^e groupe : j'en ai compté plus de 15 dans l'Ain, sur la rive gauche de la Saône : Bâgé, Manziat, Montcet, Viriat, Salavre ¹, Montrevel, Saint-Martin-le-Châtel, Boisse, Chavannes-sur-Reyssouze, Grièges, Curciat, Lescheroux, Saint-Jean et Saint-Julien-sur-Reyssouze, Chaveyriat, Vandeins, Marlieux; à peu près autant au nord du Rhône : Les Ardillats, Chiroubles, Fleurie (?) ², Marchamp (?) ³, Juliéas, Quincié, Cercié, Charentay, Belleville (?), Corcelles (?), Dracé (?), Odenas, Saint-Étienne-les-Ouillères (?), Saint-Lager, Claveisolles; une quinzaine dans la Saône-et-Loire : Rancy, Clessé, Matour, Ameugny, Malay, Saint-Bérain, Saint-Igny de Roche, Vauban, La Guiche, Oudry, Saint-Bonnet-de-Vieille-Vigne, Vitry, Sivignon, Ligny; enfin, dans la Loire, Ambierle et Saint-Haon ³. Parmi ces communes, les unes comblent l'espace qui s'étendait entre le 2^e groupe et le 3^e;

1. Ajouter Senaud, au sud-ouest du Jura.

2. Pour Fleurie et pour toutes les communes suivies d'un point d'interrogation, le singulier nous manque; plusieurs d'entre elles devraient peut-être être rangées dans les groupes cités plus haut.

3. *Lour* n'a pas complètement disparu à Saint-Haon : *lour* *zi* et le *zi* coexistent d'après un corr.; un 2^e ne donne que *lour*, mais un 3^e emploie *lour* et *lu* pour le masc., *lé* pour le féminin. Le tableau, publié ici même par M. Blanchardon, XV, 52-53, n'est pas tout à fait clair.

les autres contribuent à rapprocher considérablement le 2^e du 1^{er}, dont il n'est plus séparé que par la vallée de l'Ain et le Revermont; le phénomène s'étend donc, presque sans solution de continuité, de Bourg-le-Comte sur la Loire, jusqu'à Cluse, à peu de distance de la frontière suisse et de la frontière italienne.

Réduit au pluriel, le phénomène se rencontre encore ailleurs : au sud-est des Vosges, *li* persiste, mais *lor* est remplacé par l'accusatif à Plombières, à Val d'Ajol, à Raon-aux-Bois, à Basse-sur-le-Rupt, à la Bresse, à Saulxures, dans le c. du Thillot entier, à Bouvelieures, à Gérardmer ¹, à Bains, à Châtel, à Saint-Laurent, à Uriménil et à Xertigny, et tout à fait au nord-ouest du département : à Rouvres, à Coussey et à Neufchâteau. Aillevillers, dans la Haute-Saône, se rattache au domaine vosgien. Dans les Vosges, comme aussi dans l'Ain, dans le Rhône, dans la Loire et dans la Saône-et-Loire, l'accusatif en fonction de datif s'adjoint volontiers la particule *zi*, dont on étudiera plus loin l'origine.

Il est bien rare qu'au pluriel le masculin seul soit remplacé par l'accusatif, comme à Brénod (Ain) :

D. S. : *lwi*;

D. M. PL. : *lo*, *low*, cf. *lo*, *low* = les;

D. F. PL. : *lor*, cf. *lor* adj. poss.

A Arlod, dans le c. de Brénod, notre corr. emploie à la fois *lou* (illos) ² et *lær* (f. française ?) au masculin, *læ* (illo-rum) au fém. Dans quelques communes, la même forme sert d'accusatif masculin pluriel et de datif pluriel des deux genres :

1. D'autres corr. de Gérardmer et de Bouvelieures emploient *li zi*.

2. La même curieuse particularité s'observe à Ruffieu (Ain) et à Desingy (Savoie), où les formes de l'accusatif sont pourtant d'un emploi général, au singulier comme au pluriel : *le*, *la*, *lô*, *læ* à Ruffieu.

Dat. plur. m. et f. Acc. m. pl. Acc. f. plur. Cf. Adj. poss.

Baneins (Ain) ¹	<i>lou zi</i>	<i>lou</i>	<i>le</i>	<i>yo</i>
Mogneneins (Ain)	<i>lou zi</i>	<i>lou</i>	<i>le</i>	<i>yo</i>
Blacé et Vaux (Rh.) ²	<i>lou zi</i>	<i>lou</i>	<i>le</i>	<i>li</i>
Charnay (Rhône) ³	<i>lou zi</i>	<i>lou</i>	<i>le</i>	<i>lu</i>
Viriat 1 (Ain)	<i>lé zi</i>	<i>lé</i>	<i>le</i>	<i>zô</i>
Viriat 2	<i>læ</i>	<i>læ</i>	<i>le</i>	<i>zô</i>
Salavre (Ain)	<i>lé zi</i>	<i>lé</i>	<i>le</i>	<i>jaw, jo</i>

Les formes de datif mentionnées ci-dessus ne se distinguent de celles de l'accusatif que par la particule *zi* ; elles semblent n'avoir rien de commun avec les formes de l'adjectif possessif. Il ne faut pas se hâter d'en conclure qu'elles dérivent de *illos*, qui aurait pris la place de *illorum* au féminin comme au masculin ; mais si elles remontent à *illorum*, il faudra expliquer pourquoi elles ressemblent si peu aux formes de l'adj. possessif, qui dérivent de la même source.

Sur la lisière du domaine où l'accusatif assume les fonctions de datif, les doubles formes ne sont pas rares : un de nos corr. de Saint-Offenges-Dessous (Savoie) emploie *le*, *la*, *lé* au régime indirect aussi bien qu'au régime direct ; mais un autre conserve *lwi* et *læ* dans l'emploi de régime indirect. On trouve de même, donnés par des correspondants différents, *lyo* et *lou zi*, *le zi* à Marlieux (Ain), *lær zi* et *le zi* à Ambierle (Loire), *læ* et *lé zi* à Saint-Igny-de-Roche. Souvent aussi c'est le même correspondant qui donne les deux formes et il est intéressant de voir comment elles se comportent l'une vis-à-vis de l'autre. A Limonest (Rhône), *læ* et *lou* semblent équivalents ; mais à Meythet (Haute-

1. Sans doute aussi à Villeneuve et à Peyzieu, communes pour lesquelles plusieurs des formes citées au tableau nous manquent.

2. Peut-être aussi à Saint-Julien.

3. *Lou zi* ou *li* au datif pluriel.

Savoie), le représentant de *il lorum* ne s'est maintenu qu'à près le verbe :

é le z a balya tó, é lé balyon...
parla læ.

On trouve de même :

av. v.	ap. v.
m. læ, f. lé.	loæ à Saint-Germain-de-Joux (Ain)
— lou—lé.	læ à Challex (Ain)
— lou—lé.	là à Doussard (Haute-Savoie).
lé zi.	læ à La Guiche et à Oudry.
lé zi.	yæ à Ameugny.
lé zi.	yæ zi à Malay (S.-et-L.).

Mais l'inverse se rencontre aussi, quoique rarement :

læ zi.	lé zi à Sigy-le-Châtel (S.-et-L.)
læ.	lou à Villes (Ain)
læ.	lé à Frangy (Haute-Savoie).

Enfin quelquefois on dit *parle à eus* au lieu de *parle leur* :

parlé a zæ, cf. *lé zi donan*, à Vitry (S.-et-L.)
parla a jo, à Hauteville (Ain).

Au singulier, le maintien de *li* après le verbe paraît être la règle¹ :

aménna li, *di li* à Thoiry (Ain).

Mais comparez :

aména le à Ruffieu (Ain)
aménna lo à Versonnex (Ain)
ameni le à Bourg-le-Comte (S.-et-L.).

1. Il est vrai que nous ne possédons pas d'exemple de *dis-lui*, mais seulement de *dis-le lui*. Il est possible que *li* se conserve plus facilement, quand il représente *le li*. Dans la Savoie, la substitution de l'acc. au datif, même après le verbe, paraît fréquente ; cf. Constantin et Désormaux, *Parab.*, p. 16 : *mettez-lui* est traduit fréquemment par *meti le*, *mtá le*, *mtá lo*, *ptá lo*, plus rarement par *mta li*, etc.

Devant voyelle, le pluriel ne prête à aucune remarque; mais au singulier on emploie *l* qui peut provenir aussi bien de *li* que de l'acc. *lo*, *le*¹. A Saint-Racho (S.-et-L.), *ly* est un reste de *li*, qui devant consonne est toujours remplacé par l'accusatif :

o ly a parlé, cf. *o le di*, *o la di*.

Le datif *lwi* se maintient dans les mêmes conditions à Petit-Abergement (Ain). Dans d'autres communes on ne trouve trace du datif que dans la combinaison *li* + *en* :

parle ly an, *u ly an parle* à côté de *u lan a parla*, *u la parla*, *u le di*, *u la di*

à Saint-Sorlin (S.-et-L.). On dit de même :

lan et *lyan* à Bourg-le-Comte (S.-et-L.), à Challex (Ain) et à Pers-Jussy (Haute-Savoie).

lwi an (*zan a lwi* après le verbe), à Solutré (S.-et-L.).

ly en (2^e corr. *læn* ou *lyen*), à Cormaranche (Ain);

et ce maintien du datif devant *en* est d'autant plus extraordinaire que dans certains de nos patois, qui ne remplacent jamais le datif par l'accusatif, *li* + *en* se réduit volontiers à *len* comme dans l'ancien français :

i li di, *ly a parla*, mais *i len parlé*, *parla len* à Izernore (Ain)².

Enfin il nous reste à signaler le mélange de *illi* pour *illorum* et de *illos*, *illas* pour *illorum*, que l'on observe sur les confins des aires des deux phénomènes : à Neuville-les-Dames (Ain), le datif masc. pluriel *li zi* dérive du datif sing. *li*, mais le datif fém. pluriel *le zi* est formé à l'aide de l'acc.

1. On sait qu'en ancien français *li* + *en* se réduit volontiers à *len*. Cf. Nyrop, *Gram.*, II, p. 375.

2. Même usage à Brénod, à Grand-Corent, à Cressin-Rochefort et à Belley dans l'Ain, à Matour dans le département de Saône-et-Loire.

le (illas), tandis que *yo zi*, donné par un 2^e correspondant, est le représentant de *illorum*. A La Truchère (S.-et-L.) *lé zi*, à Illiat (Ain) *lou zi*, sont des formes d'accusatif, issues de *illos*, que l'on emploie après le verbe en fonction de datif pluriel ; avant le verbe, *li zi* à La Truchère, *li ji* à Illiat, jouent le même rôle, bien que *li* représente étymologiquement *illi*. Au nord-est des Vosges, dans un assez grand nombre de communes, où *illos* a donné *li*, on ne saurait dire si le datif pluriel *li* est un accusatif en fonction de datif, ou un emprunt au datif singulier. Ce qui rent plus probable la dernière hypothèse, c'est que devant voyelle *li* dat. pluriel passe à *ly* comme *li* singulier, tandis que l'accusatif est *liṣ*.

Tels sont les faits ; comment faut-il les expliquer ?

Le la les s'emploient pour *lui leur* avec toute espèce de verbes. J. Béard, qui écrit en patois de Rumilly (Haute-Savoie), se sert de *lo, la, lé* avec les verbes les plus divers : *arroser, brûler, chier, dire, donner, faire, montrer, ôter, répondre, servir, tirer, vendre*, etc. ; les successeurs de *illi* et de *illorum* lui sont inconnus. Dans les patois où *lui* et *leur* n'ont pas complètement disparu, on emploie indifféremment avec les mêmes verbes la forme de l'accusatif ou celle du datif : *le dessi son vaysain* (*lui* dit son voisin), à côté de *an li desan* (en *lui* disant) dans les *Noëls mâconnais* (1720), p. 233 et 219. Si le régime, au lieu d'être un pronom, est un substantif il est précédé d'une préposition, c'est un régime indirect : *é l di, é la di* (il *lui* dit), mais *al a dé a l'otra féna* (il a dit à l'autre femme), à Versonnex (c. de Rumilly). Quand donc le verbe est accompagné à la fois d'un régime direct et d'un des pronoms *le la les*, comme dans ces phrases de Béard :

volait *la* trair' lôs boés (voulait *lui* tirer les *boyaus*),

p. 56

lés doutâr l'aptit (leur ôter l'appétit), p. 6

lés faire on paradis (leur faire un paradis), p. 14, etc.,

les pronoms ne sont des accusatifs que par leur forme et leur origine, pour le sens ce sont des datifs. Il en est de même, quand le pronom est seul régime ; on ne peut donc dire que la substitution de l'accusatif au datif soit due à un changement dans la nature du verbe, qui d'intransitif serait devenu transitif. Le verbe n'a pas changé ; c'est la déclinaison pronominale qui s'est simplifiée et réduite par la disparition des formes du datif.

Les faits cités plus haut prouvent que cette simplification s'est accomplie d'abord au pluriel ou, plus exactement, au masculin pluriel. Elle n'a pas son point de départ ni sa cause dans la confusion qui s'établit devant voyelle entre le régime indirect *li* et le régime direct *le, la*, qui tous les deux peuvent se réduire à *l* ; on a vu qu'au contraire *li* ne se maintient parfois que dans cette position, tandis qu'il fait place à *le, la* partout ailleurs. L'analogie des autres personnes, qui emploient *me, te, nous, vous*, à la fois au régime direct et au régime indirect, a pu aider à l'extension du phénomène ; mais là se borne son rôle : si elle en était la cause déterminante, elle se serait exercée aussi bien sur le singulier que sur le pluriel et en même temps ; or nous savons qu'il n'en est rien. L'analogie ne joue qu'un rôle secondaire dans la substitution de l'accusatif au datif et ce ne sont pas les deux premières personnes qui entraînent la troisième ; le mouvement est parti de *illos* et de *illos* seul, pour gagner *illas* d'abord, ensuite *illum* et *illam*. Mais pourquoi et comment *illos* s'est-il substitué à *illorum* ?

Il n'y a qu'une seule explication possible : cette substitution n'est qu'apparente ; en réalité dans certains patois *illos* et *illorum* à un certain stade de leur évolution se rencontrent en donnant des produits phonétiquement sem-

blables; que le lien formel qui unit le datif aus autres dérivés de *illorum*, c'est-à-dire au pronom possessif et au régime prépositionnel, vienne à se relâcher ou même à se rompre, et le sentiment de la valeur propre de *illorum* datif commence à s'obscurcir; identiques par la forme, les successeurs de *illorum* et de *illos* cessent d'être perçus comme des pronoms indépendants l'un de l'autre; ils se confondent dans la conscience linguistique en une forme unique, analogue à *me*, *te*, *nous*, *vous* et capable, comme ces dernières, de jouer à la fois le rôle de régime direct et celui de régime indirect. C'est l'analogie qui fait le reste.

La confusion de l'accusatif et du datif est empêchée : 1° par le maintien du *r* final de *lor*; 2° par le traitement de la voyelle qui peut n'être pas le même dans [*il*]*los* que dans [*il*]*lorum*. Au sud de notre région, *o* est le plus souvent traité de même dans les deux mots. Si *r* final se maintient, toute confusion est impossible; même si *r* tombe, la confusion de l'accusatif et du datif n'en résulte pas nécessairement : dans un grand nombre de communes de l'Ardèche, de la Haute-Loire, de la Loire, du Rhône, de l'Isère et de la Drôme, c'est l'initiale qui distingue les deux formes :

acc. : *lo*, *lou*, *low*, *law*.

dat. : *lyo*, *lyou*, *lyow*, *lyaw*.

Mais si l'accusatif ne s'est pas substitué au datif, il n'en a pas moins exercé sur lui une influence manifeste : dans certaines communes *lour* ne conserve *r* que dans l'emploi d'adj.-pronom possessif; s'il le perd dans l'emploi de datif, c'est grâce à l'accusatif *lou(s)*. C'est encore l'accusatif qui, après la chute de *r*, lui prête sa sifflante de liaison; enfin la voyelle elle-même n'est pas à l'abri de son influence : dans la Drôme *lyow* et *lyaw* doivent leur diphtongue à *low* et à *law*. Tous ces phénomènes seront étudiés à leur rang; il suffit pour l'instant de les mentionner. Ces réserves faites,

il faut reconnaître que la confusion complète des deux formes est très fréquente : *lou*(γ) sert à la fois de datif et d'accusatif pluriel dans un grand nombre de communes de la Loire, de la Drôme, et surtout de l'Isère. Une seule chose sépare le datif de l'accusatif : celui-ci a un féminin, *le*, *la*, *las*, etc., issu de *illas* ; le datif *lou* est au contraire commun aux deux genres, comme l'ancien *lour* d'où il est sorti. C'est dire que malgré l'identité phonétique de *lou* < *illos* et de *lou* < *illorum*, ce dernier n'a pas cessé d'être senti comme une forme distincte, comme un datif ; et cela sans doute parce qu'on ne saurait méconnaître le lien qui unit le pronom personnel à l'adjectif-pronom possessif, *lou*, *lour*, même si ce dernier conserve le *r* que l'autre a perdu. Ce lien n'est rompu que dans quelques communes de la Drôme, à Sauzet, à Vesc, à Dieulefit, où le datif *lor*, après avoir perdu *r* et emprunté *s* à *los*, s'est développé en *léy* comme ce dernier et comme *las*, de *illas* ¹. Rien ne distingue plus le datif de l'accusatif ; à s'en tenir aux apparences, on pourrait croire que c'est l'accusatif qui a pris la place du datif. On s'attendrait donc à voir le sing. *li* disparaître à son tour par analogie en cédant la place à *lou* et à *la*. Il se maintient pourtant, parce que les communes précitées sont situées sur les confins de la région où *li*, loin d'abandonner ses positions, s'introduit au pluriel à la place de *lour* ² ; dans la zone intermédiaire, s'il n'y réussit pas, il est du moins assez fort pour résister à l'influence analogique du pluriel et aux empiètements de l'accusatif.

Au centre et au nord de notre région, ce n'est plus la conservation de *r* final qui fait obstacle à la fusion du datif et de l'accusatif : *r* final tombe en général ; c'est la voyelle *o* qui dans *illorum* est traitée comme une voyelle tonique,

1. Voir la *Revue*, XX, 248.

2. Voir le précédent article.

comme une semi-tonique dans *illos* : les produits de l'un et de l'autre ne se ressemblent pas plus que *les* et *leur* en français. La confusion se produit pourtant dans les patois où divers accidents phonétiques rapprochent les deux formes. On sait déjà que, sur les confins des départements de l'Ain, du Jura et de Saône-et-Loire, *los* donne *low*, qui aboutit à *læ* en passant par les mêmes phases que *ō* tonique > *ow*, *oū*, *œū*, *œy*, *æ*, que *lor* > *low*... *læ*¹. A Brénod *low* < *illos* et *law* < *illorum* sont bien voisins l'un de l'autre ; au Poizat, l'acc. *lo* et le dat. *laon* sont encore distincts ; mais à Izernore la distinction entre *læ* et *læu* est à peine sensible. Enfin, à Martignat, à Bouvent, à Lancrans (Ain), comme aussi à Barézia, à Choux, à Moirans et à Montcusel dans le Jura, *læ* représente à la fois *illos* et *illorum*.

Mais c'est le plus souvent par une autre voie que le datif et l'accusatif en sont arrivés à se confondre. Dans l'Ain et dans les Savoies, où la diphtongaison de *ō* tonique est récente, *illorum* donne très souvent naissance à des doublets ou même à des triplets : comme il porte l'accent quand il joue le rôle de régime prépositionnel ou de pronom possessif, il conserve la diphtongue : *low*, *law*, *laæ*, *loū*, *læū*, *læy*, *loy*, etc. ; mais en fonction de datif et d'adjectif possessif, comme il est proclitique, il tend à la réduire : *lo*, *lou*, *læ*, *lu*, etc. Parfois la réduction s'opère dans tous les cas, mais autrement sous l'accent qu'à l'atone ; de là encore des doublets, *la* et *læ*, *lè* et *læ*, etc. La forme accentuée ne saurait perdre son individualité propre ; mais la forme proclitique risque de se confondre avec les produits de *illos*, *lo*, *lou*, *læ*, *le*. La confusion de l'article et de l'adjectif possessif serait trop préjudiciable à la clarté : on l'évite en général, en adoptant la forme accentuée, issue de *illorum*, au lieu de la forme atone. La confusion du datif et de l'accusatif pronominal ne

1. Voir la *Revue*, XX, 51.

présente pas autant d'inconvénients : elle peut se tolérer sans danger. A mesure que le datif, issu de *illorum*, se rapproche de l'accusatif, issu de *illos*, il s'éloigne de plus en plus des autres produits de *illorum*, avec lesquels il semble n'avoir plus rien de commun ¹, pour finir par être complètement absorbé par *illos*. C'est *illos* qui paraît jouer à la fois le rôle de datif et celui d'accusatif ; le féminin correspondant, *illas*, peut être investi à son tour de cette double fonction ; enfin les formes du sing. *illum* et *illam* prennent la place de *illi*. Un exemple suffira pour illustrer la théorie : à Saint-Germain-de-Joux (Ain), *laæ*, produit normal de *illorum* accentué, se maintient comme régime prépositionnel et comme pronom possessif ; en fonction de datif, il ne se conserve qu'après le verbe, c'est-à-dire sous l'accent ; avant le verbe, il se réduit à *lae* et se rencontre ainsi avec *lae*, de *illos*. L'écart formel entre *lae* et *laæ* est suffisant pour qu'on n'ait plus conscience de la parenté des deux formes : *lae* datif se confond avec *lae* accusatif ; puis *le*, de *illas*, prend la place du dat. féminin *lae*, et *lo*, *la*, par analogie, se substituent à *lyi*. Dans le voisinage au contraire, à Bouvent, où la diphtongue, issue de *ō* tonique, se réduit à *æ*, *lae* datif reste en rapport étroit avec *lae* régime prépositionnel et avec *lae* pronom possessif ; fort de cet appui, il peut résister à *lae* < *illos* qui tendrait à l'entraîner parmi les formes d'accusatif, à plus forte raison au féminin *le* < *illas* ; et le sing. *li* n'a pas à craindre d'être supplanté par *lou*, *la*.

Pour que *illas*, et, à sa suite, *illum*, *illam* puissent se substituer à *illorum* et à *illi*, il ne suffit donc pas que *illorum* et *illos* aient abouti à une seule et même forme ; il faut encore que le produit de *illorum*, employé en fonction de datif, ait

1. L'écart peut être considérable, comme dans les communes citées à la page 203, où d'ailleurs l'adj. possessif paraît avoir subi l'influence de *eus*.

perdu l'air de famille qui le rattachait à l'adj.-pronom possessif et au régime prépositionnel, qui reconnaissent la même origine. Et même alors, la marche envahissante de l'accusatif peut être entravée par l'adjonction de *zi* au datif pluriel ; si elle se produit de bonne heure, comme elle a pour effet de rétablir la distinction des cas, le dat. *lou zi* ne pouvant plus se confondre avec l'acc. *lou*, elle empêche le successeur de *illas* de s'emparer des fonctions de datif féminin, comme dans les communes citées à la page 203. Si elle est plus tardive, si *illorum* a déjà disparu au féminin comme au masculin, elle contribue seulement à sauver le datif singulier. C'est ce qui est arrivé dans les Vosges où *i*, *li* se maintiennent toujours, parce que *lo*, *la*, *lé*, en fonction de datif, sont toujours accompagnés de *zi*. Dans les Vosges d'ailleurs la substitution de l'accusatif au datif s'opère par les mêmes voies et aus mêmes conditions qu'au centre de notre région : dans l'arr. de Remiremont *les* issu de *illos* et de *illas* passe à *la(s)* et à *lo(s)*¹ ; à cette étape, il rencontre *lo* < *illorum*. Dans l'arr. de Neufchâteau, *low*, de *illorum*, persiste à Rouvres comme adj. possessif et sous une forme un peu différente, *zow*, comme pron. possessif et comme régime prépositionnel ; en se réduisant à *lo* en fonction de datif proclitique, il se confond avec *lo*, de *illos* et de *illas* ; l'adjonction de *zi* au datif vient ensuite rétablir la distinction des cas. A Neufchâteau, *low* s'est de même réduit à *lo* au datif ; mais dans les autres emplois *low* passe à *law*, *lao*, d'où provient *zao* régime prépositionnel ; en fonction d'adjectif possessif, *low* n'aurait pu se réduire à *lo* sans se confondre avec l'article ; à l'étape *lao*, la réduction devient possible, *lao* passe à *la* ; les trois formes *lo*, *la* et *zao* se rattachent toutes les trois à *illorum*.

1. Voir la *Revue*, XX, 215, 225.

IV. LA DISTINCTION DES CAS ET DES NOMBRES ET LA PARTICULE *zi*.

La substitution de *illi* à *illorum* d'une part et celle de *illum*, *illam* à *illi*, de *illos*, *illas* à *illorum* d'autre part, ont profondément troublé, en l'appauvrissant, la déclinaison pronominale. La première fait disparaître la distinction des nombres, puisque la même forme s'emploie aussi bien pour le pluriel que pour le singulier ; la seconde la conserve, il est vrai ; elle y ajoute même une distinction nouvelle, celle des genres, inconnue au datif ; mais elle réduit le nombre des cas, par la suppression des formes propres au datif. Confusion des nombres, réduction des cas, nos patois ont quelquefois cherché à éviter ce double inconvénient par des procédés divers :

1° *Utilisation des doublets* : *illi* ayant donné *lyi* et *li* à Velanne (Isère), on réserve le premier au singulier, et le second au pluriel :

sing. : no ne *lyi* devyavan ryèn

plur. : vo ne *li* devya ryèn.

A Biol, à Saint-Andras, à Chaponnay ¹, c'est *li* qui est la form. du sing., *lyi* celle du pluriel ; à Vertrieu, on distingue de même entre *li* sing. et *lyé* pluriel ².

2° *Emprunts au français* : *lui* et *leur* viennent combler les vides de la déclinaison patoise :

à Saint-Pierre de Chandieu (Isère), s. *li* ou *lui*, plur. *li* ;

à Saint-Bonnet-des-Bruyères (Rhône), *lé* (illos) ou *leur* av. v., *lé* après verbe ;

1. *Li* partout d'après un autre correspondant.

2. Comparez ce qui a été dit plus haut de l'emploi de *i* et de *li*.

à Saint-Jean d'Arvey (Savoie), *le* (illos) ou *leur* av. v.,
lé ap. v. ;

à Dompaire (Vosges), s. *i*, *li*, plur. *li* ou *leur*.

3° *Emploi d'une périphrase* : après le verbe, on ajoute à
eus, à *elles* à *li* ou à *zi* : c'est ainsi qu'à Mont on distingue :

pwale li, parle lui ;

de *pwale li é zyo*, parle leur (m. à m. *lui à eux*).

On trouve de même *li a zyo* à Pont-Trambouze (Rhône),
zi é yæ à Belfort. Puis *li* ou *zi* peut disparaître : on dit à
 Trévoux (Ain) :

li dōnon, lui ou leur donnent,

porle a yélo, parle-leur (m. à m. à *eus*),

et de même *a yø* à Belmont (Loire) au lieu de *li*, *a yélo* à
 La Forteresse (Isère) au lieu de *lu*. La périphrase sert encore
 à remplacer le datif après le verbe, là où il se confond avec
 l'accusatif :

	Acc.	Dat. av. v.	Dat. ap. v.
Vitry (S.-et-L.)	<i>lé</i>	<i>lé (zi)</i>	<i>a zæ</i>
Hauteville (Ain)	<i>lo</i>	<i>lo, lou</i>	<i>a jo</i>
Sillans (Isère)	<i>lo</i>	<i>lo</i>	<i>a yélo</i>

Au Péage-de-Roussillon (Isère) et à Marcilly (S.-et-L.),
 l'emploi de la périphrase ne se justifie pas par la nécessité
 de distinguer les nombres ou les cas :

	Dat. sing.	Acc. plur.	Dat. av. v.	Dat. ap. v.
Le Péage	<i>lyi</i>	<i>lu</i>	<i>lyæ</i>	<i>a zèle</i>
Marcilly	<i>li</i>	<i>lé</i>	<i>yæ</i>	<i>yæ</i> ou <i>a zæ</i>

Il faut observer toutefois que ces deux communes touchent
 à la région où *illorum* est remplacé par *illi* ou par *illos*,
 et qu'au Péage même *lyæ*, en se réduisant à *ly* devant une
 voyelle, se confond avec le singulier.

4° *Adjonction de ζi à illos, illas, à illi et à illorum.* C'est le cas le plus fréquent.

ζi (resp. $j i$) s'ajoute à *illos, illas* en fonction de datif, très fréquemment dans l'Ain, le Rhône, la Loire et la Saône-et-Loire, entre la rivière d'Ain et le fleuve de la Loire. Dans les Vosges, l'accusatif faisant fonction de datif en est toujours muni. On dit donc à Cercié (Rhône) :

i *lou ζi* dónon; cf. i *lou ómon* (ils les aiment)

ale *le ζi* dónon; cf. ale *le ómon* (elles les aiment)

i *lou ζy* a dounó tour

parle *lou ζi* ; cf. amanne *lou* (amène-les).

On dit de même :

m. *lou zi*, f. *le zi* à Charentay, à Odenas, à Belleville, à Corcelles, à Dracé, à Saint-Étienne-les-Ouillères et à Saint-Lager dans le Rhône, à Marlieux dans l'Ain;

m. *lo zi*, f. *lé zi* à Saint-Racho (S.-et-L.);

— *lu zi*, — *le zi* à Grièges (Ain);

— *lé zi*, — *le zi* à Chaveyriat, à Manziat, à Vandeins, à Montcet, à Curciat-Dongalon, à Saint-Jean-sur-Reyssouze, à Montrevel et à Saint-Martin-le-Châtel dans l'Ain, à Senaud dans le Jura;

m. *lœ zi*, f. *le zi* à Lescheroux (Ain);

m. et f. *lé zi* à Urbize dans la Loire; à Saint-Bérain, à Saint-Igny-de-Roche, à Vauban, à Vitry, à Ligny, à Rancy, à Oudry, à Sainte-Cécile, à Matour, à La Guiche, à Oudry, à Ameugny dans le dép. de Saône-et-Loire; à Saint-Laurent, à Bussang, au Ménil, à Ramonchamp, au Thillot, à Brouvelieures, à Gérardmer¹, à Châtel et à Uriménil dans les Vosges;

1. Cf. *lé si* dans un texte cité par Jouve, *Coup d'œil sur les patois vosgiens*, p. 85, 86.

m. et f. *lzi*, qui à Uchizy (S.-et-L.) paraît être une réduction de *lé zi*;

m. et f. *lo zi* à Basse-sur-le-Rupt, à Saulxures¹, à la Bresse, à Rouvres et à Neufchâteau dans les Vosges;

m. et f. *la zi* à Aillevillers² dans la Haute-Saône; à Xertigny, à Bains, à Plombières, à Val d'Ajol³ et à Raon-au-Bois dans les Vosges.

L'adjonction de *zi* paraît être quelquefois facultative : deus correspondants de Cercié (Rhône) emploient *lou zi*, un 3^e se contente de *lou*; même désaccord entre nos deus correspondants de Odenas (Rhône) et de Matour (S.-et-L.). *Zi* manque quelquefois à l'un des deus genres :

m. *lou*, f. *lé zi* à Quincié et aux Ardillats (Rhône);

m. *læ zi*, f. *le* à Saint-Julien-sur-Reyssouze (Ain);

ou après le verbe, comme à Saint-Jean-sur-Reyssouze, (Ain) :

i *lé zi* bayon,
parle *lé*,

et de même à Montrevel, à Saint-Julien-sur-Reyssouze, à Lescheroux dans l'Ain, à Matour (S.-et-L.), à Gérardmer, à Saulxures, à Basse-sur-le-Rupt et à Xertigny dans les Vosges. Ou bien au contraire c'est le pronom qui tombe et la particule qui subsiste, comme à Aillevillers (Haute-Saône) :

é *la zi* béyan,
pwèl *zi*,

à Châtel et à Uriménil (Vosges). Il arrive même que le

1. Adam donne *lausî*, *losî* pour Vagney, Saulxures, Ventron.

2. Cf. *la zi* dans un texte recueilli à Fougerolles par M. Passy (*Revue*, X, 6).

3. Cf. *la zi* à Val d'Ajol et aus Granges d'après M. Passy (*Revue*, V, 243, 247).

pronom tombé dans toutes les positions, laissant à *zi* seul, qui ne se confond pas avec le datif sing. *li* ou *i*, le soin de marquer le datif pluriel : à Saint-Julien-sur-Reyssouze (Ain), les vieillards disent encore *læ ji*, *le ji* ou *læ zi*, *le zi*, mais les jeunes gens réduisent ces formes à *ji*, *zi*¹. Il faut sans doute expliquer ainsi *ji* à Courtes (Ain), *zi* à La Chapelle-Thècle (S.-et-L.) et à Saint-Étienne-la-Varenne (Rhône).

Zi se joint aussi à *illi* employé pour *illorum*, mais seulement dans le voisinage immédiat de *illos*, *illas* + *zi*, sur les confins des arr. de Remiremont, de Saint-Dié et d'Épinal dans les Vosges, et dans quelques communes de l'Ain et de Saône-et-Loire ; l'adjonction de *zi* rétablit la distinction du singulier et du pluriel, qui avait disparu à la suite de la substitution de *illi* à *illorum* :

S.	<i>i li di</i>	<i>di li</i>	<i>i ly é polè</i>
PL.	<i>i li zi bèyo</i>	<i>pole li zi</i>	<i>i li zy é bèyi tor</i>

à Bruyères (Vosges)². On trouve de même *li zi* à Charmois, à Épinal, à Tendon, au Tholy³, à Brouvelieures⁴, à Fremifontaine, à Mortagne et à Gérardmer⁵ dans les Vosges ; au Miroir (S.-et-L.) ; à Marboz et à Vonnas dans l'Ain. *Li zi* se réduit à *zi* après le verbe à Moyemont (Vosges) :

i li zi bèyon, pôle zi.

Enfin *zi* s'attache assez fréquemment au successeur de *illorum*. C'est ainsi qu'on trouve :

1. D'après des renseignements recueillis par moi-même sur place.
2. *Li zi* à Deycimont d'après Adam.
3. *Lé zi* d'après Adam.
4. *Lé zi* d'après un 2^e corr.
5. D'après deux corr. ; un 3^e donne *lé zi* ; ajouter Gerbépal, Champdray et Rehaupal d'après Adam.

lo zi à Navilly (S.-et-L.), à Avillers, à Socourt, à Darney, à Ambacourt, à Mirecourt, à Remicourt, à Bleurville, à Remoncourt, à They, à Aroffe, à Châtenois, à Dommartin et à Barville dans les Vosges;

yo zi à Ainvelle, à Lamarche (*you zi* ap. verbe) dans les Vosges; à Igornay, à Bosjean ¹, à Authumes en Saône-et-Loire;

lou zi à Igé et à Romenay en Saône-et-Loire; à Coussey, à Landaville, à Mont et à Autreville dans les Vosges; à Froges, à Pontcharra, à Bernin, à Saint-Ismier, à Saint-Hilaire et à la Terrasse ² dans l'Isère; et dans quelques communes de l'Ain et du Rhône mentionnées plus haut, p. 203;

lour zi à Saint-Haon ³ dans la Loire;

low zi à La Buissière (Isère) ⁴;

lao zi à La Ferrière (Isère);

lœ zi à Sassenay, à Bourbon-Lancy, à Maltat, à Poisson et à Neuvy en Saône-et-Loire; à Pouilly et à Nandax (*le zi* ap. v.) dans la Loire; à Péronnas et à Saint-Jean-sur-Veyle dans l'Ain;

le zi à Saint-Pierre d'Allevard ⁵ (Isère), à Ambierle (Loire);

yœ zi à Mont-Saint-Vincent ⁶, à Antully ⁷, à Sevrey, à Savigny, à Cuiseaux, à Bosjean, aus Guerreaux, à Curdin, à Rigny, à Branges et à Vérissey en Saône-et-Loire;

ye zi à Bruailles (S.-et-L.);

lu zi à Saint-Germain-du-Plain et à Ormes ⁸ en S.-et-L.; à Reyrieux (Ain), à Corcieux (Vosges).

1. D'après un 2^e corr. *yœ zi* avant verbe, *yo zi* après verbe.

2. *Lyou* d'après un autre corr.

3. Ou *le zi*.

4. *Ló* d'après un autre corr.

5. Après verbe *lao*, seul employé par un 2^e corr.

6. Aussi *yœ*.

7. Un 2^e corr. n'ajoute *zi* à *yœ* qu'après le verbe.

8. *Lœ* d'après un 2^e corr.

Comme lorsqu'il se joint à *illos*, *zi* manque quelquefois avant le verbe :

læ av. v., *læ zi* ap. v. à Issy-l'Évêque (S.-et-L.);

yæ — *yæ zi* — à Antully et à Épinac (S.-et-L.),

ou au contraire après le verbe :

læ zi av. v., *læ* ap. v. à Toulon-sur-Arroux (S.-et-L.);

yæ zi — *yæ* — à La Frette (S.-et-L.).

Dans quelques communes, *zi* n'apparaît que devant voyelle :

yæ donan

o *yæ zy* é doné

à Saint-Vallier (S.-et-L.). On trouve de même :

yæ — *lou zy* à Sennecey (S.-et-L.)

lo — *lo zy* à Navilly (S.-et-L.)¹

lu — *lu zy* à Belmont (Loire)

lou — *lou zy* à Pinsot (Isère)

li (< *illi*) — *ly* ou *lou zy* à Charnay (Rhône).

Enfin rappelons que dans quelques communes on emploie concurremment *illos* + *zi*, *illorum* + *zi*, *illi* + *zi*².

D'où vient cette particule *zi*? On songe tout d'abord à *ibi*, qui, comme on sait, a eu dans une partie de notre région une fortune si extraordinaire qu'il a parfois complètement supplanté les formes pronominales, issues de *illi* et de *illorum*. Au lieu de se substituer à *illorum*, n'a-t-il pas pu s'unir à lui et par suite aussi à *illos*, *illàs* et à *illi* là où ceus-ci s'emploient pour *illorum*? L'hypothèse se heurte à d'assez graves difficultés : il n'est guère vraisemblable qu'on ait senti le besoin de renforcer par l'adjonction d'un adverbe une forme pronominale de régime indirect, qui est presque

1. *Lo zi* aussi après verbe.

2. Voir plus haut, p. 203 sq.

toujours proclitique. Pourquoi la forme du pluriel serait-elle seule sujette à ce renforcement ? Jamais on ne trouve dans l'emploi de datif singulier ni *li zi*, ni *le zi*, *la zi* dans la région où *illum*, *illam* remplacent *illi*. S'il ne s'agissait que de (*illos*), (*illas*) + *zi* et de (*illi*) + *zi*, on pourrait croire que la nécessité de distinguer les cas ou les nombres, confondus par la disparition de *illorum*, a suffi à faire adopter *zi*; mais *zi* s'ajoute aussi à *illorum* qui n'en avait nul besoin, et cela non seulement dans les départements des Vosges, de Saône-et-Loire, de l'Ain, etc., où (*illorum*) + *zi* pourrait être considéré comme une imitation du (*illos*) + *zi* du voisinage, mais encore dans l'Isère et ailleurs aussi¹, fort loin de la région où l'accusatif se substitue à *illorum*.

La répartition géographique des formes munies de *zi* suggère une autre hypothèse. Il est singulier que (*illos*) + *zi*, (*illas*) + *zi* ne se rencontrent que sur une partie de l'aire assez étendue où *illorum* a cédé la place à *illos* et à *illas*; ils sont complètement inconnus dans les communes où *illum*, *illam* ont supplanté le sing. *illi*, comme *illos*, *illas* ont fait le plur. *illorum*. Dans les Savoies, dans le pays de Gex et dans le Bugey, où la substitution de l'accusatif au datif s'opère au singulier aussi bien qu'au pluriel, on ne recourt jamais à *zi*; dans les Vosges au contraire où le datif sing. *li* persiste partout, l'emploi de *zi* au datif pluriel est général. Sur les bords de la Saône, où les formes avec *zi* se mêlent aux formes sans *zi*, de telle sorte qu'il est impossible de séparer nettement les aires des deux phénomènes, la présence de *zi* est toujours subordonnée au maintien de *li*: à Matour, où *li* persiste au sing., on emploie *lé zi* au datif pluriel; dans des communes voisines, à Germolles et

1. Voir Meyer-Lübke, *Gram. des l. rom.*, II, § 83 *in fine*. La carte 761 de l'*Atl. ling.*, qui donne les représentants de *le leur* et non de *leur* seul, doit être à cause de cela consultée avec précaution.

à Tramayes, où *li* a disparu, remplacé par *le*, *la*, on s'en tient à *lé*.

Il semble donc que des formes comme *lo zi*, *lé zi* etc., soient dans un étroit rapport de dépendance avec *li*; c'est *li* qui a dû entraîner l'adjonction de *zi* à *lo*, *lé* etc., le *i* de *li* ayant été pris pour la désinence caractéristique du régime indirect. Là où *illos*, *illas* ont pris la place de *illorum*, *li* était la seule forme de datif qui subsistât; tandis que par son *i* il se distinguait nettement du régime direct *le*, *la*, les formes du pluriel *lo(z)*, *la(z)* étaient communes au régime direct et au régime indirect. C'était là une déclinaison trop compliquée, trop asymétrique pour qu'elle pût se maintenir sans changement; elle s'est simplifiée de deux manières, soit par la disparition de *li* remplacé par *le*, *la*, soit par l'adjonction de *i*, pris pour désinence caractéristique du datif, à *lo(z)* et à *la(z)*. Du système

S. *Dat. li* différent de l'*Acc. le, la*

PL. *Dat. lo(z), la(z) = Acc. lo(z), la(z)*

on est donc passé à :

S. *Dat. le, la = Acc. le, la*

PL. *Dat. lo(z), la(z) = Acc. lo(z), la(z)*

ou bien à :

S. *Dat. li (= l + i)* différent de l'*Acc. le la*

PL. *Dat. lo zi, la zi* différent de l'*Acc. lo(z), la(z)*

Quant à *li zi*, qui n'apparaît que dans le voisinage de *lo zi*, *lé zi*, assez rarement d'ailleurs, il a été formé sur le modèle de ces derniers.

L. VIGNON.

NOTES LEXICOLOGIQUES¹

anthropométrie :

L'Anthropométrie (si vous me permettez d'inventer ce mot) a été depuis longtemps ma principale occupation, et j'y ai étudié sous de grands docteurs.

Sorbière à l'abbé Quillet, 12 novembre 1659, dans *Relations, lettres et discours de M. de Sorbière sur diverses matières curieuses*, Paris, 1660, p. 281.

canard :

« Nous appelons un canard, lui répondit Hector [Merlin], un fait qui a l'air d'être vrai, mais qu'on invente pour relever les faits-Paris quand ils sont pâles. Le canard est une trouvaille de Franklin, qui a inventé le paratonnerre, le canard et la république. Ce journaliste trompa si bien les encyclopédistes par ses canards d'outre-mer, que, dans l'*Histoire philosophique des Indes*, Raynal a donné deux de ses canards pour des faits authentiques. »

Balzac, *Un grand homme de province à Paris* (on est vers 1821), p. 372 de l'édition des *Œuvres complètes* de 1857.

conséquent :

Conséquent ne peut signifier que *conforme aux principes qu'on a établis*. Il n'y a encore que le peuple et

1. Suite ; voir la *Revue de Ph. fr.*, XVII, 291 ; XIX, 63, 74.

les marchands qui l'emploient dans un autre sens, et qui s'imaginent très bien parler, quand ils vous disent : c'est un objet *conséquent* ; pour dire qu'il est *important*, ou d'un prix considérable.

Geoffroy, *Année littéraire*, 1784, t. I, note de la page 158.

cypriere :

Cyprières ou forêts, mot signalé par le *Mercur de France*, oct. 1758, p. 101, dans une analyse de la *Lettre du P. Vivier, écrite du « pays des Illinois »*.

Du fleuve à l'entrée des Cyprières, qui sont des forêts à plusieurs arpents derrière les habitations, il y a jusqu'à quinze pieds de pente... Pour pratiquer un moulin, il n'est question non plus que d'une ouverture à la rivière ; l'eau s'écoule dans les Cyprières jusqu'à la mer.

Lettre du P. Vivier, de la Compagnie de Jésus, à un Père de la même Compagnie. Datée des Illinois, 17 nov. 1750, dans *Lettres édifiantes et curieuses écrites des Missions étrangères*, t. VII, p. 94.

Cyprière, signalé parmi les quelques « néologismes proprement dits » de Chateaubriand, dans F. Brunot, chap. de la Langue dans Petit de Jubainville, *Langue et littérature française*, t. VII, p. 855.

départemental :

Le mot *départemental*, risqué par Rétif de la Bretonne... [dans un sens voisin de *provincial*].

Un Bourguignon, *Revue Européenne*, 1832, t. III, p. 34.

étrangeté :

L'éditeur... a été séduit principalement par un

charme *d'étrangeté* (qu'on lui passe cette expression étrange) répandu sur l'héroïne de cette histoire.

Gaspard de Pons, *Clotilde*. Paris, 1830. Avis de l'éditeur, p. 10.

faire la connaissance de :

« J'ai une extrême envie de faire connaissance avec le Président, j'aurais dit de faire *sa connaissance*, si le marquis ne me reprenait sans cesse de cette expression qu'il dit *allemande*. »

Lettre d'un des personnages (Français émigrés en Allemagne) dans Sénac de Meilhac, *L'Émigré*, Brunswick, 1797, t. IV, p. 24.

hostile, hostilité, etc. :

Il ne suffit donc pas qu'on dise *hostilité*, mais jusqu'à ce qu'*hostile*, qui ne se dit pas encore, ait passé devant, et qu'il ait obtenu le droit de bourgeoisie, il me semble que ce ne sera ni bien parler, ni bien écrire, que de se servir du mot *hostilement*.

Mercure galant, avril 1695, p. 8.

inmuable :

Tout inmuable qu'on le croyait, s'il est permis de se servir de ce terme...

Mercure galant, janvier 1682, p. 25.

Tout inmuable que vous m'avez cru...

Ibid., juillet 1682, p. 78.

majesté du peuple :

Ce sont les Anglais qui ont dit les premiers, *la majesté du peuple*, et ce seul mot consacre une langue.

Raynal, *Histoire philosophique et politique... des Européens dans les Deux Indes*. Genève, 1783, t. X, p. 263.

organisation, etc. :

De ces mots *organisation*, *ressort*, *réaction*, et beaucoup d'autres empruntés à la physique, dont les écrivains modernes font tant d'abus, et qui les rendent toujours secs et froids, et souvent obscurs.

Variétés du *Publiscite*, 13 nivôse an IX.

prophète du passé :

L'on préfère en Allemagne les tragédies historiques, lorsque l'art s'y manifeste comme *Prophète du passé*.

(*En note* : Expression de Frédéric Schlegel sur la pénétration d'un grand historien.)

M^{me} de Staël, *De l'Allemagne* (1810-1814), 2^e partie, chap. XVII.

Le véritable historien est donc, dans toute la force du terme, un prophète du passé. Le don de prophétie ou de divination s'applique donc en effet au passé comme à l'avenir.

Ballanche à M^{me} Récamier, début de 1825 ; dans *Souvenirs et correspondance tirés des papiers de M^{me} Récamier*, t. II, p. 66.

L'homme des doctrines anciennes, le prophète du passé, vient de mourir...

Ballanche, *Essai de palingénésie sociale*. Prolégomènes, 3^e partie. Édition des *Œuvres*, Paris, 1830, t. III, p. 259.

Les Prophètes du Passé.

Titre d'un livre de Barbey d'Aurevilly, Paris, 1851.

Joseph de Maistre, le *prophète du passé*, — ainsi l'appelait Barbey d'Aurevilly.

J. Claretie, art. du *Temps*, 25 novembre 1904.

rossignol :

Plus tard Lucien apprit que ce sobriquet de rossi-

gnol était donné par les libraires aux ouvrages qui restent perchés sur les casiers dans les profondes solitudes de leurs magasins...

Un magnifique livre... qui se promène solitaire dans le désert des magasins, et que dès lors les libraires appellent ironiquement un rossignol.

Balzac, *Un grand homme de province à Paris*, p. 213
et 266 de l'édition des *Œuvres complètes* de 1857.

spleen :

Spleen. Σπλήν, ὁ. Splen. Rate. On le prononce *Spline*. Les Anglais ont pris ce mot des Grecs et l'écrivent Spleen. Ils s'en servent pour marquer une affection vaporeuse, une tristesse de l'âme, une sorte de consommation, ou toute autre langueur provenant d'une maladie de la rate. Les Français ont depuis quelque temps adopté ce terme pour exprimer les mêmes objets.

Feutry, *Les Ruines*, poème (1767), note à propos de l'emploi du mot *spleen* au troisième vers
Opuscules poétiques et philosophiques. La Haye,
17p. 71, 72.

système :

M. de Sorbière raconte qu'il eut autrefois beaucoup de peine à faire résoudre un homme disert à lui permettre d'employer dans sa traduction de la Politique d'Hobbes le mot de *Système*, duquel il lui semblait que la force ne se pouvait pas exprimer en français sans circonlocution, non plus que celui de *Syntagme*. Cependant *Système* est demeuré : mais *Syntagme* n'a point encore passé les bornes du pays latin.

Vigneul-Marville, *Mélanges d'histoire et de littérature*. Paris, 1740, 4^e édition, t. I, p. 127.

transformer :

Serait-ce que le malheur transforme les hommes ?

Chateaubriand, *Essai sur les Révolutions* [écrit en 1796-7], dans l'édition de 1857, t. XI des *Œuvres*, p. 7.

En note : Le verbe *transformer* ne s'emploie guère absolument.

Remarque de Chateaubriand pour sa réédition de 1826.

F. BALDENSPERGER.

L'ALTERNANCE « PÈSE, PESONS' »

Dans ma contribution aux *Mélanges Brunot*, j'ai exprimé au sujet des verbes *peser*, *lever*, etc.², une idée qui peut se résumer ainsi : « *oi* (prononcé *wé*) et *ié* ont été au xvi^e siècle remplacés par *e* (*æ*) dans les verbes *peser*, *achever*, *lever*, *crever* et leurs composés. Après avoir dit : *je pese* (*pwéz* ou *péz*) on a dit *pæz* par analogie de *pesons* ; *pæz* est devenu de nouveau *péz* au xvii^e siècle. » Il est sûr que *je poise* s'est prononcé *pwéz* dès le xiii^e siècle ; il est sûr aussi que depuis le xiii^e siècle d'une façon accidentelle, et, au xvi^e d'une façon générale, à la cour et dans le peuple, *wé* est réduit à *é*, et que l'on prononce *péz* ; cette prononciation est attestée (Thurot, I, 375-76). Mais à côté de cette prononciation, il y en a une autre tout aussi attestée. A la fin du xvi^e siècle, Lanoue, le scrupuleux Lanoue, déclare

1. [J'avais proposé à M. Rosset d'expliquer cette alternance autrement qu'il ne le fait dans son article des *Mélanges Brunot* p. 440 et suiv. Il me semble qu'on passe phonétiquement de *il giète*, *il achève* à *il gète*, *il achève*, et de *il poise* à *il pwèse*, *il pèse*, et que l'analogie a, d'une part, changé *il liève* en *il lève*, d'autre part favorisé la graphie phonétique *il pèse*, alors que, dans les autres mots, *è* issu d'*oi* s'écrivait encore *oi*. A ces observations, M. Rosset répond par l'article que nous donnons ici.]
L. C.

2. C'est par distraction que cette théorie a été appliquée au verbe *jeter*. Loin qu'on ait jamais prononcé *jæt*, on a au contraire, au xvi^e et au xvii^e siècles, parfois prononcé *jêlô*. (Thurot, I, 106).

(Thurot, I, 45-46) que dans *pese* la première syllabe se prononce comme dans *penser* avec *e* féminin; en 1604, Duval, avocat au parlement de Paris, confirme son témoignage, et en 1644 Lancelot déclare que cette prononciation est provinciale. Sur la foi de ces trois témoignages j'ai cru que à côté de la prononciation régulière *péz* ou *puéz* il en était apparu une autre; la forme *péz* aurait été remplacée par une forme *pæz* née de l'analogie de *pesons*, comme *couvre* analogique de *couvrons* avait remplacé *cuevre*. Puis pour expliquer que cette prononciation analogique ait disparu, et que *pæz* soit redevenu *péz* je faisais intervenir une explication phonétique : *æ tonique* devient *é*.

Ce qui est dit de *pæz* s'applique aussi aux autres verbes pour lesquels nous avons un témoignage explicite. Et pour les verbes dont nous ne savons rien de précis, mais qui auraient dû suivre la même évolution, je pensais que ou bien l'action analogique du radical atone n'a pas eu le temps de s'exercer ou bien si elle s'est exercée elle a passé inaperçue des grammairiens. Cette opinion était fausse; j'ai généralisé trop vite quelques faits mal interprétés.

Aujourd'hui j'ai changé d'avis; voici ce que je crois. Le témoignage de Lanoue, Duval et Lancelot reste valable; on a prononcé *pæz*, *achæv*, *læv* etc. Mais je ne crois plus que cette prononciation soit due à la reformation du radical; je crois que *pese*, *leve*, etc., se sont prononcés d'abord comme tous les autres verbes des mêmes catégories *péz*, *lév*; dans tous ces verbes à alternance *é* tonique, *æ* atone, le radical atone n'a jamais été généralisé; mais tandis que *jèt* (*jête*) *atèl* (*attelle*), etc., ne subissaient aucune altération, *pese*, *acheve*, *leve*, etc., transformaient *é* tonique en *æ* par assimilation phonétique; dans tous les verbes dont nous parlent Lanoue, Duval, Lancelot, la voyelle *é* est suivie ou précédée de *p*, *v* ou *m*, consonnes labiales; la consonne labiale a labia-

lisé la voyelle voisine, et *pɛz* est devenu *pæz*, *lɛv* est devenu *læv*, PHONÉTIQUEMENT, par un phénomène d'assimilation physiologique que j'observe quotidiennement dans la prononciation de mes étudiants, étrangers, et qui de plus est attesté au XVI^e siècle : *lèvre* rime avec *couleuvre* (Nyrop, I, p. 235, 2^e éd.), etc... Mais les verbes dont la voyelle tonique n'est pas dans cette situation particulière ont toujours conservé *é* et ne se sont jamais prononcés *æ* aux formes accentuées sur le radical.

Et ainsi rectifiée l'explication de ces formes me paraît plus solide; de plus, ces formes sont encore de bons arguments, peut-être, pour justifier la loi phonétique que je voulais démontrer.

Car cette forme *pæz*, *læv*, qui a existé, elle a disparu. Et pourquoi ? Ce n'est pas influence de l'écriture, car *e* peut se prononcer *é* ou *æ*; les écrivains ne mettaient pas d'accent et quand ils en mettent, ils nous avertissent, imprimeurs et auteurs, de ne pas nous y fier aveuglément (Thurot, I, 44). Donc l'écriture n'a pas pu empêcher que l'on prononçât *e* comme *æ* après l'avoir prononcé *é*.

Est-ce influence des grammairiens, toujours hostiles aux prononciations populaires, aux transformations spontanées ? C'est possible; mais remarquez que nous n'avons, à ma connaissance, aucune condamnation précise de *pæz*, aucune prescription pour qu'on prononce *pɛz*. Lanoue déclare seulement que *pœz* est une faute provinciale; il constate qu'à Paris cette prononciation a disparu : nous ne voyons pas que personne l'ait condamnée et fait disparaître.

C'est plutôt encore transformation naturelle; *leve* prononcé *læv* est devenu *lɛv*, parce que *æ* ne pouvait pas porter l'accent tonique principal.

Cette forme *læv* une fois créée avait double raison de vivre; d'abord une raison phonétique, celle qui l'avait fait

naître ; ensuite une raison analogique : les radicaux du présent étaient unifiés ; le verbe *lever* devenait un verbe régulier à radical invariable. Toutes ces raisons si fortes en d'autres cas ont été ici impuissantes. Elles étaient combattues par une tendance plus puissante : *æ* était à la fin du xvi^e siècle un son désormais trop faible pour porter l'accent ; l'assimilation phonétique et morphologique n'a pu maintenir *læv* ; *æ* tonique est devenu *é*. Et *læv* redevient *lèv* précisément à l'époque où *chante je*, qui n'avait jamais été *chanté-je* auparavant, devient cependant *chanté-je*. Cette coïncidence dans la date n'est-elle pas pleine de sens ?¹

TH. ROSSET.

1. [Je ne pense pas que « *læv* » soit redevenu « *lèv* ». Je crois que les deux formes ont coexisté, et que la plus ancienne des deux a fini par triompher, peut-être d'ailleurs pour la raison indiquée par M. Rosset. Notez cependant que *æ* supporte vaillamment l'accent dans « regardez-*le* »].

— L. C.

C'est le seul cas où *e* féminin soit resté tonique et il n'y a pas longtemps que *æ* supporte cet accent sans faiblir ; à l'Académie au xvii^e siècle on entendait *é* ou *é* ; vers 1690 l'Académie a dû donner une règle pour la prononciation de ce *le*, et ce n'est que depuis le xviii^e siècle que cette règle a été suivie.

COMPTES RENDUS

MADELAINE. — *Au bon vieux temps*. Paris, Champion.

M. Madelaine, instituteur à Montchamp (Calvados), donne à ses collègues de l'enseignement primaire un exemple qui mérite d'être signalé.

A maintes reprises MM. les Instituteurs ont été invités et encouragés à profiter de leurs loisirs extra-scolaires pour observer les mœurs, pour relever les traces des anciens usages, pour dresser les monographies populaires de leurs villages. Je ne me rappelle jamais sans une satisfaction profonde le concours dévoué que j'ai rencontré naguère auprès d'eux lorsque j'étudiais les parlers normands. M. Madelaine, que je connaissais déjà de longue date, m'offrit spontanément sa collaboration. Il publia dans la *Revue des Parlers populaires* une intéressante liste de mots patois relevés dans des documents écrits du XVIII^e, du XVII^e et même du XVI^e siècle, et puisés aux archives des communes voisines. Très connu et estimé, il avait obtenu des paysans qu'ils lui confiassent d'antiques papiers de familles qui, joints aux pièces officielles, formaient des liasses de documents. Lui qui n'avait pas la moindre notion de la paléographie, apprit à lire en quelques mois les écritures les plus négligées. Il passait les nuits, se perdait la vue à déchiffrer. Au bout de peu de temps il posséda, sur sa région, les renseignements les plus complets, de première main.

Il ne s'en tenait pas là.

Rien de ce qui touche à la vie paysanne ne lui restait étranger. Il notait, il provoquait au cours des longues veillées d'hiver,

PUBLICATIONS ADRESSÉES A LA « REVUE »

Tous les ouvrages adressés à la Direction de la « Revue » sont mentionnés. Ceux qui sont envoyés en double exemplaire font l'objet d'un compte rendu.

E. BOURCIEZ. — *Précis historique de phonétique française* (3^e édition, Paris, Klincksieck, 1907). — Chaque nouvelle édition de cet excellent petit livre marque un progrès sensible. Il va sans dire qu'il reste encore des points controversables. Je continue à croire (voir notre *Revue*, XVII, p. 205) qu'on ne peut pas dire que l'yod de *ty* provenant de *c* se soit *changé* en *s* ou *ch*. Je n'admets pas non plus que la prononciation *fi*ls, *mæ*urs, avec un *s* sensible, soit « de date récente » (§ 160, remarque I). Ce qui est récent, à mon avis, c'est la prononciation affectée *fi*, *mæ*ur, amenée par la rime. Voy. notre *Revue*, XIV, pp. 93-94.

TORSTEN SÖDERHJELM. — *Die Sprache in dem Altfranzösischen Martinsleben des Péan Galineau aus Tours*, thèse (Helsingfors, Centraldruckerei, 1906, 183 pages in-8).

WALTER MORRIS HART. — *Ballad and Epic, a study in the development of the Narrative Art* (11^e vol. des *Studies and Notes in Philology and Literature*; Boston, Ginn and Company, 1907). — A noter le chapitre sur le *Roland*.

Edmond HUGUET. — *Petit glossaire des classiques français du XVII^e siècle* (Paris, Hachette, 1907, VIII-410 pages). — Ce volume contient les mots et les sens qui ont vieilli depuis le XVII^e siècle, avec des définitions empruntées aux dictionnaires du temps et

des exemples caractéristiques. Il est intéressant à lire pour tout le monde, et il sera d'un grand secours aux élèves des classes supérieures de nos lycées et aux étudiants des Facultés. A noter que dans les meilleurs dictionnaires de notre temps, les sens vieillis sont loin d'être suffisamment distingués des sens actuels, et les étrangers s'y trompent souvent.

E. PORTAL. — *Letteratura provenzale, i moderni trovatori* (Manuel Hœpli. — Milan, Hœpli, 1907, xvi-221 p.). — Ce manuel, dédié à Frédéric Mistral et orné de son portrait, contient, après une introduction sur la littérature provençale du xiv^e au xix^e siècle, un historique du mouvement félibréen avec de bonnes biographies des principaus félibres. Il se termine par un appendice sur les chants populaires de la Provence.

LOUIS THUASNE. — *Rabelais et Villon* (Paris, Champion, 1907. — Extrait de la *Revue des bibliothèques*). — Étude intéressante, consacrée aux principaus rapprochements que provoque la lecture des œuvres de Villon et de Rabelais.

LOUIS DELARUELLE. — *Guillaume Budé* (Paris, Champion, 1907, xl-277 pages in-8). — Ce livre très soigné, dédié à Pierre de Nolhac, est orné de deus fac-similés : le frontispice du Recueil d'Apophtegmes (Manuscrit de l'Arsenal) et un fragment d'une lettre autographe de Budé à Lascaris. C'est la première partie d'un ouvrage d'ensemble où l'auteur « voudrait étudier Guillaume Budé et, à l'occasion, l'humanisme de cette époque ». Notons, au point de vue de l'histoire de la langue, les remarques curieuses sur la langue des *Apophtegmes*, et l'Appendice II, qui contient des extraits du manuscrit de l'Arsenal, et une étude des manuscrits et des éditions du Recueil d'Apophtegmes.

PIERRE CHAMPION. — *Le manuscrit autographe des poésies de Charles d'Orléans*, ouvrage orné de 18 fac-similés (Paris, Champion, 1907; 89 p. in-8). — M. Champion établit avec beaucoup d'ingéniosité que le ms. fr. 25458 de la Bibliothèque Nationale est le ms. autographe de Charles d'Orléans. « Le poète y a fait copier ses premières œuvres, les a relues et corrigées, a transcrit

soigneusement de sa main ses propres compositions et toujours en les perfectionnant. Les manuscrits qui comprennent tout l'œuvre de Charles d'Orléans dérivent du ms. 25458, mais les scribes de ces mss., comme les derniers éditeurs, n'ont pas su lire le livre du poète : leurs copies ne nous présentent que des transcriptions page par page ; ils n'ont pas cherché à reconnaître les différentes époques poétiques marquées par les surcharges des écritures ; ils n'ont pas même su distinguer la forme rythmique des différentes pièces et leurs méprises sont continuelles sur la nature des rondeaux et des chansons... Ce texte doit être la base de l'édition claire et élégante de celui qui fut un artiste aimable et soucieux de perfection. »

Neuphilologische Mitteilungen d'Helsingfors, nos 7-8 de 1906 et 1 à 4 de 1907. — Nous signalons particulièrement dans ces numéros les articles suivants : J. Poirot, *Sur l'enseignement de la prononciation française dans les écoles* (l'o de *pot* n'est ouvert que dialectalement) et *Sur la prononciation et le groupement des voyelles en français*. — Comptes rendus de la thèse de Nicolin sur les *Expressions figurées d'origine cynégétique en français*, des *Exercices pratiques et méthodiques de prononciation française* par A. Zünd-Burguet, et du tome II de l'*Histoire de la langue française* par F. Brunot. — Artur Långfors, *Un dit d'amour* (Bibl. Nat. f. fr. 1634), édition annotée, et *Un nouveau manuscrit français du Tractatus de planctu beatæ Mariæ Virginis*.

A. BAYOT. — *Fragments de manuscrits trouvés aux archives générales du royaume de Belgique* (Extr. du tome IV de la *Revue des Bibliothèques et Archives de Belgique*). — *Fragments d'Aspremont*, des *Vers de la Mort*, du *Roman de Troie*, du *Lancelot en prose*, et d'un dictionnaire médical arabe-latin. Avant de les rendre à la pais des archives, M. Bayot a fait œuvre utile en « dressant leur fiche complète d'état civil. »

Le même. — *Fragments de manuscrits trouvés aux Archives générales du royaume* [de Belgique], 2^e notice (39 p. extr. de la *Revue des bibliothèques et archives de Belgique*). — Nous avons là des extraits importants de *Raoul de Cambrai*, du roman

en vers de *Baudouin de Flandre*, et une quarantaine de vers d'une chanson de geste inconnue du XIII^e siècle.

Wilhelm MEYER et Albert STIMMING. — *Wie Ludwig IX d. H. das Kreuz nahm, altfranzösisches lied in Cambridge*. (Extr. des comptes rendus de l'Académie de Göttingen, 1907.)

J. ANGLADE. — *Les troubadours à Narbonne*. (Extr. des *Mélanges Chabaneau*, qui viennent de paraître.)

Daniel FRYKLUND. — *Les changements de signification des expressions de « droite » et de « gauche » dans les langues romanes et spécialement en français* (Upsal, 1907, Almqvist et Wiksell, vi-165 p. in-8). — Encore une thèse intéressante, bien ordonnée et bien écrite en français, qui nous vient d'Upsal.

Pierre Aubry. — *La musique et les musiciens d'église en Normandie au XIII^e siècle* (Paris, Champion, 1906, 57 p. in-4). — Cette plaquette de luxe, avec textes musicaux et reproduction de curieuses miniatures, intéressera les médiévistes et les musiciens. La matière en est fournie par le célèbre *Journal des Visites pastorales* d'Odon Rigaud, archevêque de Rouen au XIII^e siècle, que M. Aubry commente savamment.

Le même. — *Recherches sur les « Tenors » français dans les motets du XIII^e siècle* (Paris, 1907, Champion, 40 p. in-4). — Dans cet ouvrage, avec musique notée et transcrite, l'auteur cherche l'origine de quelques tenors français du célèbre manuscrit de Montpellier, pour tenter ensuite leur identification avec certains textes empruntés à notre littérature lyrique du même temps. « Nous avons pensé, dit-il, qu'il n'était pas impossible de reconstituer, par un rapprochement de quelques textes littéraires sans musique et de quelques textes musicaux sans autres paroles que trois ou quatre mots d'*incipit*, l'ensemble poétique et musical de plusieurs vieilles chansons françaises, familières aux contemporains de saint Louis, mais qui, sous leur forme originale, semblaient devoir être perdues pour nous. »

Le même et A. GASTOUÉ. — *Recherches sur les « tenors » latins dans les motets du XIII^e siècle* (Paris, 1907, Champion, 20 p.).

— Cette étude sur les tenors liturgiques, venant compléter l'ouvrage ci-dessus sur les tenors en langue vulgaire, nous montre, saisie sur le vif, la façon d'écrire le motet au temps de saint Louis.

Maurice SOURIAU. — *Moralistes et poètes* (Paris, 1907, Vuibert et Nony, xi-303 p. petit in-8). — L'auteur rassemble dans ce livre quelques articles de revue, qui ont été presque tous, sous leur forme première, des leçons d'Université. On y trouve bien ce que M. Souriau considère comme caractéristique de la science française au début du xx^e siècle, un juste équilibre entre les tendances de l'ancienne critique, qui cherchait le brillant au dépens de l'exactitude, et la méthode de l'école nouvelle, qui sacrifiait un peu trop l'art à l'érudition, l'intérêt à la documentation. Nous signalons particulièrement les chapitres sur le Jansénisme des *Pensées* de Pascal, sur la versification de Lamartine, et sur le romantisme jugé par Alfred de Vigny.

L.-V. GOFFLOT. — *Le théâtre au collège, du moyen-âge à nos jours*, avec une préface de Jules Claretie (Paris, 1907, Champion, xix-336 p. in-8). — Ce livre utile et neuf, orné de nombreuses illustrations, avec, en appendice, de curieuses reproductions de programmes d'anciens collèges français et du Cercle français de Harvard, comprend les chapitres suivants : I. L'Université au moyen-âge — II. Les écoliers, les clercs et le théâtre. — III. La renaissance et le théâtre scolaire en France. — IV et V. Les jésuites et le théâtre. — VI. La fin du théâtre de collège en France. — VII. Le théâtre à Saint-Cyr. — VIII. Le théâtre scolaire français en Amérique.

Ch. GUÉRY. — *Guillaume Alexis, dit Le bon moine de Lyre, prieur de Bucy* (Paris, Champion, 1907, 133 p. in-8).

Lazare SAINÉAN. — *L'argot ancien, 1455-1850* (Paris, Champion, 1907, vii-350 p. petit in-8). — L'auteur étudie, avec toute la précision que peut comporter le sujet, les éléments constitutifs de l'argot ancien, ainsi que ses rapports avec les langues secrètes de l'Europe méridionale et avec l'argot moderne. Cette

étude, purement linguistique, est la première qui traite de l'argot dans son développement chronologique.

A. CONSTANTIN et J. DÉSORMAUX. — *Essai de grammaire [savoisienne], 1^{re} partie, du nom au verbe* (Annecy, imprimerie Abry, 1907, 35 p. extr. de la *Revue savoisienne*). — Notre collaborateur M. Désormaux a mis au point, avec sa conscience et sa modestie habituelles, des notes grammaticales d'A. Constantin, mais en complétant par ses recherches personnelles le chapitre du pronom, qui n'était qu'à l'état d'ébauche. Nous n'avons là que la première partie de cette petite grammaire. La deuxième partie traitera du verbe et des mots invariables.

Émile PICOT. — *Les Français italianisants au XVI^e siècle*, t. I (Paris, Champion, 1906, xi-381 p.). — Parmi ces Français italianisants figurent Claude de Seyssel, Marguerite d'Angoulême, Rabelais, du Bellay, Montaigne. Comme le dit fort bien M. Picot, les notes recueillies sur les Français qui se sont essayés dans la langue de Pétrarque sont propres à montrer quelle influence a exercée sur nos compatriotes l'éducation italienne. Cette importante publication est une partie du grand ouvrage que l'auteur a entrepris sur l'histoire de la littérature italienne en France au XVI^e siècle.

Em. CHATELAIN. — *Les secrets des vieilles reliures* (Paris, Champion, 1906. Extr. de la *Revue des Bibliothèques*). — En faisant réparer les reliures des incunables du commencement du XVI^e siècle appartenant à la Bibliothèque universitaire de Paris, M. Châtelain a trouvé un certain nombre de « plats » formés par la superposition de feuillets imprimés, et quelques-uns de ces feuillets offrent un véritable intérêt. On en jugera d'après les extraits de textes français, textes latins et textes liturgiques, donnés et commentés par M. Châtelain.

Le Propriétaire-Gérant, H. CHAMPION.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

NOTES ÉTYMOLOGIQUES

(1) Fr. *able*.

Voici l'article du Dictionnaire Général sur ce nom de poisson :

[ÉTYM. Du lat. pop. **ālbūlum*, petit poisson blanc, diminutif de *albus*, devenu *alblu*, *alble*¹ d'où par réduction *able*].

Je crois que le développement phonétique a été tout autre.

La dissimilation a fait disparaître le premier *l* d'**albūlum* dès l'époque latine. On en voit la preuve dans divers dérivés romans. **Albūla* n'a pu donner l'it. *avola*² (*alburnus*, *alburnellus*), que si déjà anciennement on avait **ābūla* [cf. *tābūla* > it. *tāvola*]. *Avelle* (Littré), nom de l'ablette, représente **abella* pour **albella*. On peut aussi comparer l'it. *aburno*, l'esp. *aburno*, noms de l'able avec l'it. *alburno*, *alborella*, etc.

Je préférerais donc dire :

ABLE³ [ÉTYM. Du lat. pop. *abūlūm* (par dissimilation, pour *albulum*) petit poisson blanc. Cf. *sābūlūm* > sable].

1. L'astérisque manque à ces deux formes. D'autre part *albulus*, adj., est attesté.

2. Pour it. *avola*, *alborella*, v. Günther, *Study of Fishes*, Edinburgh, 1880, p. 604. — Pour it. *aburno*, *alburno*, Dict. de Duez, fr.-it., éd. 1659, à *able*. — Pour esp. *aburno*, Oudin, *Nomenclature françoise et espagnole*, Paris, 1647, p. 74. — *Alburnus* est dans Ausone.

3. Tous les dérivés français — *ablat*, *ablenne* (cf. angl. *ablen*), *able-*

(2) V. fr. *mas*.

On est amené à constater l'existence en latin d'une forme de type adjectif, **matteus*¹, -a, -um, qui a donné naissance à deux substantifs, **matte-us*, -um, d'une part, d'où l'it. *mazzo*, **mattea*, d'autre part, d'où l'it. *mazzza*. L'it. *mazzo*, l'espagnol *mazo*, le portugais *maço*, qui représentent phonétiquement **matteum*, ont tous les trois le sens de (a) *maillet*, (b) *botte*, *paquet*.

En français on s'attendrait à **maz*, **mas*, et je ne crois pas qu'on ait encore indiqué de façon certaine qu'il ait existé. Certains articles de Godefroy permettent cependant de le croire.

En effet on a :

3 MAS, mace, s. m., semble être synonyme de massif, à l'appui duquel deux exemples² ; le premier de l'an 1500, emprunté, dans les Archives du Finistère, à un document se rapportant à la famille Barbier de Lescoet, semble indiquer une partie de l'autel où serait posé l'écusson familial ; l'autre, tiré de l'inscription du calvaire de Plougastel-Daoula est encore plus vague. On voit qu'il n'y a rien à tirer de ces deux exemples. Mais il y a ensuite un article

MAE, s. f. ?

ret, *ablet* (cf. angl. *ablet*), *ablette*, *ablière* — remontent à **abulum*. — D'autre part, certains mots dialectaux remontent à *albulum*. Voir Rolland, *Faune populaire*, iii, 140, notamment *auble*, s. f. (Neuchâtel), qui représente exactement *albula*. — Voir encore ce que M. A. Thomas dit d'*aouvelle* dans ses *Essais de Philologie française*, pp. 22-3.

1. Cf. le nom de Caius ou Cnaeus *Mattius* ou *Matius*, écrivain du 1^{er} siècle avant J.-C.

2. (a) Et a ceste moictié au *mas* du dict aultier sera posé semblablement les armes de...

(b) Ce *mace* fut achevé en l'an 1602.

avec ce seul texte :

Le maistre carpentier demande xxviii. s. pour avoir fayt et livré les deux *maes*, leur brocques de fer avec les testes d'iceulx pavillons. (1467, Lille, ap. La Fons, Gloss. MS., Bibl. Amiens).

Il n'y a rien dans cet extrait qui puisse faire supposer que le mot en question soit féminin, comme le dit Godefroy, ni pour qu'on admette une forme du singulier *mae*. Il nous semble raisonnable de croire provisoirement que *maes* est pour *mes* ou *mais*, que c'est une forme du Nord de la France (noter la provenance du document) équivalente à un **mas* possible du francien, que ce mot indique un maillet ou autre objet analogue et que les « *brocques* » dont parle l'extrait se rapportent à une partie ferrée de l'instrument.

Quoi qu'il en soit, qu'on se donne la peine de lire dans Godefroy un troisième article :

4. MES, s. m., sorte de pioche ou de hache,
avec les deus exemples suivants :

Li escuiër en sont es murs alé,
Fierent de *mes* et de pis acéré.

[Girart de Viane, p. 119. Tarbé].

Sy ne s'en doit rien jeter dehors qui rend fruit ;
mais qui sterile est et mauvais, tronchonner par
mes [G. Chastellain, Deprécat, pour P. de Brézé,
vii. 60 Kerv.].

Il est évident que le sens *massue*, *maillet*, *mailloche*, ou un autre analogue, conviendrait parfaitement. Je ne sais pas quelle est la provenance des Manuscrits que Tarbé a employé pour son édition de *Girard de Viane* ; mais pour le second extrait, il est d'origine septentrionale, Georges

Chastellain étant né dans le comté d'Alost. Il est donc admissible que *mes* (pour **mais*) est une graphie septentrionale¹ et il semble probable qu'elle représente le latin **matteum*.

J'ai d'ailleurs trouvé un exemple tout à fait probant dans *Otinél* (éd. Guessard & Michelant, Paris, 1858, p. 26), aus vers 742-4 :

Desus le pont estoit Karles li ber,
A *max* de fer a fet les puelz piler,
A fortes bandes l'a fet mult bien fremer.

Le mot *mas* existe toujours dans les dialectes de la France; *mas* (s. m., botte) se trouve dans le niçois²; *mas* (s. m., massue ou gros maillet qui sert à enfoncer les coins dans le bois) survit dans le haut-manceau³.

(3) Fr. *nabit*, *navet*.

Le latin *napus*, navet (dans Columella, Palladius), a eu les dérivés suivants :

napum > it. *napo*, *navo*, sard. *napu*, esp. et port.

nabo, prov. *nap*, *na*, v. fr. *nef* = navet.

**napa* > sard. *napa*, esp. *napa* = navet.

napina = carré de navets (Columella) > esp. *nabina*, graine de navets; poit. *nabine*, *navine*, navet, semis de navets, d'où *nabiner*, cueillir des navets (Lalanne, Gloss. Poit.); ardennais *nabine*, champ de navets.

**naponem* > it. *navone*, 1. navet; 2. lourdaud, sot. (Pour ce dernier sens, cf. fr. navet, betterave), milan. *navon*, fr. *navon* (Dict. franç. flam. de G. Meurier, 1584), navet.

1. Cf. *messuelle* (Godefroy à l'art. *maquèle*) de Jacques d'Amiens et *maïssier* (Ex. de 1373 dans Godefroy à *massier*).

2. *Essai d'un Dictionnaire Niçois, François, Italien*, par l'abbé J. P., Nice, 1894.

3. *Vocab. du Haut Maine*, par de Montesson, 2^e éd., 1859.

**napellum* > it. *napello*, variété d'aconit; fr. *navel*, *naveau*, navet.

sans doute aussi :

**naparia* > esp. *naberia*, ragoût, soupe de navets; v. fr. *navière* (Ex. de 1369 dans Godefroy), champ de navets;

et enfin :

**NAPĪCĒA* > esp. *nabiṣa*, port. *nabiça*, petit navet;

**NAPŌCĒŪM* > v. prov. **nabotz*; d'où fr. *nabot* (voir note suivante); normand *navot*, navet;

**NAPŪCĒA* > poit. *nabuce*, *navuce*, semis, feuilles de navets, d'où *nabussae* (Lalanne, Gloss. Poit.), cueillir des nabuces, Haute-Loire *nabusseau* (Littré), variété de navet.

La constatation de l'existence de dérivés de **napīceus*, **napōceus*, **napūceus* me fait pencher en faveur de **napīcĕŭm* comme primitif du franç. *navet*, sans pouvoir à mon regret en apporter des preuves définitives. J'ai essayé ici même (vol. xx, 198) de montrer que *chevet* était tiré de **capīcĕŭm*; mais pour *chevet* à côté des mots *chevete*?, *chevetel*, etc., formés après qu'*ex* eut été graphié *-et* et identifié avec ce suffixe, j'avais à ma disposition la série parallèle mais formée antérieurement *chevece*, *chevecel*, etc., qui permettait de voir clair dans la question. Pour *navet*, il ne reste, à ma connaissance, que des formes du premier type : *navette* (attesté depuis 1323 : Godefroy), v. fr. *navetel* (Ex. dans Godefroy), *navetière* (Ex. de 1630 dans le Dict. franç. flam. de Waesberghe). Cependant l'esp. *nabiṣa*, le port. *nabiça* d'une part, les formes dialectales *navot*, *nabuce*, *navuce*, *nabusseau* sont là pour fortifier mon hypothèse. Il n'en reste pas moins que les plus anciennes formes du vieus provençal (*nabetz*) et du vieus français (*navez*, *naves*

dans Godefroy, tous deux au pluriel) ne permettent pas une solution certaine.

Il semble bien que le *nabit* (= sucre candi pulvérisé) du Dictionnaire de Trévoux (éd. 1771) doit trouver sa place ici. Au même sens on trouve les graphies *nabi* (Lacombe, Dict. du vieux langage français, 1766), *nabis*. Le *b* fait penser à une origine provençale (**nabit̃* < **nap̃ic̃ūs* ?). M. Lévy (*Provençal. Suppl.-Wörterbuch*) a trouvé un v. prov. *nabel* (**nabet̃* < **nap̃ic̃ūs*) ayant la signification du fr. *nabit*. Puisqu'on extrait le sucre du navet et que le sucre candi est le produit de la cristallisation de ce premier sucre, il n'y aurait pas de difficulté sémantique.

Pour terminer, je transcris l'article *nabis* du *Glossaire botanique, languedocien, latin, français de l'arrondissement de Saint-Pons* (Hérault), de Melchior Barthès, Montpellier, 1873 :

NABIS. Collet ou nœud vital : c'est le point ou la zone de démarcation entre la racine et la tige, et d'où part le bourgeon de la tige annuelle dans les plantes vivaces. — Lorsque, pour les besoins culinaires, nos habiles ménagères veulent conserver les navets, elles en enlèvent le *nabis*. Le bourgeon ne pouvant végéter et se développer, ce qui n'arriverait qu'au détriment de la racine, celle-ci, au lieu de devenir flasque, sèche et fibreuse, reste ferme, succulente, aromatique. — La suppression du plateau facilite également la conservation des oignons.

Ici, pas de doute possible, *nabis* dérive de **nap̃ic̃ūs*. Il sera intéressant de comparer les dérivés de *rap̃ic̃ūs* (de *rapum*, rave; écrit *rapicius* et employé comme adjectif dans Caton l'agronome) : lomb. *raviša*, foglia di rapa, piem. *ravissa*, venit. *ravisse*, la pianta della rapa dopo

toltone il bulbo (v. Salvioni, *Postille italiane al vocabolario latino-romanzo*, Milan, 1897).

(4) Fr. *nabot*, *nabote* ; v. fr. *nabe*, *nabotin*, *nambot*, *nimbot*, *rabot* ; fr. dial. *aboui*, *nabouit*, *nabucher*, *nabusser*, *rabot*, *rabole*, *rabotin*, *raboline*.

Nabot, au sens de personne de très petite taille, est, selon le Dictionnaire Général, d'origine inconnue. Le féminin *nabote*, *nabotte* est attesté par Cotgrave.

Nabot, par son *b*, fait partie, comme *cabot*, *rabot*, *sabot*, de la série de nos emprunts méridionaux. Le *b* du provençal trahit un *p* de la langue primitive.

Comme *cabot* < v. prov. *cabotz* < l. **capōcēūs* tiré de **capum*, *nabot* devra remonter par un v. prov. **nabotz* à un lat. **napōcēūs*, dérivé de *napum*, navet. Pour le féminin *nabote*, dû au sentiment que l'emprunt se terminait par le suffixe *-ot*, on pourra comparer *cabote*, et v. Rev. de Phil. franç., XX, 115-6, 248, 250.

Comment *nabot*, nain, s'expliquera-t-il par l'idée de navet ?

Ce qui m'a conduit à admettre cette étymologie, c'est le même sens attribué au mot *rabot* :

(a) dans Godefroy qui donne cet exemple tiré de Gautier de Coinci :

... d'un rabot

Qui n'est pas graindres d'un cabot...

et qui ajoute *rabot* = nabot dans la Suisse romande.

1. Le *Dict. d'étym. fr.* de Schéler dit : *nabot*, v. f. *nimbot*, du v. nord. *nabbi*, bosse, nœud ; d'après d'autres, avec moins de probabilité du l. *napus*, navet. — Körting, *Lat. Rom. Wört.*, 2^e éd., 1901, à l'art. 6434, altn. *nabbi*, Knorren, Zwerg (auch in letzterer Bedtg. schon im

(b) dans le *Dictionnaire Berrichon* de Jean Tissier, Paris, 1884, qui donne :

rabote, qui a le corps court et arrondi. *Une petite rabote.*
rabotin, rabotine, qui a le corps court et arrondi.

La coïncidence est assez singulière pour faire croire que *rabot* correspond à un hypothétique **rabotz* du v. provençal qui remonterait à **rapōcēus* tiré lui-même de *rapum*, rave.

Ce sera en partant de *rave*, *navet*, au sens de « corps court et arrondi » qu'on sera arrivé à celui de « nain au corps arrondi » qu'ont eu *nabot*, *rabot*.

Un mot sur *nambot*, que Cotgrave traduit « dwarfe ; elfe, little starveling ; a dandiprat, or low dapperling », qui a donc le même sens que *nabot*, *rabot*. Sera-t-il téméraire d'y voir un résultat de l'action du prov. *nan*, nain sur **nabotz*? On pourrait ajouter la forme *nimbot*¹, traduit par Cotgrave : « a dwarfe, dandiprat, little skipjack, low dapperling, three-halfpenny horse loafer », qui semble avoir subi de son côté l'empreinte de *nain*.

Si l'étymologie que je propose est exacte, on pourra retrancher *nabot* de la série des emprunts germaniques².

Altnord. vorhanden, vgl. Joret, *Rom.*, ix, 435); frz. *nabot*, Knirps, Zwerg.

1. Genevois *naimbot*, *naimbote* dans Littré à *nabot*.

2. L'étymologie par le v. nor. *nabbi* proposée par Diez, acceptée par Joret (*Rom.*, ix, 435) qui condamne sept ans plus tard l'explication *nabot* par *nan* + *bot* de Jean Fleury, *Essai sur le patois normand de la Hague*, Paris, 1886, et qui affirme de nouveau *nabot* = *nabbi* + *ott*(!) (*Rom.*, xvi, 145) a été, fort sagement, à notre avis, négligée par le *Dictionnaire Général*.

Voir encore, dans *Rom.*, xxx, 610, le compte rendu par M. Roques des *Note etimologica e lessicali* de Nigra dans l'*Arch. Glott. Italiano*, xiv, où l'on trouve la remarque suivante : it. *naibi*, images peintes, cartes à jouer ; à rapprocher de *nabot*. — Pourquoi ? — C'est à l'esp. *naipe* carte à jouer, qu'il faudrait plutôt comparer l'it. *naibi*.

Ai-je besoin de dire que l'étymologie de *nabot* par le l. *napus* remonte à Ménage ? Si l'on trie un peu l'article *nabot* de l'édition de son Dictionnaire de 1750, on trouve :

Les navets sont gros et courts, tels que sont les nabots... Nabot vient de *napus*...

et cela à côté d'une foule d'erreurs de détail (telles que sa grotesque série *napus*, *napottus*, *nabottus*, *nabot*), erreurs très compréhensibles dans l'état de la science d'alors.

Aus indications que j'ai déjà données, j'ajouterai les rapprochements suivants :

nabe, *nabi*, *nabot*, *nabotin*, « de petite taille » dans Lacombe, Dic. du vieux langage françois, Paris, 1766. *Nabe* pourrait être un v. prov. **naba* < l. *napa* ; *nabi* un v. prov. **nabit* < l. **napīcēs* (v. la note précédente).

nabouit, *nabouite*, adj. dans Lalanne, Glossaire Poitevin ; « se dit des gens et des bêtes qui dépérissent faute de nourriture ». On dit aussi *tomber en aboui* (pour *naboui*) « des bêtes et des gens qui ne profitent pas faute de nourriture ».

nabucher, *nabusser* (Jonain, Dict. du patois saintongeais, Royan, etc., 1869), « s'amuser à des riens ou plutôt s'y occuper, comme l'enfant, le petit nabot. » (Un dérivé de **napīcēs*).

nèves, à Royan, *niaiseries*, commérages ; *néver*, dire des niaiseries (Jonain, l. c.).

prov. *rabassot*, *rabassaoudo*, courtaud, courtaude ; trapu, trapue ; de taille courte, grosse et entassée (Dict. languedocien-français, nouv. éd., par M. L.

1. Elle se trouve d'ailleurs dans l'éd. de 1750 du *Dictionnaire des termes du vieux françois* de Borel. Est-elle dans l'éd. de 1655 ?

D. S., à Nismes, 1785). — (Un dérivé de *rapā-cēūs).

wallon *rabodé*, adj. trapu, ramassé, gros et court, ragot, entassé, etc. [Remacle, Dict. wallon-français].

Reformation sur *rabot*, sous l'influence du wallon *bodé*, trapu.

(5) Fr. *raire*, *rér* ; certains sens de *râle*, *râler* ;
fr. dial. *râcot*, *raille*, etc.

Il est étonnant que le Dictionnaire Général n'ait pas adopté deux étymologies aussi certaines que **rasculare* > râler et **rasculum* > râle, déjà indiquées par Auguste Scheler dans son *Dictionnaire d'étymologie française* en 1862, et qui ont reçu leur pleine confirmation dans un article de M. Horning dans la *Zeitschrift für Romanische Philologie*, XXII, 488 sq.

Avant d'ajouter quelques nouvelles notes à celles de M. Horning, je rappèlerai que le radical du l. *rado* a donné lieu à deux groupes de dérivés qu'on pourra classer de la façon suivante :

- A (a) RALLUM (attesté dans Pline au sens de râcloir)
> it. *rallo*, soude, salicor (angl. salt. wort or prickled *raily* dans Florio, Dic. ed. 1688) ; esp. *rallo*, racloir ; port. *ralo*, 1. racloir, 2. grille de couvent, 3. ver qui attaque les chous.
*RALLA > it. *ralla*, lame, épée en losange ; esp. *ralla*, racloir.
*RALLARE > cat. *rallar*, râper ; esp. *rallar*, 1. râper, racler, 2. importuner, inquiéter ; port. *ralar*, racler.
*RALLONEM > it. *rallone*, espèce de racloir ; esp. *rallon*, 1. racloir, 2. raillon, dard.

(b) *RALLIUM > it. *raglio*, action de braire (voir plus loin).

*RALLIA > probablement esp. *raja*, copeau, éclat de bois; fr. *raille*, s. f. (Raymond, Dict. 1832), outil pour remuer la braise d'un fourneau.

*RALLIARE > it. *ragliare*, braire comme l'âne (voir plus loin); probablement esp. *rajar*¹, 1. éclater, fendre (en parlant du bois), 2. fanfaronner; port. *ralhar*, fanfaronner; et sans doute le fr. *railler*.

*RALLIONEM > fr. *raillon*².

B (a) *RASCUM (pour **asicum*) > it. *rasco*, râteau; esp. *rasco*, racloir.

*RASCA > it. *rasca*, 1. racloir, 2. arête de poisson, 3. toile d'araignée, 4. grattelle; prov. *rasco*, teigne; fr. *rasche*, *rache*, teigne.

*RASCARE > it. *rascare*. 1. racler, 2. cracher, etc.; esp. *rascar*, racler; v. fr. *raschier*, fr. dial. *raquer*, cracher.

*RASCONEM > it. *rascone*, râteau; esp. *rascon*, râle (l'oiseau).

(b) *RASCULUM (pour **asiculum*) > it. *raschio*, râteau; prov. *rascle*, 1. herse, 2. râle (oiseau); fr. *rasle*, *râle*.

*RASCULA > it. *raschia*, 1. racloir, 2. grattelle; prov. *rasclo*, racloir (cf. f. *racle*, s. f.). — port. *racha*, copeau, éclat de bois.

*RASCŪLARE > it. *raschiare*, gratter; prov. *rasclar* (le fr. *racler* est tiré des régions intermé-

1. Körting, dans la 2^e éd. de son *Lat.-Rom. Wört.*, à l'art. 7719, propose **radulare* (tiré de *radula*) pour expliquer l'esp. *rajar*, fendre, le port. *rachar*, fendre. Le portugais *rachar* est le représentant phonétique de **rasculare*. Voir plus loin. **Radulare* donnerait un port. *ralhar*.

2. Cf. it. *ralla*, esp. *rallon*.

diaires entre le français et le provençal; fr. *rasler*, *râler*; port. *rachar*¹; 1. fendre; 2. gronder (cf. les sens de *railler*).

Ceci dit, occupons-nous des noms du *râle*, oiseau. Aus graphies *raale*, *rafle*, toutes deux ramenées à *rasle* par M. Horning, il faut ajouter *radle* qui traduit *strutio* dans le Glossaire de Glasgow publié par M. Paul Meyer (v. Godefroy, Compl. à *râle*), et qui ne peut représenter qu'un *rasle* du v. français, -SL- devenant -DL- de bonne heure en Angleterre, et l'anglais montrant des restes de ce curieux changement phonétique dans plusieurs mots (cf. v. fr. *mesler* et l'angl. *meddle*; v. fr. *meslier* et l'anglais *medlar*).

Pour l'it. *rallo*, nom du râle d'après le *Dict. it. angl.* de Florio, éd. 1688, il remonte à *rallum*. *Raille* pour *râle* est assez commun dans les provinces du Nord de la France. Il est attesté par le *Glossaire de la vallée d'Hyères*, de Delboulle, et le *Dictionnaire des patois de la Bresse loubannaise*, de Guillemaut. Delboulle affirme que *raille* est du masculin; on sera tenté de croire que *rail* serait alors une graphie plus exacte et qu'il remonterait à **rallium* dont l'existence est démontrée par d'autres dérivés. De même, le *râcot* du Haut Maine, que De Montesson (Vocab. du Haut Maine, 2^e éd., 1859) traduit *geai*, sera pour un plus ancien **rascot*, comme semble l'indiquer le circonflexe, et devra se rattacher, lui aussi comme *râle*, aus dérivés du radical de *rad-o*. Cf. l'esp. *rascon*, *râle*, à la page 111.

Pour *râler* il faut distinguer les trois sens suivants :

1. faire entendre le râle (de l'agonie, etc.);
2. faire le cri des cerfs en rut;
3. raser la terre, glisser, se dérober.

1. Cf. *misculare* > port. *mechar*; *masculum* > port. *macho*.

Râler, *raller* en parlant du cri des cerfs en rut est comme *râler* 1 un dérivé de **rasculare*, comme l'a déjà dit M. Horning. On pourra comparer l'esp. *roncar* qui se dit du cri que pousse le chamois quand il est en rut (Dict. de Sobrino, éd. 1775), et *ronca*, cri du chamois en rut, avec *ronca*, nom de l'oiseau dit râle et *ronca*, fanfaronnade (cf. port. *ralho* qui a ce dernier sens).

Ceci exposé, on peut indiquer l'étymologie de *raire*, *réer*, faire le cri du cerf sur laquelle le Dictionnaire Général s'exprime de la façon suivante :

[ÉTYM. Origine inconnue ; apparenté à l'it. *raggiare*, braire en parlant de l'âne, et *raitare*, bramer en parlant du cerf. || xiv^e s. *Li raires* du cerf. « Ars d'amour » dans Delb. Rec.].

Le mot *réer* sera analogique, fait d'après les formes du présent de l'indicatif, accentuées sur la voyelle du radical : *re*, *res*, *ret*, *reent*. La forme primitive *raire* (cf. *raire* = raser) pour *rere*¹ sera tout simplement le latin *radere*.

On pourra ajouter que l'it. *ragliare*, braire en parlant de l'âne (Florio, éd. 1688), pourra s'expliquer par **ralliare*². Il est plus difficile de comprendre **raggiare* ; serait-ce une formation analogique faite sur *ragliare* d'après la série *mugliare* et *mugghiare*, *stregliare* et *stregghiare*, etc. ?

Quant à l'it. *raitare*, crier, pleurer qui se dit à la fois du cerf en rut (Duez) et de la femme en travail d'enfant (Florio), je ne crois pas qu'il ait sa place ici. Doit-on y voir tout simplement un composé d'*aitare*, aider, au sens d'appeler en aide ?

Pour *râler* au sens 3 indiqué plus haut, comparer :

Lat. *radere*, raser, effleurer.

1. On trouve *rere* dans Cotgrave à côté de *réer*.

2. Flechia a proposé **ragulare* (*Archivio Glottologico*, II, 378 sq.; xiii, 371).

It. *raschiare*, 1. raser la terre, comme un flèche, une balle, un oiseau (Florio); 2. s'enfuir, vider le pays (Veneroni, éd. 1729).

Prov. *rascla*, 1. toucher légèrement en passant; 2. s'enfuir, s'échapper sans dire mot (Dict. languedocien-français, par M. L. D. S., 2^e éd., 1785).

Franç. *raser la terre*, etc.; *raller a terre*, to run fast and close by the ground; for so does the rayle (Cotgrave); *marchant de ralette*, treading lightly, or faire and softly (Cotgrave); berrichon *râler*, glisser sur la glace (Dict. Berrichon de Jean Tissier, Paris, 1884); saintongeais *se râler*, se glisser à la dérobée comme un râle; *aller de râlette*, au même sens (Jonain, Dict. saintongeais, 1869).

(6) Fr. *souiller*.

Quelle est l'étymologie de *souiller* ?

Le Dictionnaire Général dit :

[ÉTYM. Origine incertaine; peut-être du verbe **suculare* dérivé de *suculum*, petit cochon, qui aurait donné régulièrement *soillier*, *souillier*, *souiller*. || XII^e s. Soillié le voit..... vient a une eve, si le corut laver. *Aliscans*, 3850].

Or, **suculare* est tout à fait hors de cause; il ne peut expliquer les formes où *ei* se trouve à la tonique et qui sont justement celles qui doivent aider à établir la véritable étymologie.

En effet, je crois qu'il faudra, pour *souiller*, avoir recours à un verbe en *-iculare* comme on l'a fait pour *fouiller*, *rouiller* et *touiller*. Seulement je ne me représente pas l'évolution phonétique de ces trois verbes de la même façon

que le Dictionnaire Général. On y lit, par exemple, à *touiller* :

[ÉTYM. Pour *toueiller*, *toeiller*, *toeillier* du lat. *tūdiculare* (VARRON), m. s. de *tūdicula*, marteau, spatule].

Je choisis cet exemple plus particulièrement parce que c'est à M. Antoine Thomas que revient l'honneur d'avoir saisi la filiation entre *tudiculare* et *touiller*¹ — on en trouvera la preuve dans ses *Essais de Philologie française*, Paris, 1897, à la page 392 — et que c'est à certaines affirmations de l'éminent philologue que je désire faire allusion.

Pour *touiller*, donc, M. Thomas croit qu'on peut se convaincre que :

- 1° le sens de laver n'existe pas plus en ancien français que dans la langue actuelle ;
- 2° le verbe *touiller* signifie « remuer, mêler, piler, souiller » ;
- 3° la forme primitive est *toeillier*, ce qui ressort notamment de ce fait que le substantif verbal rime avec *conseil*, *vermeil*, etc...

Pour la remarque 2°, on me permettra de proposer la série suivante des sens du mot qui nous occupe :

- (a) marteler (cf. *tudes*, marteau), battre, d'où :
- (b) piler, broyer (cf. *tudicula* dans Columella au sens de moulin pour broyer des olives) ;
- (c) battre pour mêler, mêler, agiter (cf. *tudiculare* déjà dans ce sens dans Varron ; *tudicula*, écumoire, cuiller à pot dans le *Glossarium Philoxeni*. Il convient de noter les deux expressions suivantes que je

1. Remarquer que le verbe *tundo* a aussi le sens de *battre*, *piler*, *broyer*.

trouve dans le *Recueil des Dictionnaires François Espagnolz et Latins* de Hornkens, Bruxelles, 1599 :

touiller et mesler ; esp. *rebolver, mesclar, barajar* ;

lat. *miscere, permiscere, confundere* ;

touiller les cartes ; esp. *barajar los naypes*, lat. *miscere chartulas lusorias* ;

(d) mêler, remuer, d'où peut-être salir, souiller. Cf. *touillon* dans Hornkens, esp. *suzio*, lat. *sordidus* ; à peu près le sens de *souillon* ;

(e) mêler, mettre en désordre, déraisonner (Vermesse, Dict. des patois de la Flandre française, 1867).

C'est avec la remarque 3^o de M. Thomas que je ne me trouve pas d'accord. Sans doute le substantif verbal *toeil* rime avec *conseil, vermeil*, etc. ; le substantif verbal, on le sait bien, est souvent tiré du présent de l'indicatif ; du moins, la forme en est identique à celle de la première personne du singulier de ce temps ; or, comme *tūdicūlo* fait régulièrement *toeil*, rien là d'extraordinaire. Mais *tūdicūlare* donnerait d'autre part *toillier, touiller*, non *toeillier* ; *toeillier* n'est pas la forme primitive, ce doit être une formation postérieure, comme il y en a tant dans l'histoire de la conjugaison française, faite sur les formes qui portaient l'accent sur l'i.

Si j'ai raison, la conséquence est importante pour les dérivés des verbes dont l'infinitif se terminait en *-icūlare*. On ne dira pas, comme M. Thomas, qu'il est naturel que *foeillier* et *toeillier* soient devenus *foillier, toillier*, puis *fouiller, touiller*, comme *roillier* est devenu *rouiller*¹. La chose sera d'autant moins probable que *foillier, toillier* n'existent point. Ce qu'il faudrait plutôt dire, c'est que les formes adventices et analogiques *foeillier, toeillier*, après avoir

1. Si l'on accepte *rūbicūla* > *roille, rouille, rūbicūldre* aura donné *roillier, rouiller*.

existé pendant un temps indéterminé à côté des formes étymologiques *fouiller*, *touiller* ont fini — tout comme d'autres formes *foeille*, *foeilles*, *foeillent*, *toeille*, *toeilles*, *toeillent*, celles-ci étymologiques aussi — par disparaître. De cette façon on fera voir dans l'histoire de ces verbes la tendance de notre langue, lorsque l'action phonétique a donné naissance à plusieurs thèmes, à choisir parmi ceus-ci un thème unique, tendance qui est aussi ancienne que la langue elle-même et qui se continue de nos jours (cf. *pleurer*, *je pleure*, à côté de *mourir*, *je meurs*, etc.).

Cela dit, abordons l'histoire du mot *souiller*. Quelles raisons peut-on donner pour **suticulare* > *souiller*, comme **fodiculare* > *fouiller* et *tudiculare* > *touiller* ?

En premier lieu, **sūtīcūlare* a-t-il pu exister en latin populaire ?

M. Antoine Thomas a reconnu l'existence d'un mot *sūtem*, d'origine obscure, attesté par le manuscrit d'Este de la loi salique : « *sute* : id est ar[e]a porcorum », d'où dérivent le prov. *sout*, le v. fr. *sou*, *seu* au sens d'étable à porcs¹.

Un diminutif **sūtīcūlīm*, est non seulement possible, il est nécessaire pour expliquer le v. fr. *soeil* (un ex. de *soueil* dans Godefroy à souil), devenu *soneil* (encore usité d'après Godefroy en Aunis à côté de *souil*) qui a été remplacé par *souil*, dû sans doute à *souiller* plutôt qu'à un développement phonétique régulier². Le féminin *souille*, plus commun que *souil* dans les dictionnaires modernes, bien que Cotgrave ne mentionne que *souil*, le féminin *souille* aura remplacé un **soeille* de **sūtīcūla*. *Souila* eu comme *seu* le sens d' « étable à porcs » et comme *souille* ceus de « flaque

1. *Essais de Philologie française*, Paris, 1897, pp. 385-6.

2. *Soil* (v. Godefroy) à côté de *soillier* est la forme ancienne de *souil*.

d'eau vaseuse, endroit fangeux où le sanglier aime à se vautrer » (d'où l'angl. *soil* of the wild boar), etc.

**Sūticūlare* (de **sūticūlām*, **sūticūla*) comme *tūdicūlare* (de *tūdicūla*) n'a donc rien d'impossible. Étant donné le sens du v. fr. *seu*, de *souil*, *souille*, le sens primitif de **sūticūlare* aura été celui que je trouve pour *souiller* dans Cotgrave :

se souiller (of a swine), to take soile or wallow in the mire.

Si **sūticūlare* a existé, on devra s'attendre en français pour *sūticūl-o*, -as, -at, -ant à *soeil*, *soeilles*, *soeille*, *soeillent* ; et en effet on trouve dans Godefroy (complément du Dictionnaire à *souiller*) l'exemple suivant du singulier du présent de l'indicatif :

Chele est nete, chil se *soeille*,
Chele est ou pre, chil ou tai.

[Renclus, *Carité*, lxxi, 11].

D'autre part, **sūticūlare* doit aboutir par *soillier* à *souiller* ; on devra s'attendre, si le développement phonétique est régulier, à *soillons*, *soilliez*, *soilleie*, etc., et plus tard à *souillons*, etc. La forme *soeillier*, *soueillier* qui a existé à côté de *soillier*, *souiller*, tout comme *foeillier*, *toeillier*, à côté de *fouiller*, *touiller* — si l'on en veut la preuve, on trouvera dans le Complément du Dictionnaire de Godefroy à *souiller*, *souillure*, un exemple de *soueillier* et un exemple de *soueillure*, tous deux tirés de la *Bible Historiale* de Guiart Des Moulins — sera, comme *foeillier*, *toeillier*, un dérivé analogique, dû à l'action de *soeille*, *soeilles*, etc., sur *souiller*.

Paul BARBIER FILS.

L'EMPLOI DE L'AUXILIAIRE ÊTRE

EN FRANÇAIS

DANS LA

CONJUGAISON DU VERBE OU DE L'AUXILIAIRE ÊTRE

Je « *suis été* » n'a jamais été admis dans nos grammaires, même historiques; au moins je n'en connais pas qui le signale, même en passant. Est-ce à dire qu'il n'a jamais existé en français? La chose serait surprenante; car l'emploi de l'auxiliaire *être* dans la conjugaison du verbe intransitif *être* apparaît comme parfaitement rationnel et logique. Ce n'est pas, il est vrai, la logique qui a toujours réglé l'emploi, avec les différens verbes, d'un auxiliaire plutôt que de l'autre. Mais il est vrai aussi que la logique parvient toujours à se faire sa place dans le développement d'une langue. En fait, si les grammaires plus ou moins académiques ignorent toutes *je suis été*, beaucoup de patois de France le connaissent, et le français populaire, du reste probablement à l'imitation des patois, l'emploie couramment aujourd'hui : *Je suis été trop bon*; *je suis été arrivé avant lui*, ou encore : *je suis été à Paris*. Il en a dû être de même dans le français d'autrefois. Cependant M. Hofman, dans sa dissertation sur *avoir* et *être* dans les temps composés des verbes intransitifs en ancien français ¹, n'en relève aucun exemple. On peut supposer que des dépouillements plus complets en feront

1. F. Hofman, *Avoir und estre in den umschreibenden Zeiten des altfranzösischen intransitiven Zeitworts*, Berlin (diss.), 1890. — D'ailleurs M. Hofman arrête son étude au commencement du XIII^e siècle.

découvrir. Pour le moyen français, en revanche, Darmesteter et Hatzfeld ¹ notent que « certains écrivains » de cette époque « emploient *quelquefois je suis été pour j'ai esté.* » Littré ² fait la même remarque. M. Lanusse ³, plus précis, en cite trois exemples, deux de Monluc, un de d'Antras ⁴. M. Huguet ⁵ enfin en relève deux autres de deux auteurs différents, Commynes et Noël du Fail.

Cet emploi de l'auxiliaire *être* n'est donc pas inconnu du français. Mais il semblait restreint au xvi^e siècle ou à la fin du xv^e, et, même alors, extrêmement rare ⁶. L'intérêt du texte que nous signalons ici et que nous étudions — les *Mémoires de Gaspard de Saulx, seigneur de Tavannes* — est précisément d'en offrir des exemples fréquents, et cela au commencement du xvii^e siècle. Car il vaut la peine de remarquer que Jean de Saulx, l'auteur de ces *Mémoires*, est très exactement un contemporain de Malherbe, puisqu'il est né vers 1553 et qu'il est mort en 1629 ⁷. Il se trouve même qu'il a écrit très tard, comme Malherbe encore : les *Mémoires* de Gaspard de Saulx furent rédigés — on ne sau-

1. *Tableau de la langue française au XVI^e siècle*, § 127.

2. S. v. *être* : historique.

3. *De l'influence du dialecte gascon sur la langue française de la fin du XV^e siècle à la seconde moitié du XVII^e*. Grenoble, 1893 ; p. 427.

4. Jean d'Antras de Samazan. Ses *Mémoires* ont été publiés par MM. de Carsalade et Tamizey de Larroque en 1880.

5. *Étude sur la syntaxe de Rabelais comparée à celle des autres prosateurs de 1450 à 1550*. Paris, 1894 ; p. 179.

6. Dans Monluc (éd. de Ruble, tome II, commencement du livre III, (passage pris au hasard) il faut lire plus de cinquante pages (p. 336-389) pour en trouver un seul exemple (p. 389) ; dans Commynes, le premier ex. est à la p. 44 (éd. de Mandrot, t. I) et dans les trois cents pages qui suivent on n'en rencontre aucun autre. Enfin il n'y en a pas un seul exemple dans les *Baliverneries ou Contes nouveaux d'Eutrapel* (éd. Assézat, t. I, p. 141-199).

7. Voir L. Pingaud, *Les Saulx-Tavannes*. Paris, 1876 ; en particulier, p. 185.

rait dire composés, vu le désordre de l'ouvrage — de 1601 à 1621¹.

I

Être sert d'auxiliaire au verbe *être*, soit dans la conjugaison du verbe *être* lui-même (temps composés), soit dans la conjugaison de l'*auxiliaire être*, pour la formation des temps surcomposés des autres verbes à la voix passive.

A. — TEMPS COMPOSÉS DU VERBE *être*.

1° *être* employé absolument. Ex. 42 *a* : Que si l'un ou l'autre *fussent esté* en ce temps, ils eussent trouvé... plusieurs villes qui eussent borné leurs conquêtes.

De même 25 *b*, 189 *a*, 336 *a*.

2° — avec un attribut. Ex. : 245 *a* : Je *suis esté* prisonnier de guerre ; 293 *b* : tout le reste leur *fust esté* facile.

De même 19 *b*, 45 *a*, 84 *a*, 86 *b*, 97 *a*, 113 *b*, 166 *a*, 194 *b*, 201 *b*, 218 *a*, 229 *b*, 322 *a*, 323 *b*, 371 *a*, 371 *b*, 374 *b*, 414 *a*, 417 *b*, 425 *a*, 431 *b*.

3° — construit avec un adverbe, ou une expression adverbiale. Ex. : 80 *b* : il *fust esté* mieux par un autre moyen.

De même 381 *a*.

4° — suivi de préposition.

a) avec sa valeur ordinaire.

— *de*. Ex. : 231 *a* : Aucuns *fussent esté d'avis* que...

1. Nous renvoyons, pour les exemples, au tome VIII (1^{re} série) de la collection Michaud et Poujoulat, qui reproduit très exactement le texte original. Comme les pages sont à deux colonnes, *a* désigne la colonne de gauche, *b* celle de droite.

— *en*. Ex. : 19 *b* : Si ces monarques *fussent esté en leurs places...*

De même 90 *a*, 421 *b*.

— *hors de*. Ex. : 403 *b* : *fussent esté les roys hors de blasme, de tyrannie et d'injustice.*

b) dans le sens de *se trouver en un lieu* (ou *y aller*).

Ex. : 171 *a* : nous *fussions esté* aussitôt au Pont de l'Arche qu'à Rouen.

De même 195 *a*, 206 *b*.

Remarques. I. Je *suis esté* ne peut avoir, naturellement, que la valeur d'un *passé*.

II. Le participe *esté* est invariable.

B. — TEMPS SURCOMPOSÉS DES VERBES PASSIFS.

Les verbes, dans les temps surcomposés desquels on trouve *être* se servant d'auxiliaire à lui-même, sont les suivants ¹ :

appeler, 426 <i>a</i>	manquer, 363 <i>a</i>
arriver, 293 <i>a</i>	mettre, 231 <i>a</i>
assister, 225 <i>b</i>	montrer, 122 <i>b</i>
avertir, 128 <i>a</i>	moquer, 173 <i>b</i>
aviser, 208 <i>a</i>	ordonner, 258 <i>a</i>
camper, 269 <i>b</i>	parler, 365 <i>b</i>
charger, 120 <i>a</i>	parvenir, 203 <i>a</i>
conseiller, 105 <i>a</i>	porter, 392 <i>b</i>
étouffer, 28 <i>a</i>	poursuivre, 417 <i>b</i>
faire, 90 <i>a</i> , 147 <i>b</i>	prêcher, 82 <i>a</i>
fatiguer, 110 <i>b</i>	contenter, 189 <i>a</i>
forcer, 244 <i>a</i> , 295 <i>b</i>	créer, 242 <i>b</i>
imiter, 64 <i>a</i>	dompter, 66 <i>a</i>
inventer, 154 <i>b</i>	donner, 119 <i>b</i>

1. Nous indiquons tous les passages qui offrent des exemples de l'emploi étudié; mais nous crovons inutile de transcrire ici les phrases qui offrent ces exemples.

effigier, 401 <i>a</i>	réserver, 112 <i>a</i>
élire, 425 <i>a</i>	rétablir, 225 <i>a</i>
ensevelir, 96 <i>a</i>	ruiner, 426 <i>b</i>
ériger, 242 <i>b</i>	suivre, 38 <i>b</i> , 152 <i>b</i> , 179 <i>b</i>
préméditer, 413 <i>a</i>	transporter, 91 <i>b</i>
prendre, 178 <i>a</i> , 180 <i>a</i> , 286 <i>b</i>	tromper, 233 <i>a</i> , 264 <i>a</i>
préparer, 138 <i>b</i>	trouver, 382 <i>a</i>
rechercher, 155 <i>a</i>	tuer, 275 <i>a</i>
réduire, 389 <i>a</i>	vaincre, 379 <i>a</i> .
refuser, 411 <i>b</i>	

En tout, 47 verbes différents.

II

Il est intéressant de voir quelles sont les formes usitées, et de reconnaître dans quelles mesures elles sont usitées.

On rencontre les formes suivantes :

A. TEMPS COMPOSÉS DU VERBE *être*.

		Total.
Ind. <i>Passé indéfini.</i>	Sg. 1 ^{re} pers. : 194 <i>b</i> , 245 <i>a</i> , 374 <i>b</i> , 431 <i>b</i> ...	4
	Pl. 3 ^e — 414 <i>a</i>	1
	Sg. 3 ^e — 25 <i>b</i> , 45 <i>a</i> , 80 <i>b</i> , 86 <i>b</i> , 90 <i>a</i> , 97 <i>a</i> , 113 <i>b</i> , 166 <i>a</i> , 194 <i>b</i> , 206 <i>b</i> , 218 <i>a</i> , 229 <i>b</i> , 293 <i>b</i> , 322 <i>a</i> , 323 <i>b</i> , 336 <i>a</i> , 371 <i>b</i> , 381 <i>a</i> , 417 <i>b</i> , 425 <i>a</i>	20
Subj. <i>Pl.-que-parf.</i> ¹	Pl. 1 ^{re} — 171 <i>a</i>	1
	3 ^e — 19 <i>b</i> (2 ex.), 42 <i>a</i> , 84 <i>a</i> , 189 <i>a</i> , 195 <i>a</i> , 201 <i>b</i> , 231 <i>a</i> , 371 <i>a</i> , 403 <i>b</i> , 421 <i>b</i>	11
	TOTAL.....	37

1. Nous n'avons pas cru nécessaire de distinguer les cas où le pl.-q.-parf. est employé avec sa valeur de subjonctif de ceux, plus nombreux d'ailleurs, où il a la valeur d'un conditionnel.

B. TEMPS SURCOMPOSÉS DES VERBES PASSIFS.

Ind. <i>Passé indéfini.</i>	{	Sg. 1 ^{re} pers. :	264 a, 295 b.....	2
		Pl. 3 ^e —	66 a, 90 a, 120 a, 147 b, 154 b, 155 a, 203 a, 233 a, 242 b (2 ex.), 244 a, 363 a, 379 a, 382 a, 389 a, 392 b, 401 a.....	17
		— <i>Fut. ant.</i>	{ Sg. 3 ^e — 119 b, 258 a.....	2
			{ Pl. 3 ^e — 112 a, 122 b.....	2
		Subj. <i>Parfait.</i>	{ Sg. 3 ^e — 275 a.....	1
		{ Pl. 3 ^e — 225 a.....	1	
— <i>Plus-que-Parf.</i>	{	Sg. 3 ^e —	38 b, 82 a, 105 a, 138 b, 173 b, 178 a, 180 a, 286 b, 293 a ¹ , 365 b, 411 b, 425 a, 426 a.....	13
		Pl. 1 ^{re} —	128 a, 179 b, 426 b.....	3
		3 ^e —	28 a, 64 a, 91 b, 110 b, 152 b, 189 a, 208 a, 225 b, 231 a, 413 a, 417 b.....	11
		Cond. <i>Passé.</i>	{ Pl. 3 ^e — 96 a, 269 b.....	2
		TOTAL.....		

Soit, en tout, $37 + 54 = 91$ exemples.

Si l'on compare, dans leurs parties respectives, les deux listes qui précèdent, on voit qu'il y a entre elles concordance assez exacte quant à la fréquence relative de l'emploi de chaque forme. Sauf sur un point cependant : l'emploi de l'auxiliaire *être* au passé indéfini est beaucoup moins fréquent dans les temps composés du verbe *être* que dans les temps surcomposés des verbes passifs. Le fait doit être simplement constaté.

1. Le texte porte *fut esté* : « tellement que l'armée du Roy, qui pouvoit estre deffaicte parce que celle du duc de Palme *fut esté* aussi arrivée au Pont de l'Arche qu'à Rouen, et les eut pris à demy passez, se retira sans estre combattue. » Il faut évidemment corriger : *fust esté* (et *eust pris*).

De part et d'autre les formes les plus usitées sont :

1^o le plus-que-parfait du subjonctif (avec sa double valeur, tantôt de subjonctif, tantôt de conditionnel passé) : $27 + 32 = 59$ exemples, c'est-à-dire plus de la moitié du nombre total ¹.

2^o le passé indéfini de l'indicatif : $5 + 17 = 24$ ex.

Le futur antérieur est beaucoup plus rare ($0 + 4$), de même que le conditionnel passé (1^{re} forme) et le subjonctif parfait ($0 + 2$ chacun).

A quoi attribuer cette fréquence extrême de l'emploi de l'auxiliaire *être* au pl.-q.-parfait du subjonctif ? Peut-être faut-il remarquer que cette forme se trouve d'ordinaire soit dans des propositions subordonnées, soit dans des phrases à plusieurs membres, c'est-à-dire de toutes façons dans des phrases à structure quelque peu compliquée et où un détail accessoire comme l'emploi d'un auxiliaire dans une forme verbale composée ou surcomposée peut plus facilement échapper à l'attention de l'écrivain. — On ne doit pas oublier, d'autre part, que le futur antérieur et le subjonctif parfait sont d'un emploi assez restreint, tout comme la première forme du conditionnel passé ².

Au surplus, les 8/9 de ces exemples (81 sur 91) appartiennent à la 3^e personne. Nul ne saurait s'étonner de cette proportion dans un récit historique. Jean de Saulx, écrivant les *Mémoires* de Gaspard de Saulx, s'exprime ordinairement à la 3^e personne. Ça et là il intervient lui-même dans le récit et joint, par digressions, ses propres *Mémoires*

1. Sur les cinq exemples cités par M. Lanusse et M. Huguet, quatre sont des pl.-q.-parf. du subjonctif.

2. Au moins à cette époque. — Cette forme ne se rencontre pas une seule fois — ni avec *être*, ni avec *avoir* — dans les cent dernières pages, non plus que le futur antérieur. Quant au subj. parfait, il ne s'y trouve que trois fois.

à ceus de son père : de là les quelques exemples de la 1^{re} personne. Il n'y en a aucun de la 2^e, parce qu'il n'y a point, à proprement parler, de dialogue dans son ouvrage.

III

Il ne faut pas que le grand nombre de ces exemples fasse illusion. Jean de Saulx use encore bien plus souvent de l'auxiliaire *avoir* que de l'auxiliaire *être*. Le tableau suivant, qui porte sur les cent dernières pages des *Mémoires* (p. 334-434) donnera une idée de la proportion numérique de l'emploi de chaque auxiliaire¹.

Soit sis fois *avoir* pour une seule fois *être*.

Tous les exemples d'*être* appartiennent au passé indéfini ou au subjonctif plus-que-parfait. Si l'on se borne à comparer ces formes, on voit que l'écart est beaucoup moins grand entre l'un et l'autre auxiliaire. Au pluriel du plus-que-parfait du subjonctif, il y a même, exactement, égalité.

Par contre — et ce tableau nous permet de l'établir, — il y a des temps où l'auteur évite visiblement d'employer *être*. Ce sont le plus-que-parfait de l'indicatif, l'infinitif et le participe passé. Il est facile de voir pourquoi : des formes comme **j'étais été*, **être été*, **étant été*, auraient trop vivement choqué l'oreille par l'homophonie de leurs éléments².

1. Dans les formes surcomposées seulement. — Il n'est tenu compte que des cas où l'auxiliaire est réellement exprimé. Nous ne faisons point état, naturellement, des exemples que pourraient fournir les quelques citations mêlées au texte de Jean de Saulx.

2. Les patois emploient ces formes, il est vrai. Le français aurait pu en venir là, lui aussi ; mais il est évident que ce sont ces formes qu'il aurait admises les dernières.

AUXILIAIRE	INDICATIF				SUBJONCTIF				INFINITIF	PARTICIPE	TOTAL
	Passé indéfini		Plus-que-parfait		Parfait		Plus-que-parfait				
	Singulier	Pluriel	Singulier	Pluriel	Singulier	Pluriel	Singulier	Pluriel			
Avoir	12	14	13	4	2	1	7	3	2	10	68
Être		6					4	3			13

IV

Pourquoi tantôt *être*, tantôt *avoir*? L'auteur ferait-il, entre un auxiliaire et l'autre, quelque différence de sens ou d'emploi?

Jean de Saulx présente l'auxiliaire (ou le verbe) *être* conjugué soit avec lui-même, soit avec *avoir* :

1) dans la conjugaison de verbes synonymes, employés côte à côte dans une même phrase :

426 a : [il] *fust esté appelé* des Estats de Flandres, et de tous les autres oppressez par les princes d'Italie, eust eu toute puissance en la chrestienté, *eust esté nommé* le dompteur des tyrans.

2) dans la conjugaison d'un même verbe, et dans des phrases identiques de tour :

38 b : Si la descente faicte au cap d'Autrante *fust esté suivie*, l'Italie estoit en branle.

357 a : Cinquante mil Grecs se fussent revoltez, si la victoire *eust esté suivie* (de même 306 b).

242 b : les terres de peu de valeur qu'aucuns avoient *sont esté érigées* en duché et comté.

Mais une page avant, 241 b : ilz *ont esté erigez* en duché.

De même 233 a : *sont esté trompez*; et 424 a : *ont esté trompez*. Etc.

3) Enfin dans la conjugaison d'un même verbe et dans une même phrase :

374 b : J'ay commandé absolument dans trois armées, l'espace de deux ans, après le général, et *suis esté* général moy mesme en d'autres; j'*ay esté* gouverneur es plus riches et fortes provinces de France.

401 *a* : Les Huguenots *sont esté effigiez* pour avoir pris les armes contre les roys, et Dieu n'a permis que ceux de la Ligue *l'ayent esté*, ne pouvant alleguer M. d'Aumalle, qui *l'a esté* depuis la paix.

De même 417 *b*; etc.

Ajoutons qu'il n'est aucun des 47 verbes énumérés plus haut qui n'offre également, une ou plusieurs fois, à ses formes surcomposées, l'auxiliaire *être* conjugué avec *avoir*.

Bref, il est évident qu'il n'y a pas pour l'auteur, de nuance, quelle qu'elle soit, de sens, dans la conjugaison d'*être*, entre les deus auxiliaires.

Est-ce à dire que l'emploi de l'un ou de l'autre soit simplement — et toujours — affaire de hasard? Peut-être. Dans tel cas cependant on pourrait supposer qu'il se produit, entre deus verbes voisins, une sorte d'attraction, et que l'emploi forcé de l'auxiliaire *être* avec l'un — le second généralement — l'amène avec l'autre, — pour lequel il ne s'imposait point —, parce que l'auteur avait déjà dans l'esprit, en commençant sa phrase, l'idée exprimée par le second verbe. Il suffit pour cela que la première proposition, quelle que soit d'ailleurs la forme grammaticale, soit logiquement subordonnée à la seconde :

194 *b* : Je *suis esté* gouverneur de païs, de places, capitaine de gendarmes, et me suis toujours abstenu de faire serment à leurs Majestez (= Quoique j'[aie] été... je me suis toujours abstenu).

C'est le cas, en particulier, des conditionnelles à deus membres :

413 *a* : Si les massacres de la Saint-Barthélemy et de Blois *fussent esté premeditez*, ils ne fussent reüssis.

De même 189 *a*, 336 *a*, etc.

Ailleurs — et l'auteur agirait alors plus consciemment

— il peut y avoir, dans l'alternance des deus auxiliaires, dessein de varier les sons pour l'oreille :

97 *a* : la retention de l'Empereur *eust* apporté une grande faveur au roy François : ce *fust* esté injustice de le retenir, et *eust* produit beaucoup de mauvais bruits.

C'est ainsi que dans deus coordonnées, ou juxtaposées, l'auteur emploie deus auxiliaires différents :

189 *a* : Et si leur dessein *eust* reussi¹ et que tant de chefs fussent esté contentez des gouvernemens...

De même 38 *b*, 86 *b*, etc.

66 *a* : plusieurs par présomption, ignorance, ou trop de courage, *ont* négligé des avis, *sont* esté trompez...

De même 264 *a*, 374 *b*; etc.

Le souci de bien dire, malgré certaines apparences, n'est pas entièrement étranger à Jean de Saulx, et ce contemporain de d'Aubigné a lui aussi ses petits artifices de rhétorique.

Quoi qu'il faille penser de ces essais d'explication, un fait essentiel se dégage, nous le répétons, de ces exemples, c'est la parfaite équivalence de valeur, pour J. de Saulx, d'un auxiliaire et de l'autre. *Être* et *avoir* ont ici tout à fait perdu leur signification propre : ils ne sont plus, l'un et l'autre, qu'*auxiliaires*, rien qu'*auxiliaires*, et du moment qu'ils se bornent tous les deus à jouer un même rôle, ils peuvent, suivant le caprice de l'auteur, se remplacer². C'est ce qui arrive, pour le plus grand détriment d'*avoir*.

1. *Réussir* est employé ailleurs avec l'auxiliaire *être* ; ainsi 413 *a* (ex. cité plus haut).

2. Ils se remplacent si bien qu'on trouve : 195 *a* : et ne doutoient point qu'ils ne *fussent* esté en de grandes batailles, assauts et combats, ou

V

D'où provient cet emploi ? et pourquoi est-ce *être* qui remplace *avoir* ? D'après Darmesteter et Hatzfeld ¹, d'après Littré aussi ¹, ce serait un italianisme. Qu'il y ait, chez d'autres auteurs, imitation de l'italien, il se peut. Monluc, par exemple, a passé des années en Italie ; l'on ne serait pas trop surpris que le défenseur de Sienne parlât tant soit peu toscan en français. Pourtant M. Lanusse ², même chez Monluc, voit dans : je *suis esté* un gasconisme. Il a sans doute raison. Si vraiment cette extension de l'emploi de l'auxiliaire *être* était due à l'influence de l'italien, comment admettre qu'Henri Estienne n'ait nulle part relevé ce trait spécial du « langage françois italianisé » ? En réalité, il n'y a là qu'un provincialisme.

Si Littré, si Darmesteter et Hatzfeld ont vu là, il y a une trentaine d'années, une imitation de l'italien, c'est sans doute parce que les patois attiraient moins l'attention qu'aujourd'hui, et qu'ils étaient moins connus aussi. Aujourd'hui l'on ne saurait oublier la place que conservaient encore, dans les diverses parties de la France, au xvi^e siècle et au xvii^e, et plus tard encore, les parlers provinciaux. Le parler local était véritablement le parler natal,

fait de grands services au roy. — Sur cette construction, assez fréquente, en ancien français, voir A. Tobler, *Verm. Beitr.* I², p. 107-109. — Certains dialectes, et en particulier le bourguignon (cf. E. Görlich, *Der Burgundrische Dialekt im XIII. und XIV. Jahrh.*, p. 153), sont allés plus loin encore dans la confusion des deux auxiliaires : on y trouve non seulement je *suis été*, mais je *suis eu* = je *suis été* = j'*ai été*. Cf. A. Mussafia, d. *Jarbuch für engl. und roman. Literatur*, t. V (1864), p. 247-248.

1. *Op. et loc. laud.*

2. *Mémoires de Gaspard de Saulx*, p. 267 a.

la langue maternelle. Le gascon Monluc a commencé par parler gascon, avant de discourir ou d'écrire en italien ou en français ; et le Bourguignon Jean de Saulx a dû balbutier d'abord le bourguignon. Et il est arrivé à Jean de Saulx ou à Monluc de modeler sur le patois de leur enfance la langue *apprise* plus tard, le français sur le bourguignon ou le gascon.

On ne saurait, en tous cas, pour Jean de Saulx, songer à invoquer l'influence, au moins directe, de l'italien. Et cela pour une bonne raison : c'est qu'il ne devait pas le connaître. Il a traversé l'Italie, mais sans apprendre plus d'italien qu'il n'a appris de turc en passant par Constantinople. On pourrait plutôt invoquer — et ce serait plus curieux — l'influence de l'allemand. « En l'an 1568, mon frere et moy y [= en Allemagne] fusmes envoyez : la nourriture en est mauvaise, ne pouvant apprendre ceste langue qu'en jeunesse, là où les vertus et les vices se forment [= on reçoit ainsi une mauvaise éducation ; car on est obligé d'y aller jeune, parce qu'on ne peut apprendre cette langue qu'en jeunesse...]. Les Allemands sont grossiers et yvrongnes et ne s'y peut apprendre que la langue, qui ne profite aux François que pour avoir charge de reistres, pour à quoy parvenir il faut estre allemand ou du moins lorrain¹. » Ainsi, à quinze ans environ, Jean de Saulx est allé apprendre l'allemand. Il l'a appris, et il lui arrive de citer des mots « tudesques »¹. Est-ce assez pour croire que *je suis esté* est calqué sur *ich bin gewesen*? Nullement. De deux langues qui peuvent influer sur une troisième, en admettant que les circonstances favorisent également l'action de l'une et de l'autre, c'est évidemment celle qui se rapproche le plus de la troisième qui aura sur elle l'influence la plus rapide et la plus considérable. Il n'est pas besoin de démontrer que

1. *Mémoires de Gaspard de Saulx*, p. 362 b.

« je seu étai » est plus près du français que son équivalent allemand, ni d'observer que les circonstances sont toutes en faveur du bourguignon : Jean de Saulx a su le parler plus tôt et mieux que le « tudesque ».

Il est du reste assez facile de relever, dans les *Mémoires*, d'autres traces de cette influence du bourguignon, et sur la conjugaison en particulier. Lorsque J. de Saulx dit, p. 343 b : « Je regretteray toujours que, lorsque je chassay Les Diguières de devant Tallard et que je l'*envitaillis*, que luy, paroissant en gros sur le bord de la rivière de la Durance avec toutes ses forces, le jour devant que jc ne la *passis*, sans doute il n'eust point rendu le combat. Le lendemain que je *traversis* la rivière, ils se tindrent si loin du bord, qu'ils eurent moyen de se retirer... », sans doute on doit se souvenir que cette forme en -i de la première personne du prétérit est assez répandue au xvi^e siècle ¹. Mais peut-être ne faut-il pas oublier non plus qu'elle est régulière « dans toutes les conjugaisons de l'idiome bourguignon ² » et qu'elle s'y implantait déjà au xiii^e ou au xiv^e siècle ³. C'est un barbarisme que *eusse* ou *fusse* à la 3^e pers. du sing. du subj. imparfait : p. 381 a : Il fust esté mieux à souhaiter... que Sa Majesté *eusse* eu des places d'eux en depost; p. 415 b : Que si l'un des susdicts ne *fusse* mort en la bataille de Coutras... Mais c'est ainsi précisément qu'on dit en bourguignon : *qu'el eusse*; *ai fesseus* étai ⁴. — « Que *craindez*-vous ? » s'écrie J. de Saulx, p. 92 b; et ici encore il

1. Cf. Livet, *La grammaire et les grammairiens au XVI^e siècle*, p. 229 et 436.

2. Mignard, *Histoire de l'idiome bourguignon*, Dijon, 1856, p. 181.

3. Cf. Görlich, *der Burgund. Dialekt*, p. 135. — Les 3^e pers. plur. de prêt. en -arent (*Mémoires*, p. 292 a) donnent lieu à la même observation (Görlich, p. 142).

4. Mignard, *op. laud.*, p. 174 et 176.

parle à moitié bourguignon ¹. *Je suis esté* n'est qu'un provincialisme, un *bourguignonisme* plus frappant, parmi beaucoup d'autres.

On se demandera comment il se fait que ce provincialisme — puisque provincialisme il y a — ne se trouve ni chez Gaspard de Saulx, le père de Jean, ni surtout chez Guillaume, son frère. Car ni Gaspard — au moins dans ce que son fils Jean nous a conservé de lui ², ni Guillaume, dans ses *Mémoires* ³, ne conjuguent ainsi le verbe *être*. Seraient-ils donc moins *bourguignons* que Jean de Saulx?

Jean se présente à nous avec une physionomie à part. Quoiqu'il ne se refuse, à vrai dire, aucun talent, et qu'il prétende être non moins adroit négociateur que tacticien habile, homme d'état autant qu'homme de guerre, Jean de Saulx est surtout — et n'est guère qu'un fougueux soldat, avide de bruit et d'action, toujours en quête de che-

1. Il va sans dire que les diverses formes signalées ici ne sont pas ordinaires chez Jean de Saulx. Mais elles s'y trouvent. Elles n'y sont pas ordinaires parce qu'il écrit en français. Elles s'y trouvent parce que de temps en temps son français est altéré, comme dit Montaigne, par « la barbarie de son creu ».

2. P. 421 b : « amis et ennemis les blasment nonobstant que s'ils fussent esté en leurs places, il ne pouvoient faire mieux ». D'après Mich. et Pouj., cette phrase ferait partie de la « défense » de Gaspard de Saulx. citée par son fils. Ce serait le seul exemple de *je suis esté* dans Gaspard de Saulx. En réalité, cet exemple appartient aussi à Jean. Dans l'édition originale (p. 460 b), aucun artifice typographique ne distingue les réflexions de Jean du texte de Gaspard. Mais on remarquera que : 1° le sujet change ; 2° le ton et le style changent aussi ; 3° ces réflexions forment un préambule aux exemples qui suivent, procédé de développement cher à J. de Saulx. Il faut donc, comme le fait avec raison la collection Buchon (p. 475 b), reporter la fin de la citation après ces mots : « et divertir leurs mauvaises entreprises si faire se peut ».

3. Il y a, paraît-il, des bibliographes qui ont attribué les *Mémoires* de Gaspard à Guillaume de Saulx (cf. Mich. et Pouj., p. 3 a). A défaut d'autres raisons — qui ne manquent pas, — cette différence linguistique eût suffi à démontrer la fausseté d'une telle opinion.

vauchées à courir et de coups d'épée à donner. Lorsque la pais, et, avec elle, la défaite de son parti l'eurent réduit, malgré lui, au repos, l'idée lui vint d'écrire, pour la plus grande gloire des Saulx-Tavanes en général et la sienne en particulier, l'histoire de son temps. De là ces énormes *Mémoires*. Jean de Saulx ne s'est pas fait écrivain par ambition littéraire, mais pour laisser à la postérité, en dépit des rois dont l'injustice ne lui permettait pas de montrer ce qu'il valait, le souvenir de tous ses talents militaires et politiques. Écrivain, il n'a aucune de ces qualités communes, l'ordre et la correction par exemple, qu'un peu d'application donne à quiconque. Son ouvrage ne répond même pas à son titre, puisqu'il contient ses propres *Mémoires* pêle-mêle avec ceus de son père, et, de-ci de-là, à l'aventure, des digressions sur toutes sortes de sujets, toute une encyclopédie aussi curieuse que confuse. La phrase offre, en raccourci, le même désordre que l'ouvrage. Elle a presque toujours quelque chose de brusque et de heurté, d'irrégulier, sinon d'incohérent, d'impétueux et de tumultueux. C'est le plus souvent une suite de propositions qui galopent et bondissent les unes à la suite des autres, avec des arrêts imprévus et de soudains reparts. Jean de Saulx a de la vigueur, du nerf. Il est sensible au son de la phrase, et surtout à sa coupe, à son allure, à sa marche en quelque sorte à l'oreille. Ce sont des qualités militaires. Voilà toute sa « rhétorique ». Mais qu'on n'aille pas demander à ce « condottiere » d'être un éplucheur de mots et de syllabes. Le bourguignon accourt à la rescousse du français ? Qu'importe ! Pourvu qu'ils chargent tous avec courage, Jean de Saulx ne demande pas d'où ils viennent aus soldats qu'il conduit.

Il en est tout autrement de Gaspard de Saulx, maréchal

1. Le mot est de M. L. Pingaud, *op. laud.*, 198.

de Tavanès, et de son second fils, Guillaume. Le conseiller de Charles IX est bien connu. Quant à Guillaume, pour l'apprécier, il suffit de voir avec quelle calme dignité il raconte comment il sut, à lui seul, reconquérir la Bourgogne à Henri IV, puis, par un admirable désintéressement, renoncer, en faveur d'un autre, à la récompense qu'il méritait. Ce ne sont point des « *agités* » comme Jean. Leurs paroles n'étaient pas plus inconsidérées que leurs actes, et ils étaient hommes à distinguer leur patois bourguignon de la langue de la cour.

En 1633, quand meurt Jean de Saulx, la marquise de Rambouillet a déjà commencé à intéresser les grands seigneurs au langage qu'ils parlent. Le temps n'est pas loin où l'on bataillera pour ou contre *car*, et où une décision de Vaugelas fera loi. Il y a de moins en moins place, dans la langue « épurée », pour le caprice ou la négligence de l'écrivain. Désormais *je suis esté* a vécu. Il faut avouer que son existence n'a jamais été très brillante. C'est assurément Jean de Saulx qui l'a le plus souvent employé. Il a disparu avec lui. Quelque médiocre place que puisse tenir le fait dans l'histoire de notre langue, et l'écrivain dans celle de notre littérature, il nous a paru bon de ne négliger ni l'un ni l'autre. Souvent telle œuvre longuement limée par un très scrupuleux auteur donnerait du langage — au moins du langage courant — de son époque une idée moins exacte et moins complète que des mémoires dépourvus de prétention, et même de valeur littéraire.

P. HORLUC.

GUENGUALCH

« Descendants par la vallée proche de l'église de Tréguier, dite « de Saint-Aubin », des enfants qui revenaient de l'étude suivaient le rivage de la mer pour regagner leur domicile, comme font le samedi les écoliers. Ils bavardaient entre eus, quand brusquement le dernier, surnommé Guengualch pour sa grande beauté, cessa de parler. Ses camarades veulent l'interroger : pas un mot ; ils se retournent : plus personne. Effrayés de ce prodige, ils fouillent des yeus vallée et rivage, l'appelant avec des cris plaintifs. Avec de grandes lamentations ils ont recours à saint Tutgual : « très dous confesseur de Christ, rens-nous notre compagnon ! » Aussitôt l'enfant sort de dessous l'eau ; son pied droit était encore lié d'une ceinture de soie. « Que t'est-il arrivé ? » demandent ses amis. Pâle et tremblant il répont : « les dames de la mer m'ont enlevé et entraîné au loin sous les roches de l'Océan. J'entendais cependant vos vois qui m'appelaient et vos prières désolées. Alors apparut un vieillard très vénérable, revêtu des ornements pontificaus : sa main puissante me saisit et, à travers les vagues, elle m'a reporté au rivage. A la vue du prélat les nymphes avaient fui, mais l'une oublia de dénouer la ceinture que voici, témoignage de mon enlèvement. » O mérite incomparable d'un saint qui, même au sépulcre, ne cesse d'opérer des prodiges !... Heureus enfant ! trompé un instant par le démon et délivré par ce (saint) messager, il se

confessa, communia et un an, jour pour jour, après que le démon l'eut abusé, quitta ce monde. ¹ »

La *Troisième vie de saint Tutgual* où se trouve le récit qu'on vient de lire a été écrite à Tréguier vers le milieu ou la fin du XI^e siècle ². Au même moment, un clerc irlandais

1. *Vita sancti Tutguali episcopi*, c. 33 : « Non etiam minus dignum celebri memoria occurrit inserendum lectioni. Descendentes pueri a studio per vallem Trecorensi aecclesiae subjacentem, quae Albini dicitur, secus predictum maris sinum gradiebantur, ad propria die sabbati, ut moris est scholaribus, remeantes. Cumque inter se sermocinarentur, novissimus qui pre nimia pulcritudine Guengualch (*et non* Guengal) vocabatur, intercepto sermone subito siluit, nec interpellantibus respondit, nec respicientibus comparuit. Quo monstro perterriti vallem litusque lustrant oculorum acie amissumque flebili sequuntur clamore sanctumque cum magno ejulatu invocantes Tutgualum : « redde nobis, inquit, mitissime Christi confessor, itineris socium. » Ab his puer de sub aqua egreditur, serica dexterum pedem ligatus zona, et quid sibi acciderit a sociis requiritur. Pallens ac tremens « mulieres, inquit, marinae sub pelagi salebras longius trahentes me rapuere. Subductus tamen vocem clamantium et preces audiebam ejulantium. Occurrens igitur vir admodum venerandus, pontificalibus ornamentis decoratus, me potenter eripuit ac per aquas in modum arcus sinuatas litus usque deduxit. Fugientibus ergo nimphis predictum presulem, una earum suam obtita est salvere zonam, quod vobis (*et non* nobis) nostrae rapinae restat argumentum. » O incomparabilis meriti sanctum, qui mira operari non desistit post sepulchrum ! Nunc defunctum vitae reddit, nunc maligno predoni vivum eripit. O puerum, inquam, felicem, qui, licet ad horam a demone lusum, a tanto tamen ereptum nuntio, confessione conscientiam lavans, dominicoque corpori communicans, revertente anno, eo die quo demon eum luserat, exiit hominem. [Cap.] 34. Non multo post, magnae auctoritatis episcopus, Martinus nomine, diocesim ex more visitans, ad Pagum Civitatis devenit etc. » (A. de la Borderie, *Les trois vies anciennes de saint Tudual* (Paris, 1887, in-8°), p. 43-44. L'éditeur utilise deux mss. de la Bibl. Nat. ; l'un le ms. lat. 5279, fol. 135-136, date du XII^e siècle, l'autre, le ms. fr. 22321, p. 786, est une copie exécutée au XVII^e siècle d'après l'ancien Légendier de Tréguier. Ce dernier permet de corriger çà et là quelques mauvaises leçons. C'est ainsi que, au lieu de *Guengal*, qui ne signifie rien, il offre *Guengralch* où l'on reconnaît aussitôt *Guengualch*, « blanc faucon ».

2. L'auteur place l'aventure de Guengualch un peu avant la visite de l'évêque Martin en Poher. Malheureusement les dates de l'épiscopat de ce personnage sont incertaines. Tout ce qu'on sait, c'est qu'il n'était pas

transcrivait dans le *Lebhar na-b Uidre*¹ un conte, l'*Histoire de Condlé le Beau*², qui présente avec la légende irlandaise des analogies frappantes : Condlé se trouvait un jour auprès de son père, le roi de Leinster Cond Cetcathaig, dans leur ville d'Usnech, lorsqu'il vit venir à lui une femme aux vêtements merveilleux. Elle lui fait une description enchantée du *Sid* (pays des fées), lui déclare son amour et invite le prince à la suivre dans le royaume de Boadach où sa jeunesse et sa beauté échapperont aux atteintes du temps³. Condlé seul voyait l'apparition, mais tous entendaient les paroles de la sirène et le vieux roi se sentait impuissant à retenir son fils. Rempli d'angoisse, il implore le druide Caran qui prononce une incantation dont l'effet est d'éteindre la voix de la fée et de la dérober à la vue de Condlé. Mais, avant de fuir devant le chant du druide, celle-ci avait jeté une pomme au jeune prince. Pendant un mois Condlé resta sans boire ni manger ; seule la pomme lui servait d'aliment, sans d'ailleurs diminuer. Et le chagrin l'avait saisi au sujet de la femme qu'il avait vue. Juste un mois après l'apparition, Condlé en eut une nouvelle, alors qu'il

encore évêque en 1047 et qu'il avait cessé de l'être en 1086 (voy. *Gallia Christiana*, t. XIV, col. 1121). Selon qu'on admettra ou non que le passage *magnae auctoritatis episcopus Martinus* (voy. note précédente) implique que l'évêque est contemporain de l'hagiographe ou au contraire que celui-ci lui est sensiblement postérieur, on placera la troisième vie de saint Tutgual vers la fin du XI^e ou le commencement du XII^e siècle, avec Mgr Duchesne (*Bulletin critique*, t. X, p. 226 ; *Revue Celtique*, t. X, p. 253), ou au contraire on tendra à la reculer vers le milieu du XI^e siècle, avec M. de la Borderie (*Histoire de Bretagne*, t. I, p. 558). La divergence est pour l'objet qui nous occupe de peu d'intérêt.

1. Ce manuscrit a été exécuté vers 1080. L'*Echtra Condla* se retrouve encore dans d'autres mss., mais plus récents.

2. On trouvera dans la *Romania* (t. XXVII, 1898, p. 558) une traduction complète de ce texte avec les indications bibliographiques nécessaires.

3. Ce passage appuie notre traduction de l'épithète de Condlé le Beau. Voy. note suivante.

était avec son père dans la plaine d'Archommin. La même fée vint à lui et l'appela dans la « Terre de la joie » où n'habitent que des femmes : « dans une barque de verre nous atteindrons le *Sid* de Boadach, bien qu'il soit éloigné et que le soleil soit bas. » Cette fois l'art du druide fut impuissant. Condlé, s'arrachant à ses compagnons, fut d'un bond dans la barque de verre : « on les vit s'éloigner peu à peu, aussi loin que peut porter le regard — ils ramaient — et depuis lors on ne les a pas revus et on ne sait où ils sont allés. »

Quelles que soient les différences qui séparent ces deus récits on conviendra néanmoins qu'il existe entre eus des similitudes réelles.

Des deus côtés il s'agit de l'enlèvement d'un bel ¹ adolescent ² par les fées ³ de la mer ⁴. Des deus côtés il échappe

1. Je persiste à être indigné (cf. *Romania*, 1898, 559, n. 1) de la traduction « bossu », donnée par MM. Windisch et d'Arbois de Jubainville pour le surnom de Condlé. Il est évident que le titre *Echtra Condla* chain *maic Chaind* renferme une stupide faute de scribe et qu'il faut lire *Echtra Condla* chain *maic Chuind*, « Histoire de Condlé le Beau, fils de Cond ». Le changement de l'*n* finale de *chain* en *m* est due sans doute à l'attraction de l'initiale du mot suivant *maic*. Le surnom de « blanc faucon » (*Guengualch*) donné au jeune Breton « à cause de sa grande beauté » est d'ailleurs convaincant : il n'y a qu'un être jeune et beau qui puisse séduire les dames... de l'autre monde. Sur la passion des gens du Moyen Age pour le faucon, voy. Léon Gautier, *La chevalerie*, p. 177-185 : « Qu'y a-t-il de plus beau qu'un faucon bien dressé », dit l'*ars venandi* attribué à Frédéric II.

2. Le *puer* du récit latin est visiblement un adolescent et non un enfant.

3. Dans l'*Echtra Condla* une seule fée est en scène, mais elle parle aussi au nom des autres femmes seules habitantes de la « Terre de joie ». Dans la *Vita Tutguali* il semble au premier abord que le clerc soit enlevé par l'ensemble des dames de la mer, mais la « ceinture de soie » trahit que l'une d'elle s'est spécialement attaché — ou peut le dire — à Guengualch. Cette *serica zona* rappelle, en outre, les « vêtements merveilleux » de la sirène irlandaise.

4. Bien que la mise en scène de l'*Echtra* ne le montre pas au début, sa fin ne laisse aucun doute sur le caractère « marin » de l'apparition.

une première fois grâce, ici à un druide, là à un saint ¹. Mais ce répit n'a qu'un temps. Au bout d'un terme fatal ² le sort doit s'accomplir : un beau soir ³ le jeune homme est emporté vers la « Terre de la joie », le royaume des morts ⁴.

Ces rapprochements seraient peut-être même plus nombreux si, par une nécessité qu'on s'explique aisément, l'hagiographe, mettant en scène un *cloarec* ⁵ et un saint, n'avait été contraint de déformer la légende en l'abrégeant, dans un but d'édification. Si Guengualch lave sa conscience par la confession et communie, n'est-ce pas qu'il est en état de péché mortel ? L'auteur dit lui-même qu'il a été « abusé ». L'écolier n'aurait-il pas prêté une oreille trop complaisante aus propositions des fées de la mer ?

Quoi qu'il en soit, l'allure des deus récits est la même. La seule différence vraiment importante c'est que pour l'Irlandais le pays des fées est au delà de l'Océan, vers le soleil couchant, et pour le Breton sous les vagues de la mer.

Cette différence est importante, elle n'est pas essentielle. En Irlande, dans des contes apparentés à l'*Echtra Condla*, la terre de la joie est sous l'eau : *Tir-fa-tonn*, « terre sous vague ».

D'autre part, dans deus lais, dont l'un serait d'origine

1. Ce rapprochement ne laisse pas que d'être singulier.

2. Un mois en Irlande, un an en Bretagne.

3. L'enlèvement de Condle a lieu au soleil couchant. Guengualch disparaît un samedi soir.

4. Sur l'« au delà » des Celtes, voy. l'étude de M. Alfred Nutt, *The happy otherworld in the mythico-romantic literature of the Irish*, qui remplit les deus volumes du *Voyage of Bran son of Febal*, édité par M. Kuno Meyer (London, Nutt, 1895-97); et aussi Anatole Le Braz, *Les légendes de la mort chez les Bretons armoricains, avec notes de G. Dottin* (Paris, Champion, 1902, 2 vol.), p. XIV sq.

5. Les *Soniou* et les contes montrent le goût des Bretonnes pour les séminaristes. Le Moyen Age a débattu la question de savoir qui valait mieux en amour du clerc ou du chevalier. Tréguier semble s'être toujours prononcé en faveur du premier.

armoricaïne, le pays enchanté où la fée entraîne le héros — ici un chevalier — est soit une île de l'Océan, soit une contrée au delà d'une large rivière. Je veux parler du lai de *Lanval*, mis en vers par Marie de France¹, l'autre de *Graelent*, dont l'auteur est inconnu². La donnée générale est la même que dans la légende de *Guengualch* et l'*Echtra Condla* : il s'agit de l'enlèvement d'un bel adolescent par une fée marine. Seulement dans ces lais elle a été contaminée d'une façon peu heureuse par le thème de la « fille-cygne » et aussi, au début, par celui de « Putiphar »³. Mais la fin présente des rapports indéniables : Lanval est emmené par son amie dans l'île d'Avalon, Graelent rejoint la sienne à la nage et va vivre avec elle de l'autre côté du fleuve infranchissable d'une existence surnaturelle.

LANVAL

Od li s'en vait en Avalon,
 Ceo nus recuntent li Bretun,
 En une isle qui mult est beals.
 Là fu raviz li dameiseals.
 Nuls n'en oi puis plus parler⁴,
 Ne jo n'en sai avant cunter.

GRAELEN

En sa terre l'en ad mené
 Encor dient cil du pais
 Que Graelens i est tous vis⁵...
 L'aventure du bun destrier,
 L'aventure du chevalier,
 Cum il s'en ala od s'amie
 Fu par tute Bretaigne oie.
 Un lai en firent li Bretun :
 Graalent mor l'apela un.

L'origine de Lanval est incertaine⁶. Graelent, imité du

1. Édition Warneke, dans la *Bibliotheca normannica* de H. Suchier.

2. Il est publié sous le nom de Marie par Roquefort (t. I, p. 486), mais personne aujourd'hui n'accepte plus cette attribution et c'est par inadvertance que M. de la Borderie (*Hist. de Bretagne*, I, 323) la reprend encore.

3. Voy. William Henry Schofield, *The lays of Graelent and Lanval and the story of Wayland*, dans *Publications the modern language association of America*, vol. XV, 1900.

4. Cf. la fin de l'*Echtra Condla*.

5. L'auteur insère ici une histoire de cheval-fantôme qui allonge inutilement son récit et présente un caractère bien marqué de hors-d'œuvre.

6. Il n'existe aucun argument solide en faveur de l'origine armoricaïne de ce lai. Voy. *Romania*, t. XXIV, 1895, p. 518-520.

premier¹, décèle, du moins pour le titre, une influence armoricaine. Le héros est, en effet, à identifier avec le roi semi-fabuleux Grallon qui laissa une réputation légendaire en Basse-Bretagne². L'intérêt de la *Vita Tutguali* comparée à l'*Echtra Condla*, est de montrer, ce qui *a priori* était évident, que Grallon n'était pas dans la partie celtique de l'Armorique le protagoniste primitif de la légende du « Jeune homme et de la mort³ ». C'est sa célébrité même

1. Voy. la démonstration de M. Lucien Foulet, *Marie de France et les lais bretons*, dans *Zeitschrift für romanische Philologie*, t. XXIX, 1905, p. 19 et suiv.

2. Sur Grallon, voy. H. Zimmer, *Beiträge zur Namenforschung in den altfranzösischen Arthurepen*, dans *Zeitschrift für französische Sprache und Litteratur*, t. XIII, 1891, p. 1-16, 86; A. de la Borderie, *Histoire de Bretagne*, t. I, p. 311-325. Je n'attache aucune importance aux dates données par ce dernier au règne de Grallon. Pas plus que Zimmer, La Borderie ne s'est aperçu que la biographie de Grallon qui figure un peu avant 884 par Gurdisten dans les *Acta sancti Winwalsei*, avait été calquée sur la vie du roi Salomon (857-874). En outre, l'abbaye de Landévennec, qui adjoint à saint Guendé, son patron, et à saint Corentin, évêque de Quimper, le roi de Cornouaille Grallon pour en faire une triade édifiante, a certainement voulu transformer ce dernier en une sorte de petit Charlemagne armoricain (voy., outre les *Acta Winwaloe*, les vers et faus diplômes du *Cartulaire de Landévennec* (publié par La Borderie, Rennes, 1888) et l'on peut même se demander si le surnom de *mór* « grand » est vraiment populaire et s'il n'est pas dû à une influence ecclésiastique. Landévennec aurait accolé cette épithète à Grallon pour en faire le pendant de « *Karolus magnus* » (?)

3. Pas plus, d'ailleurs, que Condle. L'aventure de celui-ci est présentée comme une devinette destinée à expliquer pourquoi le successeur de Cond, son fils Art, est surnommé *Oenfer* « (fils) unique ». Ce n'est que par un lien aussi artificiel que cette légende est rattachée à une dynastie des rois de Leinster. Avant d'en finir avec l'*Echtra Condla* je dois faire remarquer qu'elle se présente sous une forme remaniée et compliquée : le jet de la pomme, qui de son côté représente une contrainte magique-constitue ici une superfétation. Voy., sur ce thème, H. Gaidoz, *La réquisition d'amour et le symbolisme de la pomme*, dans l'*Annuaire de l'Ecole des Hautes-Études* (section des sciences historiques et philologiques), 1902, p. 1-33.

qui lui a valu de prendre la place de héros aus noms moins éclatants ou même anonymes, et ce nouveau rôle ¹ ne saurait être antérieur au xii^e siècle. Rien ne prouve, au surplus, que ce soit dans la Basse-Bretagne que le roi Grallon ait été transformé en jouvenceau enlevé par une fée ². Les jongleurs et les conteurs qui parcouraient l'Angleterre y rencontraient nombre de châteaux possédés par des seigneurs d'origine bretonne ³. Ceus-ci connaissaient le roi Grallon, le Charlemagne de l'Armorique ⁴. Tout comme l'empereur franc ⁵, le roi breton devint, presque fatalement, un héros de folk-lore.

Ferdinand LOT.

1. M. Schofield (*loc. cit.*, p. 122-125) a montré, en outre, qu'il avait existé un autre lai de Grallon où celui-ci était, comme *Gurun*, comme le *Châtelain de Coucy*, etc.; la victime d'un mari jaloux qui faisait manger son cœur à sa dame. Ici encore Grallon est un usurpateur.

2. Je n'attache aucune valeur aus vers de la fin qui prétendent que l'aventure du chevalier donna naissance à un lai en Bretagne. C'est la conclusion de rigueur de tout lai. M. Lucien Foulet (*loc. cit.*, p. 314-322) a montré que les assertions de Marie de France elle-même sur la provenance des « aventures » dont on avait fait des lais (c.-à-d. des mélodies) bretons ne devaient pas être prises au sérieux : elle-même ne pouvait savoir l'origine de ces thèmes de folk-lore qu'elle rimoyait si gentiment.

3. Voy. entre autres H. Zimmer, *loc. cit.*, p. 86 sq., et dans *Göttingische gelehrte Anzeigen*, 1890, p. 789 sq.

4. Cf. page précédente, note 2.

5. Dans la prétendue « Geste du roi » tout ce qui est raconté des enfances de Charles, par exemple, n'est que du folk-lore.

L'IMPORTANCE DE L'UNITÉ PHONÉTIQUE

Avec la fuite du temps, les progrès de la science se manifestent de plus en plus dans tout le royaume des connaissances humaines. D'autre part, la facilité des communications nous a rendus plus que jamais citoyens du monde. Or, au fur et à mesure que les faits scientifiques se font connaître, on sent davantage le besoin de les exprimer d'une manière à la fois claire et précise. Néanmoins, aucun fait n'est plus évident à tous ceus qui s'occupent, tant soit peu, de phonétique, que celui-ci : les différences les plus grandes existent dans la manière de noter phonétiquement ce qui est peut-être le mieux connu.

Par exemple, la bonne prononciation, tant en français qu'en anglais, est établie chez les deus nations depuis des années. Par conséquent, il semble que dans tous les dictionnaires on devrait se servir de la même méthode pour indiquer les mêmes sons. Mais rien n'est plus loin de la vérité. Chaque nouveau dictionnaire, soit en français, soit en anglais, a recours à un système particulier pour indiquer la prononciation. Le système dont on se sert se trouve assez souvent exposé sommairement au bas de chaque page du dictionnaire; cela augmente à la fois le format et le pris du volume.

Pourtant, si tous les dictionnaires se servaient du même système de notation pour indiquer, au bas de la page, la

prononciation, il y aurait ce grand avantage, que tous ceux qui s'en serviraient se mettraient, tôt ou tard, au courant de ce système uniforme et invariable.

Mais, à présent, le défaut même de cette uniformité si désirable est un obstacle tel qu'on ne se familiarise avec aucun système.

En essayant de se servir de plusieurs systèmes, on finit par n'en connaître aucun; et ce qui est pire encore, et bien regrettable au point de vue de la phonétique, on prend en grippe toute méthode de transcription phonétique.

On répondra, peut-être, que généralement les gens d'une instruction moyenne n'ont besoin de connaître à fond aucun système phonétique, puisqu'ils ne s'en servent guère que comme guide, de temps en temps, dans des cas douteux. Mais il faut entendre que le sujet qu'on traite ici, c'est-à-dire l'uniformité en fait de notation phonétique, ne s'applique que d'une façon générale aux gens d'une instruction moyenne. Il s'applique surtout aux lettrés, qui s'occupent à constater des faits dans les divers champs de la science. Ce sont, avant tout, ceux qui s'occupent de phonétique, et leur nombre augmente de jour en jour, qui ont le plus à cœur de voir enfin s'établir un système uniforme de transcription : car leur outil indispensable est une série quelconque de signes pour indiquer les sons de l'idiome qu'ils étudient. Ensuite viennent ceux qui font les dictionnaires et les glossaires; puis les géographes; après, les linguistes, et ainsi de suite en parcourant les autres champs de la science. La multiplicité des systèmes dont on se sert à l'heure actuelle n'aurait pas de grands inconvénients, si chacun des groupes que nous venons de mentionner, et qui s'occupe à noter divers faits phonétiques, n'avait besoin d'employer que son système à lui. La difficulté, c'est que le phonéticien, le

lexicographe, le géographe et le linguiste ne sont dans bien des cas qu'un seul et même individu. Il n'y a point de géographe qui, de temps à autre, n'ait l'occasion de se servir de dictionnaires; point de lexicographe qui ne soit obligé de consulter des ouvrages géographiques. Supposons que chacun de ces groupes adoptât un système phonétique spécial, sans faire aucun cas des autres groupes. Le résultat serait que la plupart devraient apprendre quatre alphabets phonétiques, c'est-à-dire n'en apprendraient aucun. Il est évident que la méthode pratique de traiter le problème, c'est d'adopter, par un accord commun entre tous les groupes, un seul système pour noter les sons.

Le 26 août 1904, l'Université de Boston, en réponse à une requête faite par cent vingt personnes lettrées, publia une circulaire préliminaire. Elle invita les gens instruits de ce pays-ci, ainsi que de l'Europe et d'ailleurs, à donner leur opinion sur l'opportunité d'avoir une réunion de savants, spécialistes en fait de phonétique, afin d'adopter un alphabet universel pour servir de clé à la figuration de la prononciation dans les dictionnaires et les ouvrages classiques du même genre.

On résumait brièvement le sujet ainsi : Il va sans dire que tout dictionnaire de quelque importance se sert d'une clé pour indiquer la prononciation. A cause de la multiplicité des clés, aucune ne devient connue du public. Le nombre de ces clés, et les différences entre elles, les rendent pour la majorité des gens d'une inutilité complète. Il n'y a pas de raison pour que chaque dictionnaire qui paraît se serve d'un nouveau système pour marquer la prononciation. Au contraire, il y a la meilleure raison possible, celle du sens commun, pour que tous les dictionnaires qui constatent les mêmes faits se servent d'un même système. D'ailleurs, pourquoi les lettres qui font

partie de cette clé n'auraient-elles pas une forme propre à l'écriture aussi bien qu'à l'impression? Une clé pareille amènerait l'établissement d'une méthode de transcription phonétique qui s'imposerait.

Les étudiants de langues étrangères trouveraient tout naturel que la prononciation soit indiquée par des signes qu'ils connaîtraient déjà. Ce système, dès qu'on l'aurait introduit dans tous les dictionnaires, paraîtrait bientôt dans les livres élémentaires à l'usage des écoles, ainsi que partout ailleurs où il y aurait besoin de noter la prononciation.

On trouvera la critique et les réponses aux questions comprises dans cette circulaire préliminaire dans une brochure publiée par l'Université de Boston en 1905, brochure qui sera envoyée gratis à tous ceus qui en feront la demande. Bref, qu'il suffise de dire ici en réponse à tous ceus qui déclarent le projet impraticable : Voyez seulement l'usage étendu qu'on fait, à l'heure actuelle, en Europe ainsi que dans ce pays-ci, du système de l'Association Phonétique Internationale. A ceus qui objectent qu'un tel alphabet devrait être lourd à manier et incommode, on n'a qu'à répondre que, comme règle générale, ceus qui s'en serviront auront bien rarement l'occasion d'employer tous les signes; en général, on ne se servira que de quelques signes de plus que ceus dont on se sert pour transcrire sa propre langue. Au point de vue pratique, ce système, au lieu de s'appliquer à toutes les langues, comme l'indiquerait le mot « universel », jouera bien son rôle en s'appliquant au français, à l'anglais, à l'allemand, à l'italien et à l'espagnol.

Les trois langues nommées en dernier lieu sont écrites d'une manière bien plus rationnelle et phonétique que le français ou l'anglais. C'est surtout pour ces deus langues qui s'écrivent d'une manière peu logique, que l'utilité d'un

système pratique se fera sentir. Le système, établi et reconnu pour indiquer les sons de ces cinq grandes langues du monde, exercera son influence sur les autres langues, et toujours dans la direction de l'uniformité générale.

On peut distinguer facilement trois buts principaux pour lesquels un alphabet phonétique rendra service : 1° comme clé de prononciation dans les dictionnaires ; 2° pour noter les résultats obtenus dans les recherches dialectales ; 3° dans l'enseignement des langues étrangères.

Quant au premier but, l'utilité d'un système phonétique a été reconnue depuis les temps anciens, et nous croyons l'avoir suffisamment démontrée.

Passons au deuxième but : indiquer les résultats obtenus dans l'étude d'un dialecte quelconque. C'est ici, peut-être, que l'importance d'avoir un système uniforme pour noter les sons du dialecte qu'on étudie se montrera dans toute sa valeur à la société des savants américanistes. Les ethnologistes de ce pays-ci étudient surtout les dialectes indiens. Ils examinent les noms géographiques dans les pays où l'on se sert d'alphabets différents de l'alphabet romain, comme par exemple : ceux de la Russie, de la Serbie, de la Bulgarie, de la Grèce, de la Turquie, de l'Arabie, de la Perse, de la Chine, du Japon. On a pu avoir une idée de la difficulté qu'il y a à noter des noms russes et des noms japonais en lisant les comptes rendus des événements dans la guerre récente entre ces deux peuples. Chaque géographe est à même de se rendre bien compte de cette difficulté en essayant de transcrire les noms géographiques des pays où l'on n'emploie pas l'alphabet romain. Autrefois les géographes de chaque nation, les Français, les Anglais, les Allemands, les Italiens, les Espagnols transcrivaient ces noms, chacun à sa manière. Les dessinateurs de cartes géographiques des différents

gouvernements ont déjà abordé ce problème, et ils ont éliminé les contradictions les plus frappantes.

Ce sont, surtout, les Français qui à cet égard ont été les plus libéraux, car ils se sont éloignés le plus de leurs coutumes ordinaires, afin de se conformer autant que possible aux usages adoptés par les autres nations. Il doit être évident, pourtant, que l'uniformité ne peut se réaliser que par l'accord de tous. C'est du moins la conviction de bien des géographes. Il en est résulté que le Congrès géographique international a déjà nommé un comité pour discuter la question d'un système uniforme pour indiquer la prononciation des noms géographiques.

D'ailleurs, le sujet des noms géographiques au Canada a toujours été un sujet de grand intérêt et l'est encore, témoins l'ouvrage considérable que vient de faire paraître le savant rédacteur du *Bulletin des recherches historiques au Canada*, M. Pierre-G. Roy, et cet autre volume non moins important publié par M. Eugène Rouillard sur les noms de lieux empruntés aux langues sauvages. Les nombreux mémoires sur les dialectes indiens, ainsi que quelques-uns sur le parler français au Canada, présentés à ce Congrès des Américanistes, montrent bien le rôle important que peut avoir un bon système de notation phonétique pour donner des connaissances, à peu de chose près, exactes, du dialecte dont on désire faire valoir les traits caractéristiques. Qu'il suffise de dire, enfin, en exposant les avantages d'un système uniforme de notation phonétique, système fait pour donner une idée des sons d'un dialecte quelconque, qu'il y a bien assez de travaux dialectologiques pour rendre très connue et florissante partout au Canada et aux États-Unis la Société des Dialectes américains.

Nous voici arrivés au troisième emploi principal, celui de l'enseignement des langues étrangères, surtout du français, dans les classes. C'est ici qu'un système de notation

phonétique a, de beaucoup, la meilleure chance de se faire bien connaître et de se faire apprécier. Par exemple, il y a, à présent, une grammaire française écrite par deux professeurs canadiens, MM. Fraser et Squair, de l'Université de Toronto, dont on se sert beaucoup depuis quelques années au Canada et aux États-Unis. Les auteurs emploient, pour indiquer la prononciation française, le système adopté par l'Association phonétique internationale. Voici l'importance de ce fait : c'est que des milliers d'enfants sont en train de se familiariser avec ce système bien connu. D'ailleurs, à New-York, la maison de Hinds, Noble et Eldredge publie toute une série de dictionnaires internationaux où l'on emploie ce même système de l'Association Internationale pour figurer la prononciation. On a déjà publié le premier volume : « français-anglais et anglais-français. » On le trouve un peu partout, dans les écoles et dans les bibliothèques, au Canada et aux États-Unis. On en trouvera un compte rendu dans le *Bulletin du parler français au Canada* (t. III, pp. 302, 303). Dans la Norvège, la Suède, le Danemark, l'Allemagne, la France et l'Angleterre, on se sert de plus en plus, et pour bien des choses, d'une transcription phonétique quelconque. La civilisation moderne nous rent chaque jour plus cosmopolites. Par conséquent, pour quelle bonne raison faut-il qu'un enfant apprenne d'abord un système phonétique quelconque pour aider à acquérir les sons de l'anglais, un autre comme guide aux sons du français, encore un autre pour indiquer les sons de l'allemand, et ainsi de suite ? Une méthode pareille ne prête qu'à la confusion.

Ce qu'il faut, ce n'est pas un système particulier adapté aux besoins spéciaux, car il y en a déjà en quantité, mais un système de transcription phonétique dont le monde savant de partout se serve pour toute espèce d'ouvrages, d'usage populaire aussi bien que scientifiques. Si ce système est

introduit dans les ouvrages qui traitent de la géographie, des sciences et des langues, où l'on a l'habitude d'indiquer la prononciation, la jeunesse s'accoutumera peu à peu à cet alphabet, et s'en servira chaque fois qu'elle aura l'occasion de noter des sons quelconques.

Un tel système phonétique fera plus qu'atteindre le but que nous avons dit ; en l'atteignant, il fera valoir d'une manière frappante l'utilité de la science phonétique.

Déjà les éditeurs des principaux dictionnaires publiés en Amérique, en réponse à une demande faite il y a quelque temps, ont marqué leur désir de se servir d'un seul système comme clé pour indiquer la prononciation, pourvu que les phonéticiens s'accordent et fassent choix d'un système. L'importance de ce fait saute aux yeux. D'ailleurs, M. Paul Passy, parlant pour l'Association phonétique internationale, exprime le désir de l'Association de se conformer au système officiellement adopté par les phonéticiens comme système universel. Cette déclaration montre l'importance qu'on attache au mouvement vers l'unité phonétique.

L'appui le plus important qu'on ait gagné jusqu'à présent pour aider à l'organisation d'une conférence phonétique internationale, c'est l'encouragement prêté par deux sociétés savantes bien connues en Amérique. Le 29 décembre 1905, en séance à Haverford, dans la Pensylvanie, l'Association des langues modernes de l'Amérique a voté son appui à la résolution suivante : « Que l'Association favorise le projet d'avoir une réunion internationale de savants qui s'occupent de phonétique, afin d'examiner le moyen de trouver un système unique pour indiquer les sons de la parole. » Le 10 avril 1905, la Société Anthropologique américaine, en séance à Washington, a voté en faveur de la même résolution.

Université de Boston, le 13 août 1906.

J. GEDDES, Jr.

ÉTUDES DE GÉOGRAPHIE LINGUISTIQUE

IX. — LE SEL ; LES AIRES DISPARUES

La carte : une ligne allant de l'Océan aux confins Est de la Côte-d'Or coupe la France en deux aires : une aire bleue, le sel, une aire rose, la sau, l'aire rose étant plus étendue.

Cet aspect de la carte déconcerte au premier abord. Pourquoi le genre féminin serait-il conditionné par la vocalisation de l'/, ou, réciproquement, pourquoi la vocalisation de l'/ serait-elle conditionnée par le genre féminin ? Pourquoi le genre masculin serait-il conditionné par la non-vocalisation de l'/, ou, réciproquement, pourquoi la non vocalisation de l'/ serait-elle conditionnée par le genre masculin ?

La bizarrerie, disons mieux : l'absurdité d'un problème posé dans de tels termes doit éveiller immédiatement notre défiance. *La coïncidence ne peut pas être naturelle* : donc, elle ment ; donc, elle est le produit de circonstances étrangères au développement spontané du langage ; donc, elle suppose nécessairement un état antérieur effacé par elle et conforme à ce qui serait naturel.

Quelles circonstances ? et quel état antérieur ?

L'Est nous apporte le trait de lumière. Entre l'aire la sau et l'aire le sé - le sel s'étent une aire le sau. Comment devons-nous donc considérer le reste de la ligne ? Comme le passage actuel de la ligne de démarcation entre des patois demeurés fidèles à une tradition non interrompue (qu'elle soit autochthone ou non) et le français envahis-

seur qui s'avance avec son double caractère : 1° le masculin *le*, 2° la forme *sel*, l'/ appelant une remarque que nous allons faire, et a submergé soit une aire *le sau* comme à l'Est, soit peut-être une aire *la sé*.

Les circonstances sont l'incessante marche conquérante du français.

L'état antérieur enfoui sous une partie du néo-terrain bleu, c'est une couche *le sa u*, intermédiaire attesté par le cinquième Est de la ligne, peut-être aussi, sur certains territoires, une couche *la sé*.

Nous disons *sé* et non *sel*, car l'/ dans *sel* paraît bien le résultat d'une restauration artificielle, due à l'action probable des formes devant voyelle (*le sel* est...) et à ce besoin du langage dont nous aurons à parler : rendre une figure à certains mots affaiblis et réduits à l'extrême par la phonétique, contrariés par des homonymes qui les heurtent dans le monde linguistique où ils se meuvent, anémiés ou mutilés de l'évolution phonétique qui n'ont vécu que par un remède. Les enclaves de *sé* dans l'aire bleue (barres verticales bleues : 113, 111, 3, 5) sont des indices d'un état ancien ; autour d'elles *sel* se répand comme un envahisseur, fait rendu évident par 16 et 7 dont la cohésion originelle avec l'aire rose est hors de doute. De plus, *sel*, sauf naturellement sur la limite *sau*, est presque partout enserré par *sé*. La forme *sel* n'a dû posséder d'abord qu'un foyer restreint d'où elle a rayonné.

Examinons maintenant les faits isolés.

467 et 515 disent *la sel*. *Sel* est français, et français moderne (*sel*) : l'article féminin appartient à la région.

On pourrait ajouter à ces deux points 479 (île d'Yeu) où M. Edmont obtient *le sel*, tandis que l'un de nous (J. Gilliéron) dans une exploration antérieure avait trouvé *la sel*. Cette variation dans les résultats ne surprendra que

ceus qui se font illusion sur la fixité des réponses dans une même commune, surtout s'il s'agit d'une commune dont le langage est troublé par sa situation à la limite de deux aires.

467 et 479 ne sauraient être pour nous des témoins de l'une des aires dont nous rétablissons l'existence. On y aurait la sé. Leur caractère véritable est mis en lumière par 515 qui ne peut pas être un survivant d'une aire disparue, étant en plein dans l'aire la sau. 515 ne peut s'expliquer que comme nous le faisons plus haut, et il explique à son tour 467 et 479.

807, le sau. Le français a introduit son genre.

809, la sé. Juste l'inverse de 807. Sé, forme ancienne du français, forme qu'il exportait avant d'exporter sel, ou tout au moins forme provinciale du Nord.

10, la sé. Si cette forme se présentait dans les secteurs 400 ou 500 sur la ligne de démarcation, elle aurait une tout autre importance, elle serait le témoin de l'aire la sé. Cette interprétation ici est impossible : par 16 et 7, 10 est rejeté en pleine aire la sau. Il faut l'expliquer comme 809. 38 semble aussi une conquête ancienne du français, et peut-être encore 5 et 3.

51, le sé. Toujours l'exportation française sous sa première forme.

3 nous donne le sé (vieilli) et le sel. Il témoigne de l'invasion de sel dans un sé plus ancien : cela s'accorde remarquablement avec notre conception des faits.

179, le sé et le sel. Le sé n'est pas donné comme vieilli, mais il est évidemment l'ancienne forme.

46, la sau et le sau. Ce flottement s'explique par la position limite du point.

Ainsi l'analyse minutieuse de notre carte ne nous révèle aucune trace certaine, aucune trace probable du ou des

deus territoires disparus. Et pourtant, la ligne actuelle de démarcation étant anti-naturelle, il faut, de toute nécessité, qu'il y ait eu un intermédiaire, ou le sau ou la sé : ou l'un des deus, par exemple le sau qui suffirait, ou tous les deus, le problème qui regarde la position et l'étendue de leurs domaines respectifs restant indéterminé.

La parole serait maintenant aux textes. Jusqu'à ce jour malheureusement les auteurs de nos dictionnaires ne paraissent pas s'être préoccupés de la question. Körting et le *Dictionnaire général* ne donnent rien sur le genre. Littré, le plus ancien, est le moins incomplet. On remarquera sa rédaction : bourg. sei; wallon et picard sé; Berry sau; Saint. sau *féminin*, etc. S'il a voulu dire : Berry sau *masculin*, puisqu'il signale le féminin pour la Saintonge, l'indication est très intéressante, car le département de la Creuse, dont une petite partie appartient au Berry, se trouve précisément sur la limite étudiée par nous. Il y aurait lieu de consulter les lexiques régionaux. Mistral, qui ajoute au bas de son article qu'en Béarn sau est masculin, paraît s'être laissé tromper par le fait que dans une partie du Béarn (cf. 690) la > lê. Godefroy n'a pas d'article sau ou sé. Le supplément a sept exemples de sel, dont deux seulement indiquent le genre, et ce genre est masculin. Rien à tirer de cette pénurie d'exemples.

Mais quel que soit l'intérêt des vérifications après coup que les recherches doivent rencontrer dans les textes, elles ne peuvent qu'illustrer, non confirmer, le résultat auquel aboutit la méthode géographique. Même si ces vérifications manquaient, ce résultat doit être tenu pour acquis et hors de cause.

J. GILLIÉRON et J. MONGIN.

LA DÉSACCENTUATION

ET LE DÉPLACEMENT D'ACCENT DANS LE FRANÇAIS MODERNE

La loi qui régit la position de l'accent d'intensité dans le français moderne est très simple et très nette : « L'accent d'intensité porte sur la dernière syllabe masculine du mot ». Tant que l'on considère des mots isolés, la loi apparaît clairement à l'observateur le plus superficiel. Il suffit de comparer un mot étranger francisé, tel que le prononce un Français, au même mot prononcé dans la langue originale, pour reconnaître sans hésitation possible la position de l'accent. Il est facile de faire l'expérience avec des mots tels que *piano*, *soprano*, *tunnel*, *Schiller*, *Wagner*.

Aussi bien, ce rejet de l'accent sur la dernière syllabe est étroitement lié aux lois suivant lesquelles le latin s'est graduellement transformé pour devenir le français. Dans les mots héréditaires, les syllabes posttoniques sont tombées ou sont devenues féminines, la syllabe tonique du mot latin correspond donc nécessairement à la dernière syllabe masculine du mot français.

Cependant, il s'est trouvé des observateurs pour contester l'exactitude d'une loi qui semble si certaine. Un phonéticien d'une autorité considérable, M. Sweet, a pu affirmer qu'en français l'accent d'intensité porte sur la syllabe initiale du mot. Il est vrai qu'il est revenu plus tard sur cette

affirmation. Dans son *Primer of Phonetics*, il s'exprime ainsi : « En français toutes les syllabes sont articulées avec une intensité à peu près égale... Cependant il y a une tendance bien nette à affaiblir l'accent de la dernière syllabe d'un groupe composé d'un mot unique ou de plusieurs mots ¹ ».

Il serait intéressant de résoudre la question par des expériences rigoureuses et quantitatives. Malheureusement la phonétique expérimentale ne nous offre encore pour l'étude de ce problème que des méthodes fort laborieuses et dont la précision n'est pas absolue ².

En attendant que le perfectionnement et la simplification des méthodes expérimentales rende plus faciles des recherches suffisamment nombreuses et variées, il n'est pas impossible à l'observation élémentaire d'expliquer les divergences qui se sont produites au sujet de la position de l'accent français.

Il faut remarquer en premier lieu que l'accent français est beaucoup moins intense que l'accent des autres langues européennes.

Pour s'en rendre compte, il suffit de considérer les mots communs au français et à une autre langue, et dans lesquels la position de l'accent reste la même. Si l'on compare par exemple les mots français *hôtel*, *machine*, aux mêmes mots anglais, les mots français *étage*, *ballon* aux mêmes mots allemands, on sera frappé de la faible intensité de l'accent français.

En second lieu, l'accent français portant sur la dernière syllabe du mot, il arrive très souvent que, par suite de l'in-

1. SWEET, *Primer of Phonetics*, nos 271-273. Cf. VIETOR, *Elemente der Phonetik*, p. 298.

2. Cf. L. ROUDET, *Méthode expérimentale pour l'étude de l'accent*. *La Parole*, mai 1899.

tonation générale de la phrase, il coïncide avec un abaissement de la vois. Au contraire, l'accent des langues germaniques et celui des autres langues romanes porte en général sur une syllabe initiale ou médiane, et, par cela même, coïncide presque toujours avec une élévation de la vois, avec un accent de hauteur, comme on dit. Cela seul suffirait à le rendre plus apparent que l'accent français.

Ces considérations expliquent combien il est facile à l'observateur — surtout à l'observateur étranger — de se tromper dans la détermination de l'accent français. La question se complique encore par l'existence de deux phénomènes qui se rencontrent dans d'autres langues, mais qui sont en français incomparablement plus fréquents et plus importants, je veux parler de la désaccentuation et du déplacement d'accent. A chaque instant, la désaccentuation et le déplacement d'accent viennent contrarier la loi fondamentale de l'accent français que je rappelais tout à l'heure et peuvent même la voiler à un observateur non averti.

Il est parfaitement vrai qu'en français l'accent d'intensité porte sur la dernière syllabe masculine du mot : mais cette loi, comme toutes les lois scientifiques, pourra paraître fautive si on l'isole des autres lois qui s'entrecroisent et se combinent avec elle. Ces lois perturbatrices sont celles de la désaccentuation et du déplacement d'accent que je veux essayer de déterminer dans ce travail.

I

LA DÉSACCENTUATION

Les grammairiens anciens appelaient *proclitique* un mot qui perd son accent devant un mot accentué pour former avec celui-ci une seule unité phonétique, *enclitique* un mot

qui perd son accent après un mot accentué pour former avec celui-ci une seule unité phonétique.

Les proclitiques et les enclitiques ne se rencontrent pas seulement dans les langues classiques : ils existent aussi dans les langues modernes. L'anglais en compte un grand nombre. Dans les expressions suivantes : *a man, he is, to be, give him, is it, I have not (I haven't)*, les mots : *a, he, to* sont le plus souvent des proclitiques ; les mots : *him, it, not*, des enclitiques. De même, dans les expressions allemandes : *er hat, der Mann, hab'ich, ist es*, les mots *er der* sont le plus souvent des proclitiques, les mots : *ich, es* des enclitiques.

1 Ce phénomène de désaccentuation est d'ailleurs plus fréquent en anglais qu'en allemand. En français, il prend une extension plus grande encore, et il entraîne des conséquences fort importantes. En anglais, certaines catégories de mots seulement peuvent être enclitiques, ou le plus souvent proclitiques : ce sont les articles, les démonstratifs, les possessifs, les pronoms personnels, les verbes auxiliaires, les conjonctions, les prépositions, les négations.

En français, à peu près toutes les catégories de mots, y compris les verbes, les adjectifs qualificatifs et même les substantifs, sont susceptibles de perdre leur accent et de devenir proclitiques, mais non pas enclitiques : il n'y a pas d'enclitiques en français. D'autre part, tandis que les enclitiques et proclitiques anglais ou allemands ne le sont qu'accidentellement, il y a en français plusieurs catégories de mots qui ne portent jamais l'accent et sont toujours proclitiques. Il y a donc là un phénomène propre au français. Il mérite d'être étudié avec d'autant plus d'attention qu'il est intimement lié à la structure de la phrase et se rattache à la syntaxe de la langue autant qu'à son phonétisme.

En écoutant prononcer une phrase française, on reconnaît facilement qu'elle se partage en groupes dont chacun produit une impression d'unité phonétique, au point que celui qui ignore la langue le prend pour un mot unique.

Soit cette phrase très simple : « Il a passé de la misère noire à la fortune en deux heures de temps », elle sera le plus ordinairement partagée en quatre groupes : il a passé — de la misère noire — à la fortune — en deux heures de temps. Chacun de ces groupes se prononce absolument comme un mot unique accentué sur la dernière syllabe masculine. Pour faire disparaître toute incertitude à cet égard, il suffit de comparer chaque groupe à un mot unique du même nombre de syllabes.

Ces groupes phonétiques pourvus chacun d'un accent d'intensité sont appelés par les phonéticiens allemands *Nachdruckstakte*, par les phonéticiens anglais *stress groups* : je les appellerai *groupes accentués*. On voit que chacun d'eux se compose d'un mot : le dernier, qui conserve son accent normal et d'autres mots qui le précèdent et qui sont atones, soit qu'ils aient perdu leur accent normal comme *misère*, *heure*, soit que par nature ils ne portent jamais d'accent comme *de*, *à*, *la*.

La composition des groupes accentués n'est pas arbitraire. Elle dépend d'abord de causes rythmiques. On ne peut retarder indéfiniment le retour de l'accent, et par suite, les groupes accentués ne peuvent pas avoir une longueur quelconque. D'une statistique assez étendue que j'ai faite, il résulte que la longueur des groupes accentués est comprise entre une et onze syllabes et que la très grande majorité (70 %) est comprise entre *trois et sept syllabes*.

Mais la condition essentielle qui détermine la fonction des groupes accentués, c'est la nature significative des mots. Dans toute langue, il y a des mots qui désignent des

rapports ou des déterminations générales, par exemple les articles, les prépositions, les verbes auxiliaires, etc., et des mots qui désignent des êtres, des qualités, des actions, par exemple les substantifs, les adjectifs qualificatifs, les verbes. Les premiers, que les grammairiens chinois appellent *mots vides*, sont en général les plus courts et ceux qui perdent le plus facilement leur accent. Les seconds, qu'on peut appeler mots pleins, sont en général plus longs et perdent plus rarement l'accent.

D'autre part, la composition des groupes accentués est étroitement liée à la construction. On le comprend facilement. L'accent français portant sur la dernière syllabe masculine d'un mot ou d'un groupe, les mots sans accent seront toujours au commencement d'un groupe, *avant* un mot accentué auquel ils sont grammaticalement liés et ils ne pourront jamais être isolés ; les mots accentués seront toujours isolés, ou à la fin d'un groupe *après* des mots sans accent auxquels ils sont grammaticalement liés.

C'est en me plaçant à ce point de vue de la valeur significative des mots et de la structure de la phrase que je vais essayer de déterminer les lois ou, pour mieux dire, les tendances générales auxquelles obéit la composition des groupes accentués en français.

Les mots français peuvent se diviser en trois classes : 1° ceux qui sont toujours sans accent ; 2° ceux qui sont tantôt accentués et tantôt désaccentués ; 3° ceux qui sont toujours accentués.

1° *Mots qui sont toujours atones et, par suite, toujours au commencement d'un groupe accentué.*

Ces mots sont :

a) L'article défini et indéfini : *le, la, les, du, des, au, aux, un* ;

b) Les adjectifs démonstratifs : *ce, cet, cette, ces* ;

c) Les adjectifs possessifs : *mon, ton, son, ma, ta, sa, notre, votre, leur* ;

d) Les pronoms relatifs : *qui, que, dont, où* ¹ ;

e) Les prépositions : *de, à, pour, sur*, etc.

Il est facile de vérifier que ces mots sont toujours sans accent, sauf quand ils sont cités isolément à titre d'exemple grammatical et sauf dans les cas de déplacement d'accent que j'étudierai tout à l'heure. Dans tous les autres cas, ils sont atones. Par suite, ils sont toujours placés au commencement d'un groupe et précèdent le mot accentué auquel ils sont grammaticalement liés.

Il est bon de noter que les mots de cette catégorie peuvent être proclitiques en anglais et en allemand : mais, dans ces deux langues, ils sont souvent accentués, ce que les typographes indiquent, en anglais, par l'emploi de l'italique ; en allemand, par un écartement plus grand des caractères. En français, au contraire, ils sont nécessairement atones, sauf l'exception dont j'ai parlé. Il en résulte que si l'on a à traduire une phrase allemande ou anglaise dans laquelle un de ces mots est accentué, on est obligé, pour rendre exactement le sens, d'ajouter au mot correspondant français un mot ou une expression susceptible de porter l'accent. Ex. : He is *the* man. C'est l'homme *en question*. Das ist *mein* Schirm. C'est mon parapluie *à moi*.

2° Mots qui sont tantôt accentués, tantôt désaccentués, et qui, par suite, peuvent être placés soit au commencement, soit à la fin d'un groupe accentué.

Ces mots sont :

a) Le substantif.

1. Cela explique pourquoi dans la lecture et le langage, on fait la coupe avant et non pas après le relatif séparé du verbe par une incidente, bien que la virgule soit placée après le relatif. Ex. : Un homme — qui, pour bien des raisons, est méprisable...

En général, le substantif est accentué. Il perd son accent quand il est suivi de mots avec lesquels il forme une expression correspondant à une idée unique. Il en est ainsi dans tous les mots composés : *Champs-Élysées*, *lieutenant-colonel*, etc. ; et aussi dans les expressions qui, sans être cataloguées par les grammairiens comme mots composés, présentent cependant le même caractère psychologique, c'est-à-dire expriment une image ou une idée unique : *l'empereur d'Allemagne*, *le code civil*, *la légende dorée*, *une misère noire*, *deux heures de temps*, etc.

Il faut noter seulement que la même expression composée pourra, suivant les cas, correspondre tantôt à une idée unique, tantôt à une succession d'idées. Ainsi lorsque je parle de l'empereur d'Allemagne, j'ai le plus souvent une idée unique et indivise ; mais si je dis : « L'empereur d'Allemagne, l'empereur d'Autriche et l'empereur de Russie ont échangé des compliments », l'opposition des trois termes pourra avoir comme effet de dissocier l'idée d'empereur de celles d'Allemagne, d'Autriche ou de Russie et je pourrai accentuer le mot empereur dans les trois cas. Il est donc impossible de donner une règle rigoureuse et d'établir une liste invariable des expressions dans lesquelles le substantif se désaccentue.

b) L'adjectif qualificatif.

L'adjectif-attribut est en général à la fin d'un groupe. Il est donc accentué. Il l'est encore, lorsque, par inversion, il est placé avant le verbe. Ex. : « *Fière* est cette forêt dans sa beauté tranquille ». Il forme alors un groupe à lui seul.

Quant à l'adjectif-épithète, on sait qu'en français comme dans les autres langues romanes, sa position n'est pas fixe. Il se place tantôt avant, tantôt après le substantif qu'il qualifie. Son accentuation dépend de sa position. Après le

substantif, l'adjectif est accentué. Dans ce cas, le substantif peut perdre son accent, comme je l'ai déjà dit, et alors il forme avec l'adjectif un groupe accentué ; ex. : *une misère noire*. Si le substantif conserve son accent chacun des deux mots forme un groupe accentué ; ex. : *un orateur admirable*.

Lorsque l'adjectif est placé avant le substantif, il perd son accent et forme avec le substantif un groupe qui n'a qu'un accent.

Il est inexact de dire, comme on le fait d'ordinaire, que dans ce cas chacun des deux mots garde son accent, mais que le dernier est marqué en outre par une inflexion particulière de la voix qu'on nomme accent oratoire. S'il ne se produit pas un déplacement d'accent (ce cas sera examiné tout à l'heure) l'adjectif placé avant le substantif est entièrement désaccentué ; les expressions : *un excellent homme*, *un brillant écrivain* se prononceront, au point de vue de l'intensité respective des syllabes, absolument comme si chacune d'elle formait un mot unique.

Il faut ajouter, pour être complet, que si l'adjectif-attribut ou l'adjectif-épithète placé après le substantif a un complément assez court, ce complément pourra s'unir aux mots précédents pour former un groupe accentué et alors l'adjectif perdra son accent.

Dans cette phrase : *la maison est pleine*, l'adjectif est accentué, mais dans celle-ci : *la maison est pleine de monde*, le groupe accentué ne prend fin qu'après le mot *monde* et l'adjectif perd son accent.

c) Noms de nombre.

Les adjectifs numéraux cardinaux ou ordinaux suivent la règle des adjectifs qualificatifs : ils sont atones avant le substantif, toniques après le substantif ou lorsqu'ils sont isolés.

d) Pronoms personnels.

On sait le rôle important de l'accent dans la transformation des pronoms latins en pronoms français. Il en est résulté deux séries de formes : les unes dérivées des pronoms latins toniques, par exemple *moi, toi, soi* ; les autres dérivées des mêmes pronoms atones, p. ex. *me, le, se*. Aujourd'hui le rôle de l'accent dans l'emploi des pronoms n'est pas moins important, mais il n'est pas toujours conforme aux origines historiques. Il arrive que des formes d'origine tonique sont proclitiques et désaccentuées, et inversement que des formes d'origine atone sont accentuées.

On peut résumer en trois propositions les règles relatives à l'accentuation des pronoms personnels, en notant que le pronom *on* se comporte de la même manière.

1. Tous les pronoms personnels (sauf *je*) sont accentués lorsqu'ils suivent un verbe ou une préposition dont ils dépendent, et qu'ils ne sont pas suivis eux-mêmes d'un mot qui les complète.

A moi, crois-tu ? rappelle-toi, tue-le, parle-lui, etc.

On voit que dans ce cas, le verbe est désaccentué et forme un groupe unique avec le pronom. Mais si le pronom est suivi d'un mot qui le complète ou d'un autre pronom, il perd lui-même son accent qui est reporté sur le dernier mot.

Crois-tu donc ? C'est lui-même. Donnez-la-moi.

Le pronom *je* fait exception à la règle, il est toujours atone : *dis-je, pensé-je, etc.* C'est le seul enclitique de la langue française.

2. Les pronoms isolés sont accentués. Il faut noter que *moi, toi, lui, elle, nous, vous, eus, elles* et rarement *soi* sont les seuls pronoms qui peuvent être isolés. Lorsque ces mêmes pronoms sont suivis d'un mot destiné à les compléter, par

ex. *seul* et *même* ils forment avec lui un groupe accentué et par conséquent deviennent proclitiques.

3. Tous les pronoms personnels sont proclitiques lorsqu'ils sont placés avant le verbe.

Ex. : *Nous le lui dirons. Vous vous en moquez. Il me la donnera.*

On sait qu'il n'en est pas de même dans les autres langues, notamment en anglais et en allemand, de sorte que si on a à traduire une phrase dans laquelle un de ces pronoms est accentué, il faudra nécessairement changer la construction, ou renforcer le pronom français par un pronom accentué.

Ich habe das Buch, *C'est moi qui ai le livre*, ou *moi, j'ai le livre*.

e) Pronoms-adjectifs indéfinis.

Les mots tels que *aucun, autre, certain, chacun, même tout*, etc., sont employés tantôt comme adjectifs, et tantôt comme pronoms. Employés comme pronoms, ils sont toniques, à moins qu'ils ne soient suivis d'un mot qui les complète et avec lequel ils forment un groupe ; employés comme adjectifs, ils se comportent comme les adjectifs qualificatifs. Comparez par exemple :

Tous les hommes sont mortels. Tous sont soumis à la même loi.

f) Pronoms relatifs *lequel, quiconque, quoi*.

Ces pronoms sont en général accentués. Les deux premiers s'emploient comme un équivalent tonique du relatif *qui*, le troisième comme un équivalent tonique du relatif *que*.

g) Pronoms interrogatifs.

Tous les pronoms interrogatifs (sauf *que*) peuvent être accentués. Ils le sont nécessairement lorsqu'ils sont isolés

ou à la fin d'un groupe. Dans ce cas, *que* est remplacé par *quoi*. Quant à *qui* interrogatif accentué, la langue moderne a une tendance à le remplacer par des expressions telles que *qui donc?* *qui ça?* dans lesquelles *qui* est proclitique. Il semble que la langue répugne à accentuer ce mot qui est toujours atone lorsqu'il est employé comme relatif.

h) Verbes.

Tous les verbes sont accentués lorsqu'ils sont isolés ou à la fin d'un groupe :

Je l'aime. Le livre que j'écris, etc.

Au contraire s'ils sont suivis de mots (régimes, verbes, adverbés) auxquels ils sont grammaticalement unis et avec lesquels ils peuvent former un groupe accentué assez court, ils deviennent proclitiques et atones.

J'écris un livre. J'aime à croire... Il parle bien, etc.

Il s'en suit que les verbes *être, avoir, aller, pouvoir, vouloir, devoir, falloir*, employés comme auxiliaires ou semi-auxiliaires devant un autre verbe, sont toujours proclitiques et atones (sauf le cas de déplacement d'accent).

i) Adverbes.

En général, les adverbes placés avant le mot qu'ils modifient forment avec lui un groupe accentué et sont proclitiques. Ex. : *Il a très bien parlé.* Il faut comme toujours réserver le cas du déplacement d'accent. Au contraire, l'adverbe placé après le mot qu'il modifie est accentué et c'est le mot précédent qui est proclitique. Ex. : *Il parle bien.* Il faut ajouter que l'adverbe peut former un groupe accentué à lui tout seul lorsque, dans la phrase, il est séparé du mot qu'il modifie ou qu'il ne peut pas former avec lui un groupe accentué assez court.

k) Conjonctions.

Les conjonctions sont en général proclitiques et atones.

Elles peuvent devenir toniques dans deux cas. D'abord lorsqu'elles sont répétées intentionnellement :

*Et des versets, et des répons
Et des psaumes, et des leçons.*

En second lieu, les conjonctions qui marquent la suite d'un raisonnement, *or, donc, car, mais, ainsi*, sont ordinairement accentuées et forment un groupe à elles seules lorsqu'on tient à mettre en relief les articulations de la démonstration.

3° *Mots qui sont toujours accentués et qui par suite sont toujours à la fin d'un groupe ou forment un groupe à eux seuls.*

Ces mots sont :

a) Les pronoms relatifs renforcés : *Celui-ci, celui-là, celle-ci, celle-là* et leurs pluriels ;

b) Les pronoms possessifs : *le mien, le tien, le sien, le nôtre, le vôtre, le leur* ;

c) Le participe passé uni à un substantif auquel il sert d'épithète : on sait qu'il se place toujours après le substantif¹ ;

d) Les interjections qui forment en général un groupe accentué à elles seules.

Tels sont les faits qu'une observation très élémentaire permet de dégager. Ils ont une 'grande importance. Dans la phrase, le mot n'est qu'une unité grammaticale et logique ; la véritable unité psychologique et phonétique, c'est le groupe accentué. Ce sont les groupes accentués et non les mots qui correspondent aux idées et aux images qui se succèdent dans la conscience. C'est pourquoi il est intéressant de savoir comment ils sont constitués. Il est facile de voir que le français par le nombre et l'importance

1. Les exemples contraires, tels que : *les raffinées délices* (P. Bourget) sont excessivement rares.

des proclitiques accidentels, mots qui peuvent être atones ou toniques suivant leur sens et leur position, diffère de beaucoup d'autres langues. Il n'est donc pas étonnant que plusieurs autres phénomènes linguistiques se rattachent intimement à celui-là. Je citerai seulement la liaison phonétique, la construction de la phrase et les règles métriques.

On dit qu'il y a liaison lorsque la consonne finale d'un mot, ordinairement muette, se fait entendre devant un autre mot commençant par une voyelle ou une *h* dite muette. Mais la liaison ne se fait pas toujours. Les grammairiens et les phonéticiens se sont efforcés d'énumérer les mots après lesquels on doit faire la liaison¹. Toutes ces règles empiriques peuvent être remplacées par une loi unique et très simple :

« La liaison se fait après les proclitiques, elle ne se fait pas après les mots accentués », ou, en d'autres termes : « La liaison se fait à l'intérieur d'un groupe accentué, elle ne se fait pas d'un groupe accentué à un autre. » Je donnerai seulement deux exemples caractéristiques. On dit : *Je n'en ai pas* avec liaison, et : *Donnez-m'en un peu* sans liaison. Nous avons vu que *en* est proclitique dans le premier cas, accentué dans le second. On dit : *un savant aveugle* avec liaison, lorsque *savant* est adjectif et *aveugle* substantif. Nous savons en effet que l'adjectif devient alors proclitique. On dit : *un savant aveugle* sans liaison, lorsque *savant* est substantif et *aveugle* adjectif. Nous savons que *savant* conserve alors son accent.

Les faits que j'ai étudiés montrent que la construction française est étroitement liée au phénomène de la désaccen-

1. Voir par exemple NYROP, *Manuel phonétique du français parlé*, p. 126-131; ROUSSELOT ET LACLOTTE, *Précis de prononciation française*, p. 181-183.

uation. Les mots qui sont toujours proclitiques ne peuvent évidemment se placer *qu'avant* les mots qui leur sont grammaticalement unis et toute inversion est impossible. Les mots qui sont toujours toniques doivent former un groupe indépendant ou être placés *après* les mots auxquels ils sont grammaticalement unis. L'existence de mots tantôt proclitiques, tantôt accentués permet de former des groupes plus ou moins longs et souvent de choisir le mot sur lequel portera l'accent du groupe. C'est une ressource et une difficulté tout ensemble pour l'orateur et l'écrivain. Ce qu'on appelle, d'un nom un peu vague, l'harmonie de la prose, résulte surtout de la répartition des accents ou, en d'autres termes, de l'équilibre des groupes accentués; et les règles que donnent les professeurs de style ne sont que des moyens pratiques d'obtenir cet équilibre ¹.

Le rythme du vers, comme celui de la prose, est lié à la constitution des groupes accentués. Au point de vue métrique, un vers est une suite de mots dans laquelle l'emploi de certains éléments phonétiques est soumis à des règles déterminées. Parmi les éléments phonétiques dont la métrique française règle l'emploi, l'un des plus importants est l'accent tonique. Dans l'alexandrin classique, par exemple, la sixième et la douzième syllabe doivent être fortement accentuées, ce qu'on exprimait au temps de Boileau en disant qu'il doit y avoir une césure à l'hémistiche et que le vers ne doit pas enjamber sur celui qui le suit. La règle serait formulée avec beaucoup plus de précision si l'on disait que dans l'alexandrin classique la fin de chaque hémistiche coïncide avec la fin d'un groupe accentué. Les poètes romantiques ont rejeté cette règle traditionnelle, mais pour eux encore le rythme dépend de la répartition des accents

1. Voyez par exemple ALBALAT, *L'art d'écrire enseigné en vingt leçons*, ch. VIII.

toniques dans le vers, c'est-à-dire de la distribution des groupes accentués.

II

LE DÉPLACEMENT D'ACCENT

On vient de voir comment une syllabe normalement forte peut devenir faible. Il peut arriver au contraire qu'une syllabe normalement faible devienne forte. On dit alors qu'il se produit un déplacement d'accent.

La syllabe renforcée est une des syllabes protoniques d'un mot accentué :

Il faut se *soumettre* ou se *démètre*

ou bien une syllabe d'un mot ordinairement proclitique :

Le ciel est *sans* soleil quand je n'ai plus vos yeux.

Mlle Bartet, dans *Grisélidis*.

Dans un travail déjà ancien, Jean Passy ¹ a distingué deux sortes de déplacement d'accent : 1° le déplacement rythmique dû à la recherche inconsciente du rythme ; 2° le déplacement emphatique dû à l'importance logique ou émotionnelle des mots. C'est une distinction qui paraît fondée.

Le déplacement rythmique se remarque surtout dans la lecture *recto tono*, dans les formules ou les prières apprises par cœur, dans les cris professionnels :

Ex. : *Attention, s'il vous plaît. Deus sous la violette*, etc.

Le déplacement emphatique présente d'autres caractères et est dû à d'autres causes. Lorsqu'un mot a une importance particulière dans la phrase, lorsqu'il est ce que les

1. Notes de phonétique française, *Phonetische Studien*, t. III.

acteurs appellent le mot de valeur, il subit dans le parler de beaucoup de Français un déplacement d'accent. Ce phénomène se remarque surtout dans les mots qui font antithèse, dans les énumérations, dans les adverbes intensifs (*beaucoup*, *absolument*, *extrêmement*, etc.), dans les mots qui expriment une sensation ou une émotion violente (*épouvantable*, *misérable*, *pleurer*, *hurler*, etc.).

Il est intéressant de savoir sur quelle syllabe se reporte l'accent déplacé. Ce n'est certainement pas sur la syllabe radicale du mot comme M. Paul Passy a longtemps été tenté de le croire¹. Ce n'est pas non plus sur une syllabe quelconque, comme Jean Passy semblait le penser dans le travail que j'ai déjà cité.

L'observation m'a permis de formuler, il y a longtemps déjà, sinon la loi, du moins la tendance générale à laquelle obéit le déplacement emphatique d'accent. Lorsque l'accent d'un mot est déplacé, il se reporte ordinairement *sur la première syllabe du mot commençant par une consonne*, surtout lorsque la consonne est une occlusive ou une fricative. Ex. : Vous êtes un *misérable*. — C'est *barbare*. — C'est *épouvantable*. — C'est un *assassin*, etc. On remarquera qu'en même temps la consonne initiale de la syllabe renforcée s'allonge sensiblement. Il arrive parfois que la première syllabe d'un mot commençant par une voyelle est renforcée, mais alors on entend avant la voyelle l'explosion laryngale que les phonéticiens allemands appellent *fester Einsatz* et les phonéticiens anglais *glottal catch*. En somme, on peut dire que l'accent recule autant que possible, mais qu'il a besoin d'une consonne sur laquelle il puisse s'appuyer.²

1. PAUL PASSY, *Les sons du français*, 1^{er}, 2^e et 3^e éd.

2. Je crois avoir été le premier à formuler cette règle. V. *Le Maître phonétique*, août 1894. M. Paul Passy a bien voulu l'adopter et la faire sienne (*Les sons du français*, 4^e éd., 1895 p. 52). Depuis lors elle semble

La cause essentielle du phénomène semble être un manque de synchronisme entre l'émotion et son expression par le langage. L'émotion est en avance sur la parole et renforce la voix dès que les conditions phonétiques le permettent.

Le déplacement d'accent n'est pas un phénomène exclusivement propre au français. Il apparaît parfois en anglais et en allemand, surtout dans l'antithèse. Mais en français il est incomparablement plus général. On peut le remarquer chez des sujets de culture et d'origine les plus diverses. Dans le débit oratoire et poétique, il est excessivement fréquent. Il suffit d'assister à un discours ou à une représentation théâtrale pour s'en convaincre. Le phénomène semble d'ailleurs assez ancien, puisque l'Italien Scoppa le mentionne en 1812 comme un fait fréquent et nullement récent dans la déclamation théâtrale.

Les deux phénomènes que je viens d'étudier : le déplacement d'accent et la désaccentuation sont à coup sûr parmi les propriétés les plus caractéristiques de l'accent français. Dans notre langue, l'accent a bien une position déterminée, mais parfois il disparaît, parfois il se déplace, suivant des lois que l'on peut découvrir. C'est là ce qui lui donne tant de souplesse et de variété. En français plus qu'en aucune autre langue, l'accent peut suivre les ondes toujours mouvantes de la pensée et de l'émotion.

LÉONCE ROUDET.

être entrée dans la doctrine courante. V. NYROP, *Manuel phonétique du français parlé*, p. 108 ; JESPERSEN, *Lehrbuch der Phonetik*, p. 220, etc. C'est pourquoi on me pardonnera cette petite revendication de priorité.

COMPTES RENDUS

J. BASTIN. — *Nouvelles glanures grammaticales*. Riga, 1907, in-8, 88 p.

Des 28 articles qui composent cette nouvelle série de *glanures*, 12 se rapportent spécialement à l'orthographe du français (p. 8-26 et 30-37). M. Bastin y passe en revue les divers signes orthographiques, accents, cédilles, apostrophe ; il en fait brièvement, mais avec précision, l'histoire, et il montre combien peu logique souvent est l'emploi qu'on fait aujourd'hui de ces signes. Viennent ensuite, après une étude sur la formation des *adverbes de manière* — qui intéresse aussi l'orthographe —, des spécimens de l'orthographe de Fénelon, de Montesquieu, de M^{me} de Sévigné et de M^{me} de Montespan. Les remarques dont M. Bastin les accompagne ne sont pas neuves, mais elles sont utiles à faire — et à refaire —, pour détruire ce préjugé trop répandu que notre orthographe actuelle est celle de nos grands écrivains du XVIII^e et du XVII^e siècles. Cette question de la réforme orthographique est malheureusement encore d'actualité, puisqu'elle n'a pas reçu sa solution nécessaire. On lira avec intérêt les remarques de M. Bastin. Elles méritent d'être lues.

L'intérêt n'est pas moins grand dans les autres *glanures*. Presque toutes concernent le verbe. On connaît, sans parler de maint autre article publié dans cette *Revue* même ou ailleurs, l'importante étude que M. Bastin a consacrée naguère au verbe français. Il revient ici sur quelques-uns des points les plus délicats de la syntaxe : valeurs diverses de l'*imparfait de l'indicatif*, emplois du conditionnel comme mode et comme temps, valeur des temps du *subjonctif*, *subjonctif dans la proposition principale*, *présent historique* et *verbes qui en dépendent*, etc. M. Bastin rectifie çà et là les erreurs des grammaires françaises en usage en Russie (Ex. p. 46, 64, 78). Le plus souvent il reproduit — c'est son droit — ou résume¹, mais aussi précise et complète ce

1. Les deux articles sur l'accord des *participes* (p. 88-87) sont un résumé fort commode des parties correspondantes de la *Syntaxe du Verbe* (1896) ou de l'*Étude des participes basée sur l'histoire de la langue* (1889).

qu'il a dit lui-même sur ces diverses questions. Ses observations paraîtront quelquefois subtiles. En général elles sont justes et toujours intéressantes. Chemin faisant, M. Bastin, qui sait beaucoup de choses et qui veut faire profiter les autres de ce qu'il sait, se laisse entraîner à toucher de-ci de-là d'autres sujets que le sujet de son article, glissant une note de morphologie dans un chapitre de syntaxe (p. 38), ou entremêlant à une dissertation sur la différence entre l'imparfait et le passé défini, une autre dissertation sur l'imparfait et le conditionnel (p. 39 et suiv.). Mais ces digressions ou ces « complications » ne nuisent pas trop à la netteté de l'exposition. On trouvera ici, comme dans les précédents ouvrages du même auteur, des rapprochements assez fréquents avec le latin. Avec le russe aussi : il faut noter, par exemple, cette conclusion qu'« il est impossible, vu ses divers emplois, d'identifier l'imparfait français avec l'aspect imparfait de la langue russe » (p. 87). Indiquons enfin un autre élément d'intérêt dans ces *gleanures* : le grand nombre des exemples tirés d'auteurs contemporains (p. 5-6, à propos de *ne rien moins que* ; p. 56, pour le futur après *si* ; p. 60-63, *ne* explétif après *avant que*, *sans que* ; etc.). Ces exemples sont même accompagnés de références précises, ce qui n'est pas toujours le cas pour les autres. Par là, M. Bastin, qui proteste à plus d'une reprise contre « les règles édictées de leurs cabinets par les grammairiens », se donne le droit de s'intituler le « greffier de l'usage ». Remarquons pourtant que, pour être sûr de l'usage, il ne suffit pas d'interpréter quelques exemples, si significatifs qu'ils paraissent : il faudrait des dépouillements plus complets de textes, tout un minutieux travail de statistique, qu'il serait évidemment très long de s'imposer.

Qu'il nous soit permis, en terminant, de rendre un juste hommage à l'œuvre accomplie par M. Bastin au cours de sa longue carrière. Les études de grammaire française lui doivent beaucoup ; la langue française qu'il n'a cessé d'enseigner aux Russes, lui doit plus encore. L'ouvrage dont nous venons de rendre compte prouve que les années n'ont diminué ni son zèle studieux ni sa clairvoyance. Nous souhaitons sincèrement que M. Bastin puisse longtemps encore faire profiter de ses réflexions et de ses lectures notre langue et nos études.

P. HORLUC.

PUBLICATIONS ADRESSÉES A LA « REVUE »

Tous les ouvrages adressés à la Direction de la « Revue » sont mentionnés. Ceux qui sont envoyés en double exemplaire font l'objet d'un compte rendu.

Festschrift zur 49. versammlung Deutscher Philologen und Schulmänner in Basel im Jahre 1907 (Basel, Emil Birkhäuser, 1907, 538 p. grand in-8). — Nous relevons dans ce beau volume les articles suivants, qui intéressent nos études : *Le fabliau du Buffet*, commentaire et texte critique établi soigneusement d'après les quatre manuscrits, par Albert BARTH ; *Zur Agglutination in den französischen Mundarten*, par Ernst Tappolet ; *Une source des Tragiques*, l'« Histoire des martyrs » de Jean Crespin, par Charles DE ROCHE ; *La poésie religieuse patoise dans le Jura bernois catholique*, par Arthur ROSSAT.

Jules COULET. — *Études sur l'ancien poème français du voyage de Charlemagne en Orient* (Montpellier, Coulet et fils, 1907 ; 466 p. grand in-8). — Cette étude pénétrante comprend trois parties : I. La date ; II. La légende ; III. La nature du poème. M. Coulet donne des raisons plausibles de croire que le poème est moins ancien qu'on ne le pensait, et qu'il devrait être intitulé : « *Le Voyage de Charlemagne en Orient*, poème moral du xii^e siècle. » L'examen détaillé de la légende et du poème amène l'auteur à cette conclusion qu'on serait peut-être plus près de comprendre nos chansons de geste, si, au lieu de considérer notre épopée nationale comme dominée par le respect de légendes tradition-

nelles, on l'abordait avec l'idée que ce qui nous en est resté, malgré son caractère anonyme, est surtout la création personnelle de véritables poètes.

Ludwig TRAUBE. — *Nomina sacra, Versuch einer Geschichte der christlichen Kürzung* (München, Beck, 1907 ; 295 p. in-8). — C'est le second volume de *Quellen und Untersuchungen zur lateinischen Philologie des Mittelalters*, publié par Ludwig Traube.

Paul LEHMANN. — *Franciscus Modius als Handschriften-forscher* (München, Beck, 1907 ; XIII-152 p. in-8).

Premier fascicule du 3^e vol. de la même collection.

Jean S. BARÈS. — *La simplification orthographique* (Paris, édition du Censeur, 1907 ; 16 p. à 2 colonnes in-8). — Historique circonstancié et bien présenté des derniers efforts tentés en vue de la réforme orthographique. La question ne pourra être reprise utilement qu'après le prochain renouvellement du Conseil supérieur de l'Instruction publique. Mais il faut qu'elle aboutisse. *Le Réformiste* et son directeur M. Jean-S. Barès auront puissamment contribué au résultat, qui ne saurait être douteux.

Paul COURTEAULT. — *Geoffroy de Malvyn, magistrat et humaniste bordelais* (Paris, Champion, 1907 ; x-211 p. in-8). — Geoffroy de Malvyn, né au milieu du XVI^e siècle, a vécu jusqu'en 1617.

Dans ce volume, qui fait partie de la « Bibliothèque littéraire de la Renaissance », M. Courteault a étudié successivement le magistrat et l'humaniste, en utilisant les archives départementales de la Gironde et les registres secrets du Parlement de Bordeaux. Il donne en appendice, d'après un manuscrit légué par Jules Delpit à la ville de Bordeaux, 35 pièces inédites, et il insère dans la biographie des extraits de deux poèmes français de Malvyn, également inédits.

Henri CHATELAIN. — *Notes sur l'accent Saint-Quentinoise* (29 pages extr. du tome XV, — 4^e série, — des *Mémoires de la Société Académique de Saint-Quentin*).

TABLE DU TOME XXI

DE LA REVUE DE PHILOLOGIE FRANÇAISE, 1907

	Pages.
VIGNON (L.). — Les patois de la région lyonnaise : le pronom régime de la 3 ^e personne, le régime indirect.....	1, 197
YVON (H.). — Sur l'emploi du mot <i>indéfini</i> en grammaire française, IV. L'article indéfini	21
JEANROY (A.). — Étymologies françaises : anc. fr. « estraier » ; franç. « poule », terme de jeu ; anc. fr. « talemele, talemete ».	37
EMANUELLI (F.). — Le parler populaire de l'île anglo-normande d'Aurigny, vocabulaire	44
GUERLIN DE GUER (Ch.). — Notes sur les parlers populaires de la région de Pont-l'Évêque-Honfleur (Calvados).....	81
GILLIÉRON (J.) et ROQUES (M.) ou MONGIN (J.). — Études de géographie linguistique, VII : Plumer = peler. — VIII : Mirages phonétiques. — IX : Le sel ; les aires disparues.....	107, 293
CHAMPION (P.). — Pièces joyeuses du x ^{ve} siècle.....	161
BALDENSBERGER (F.). — Notes lexicologiques (<i>suite</i>).....	222
ROSSET (Th.). — L'alternance « pèse, pesons ».....	228
BARBIER fils (P.). — Notes étymologiques.....	241
HORLUC (P.). — L'emploi de l'auxiliaire <i>être</i> en français dans la conjugaison du verbe et de l'auxiliaire « être ».....	259
LOT (Ferdinand). — Guengualch.....	277
GEDDES (J.). — Importance de l'unité phonétique.....	285
ROUDET (Léonce). — La désaccentuation et le déplacement d'accent en français moderne.....	297

COMPTES RENDUS

A. BOSELLI. — Le jardin de Paradis (A. Jeanroy).....	54
A. DAUZAT. — Essai de méthodologie linguistique dans le domaine des langues et des patois romans, et Géographie phonétique d'une région de la Basse-Auvergne (A. Terracher) 57, cf. 150	

Congrès international pour l'extension de la langue française (F. Baldensperger)	
ERNEST LAVISSE. — Histoire de France, tome VII (Y.)	
F. BALDENSBERGER. — Bibliographie critique de Goethe en France (C. Latreille)	1
CARL BENZON. — Madame de Stael og Theatret (F. Baldensperger) ..	1
MADELAINE. — Au bon vieux temps	2
RENÉ BLANCARD. — Les hôtes de Nantes en 1598. Le prince des Sots (P. C.)	2
FERDINAND BRUNOT. — Histoire de la langue française, t. II ..	2
J. BASTIN. — Nouvelles glanures grammaticales (P. Horluc) ..	3
COMPTES RENDUS SOMMAIRES	73, 160, 235, 31
CHRONIQUE. — La réforme de l'orthographe et les imprimeurs. — L'article de M. Berthelot sur la réforme de l'orthographe	

Le Propriétaire-Gérant, H. CHAMPION.

209

P. de

209

JOSEPH BÉDIER
LES LÉGENDES ÉPIQUES

RECHERCHES SUR LA FORMATION DES CHANSONS DE GESTE
1^{re} série. Le cycle de Guillaume d'Orange. Fort vol. in-8. 8 fr.

GASTON PARIS

HISTOIRE POÉTIQUE DE CHARLEMAGNE

Reproduction de l'édition de 1865, augmentée de notes nouvelles,
par l'auteur et par M. Paul MEYER. In-8. 20 fr.

Bibliothèque française du moyen âge, publiée sous la direction de
M. G. PARIS et P. MEYER, membres de l'Institut. Format gr.
n-16, impression sur papier vergé en caractères elzéviens. Tous
ces volumes sont accompagnés d'introductions développées et de
copieux glossaires :

- Vol. I et II, **Recueil de Motets français des XII^e et XIII^e siècles**,
publiés d'après les mss., avec introd. et notes, par G. RAYNAUD, suivis d'une
étude sur la musique au siècle de saint Louis, par H. LAVOIX fils. 2 vol. 18 fr.
- Vol. III, **Le Psautier de Metz**. Texte du xiv^e siècle. Edit. critique publiée
d'après quatre mss., par F. BONNARDOT. T. 1^{er}. Texte intégral. 9 fr.
- Vol. IV et V, **Alexandre le Grand**, par P. MEYER, 2 vol. 18 fr.
- Vol. VI et VII, **Œuvres de Gautier d'Arras**, publiées par E. LÖSETH. T. 1^{er},
Éracle. — T. II, Ille et Galeron, 2 vol. 18 fr.
- Vol. VIII, **Le roman de Flamenca**, publié par P. Meyer, t. 1^{er}. 9 fr.

Collection
complète
(1907 inclu
9 vol.
72 fr.

Bibliothèque littéraire de la Renaissance, publiée sous la direction
de MM. Pierre DE NOLHAC et Léon DOREZ. 10 vol. in-8 :

- T. 1^{er}, **La Chronologie du Canzoniere de Pétrarque**, par H. Cochin. 4 fr.
- T. II et III, **(Roberti) Gaguini Epistolæ et orationes**, texte publié par
L. THUASNE, 2 vol. 25 fr.
- T. IV, **Le frère de Pétrarque**, par H. COCHIN 6 fr.
- T. V, **Études sur Rabelais** (Sources monastiques du roman de Rabelais),
par L. THUASNE 10 fr.
- T. VI, **Pétrarque. Le traité de sui ipsius et multorum ignorantia**,
publié par L.-M. CAPELLI 6 fr.
- T. VII, **Montaigne, Amyot et Salliat. Étude sur les sources des Essais**
de Montaigne, par J. DE ZANGRONIS 6 fr.
- Nouv. série, gr. in-8, 1907, t. I et II, **Pétrarque et l'humanisme**, par P. DE
NOLHAC, 2 vol. et planches. 20 fr.
- T. III, **Geoffroy de Malvyn, magistrat et humaniste bordelais** (1545-
1617), étude biographique et littéraire, suivie de harangues, poésies et lettres
inédites. 1907. 7 fr. 50

Collection
complète
(1907 inclu
10 vol.
84 fr. 50

Bibliothèque du XV^e siècle, 1905-1907, 4 vol. in-8 :

- T. 1^{er}, **Guillaume de Flavy, capitaine de Compiègne, contribution à**
l'histoire de Jeanne d'Arc, par Pierre CHAMPION, archiviste paléographe, in-8,
planches. 10 fr.
- T. II, **Cronique Martiniane**, édition critique d'une interpolation originale
pour le règne de Charles VII, restituée à Jean Le Clerc, par le même, in-8. 6 fr.
- T. III, **Le Manuscrit autographe des poésies de Charles d'Orléans**, par le
même, in-8, 18 fac-similés. 10 fr.
- T. IV, **Recherches sur le vers français au XV^e siècle. Rimes, mètres et**
strophes, par Henri CHATELAIN, in-8. 10 fr.

Collectio
complète
(1907 inclu
4 vol.
36 fr.

Sous presse : t. V, **La littérature française à la cour des ducs de Bour-**
gogne, par G. DOUTREPONT, prof. à l'Université de Louvain.

Sous presse : PAUL MEYER, de l'Institut.

DOCUMENTS LINGUISTIQUES

Fort vol. in-8.

c. I-XXX
engage-
à la suite à
le fasc.)
50 fr.

ATLAS LINGUISTIQUE DE LA FRANCE

PUBLIÉ PAR

GILLIÉRON, professeur à l'École des Hautes Études, et EDMONT

L'Atlas comportera environ 35 fasc. de 50 cartes chacune; chaque carte est consacrée à un mot ou à un type morphologique. Il paraîtra 6 fasc. par an.

L'œuvre gigantesque entreprise par MM. Gilliéron et Edmont est une réponse à l'appel lancé par Gaston Paris : « Il faudrait, disait-il, que chaque commune, d'un côté, chaque forme, chaque mot, l'autre, eût sa monographie, purement descriptive, faite de première main, et traitée avec toute la rigueur d'observation qu'exigent les sciences naturelles... »

L'Atlas linguistique laisse de côté les parlers non romans, c'est-à-dire le flamand, le breton, le basque; mais il débordé les frontières politiques de la France pour englober non seulement la Belgique wallonne et la Suisse romande, mais quelques vallées du Piémont (notamment Aoste et Oulx), dont la langue est plus rapprochée du franco-provençal que du piémontais, et les îles anglo-normandes de la Manche. Dans cette étendue de territoire 639 stations ont été établies à une distance à peu près égale les unes des autres : M. Edmont a relevé dans chacune d'elles les équivalents patois des phrases et mots portés sur un questionnaire uniforme préparé par M. Gilliéron. Ces équivalents sont notés d'une manière rigoureusement phonétique et dans un alphabet spécial, différant très peu de l'écriture courante. Chaque carte comprend l'ensemble du territoire, mais est toujours limitée à un mot ou à une courte phrase. Les cartes se suivent dans l'ordre alphabétique des mots.

Citons quelques-uns des précieux éloges qui vinrent encourager cette publication.

« ... Nous avons sous les yeux la première livraison de l'Atlas linguistique de la France, MM. J. Gilliéron et E. Edmont, contenant les 50 premières cartes qui composent cet immense ouvrage. Elles justifient tout ce qu'on pouvait en attendre comme méthode et comme résultat. »

GASTON PARIS (*Romania*).

« Souhaitons que rien ne vienne entraver dans sa marche continue et rapide une publication qui, une fois achevée, rendra les plus grands services à la science, et qui trouvera bien difficilement sa place dans un autre pays. »

ADOLF TORLEK (*Deutsche Literaturzeitung*).

« Lorsque l'ouvrage sera achevé, nous serons en possession d'un incomparable recueil de matériaux pour toute espèce de recherches linguistiques. Qu'il soit donné aux auteurs de l'Atlas de terminer et d'encombrer leur travail pénible et désintéressé : ils ont érigé un monument aere perennius. »

MEYER-LUBEKE (*Literaturblatt für germanische und romanische Philologie*).

« L'immense trésor que l'Atlas présente abondamment, occupera pendant de longues années de nombreux savants qui assimileront, utiliseront et mettront en ordre ses résultats. C'est pourquoi je me félicite de toutes mes forces, comme je l'ai fait déjà dans le *Zeitschrift*, xxviii, 495, 6, l'importance considérable de l'Atlas linguistique des deux Gilliéron et Edmont, non seulement en ce qui touche la Linguistique, la Grammaire, la Lexicologie et la Philologie, mais en ce qui concerne l'archéologie et l'histoire de la Civilisation. »

WENDELIN FOERSTER (*Zeitschrift für Romanische Philologie*).

« L'Atlas économise le temps du savant en lui apportant à pied d'œuvre les matériaux dont il a besoin pour ses spéculations. N'est-ce rien, que de pouvoir instantanément, grâce à une carte qu'on examine d'un coup d'œil, trouver et grouper sous la même idée un millier de formes dont la recherche dans les lexiques spéciaux de chaque région demanderait un loisir énorme? Mais ce n'est là que son moindre avantage. Le butin scientifique n'y est pas seulement facile à recueillir, il y est infiniment plus sûr que partout ailleurs, car beaucoup de faits intéressants y sont, si je ne me trompe, relevés pour la première fois. »

A. THOMAS (*Journal des savants*).

GILLIÉRON ET MONGIN ÉTUDES DE GÉOGRAPHIE LINGUISTIQUE SCIER

DANS LA GAULE ROMANE DU SUD ET DE L'EST

Grand in-4 et 5 cartes en couleur, ... 5 fr.

En collaboration avec M. MONGIN et M. MARIO ROQUES

M. GILLIÉRON poursuit dans la *Revue de philologie française et de littérature* ses Études de géographie linguistique

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

